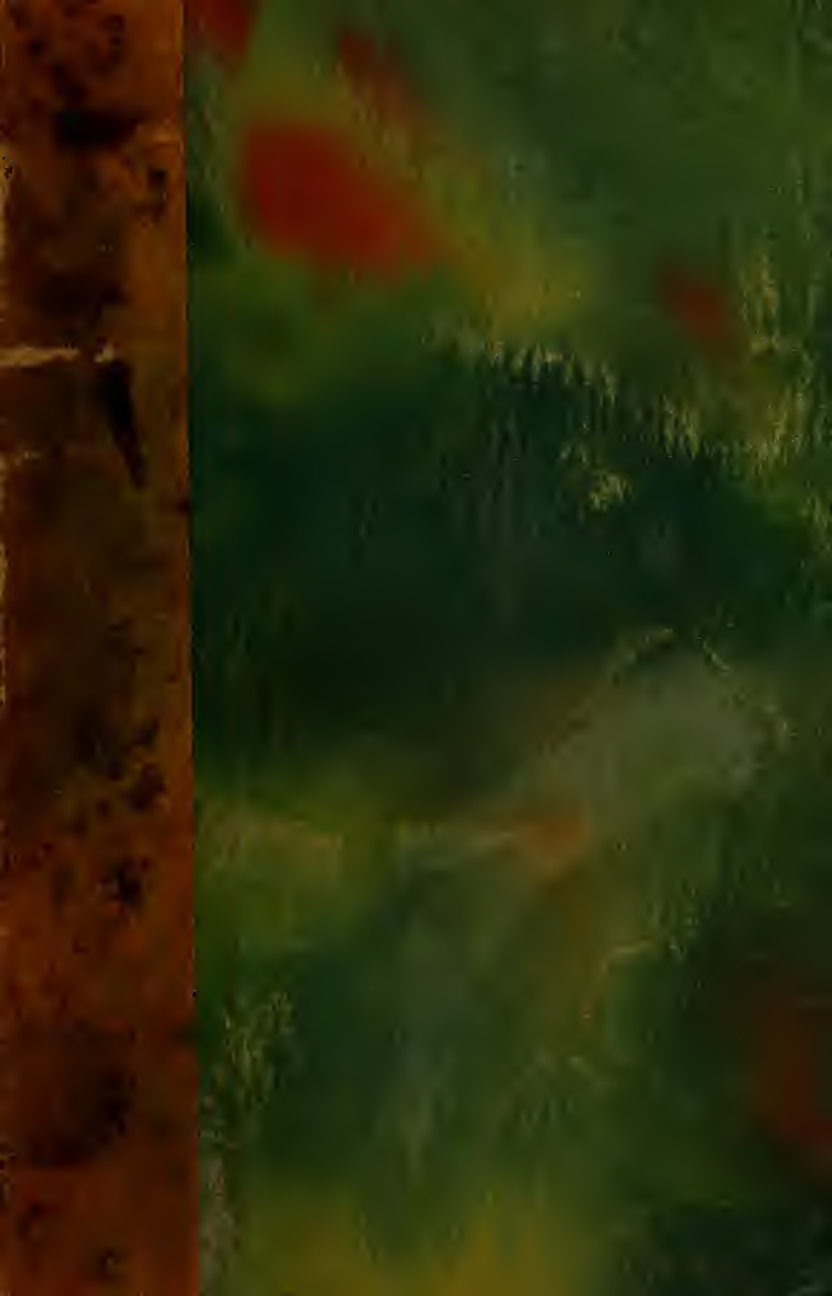


DC
148
.P3
P3
1848
v.2
SMRS

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

TOME TROISIÈME

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

SOUVENIRS HISTORIQUES

SUR NAPOLÉON, LA RÉVOLUTION

LE DIRECTOIRE

LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION

TOME TROISIÈME

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS

CHAPITRE PREMIER

Le bal et les fleurs. — La première contredanse. — Mlle de Beauharnais, Mlle de Périgord, Mlle de Cazeaux et moi. — Le menuet de la reine et la gavotte. — Gardel et les beaux danseurs. — Mme Leclerc et la toilette de Mme Bonaparte. — Bruit de chevaux et arrivée du premier consul. — La danse interrompue. — La redingote grise du premier consul. — Long entretien du premier consul avec M. de Talleyrand. — M. Lafitte et le chapeau à trois cornes. — M. de Trénis et la grande révérence du menuet. — Le premier consul écoutant une leçon de danse. — Les ridicules du temps. — Conversation intéressante entre Bonaparte et ma mère. — Jérôme, les dettes, la barbe et le nécessaire superflu.

Ma mère comprit à merveille qu'il serait ridicule qu'elle fêtât l'anniversaire du 18 brumaire. Il nous fut donc fort aisé de lui faire adopter, pour donner son bal, le jour qui était déjà fixé par le premier consul — le 20 brumaire. Tout se disposa donc dans la maison pour cette soirée, que ma mère voulait rendre une des plus agréables de toutes celles qui seraient données cet hiver-là dans Paris. Nos amis l'attendaient

également avec beaucoup d'impatience. Ma mère avait refusé plus de quarante demandes pour des hommes et plus de douze pour des femmes. Elle était toujours charmée quand cela arrivait.

Ma mère s'était surpassée dans l'arrangement de sa charmante petite maison. L'escalier, le vestibule, tout était si bien garni d'arbres verts et de fleurs et si adroitement illuminé avec des verres de couleurs, que le jour et la décoration qu'il éclairait avaient tous deux quelque chose de magique.

M^me^ Bonaparte arriva vers neuf heures, avec sa fille et son fils. Le colonel Rapp lui donnait la main. Ma mère fut au-devant de M^me^ Bonaparte jusqu'au milieu de la salle à manger, tandis que pour les autres femmes elle ne s'avançait pas au-delà de la porte de son salon. Elle fut polie, gracieuse comme elle savait l'être quand elle le voulait. Elle conduisit M^me^ Bonaparte à la bergère à droite de la cheminée, la pria, avec cette grâce hospitalière du Midi, de se regarder comme chez elle et dut lui paraître, ce qu'elle était en effet, une charmante et agréable femme.

Elle était peut-être la plus jolie de son bal après les deux sœurs du premier consul. J'ai déjà dit que depuis quelque temps elle était mieux. Ce répit que lui donnait la souffrance avait permis à ses traits de reprendre leur accord et de se mettre dans cette harmonie qui formait sa beauté. Elle portait, le jour de son bal, une robe de crêpe blanc, garnie avec des touffes de jonquilles doubles. La forme de la robe était parfaitement à la grecque, elle se drapait sur la poitrine et se rattachait sur les épaules avec deux agrafes en diamants. Sa coiffure avait quelque chose de bizarre qui lui allait à ravir. Ne pouvant, ou plu-

tôt ne voulant pas être coiffée en cheveux le jour d'une fête donnée pour le mariage de sa fille, ma mère avait fait faire à Leroi, qui demeurait alors rue des Petits-Champs et qui avait déjà beaucoup de renommée, une sorte de toque bouillonnée en crêpe blanc avec de grosses touffes de jonquilles pareilles à celles de la robe, qui étaient placées dans les boucles de cheveux noirs comme du velours qui sortaient des plis de crêpe de la toque. Devant elle un gros bouquet de jonquilles et de superbes violettes naturelles. Elle n'avait pas de collier, pas de bijoux, seulement à ses oreilles étaient deux très beaux boutons de diamants. La robe était faite par Mme Germon, le bonnet par Leroi et posé par Charbonnier, les fleurs étaient de chez Mme Roux, et tout cet ensemble était porté par une femme dont la tournure et l'élégance naturelle ajoutaient au prix de chaque objet. Aussi étais-je fière de ma mère ce jour-là.

Junot avait été aux Tuileries à neuf heures moins un quart pour être prêt à suivre le premier consul et l'accompagner chez ma mère. Mais il fit dire que les affaires l'accablaient à un tel point qu'il ne pouvait répondre de l'heure à laquelle il serait libre; qu'en conséquence il demandait en grâce à ma mère de ne pas l'attendre pour faire danser la première contredanse, mais qu'il donnait sa parole de venir n'importe à quelle heure. On avait donc ouvert le bal vers neuf heures et demie. Junot dansait avec Mlle de Beauharnais, Eugène de Beauharnais avec moi, Hippolyte de Rastignac avec Mlle de Cazcaux, et Mlle de P... avec M. Dupaty. M. de Trénis n'était pas encore arrivé, ainsi que M. Lafitte. Ces messieurs étaient alors dans tout ce qu'il y avait de plus incroyablement

merveilleux, et arriver à deux ou trois heures du matin n'était pas chose fort extraordinaire.

J'avais, selon ma mère et tous nos vieux amis, un devoir à remplir dans cette soirée-là, c'était de danser le menuet de la cour, puis la gavotte. Depuis trois semaines, Gardel était revenu me donner des leçons encore plus longues et plus *consciencieuses*, pour que ce malheureux menuet que je maudissais de toute mon âme allât en perfection. J'avais supplié ma mère de m'éviter cette fonction vraiment pénible, il n'y avait pas eu moyen.

— Ne pas danser le menuet *de la reine* à un bal de noce, ne pas danser le menuet à une fête donnée pour votre mariage! Mais, mon cœur, de mon temps, cela non seulement avait toujours lieu, mais on dansait même trois et quatre menuets par soirée et je me rappelle que j'ai été engagée pour le septième menuet.

La personne qui me racontait ses beaux jours était une grande vieille figure, en manière de planche, ou plutôt une planche en manière de femme, qui s'appelait M^me^ Des Vaux. Elle était mère d'une personne assez singulière, nommée M^me^ de B.

M^me^ Des Vaux était fort vieille, n'allait pas au bal, comme on peut le penser; mais, comme elle était perpétuellement autour de ma mère qui ne pouvait pas la supporter, il se trouvait qu'elle était auprès du lit de ma mère sans qu'on s'en doutât, un jour où se discutait l'affaire du menuet. Je n'ai pu résister au désir de placer ici sa réflexion sur ses vieux engagements, pour les personnes qui se la rappellent encore, et je pense qu'il y en a beaucoup. Il faut alors aider un peu au souvenir et la placer au milieu d'un salon avec son immense châle en poil de lapin ayant six

quarts de long, son petit chapeau noir couvrant à peine sa tête; tout cela après un corps sec, osseux, ayant cinq pieds quatre pouces de haut et ne marchant qu'à l'aide d'un immense parapluie et bardé de son châle de poil de lapin, qui était attaché par tant d'épingles que le châle et la femme ne paraissaient plus qu'un sac plein de je ne sais quelle marchandise. Elle aurait été bien ridicule si elle n'avait pas été si ennuyeuse et surtout si gourmande. Ce dernier défaut-là était chez elle porté à un degré qui la rendait intolérable à moins qu'elle ne dansât le menuet. Encore n'était-ce bon que pour une fois.

M. de Trénis était de notre société ordinaire. En parlant de lui dans l'un des chapitres précédents, j'ai dit, je crois, qu'il était fort loin de mériter la réputation et, pour ainsi dire, la réputation unique, qu'il s'était lui-même donnée, de n'être que danseur. Il avait beaucoup d'instruction, de l'esprit naturel, du jugement et un sens très droit, qui s'apercevait aussitôt qu'il voulait bien déposer le ridicule exagéré de ses paroles. Celui de sa toilette, qui ne l'était déjà pas mal, n'en approchait pas. Comme il était, de tous les beaux danseurs d'alors, celui que nous connaissions le plus, je lui avais demandé de danser le menuet de la cour avec moi, espérant avoir moins peur avec lui qu'avec M. Lafitte ou M. Dupaty.

A dix heures et demie, le général Bonaparte n'était pas arrivé. Tout le monde l'était cependant et les cinq pièces de l'appartement de ma mère étaient remplies de manière à n'y pas pouvoir placer une épingle. Toute la famille Bonaparte, excepté Joseph, qui, je crois, était alors à Lunéville, était venue, et même de fort bonne heure, M^me^ Leclerc, toujours charmante,

toujours élégante, était assise loin de sa belle-sœur, dont la toilette exquise dans toutes ses parties lui donnait de l'humeur contre la sienne, quelque soignée qu'elle fût.

— En vérité, me disait-elle, je ne comprends pas comment on peut mettre ainsi des guirlandes de fleurs quand on a quarante ans !

Mme Bonaparte avait une guirlande de coquelicots et d'épis d'or, sa robe était garnie de même. Comme je craignais que sa maladresse n'allât donner le même compliment à ma mère et que je ne voulais pas qu'un sot propos troublât la joie de la soirée, je lui fis observer que ma mère, qui était plus âgée que Mme Bonaparte, avait des fleurs sur sa tête et au bas de sa robe. Mme Leclerc me regarda d'un air tout étonné :

— Mais c'est bien différent, me dit-elle, bien différent !

A onze heures moins quelques minutes on entendit le bruit des chevaux de l'escorte du premier consul. Bientôt après la voiture entra rapidement sous la porte et presque aussitôt lui-même parut à la porte de la première pièce avec Junot et mon frère qui s'étaient trouvés à son arrivée. Ma mère s'avança vers lui et lui fit une de ses plus gracieuses révérences. Mais lui, se mettant aussitôt à sourire :

— Eh bien, madame Permon, est-ce comme cela que vous recevez un ancien ami ?

Et il lui tendit la main. Ma mère lui donna la sienne et ils rentrèrent ainsi dans la salle de bal. Il y faisait une chaleur étouffante. Le premier consul le remarqua [1], puis fut au moment de faire le tour du

[1] Cela n'empêchait pas qu'il ne gardât sa redingote grise tout le temps du bal.

salon. Mais son œil d'aigle, son regard rapide avaient aussitôt distingué que, dans le nombre des femmes qui se trouvaient dans le salon, quelques-unes ne s'étaient pas levées à son arrivée. Cela lui donna de l'humeur. Il passa dans la chambre à coucher, tenant toujours ma mère par le bras et paraissant la voir avec admiration. J'ai déjà dit qu'en effet elle était charmante ce soir-là. La danse ayant discontinué dès qu'il était entré, Bonaparte s'en aperçut au silence du salon, d'où ne partait plus qu'un murmure produit par les mots dits à voix basse par tous ceux qui se communiquaient leurs remarques sur lui.

— Faites donc recommencer la danse, madame Permon, dit-il à ma mère, il faut que la jeunesse s'amuse, et la danse est le passe-temps qu'elle aime le mieux. On dit, à propos de cela, que votre fille danse comme M^lle^ Chameroi[1], il faudra que je voie cela. Si vous voulez, nous danserons la monaco, c'est la seule que je sache.

— Il y a trente ans que je ne danse plus, répondit ma mère.

— Allons donc, vous plaisantez. Vous avez l'air, ce soir, de la sœur de votre fille.

Et s'il avait dit la sœur cadette, il aurait eu encore plus raison.

M. de Talleyrand était chez ma mère. Le premier consul, après avoir parlé à nous tous de la manière la plus aimable, se mit à causer avec M. de Talleyrand

[1] M^lle^ Chameroi était la plus belle danseuse de l'Opéra. A cette époque, elle était fort aimée d'Eugène Beauharnais. C'est à l'occasion de son convoi qu'arriva cette singulière histoire du refus du curé de Saint-Roch d'enterrer une actrice. Elle mourut fort jeune. Elle était jolie et dansait admirablement.

dans la chambre à coucher de ma mère, et cela sans interruption pendant plus de trois quarts d'heure. Vers minuit il se rapprocha du salon et parut déterminé à être aimable, et à l'être pour tout le monde. Cependant, s'il avait voulu conquérir Mme de Contades, je doute qu'il eût dompté cette humeur altière et ce sentiment répulsif qui l'éloignaient de lui. Il la remarqua parce qu'elle était en effet vraiment belle, surtout dans une fête. Je la trouvais beaucoup mieux étant fort parée, au milieu de cent bougies, qu'elle ne l'était dans son intérieur, n'ayant qu'un peignoir de mousseline. Cependant elle était déjà bien malade du coup qui l'a frappée dans le printemps de sa vie et dont elle est morte quelques mois plus tard.

Quelle que fût ma répugnance pour danser ce malheureux menuet, il me fallut cependant répondre à l'appel de ma mère qui ne se souvenait guère si j'étais fille ou femme et qui entendait toujours me trouver *là* à son commandement. Un moment je crus être sauvée. M. de Trénis, appelé, cherché, ne se trouvait pas. Je fus le dire à ma mère, cela ne me servit de rien.

— Gardel dansera, me dit-elle, ou bien attends.

Et ma mère fut demander à M. Lafitte de vouloir bien danser ce menuet de malheur avec moi. Il n'avait pas de chapeau. Ma mère lui en eut bientôt trouvé un. Enfin, après tous ces combats, il se présenta une autre difficulté. J'avais une robe de mousseline de l'Inde lamée en argent, avec une tunique. Mais, par une sottise que je ne puis encore aujourd'hui m'expliquer, cette robe faisait *une demi-queue;* cela me gêna extrêmement pendant tout le temps du menuet. Je dis en passant à Gardel que je le priais de donner

l'ordre de ne pas jouer l'air de la gavotte, et je vis arriver la dernière révérence avec un vrai bonheur. M. Lafitte me reconduisait, tenant d'une main un immense chapeau à trois cornes, qu'il avait emprunté de je ne sais qui, et me soutenant de l'autre, lorsque nous rencontrâmes M. de Trénis. Il me regarda avec un air tellement furibond que je craignis d'avoir fait une sottise en dansant le menuet avec un autre qu'avec lui, puisqu'il y devait compter. Je lui dis avec douceur que je l'avais attendu jusqu'à minuit passé et que ma mère avait enfin exigé que je dansasse avec M. Lafitte.

— J'espère, mon cher monsieur, que vous voudrez bien oublier cette *non-observance* de ma parole. Vous avez trop d'esprit pour vous blesser d'une chose aussi simple, dans laquelle, au reste, il y a de votre faute.

— Sans doute, me dit-il en s'asseyant entre moi et une de mes amies; sans doute, j'ai assez de philosophie pour me consoler de n'avoir pas dansé *l'épithalame* de M^me^ Junot, et cependant il y avait des lauriers dans les pas de ce menuet de la reine... J'aurais dansé cela grave, sérieux, mais point triste. Oui, cela me plaisait... enfin... Mais avoir vu ce que j'ai vu... oh! jamais je ne puis oublier ce spectacle.

Je le connaissais bien extraordinaire, mais je ne l'avais pas entendu divaguer si longtemps.

— Mais vous m'inquiétez, lui dis-je, qu'ai-je donc fait?

— Comment, madame, vous qui dansez de manière à ce que nous soyons tous heureux de vous engager, vous qui avez répété votre menuet avec Gardel, qui lui avez donné ainsi un baptême de grâce

et d'aplomb pour la révérence, vous allez..., oh! cela n'a pas de nom..., vous allez danser ce menuet avec un homme... bon danseur, sans doute, oui, il danse bien, quoique... Mais s'il danse bien la contredanse, madame, il n'a jamais, jamais de sa vie, su faire la grande révérence du chapeau.

Nous ne pûmes nous empêcher de rire, M^lle^ de Mérigny et moi. Mais M. de Trénis était trop à son sujet pour faire attention au motif de notre gaieté.

— Hein! dit-il, cela vous paraît étonnant, et je le crois bien. Ne pas savoir mettre son chapeau! Car voilà la science. Elle n'est pas difficile à expliquer. Oh! pour celui-là, tous les maîtres de danse vous expliqueront la théorie du placement du chapeau; mais cette dignité, cet aplomb, qui règle le mouvement du bras et de l'avant-bras... Tenez, permettez.

Et le voilà qui nous prend toutes deux par la main et nous emmène dans la chambre de ma mère, où dans ce moment il y avait peu de monde, Là il se place devant la glace entre les deux fenêtre , puis il chante à demi-voix l'air de la révérence du menuet et se met à saluer avec une gravité parfaite. Puis il pose son chapeau tricorne avec tout l'appareil que demande une telle fonction. Le rire reprenait de nouveau M^lle^ de Mérigny et moi. Armand de Rastignac, autre original, mais bien plus spirituel que M. de Trénis, attiré par nos rires et les gestes de l'autre, arrive précisément comme nous commencions à reprendre un peu notre sérieux. A l'explication de M. de Trénis, le voilà charmé, « parce que, dit-il, les remarques de monsieur sont les seules raisonnables que j'aie jamais entendu faire sur l'article important de la révérence pour le menuet ».

C'était pour en mourir, mais la chose n'était pas encore achevée. Junot, qui me cherchait, me trouva dans une de ces joies heureuses, insouciantes, de la jeunesse contente, que rien dans la vie ne rappelle ni ne remplace. Cette gaieté le gagna. Le premier consul causait toujours avec M. de Talleyrand et ne faisait aucune attention à nous, du moins nous devions le croire. Nous pensâmes donc que nous avions la facilité de rire bien à notre aise et nous ne nous en fîmes faute. Junot, qui voulait le faire expliquer, demanda à M. de Trénis s'il trouvait ma danse de son gré.

— Général, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que la danse de M^me^ Junot est une de celles qui me plaît le plus. C'est achevé... là... hein... Général, je ne puis mieux définir la danse de M^me^ Junot qu'en disant qu'elle assemble la contredanse... Vous comprenez?... assembler la contredanse...

Et, avec ses mains croisées, il imitait la danse de quelqu'un, comme Despréaux faisait aller les petites jambes de carton de M^lle^ Chevigny.

Tandis qu'il parlait, le général Bonaparte s'était avancé derrière lui au point de le toucher. M. de Trénis était un original qu'il ne comprenait pas, et il était facile de voir que ce personnage l'étonnait beaucoup. Il fit signe à Junot de le faire causer, cela n'était pas difficile en lui parlant de danse mais d'une manière sérieuse. Il n'avait rien de la gaieté du bal. Chez lui c'était un bal toujours masqué, et masqué en triste. Il ne riait jamais, à moins, disait-il, « que l'air de la contredanse ne fût très gai ». Alors il y était contraint par l'orchestre et il vous disait : « Monsieur, l'orchestre m'a contraint à sourire, » comme il aurait dit : « J'ai été forcé de payer un dédit. »

— Et comment êtes-vous avec M. Lafitte, monsieur? lui demanda Junot en mettant à sa question tout le sérieux qu'il voyait à Trénis.

— Mais, répondit-il, aussi bien que deux hommes de talent, comme nous, peuvent être ensemble, avec une parité aussi sensible. Cependant il est bon enfant, point envieux de mes succès. Il est vrai que les siens doivent le rendre indulgent. Sa danse est vive et forte. Il a l'avantage sur moi dans les huit premières mesures de la gavotte de Panurge. Oh! pour cela il n'y a pas même sujet à discussion. Mais aussi dans les jetés!... hein... Oh là, par exemple, je le foudroie... En général, ajouta-t-il avec un sérieux impayable, il m'écrase dans le jarret, mais je l'étouffe dans la moelle.

Le premier consul ouvrait des yeux et des oreilles tout à fait inaccoutumés à entendre de semblables rêveries.

— C'est prodigieux, dit-il enfin, cet homme est beaucoup plus insensé que bien des hommes enfermés dans une maison de fous. Est-il de vos amis? me demanda-t-il tout bas.

— De nos amis dans la stricte acception du mot, non. Il est de nos connaissances fort intimes, c'est-à-dire que nous le voyons deux fois par semaine. Mais, excepté au bal, il ne parle jamais danse. Il raisonne même fort habilement sur les mœurs antiques de la Grèce. C'est une partie de l'histoire ancienne qu'il a fort étudiée. Il parle plusieurs langues et il vaut mieux, à ce que prétend Albert, que sa réputation.

Bonaparte n'écoutait jamais un si long discours. J'ai eu depuis l'occasion de m'en convaincre, mais non

à mes dépens. J'ai appris qu'il ne fallait point lui faire de longues phrases, encore moins de longues périodes. Il était retourné à sa place favorite auprès de M. de Talleyrand. Je voyais par la direction et le jet de son regard qu'il s'entretenait de M. de Trénis. Il rencontra mes yeux fixés sur lui avec ce caractère d'observation que j'ai assez l'habitude d'avoir et que cet homme extraordinaire appelait et doublait en moi. Il m'appela et me dit un mot agréable sur la soirée de ma mère. Ces louanges me semblaient presque un reproche. Ma mère était parfaitement polie avec le premier consul, mais il me paraissait que peut-être elle aurait dû avoir envers lui une attitude plus franchement cordiale. J'allai près d'elle et lui dis ce que je pensais. Elle était en ce moment dans son joli boudoir rose, se reposant sur son canapé des fatigues de la soirée, qui devaient l'excéder, car elle faisait les honneurs de chez elle à ravir.

— Allons ! lui dis-je en l'embrassant, viens te promener un moment.

Je l'entrainai sans beaucoup d'efforts vers sa chambre, où je présumai que le premier consul était encore. En effet, il n'avait même pas changé d'attitude; il causait toujours, mais plus avec M. de Talleyrand. C'étaient Junot et M. de Villemanzy qui l'avaient remplacé. Aussitôt que le premier consul aperçut ma mère, il alla droit à elle et lui dit :

— Eh bien ! madame Permon, que dites-vous à un ancien ami? Il me semble que vous les oubliez facilement. Savez-vous que l'autre jour vous m'avez tenu rigueur bien sévèrement et que pendant ce temps-là un de vos amis tenait son couteau tout prêt?

— Ah ! quelle horreur ! s'écria ma mère. Comment

pouvez-vous dire de semblables choses, Napoléon? *Per Dio tacete! tacete!*

— Mais enfin pourquoi ne pas m'avoir rendu mon salut d'amitié lorsque je vous l'envoyai à l'instant où je vous reconnus?

Ma mère allégua la faiblesse de sa vue. Et, dans le fait, elle y voyait fort mal dans les dernières années de sa vie. Mais le général Bonaparte ne se paya pas de cette excuse :

— Que dois-je croire? dit-il avec un accent très positif, ne sommes-nous plus amis?

— *Non posso dimenticare, caro Napoleone, che siete figlio dell'amica; fratello del mio buon Giuseppe, del caro Luciano, e di Pauletta.*

Le premier consul fit un mouvement que je vis à l'instant. Il y avait peu de monde dans la chambre. On dansait des réels et des anglaises et nous étions presque seuls.

— Ainsi donc, répondit-il avec assez d'amertume dans son accent, si je suis quelque chose encore auprès de vous, je dois en rendre grâce à ma mère et à mes frères... On a bien raison de dire que demander de l'amitié à une femme, c'est demander au sable du désert de rester fixe.

Cette discussion me faisait de la peine. Je voyais que ma mère y portait encore le souvenir de cette vieille querelle si malheureusement suscitée par un de nos cousins qui ne nous a jamais dédommagés de l'affection qu'il nous enleva à cette époque, ou que du moins nous perdîmes par sa faute.

Ce que je viens de raconter se passa en beaucoup moins de temps que je n'en ai mis à l'écrire. Le premier consul se promenait en silence devant la chemi-

née. Ma mère, assise sur un sofa en face de lui, enfoncée dans ses coussins, ses bras croisés sur sa poitrine, faisait aller vivement le bout de son pied, signe ordinairement précurseur d'une scène violente. Albert, qui allait et venait du salon à la chambre, s'approcha, dans le moment, du général Bonaparte pour lui offrir une glace.

— Je vous assure que nous n'en avons pas besoin, M^me^ Permon et moi, mon cher, car, en vérité, je crois que nous sommes pétrifiés. Je savais bien que l'absence ôtait le souvenir, mais pas à ce point-là.

Il touchait une mauvaise corde.

— Vraiment ! dit ma mère, en souriant avec contrainte, mais assez pour laisser voir ses trente-deux petites perles, sur lesquelles Bonaparte ne pouvait s'empêcher de jeter les yeux — il m'en parla le lendemain — vraiment il est bien permis d'oublier au bout de quelques années. N'avez-vous pas voulu me persuader qu'il était difficile de se rappeler, à quelques jours d'intervalle, une chose dont l'exécution intéressait le sort et la vie entière de quelqu'un ?

— Ah ! dit le premier consul.

Et sa physionomie se rembrunit à l'instant. Il fronça ce sourcil dont le mouvement agitait déjà l'univers. Sa lèvre inférieure se serra fortement contre l'autre et, joignant ses mains derrière lui, il fit quelques pas sans parler ; mais tout cela fut à peine visible, à ce que me dirent ensuite Junot et mon frère, lorsque je revins de la contredanse que j'avais été danser. Le premier consul reprit très promptement son air serein et, s'asseyant auprès de ma mère, il regarda attentivement sa main qu'il avait prise pour la baiser.

— Il me paraît que vous ne vous corrigez d'aucun

de vos défauts, madame Permon ? lui dit-il en remarquant les ongles rongés des petits doigts de ma mère.

— Non, dit-elle en riant, eux et moi nous avons vécu et vieilli ensemble. Nous mourrons en bons camarades sans nous séparer.

— Oh ! mais, c'est trop fort ! s'écriait le premier consul.

Il avait attrapé un certain petit doigt qui était le favori du martyre et, en vérité, cela faisait mal à voir sur l'ivoire de cette petite main.

— Allons, allons ! dit ma mère, laissons tout à sa place. Il n'y a que vous, Napoléon, à qui cela est défendu, car vous avez tant d'échelons à monter pour arriver au sommet de votre échelle de gloire, que vous souhaiter le repos ce serait nous vouloir du mal à nous-mêmes.

— Pensez-vous ce que vous dites ?

— Vous savez combien je suis vraie. Je ne dis pas toujours tout ce que je pense ; mais jamais je ne dis ce que je ne pense pas. Avez-vous donc oublié ma franchise ?

Bonaparte prit la main de ma mère et la pressa affectueusement. Dans ce moment deux heures sonnèrent à la pendule. Il demanda sa voiture.

— Ne voulez-vous pas rester à souper ? demanda ma mère.

— Cela m'est impossible, lui dit-il avec un accent de regret, mais je reviendrai vous voir.

Ma mère se mit à sourire et hocha doucement la tête.

— Pourquoi ce sourire ? Ne me croyez-vous pas ? Je vous assure, madame Permon, que si, dans cette

soirée, l'un de nous a dû douter de l'amitié de l'autre, je ne crois pas que ce soit moi que vous deviez accuser d'avoir donné lieu au soupçon. Oui, je reviendrai vous voir. La signora Lætitia m'amènera, puisqu'*il faut* que je m'appuie sur elle, ou sur Joseph, ou sur Lucien, même sur Paulette... qui sait... peut-être Jérôme... En parlant de ce brave petit citoyen-là, vous me l'aviez bien élevé tandis que j'étais loin d'ici ! Je l'ai retrouvé volontaire, et volontaire pour des choses de mauvais aloi. La signora Lætitia le gâte d'une telle sorte que je doute fort qu'il se corrige là où il est maintenant.

C'était encore une corde sensible à faire vibrer à l'oreille de ma mère que de lui parler de Jérôme. Elle dit aussitôt :

— C'est un excellent enfant, plein de bons sentiments et de chaleur de cœur. Jérôme est un vrai marin, laissez-le se hâler au vent de mer et puis il vous reviendra comme un Duguay-Trouin ou bien comme un Duquesne.

Ce n'était pas la première fois dans cette soirée que ma mère avançait une opinion dont elle-même n'était pas parfaitement sûre, mais elle aimait Jérôme, je crois, presque autant que moi, et sa prévention allait vraiment très loin. Le premier consul avait raison lorsqu'il disait avoir trouvé, à son retour, son frère singulièrement élevé. Cependant les aînés avaient pris soin que tout fût bien en ordre, c'est-à-dire, que Jérôme était au collège de Juilly, que l'on faisait souvent la route pour l'aller voir, mais lui faisait encore plus souvent cette même route pour venir, à Paris, présenter ses devoirs de jeune homme de quatorze ans à M^lle^ Émilie de Beauharnais, à M^lle^ Hortense. Et puis

il se croyait un homme, et les études allaient à la volonté du Tout-Puissant. Jérôme et moi nous étions du même âge. Ma mère, qui rapportait à la naissance de Jérôme les événements malheureux de la mort de M. Charles Bonaparte, en aimait d'autant plus son fils. En général, elle avait une vive affection pour tous les frères. Néanmoins il y en avait de préférés parmi les frères comme parmi les sœurs : M^me^ Leclerc était sa favorite, mais avec une telle prévention que moi, étant loin de la partager, j'avais souvent à cause d'elle des discussions pénibles avec ma mère, dont la alousie n'était pas quelquefois séparée. Quant à moi, j'avais aussi mes préférences. M^me^ Murat était celle des sœurs de Napoléon que j'aimais le mieux alors ; et Joseph et Lucien étaient, avec le premier consul, ceux que je préférais dans toute la famille. Jérôme avait été très aimé, très gâté même, non seulement par ma mère, mais par mon frère et nous tous enfin. Je ne trouvai pas qu'en avançant dans la vie, et conséquemment devant avoir une plus grande activité de sentiment, il fût, pour ma mère surtout, ce qu'il devait être. Au surplus, je ne l'accuse pas. J'aurai plus tard l'occasion de prouver que je ne m'étais pas trompée. Après tout, ce n'est pas un crime.

Le premier consul nous raconta ce même soir, où la conversation eut assez longtemps Jérôme pour objet, qu'il avait fait une des plus drôles de dettes qu'on puisse s'imaginer de contracter à quinze ans. Le premier consul était à Marengo, son frère était déjà au service alors. Mais encore trop jeune pour aller au canon, ou pour je ne sais quel motif enfin, Jérôme était demeuré à Paris. Au retour du premier consul, on présente à Bourrienne une foule de mémoires dont

le paiement pressait et pour une somme assez forte. Dans le nombre, Biennais figurait surtout pour un total de huit ou dix mille francs. Grande enquête, grande rumeur. Comment a pu se faire une dette aussi forte? Enfin, après avoir bien cherché, on trouve que M. Jérôme a acheté chez M. Biennais, rue Saint-Honoré, au *Singe violet*, un magnifique nécessaire de voyage, avec tout ce qui peut être inventé par le luxe et l'élégance, en or, en nacre, en argent, en ivoire; les plus belles porcelaines, les émaux les mieux peints, enfin un vrai bijou. Mais il manquait une chose très essentielle à ce nécessaire, c'était une barbe afin qu'il pût servir; car tout ce qu'il contenait n'avait pas une autre destination. Rasoirs, plats à barbe de toutes grandeurs en vermeil, en argent, en porcelaine, peigne à moustaches. Enfin, c'était une merveille; mais la barbe était en défaut et, malheureusement, le jeune homme n'avait que quinze ans. Il y avait encore longues années à attendre. Le premier consul nous raconta cette petite histoire d'une manière fort plaisante.

Lorsqu'il s'en alla de chez ma mère, le soir du bal, il lui promit de revenir la voir, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut. Mais ma mère avait conservé une raideur de manières, dans la conversation qu'ils eurent ensemble, qui devait empêcher toute relation de se renouer. Au surplus, je crois qu'il faut attribuer la rupture définitive à une cause naturelle peut-être, mais qui n'en fut pas moins indélicatement employée. Nous parlerons encore souvent de ce sujet, il se place de lui-même au bout de ma plume.

CHAPITRE II

Les tribuns et les longs discours. — La cour du premier consul et le *forum* romain. — M. Andrieux. — Lucien et souvenir du 18 fructidor. — L'auteur du 18 brumaire. — Tristesse de Lucien et visite remarquable. — Épanchements en petit comité et regrets d'un vrai républicain. — M^me^ Bonaparte et ses beaux-frères. — Embarras du premier consul. — Lucien annonçant son départ. — *Le chemin du trône.* — Les enfants de Lucien. — Dessous de cartes de famille. — M. Micault de Courbeton. — Le petit mendiant. — Trait de bonté de Lucien. — La famille Fléchelle et injustice réparée.

A l'époque de mon mariage, la cour consulaire était assez singulièrement organisée. Son arrangement se ressentait un peu de la grande préoccupation du premier consul. Il voulait qu'il y eût de la représentation et cependant il craignait de mériter le reproche que lui adressaient déjà plusieurs tribuns, qui, prenant le Palais-Royal, où *l'égalité* n'était certes guère, pour le forum romain, se complaisaient dans de longs discours où César, Brutus, Périclès, Solon, Aristide, Lycurgue trouvaient tous une place et dans lesquels il n'était pas plus question de la république française que si la pauvre malheureuse eût été par delà Tobolsk. Un seul morceau, qui méritait vraiment la reconnaissance patriotique, fut celui que prononça Andrieux dans les derniers jours de vendémiaire. Il y parlait au moins de la France, en appelant l'attention sur

elle. Mais, excepté quelques louanges excessives données à plusieurs de nos généraux, ce n'était pas encore ce qu'il aurait fallu à une époque où, presque rappelée des portes du tombeau par l'éminent ascendant d'un homme surnaturel, il fallait néanmoins que ses enfants s'unissent entre eux pour veiller à ce que cet ascendant ne dominât pas trop fortement celui de ses propres destinées. Je ne sais pourquoi j'ai dans moi-même un sentiment plus fort qu'un instinct, me disant que Bonaparte, trouvant une résistance raisonnable, un continuel avertissement adressé par l'un des corps de l'État institués par lui-même, aurait tenu en main cette fougue à laquelle il se laissa emporter, parce que nul frein ne lui fut présenté.

Un homme cependant était toujours *là* représentant la république, ou plutôt cette volonté de république que nous avons eue en effet depuis le 9 thermidor jusqu'en 1797, c'est-à-dire jusqu'au 18 fructidor. Le 18 fructidor ne tua pas seulement Clichy, il donna un coup de massue au parti républicain de la Convention, réparti dans les deux conseils. Et pour preuve de mon opinion, il n'y a qu'à lire la condamnation de Carnot et la persécution de Thibaudeau. Le Directoire, qui voulait alors jouer aussi à la royauté, avait bien ce qu'il fallait de talent pour opprimer. On en a toujours assez pour être tyran, quand cela n'est pas long. Le Directoire avait donc éloigné du pouvoir tous ceux qui dans les conseils auraient eu la force de le défendre plus tard. Mais ceci est une question rétrogade qui, d'ailleurs, serait trop longue à reproduire. Je vais seulement parler d'un homme qui vint sur la scène politique précisément à ce même moment du 18 fructidor. Il était alors plein du feu sacré d'un

véritable amour de liberté. Il avait la tête remplie d'idées de république, idées peut-être impossibles à réaliser, utopie qui probablement n'existera jamais que dans l'imagination de ceux qui la tirent au moins d'une âme pure et vrai foyer de nobles sentiments. Mais enfin ce souvenir-là, n'étant entouré d'aucune page sanglante dans l'histoire de sa vie, est toujours honorable à rappeler. Je veux parler de Lucien Bonaparte. Il s'appelait, il est vrai, Brutus à Marathon. Tout cela faisait rire alors, et moi-même je plaisantais de cet accord entre le Grec et le Romain. Mais un lien réunissait, coordonnait tout cela. Ce lien était une volonté d'établir et de maintenir la république en France, non cette république dont le souvenir fait frémir les cœurs les plus endurcis, ces temps qui furent une déviation de la révolution et non pas une de ses conséquences, mais une république telle enfin que peut l'avoir un grand peuple. Hélas! ne sommes-nous pas nous-mêmes un empêchement à son établissement?

Lucien, aussitôt après le 18 brumaire, fut nommé au ministère de l'intérieur[1]. Il est malheureux qu'un préjugé, car ce n'a certes pas été autre chose, ait empêché de le nommer second ou troisième consul. La nation, en voyant deux frères en même temps au pouvoir, aurait d'abord pensé que ce pouvoir ne s'exé-

[1] M. de Laplace l'y précéda; mais seulement pendant quelques jours. Il était impossible que sa science et celle de l'Administration allassent ensemble. Lorsqu'il fut nommé, un homme de notre société, qui dessinait fort bien, fit en deux coups de crayon un charmant petit dessin qui n'était autre chose que l'astrologue se laissant tomber dans un puits. M. de Laplace était parfaitement ressemblant.

cuterait que d'après la volonté d'un seul, tandis que ses intérêts au contraire auraient été bien autrement défendus que par un homme honnête sans doute (le consul Lebrun), mais disposé d'avance à dire *oui* à tout ce que dirait son second et encore bien plus son premier collègue.

En faisant le 18 brumaire, auquel il a travaillé avec une activité influente dont jamais son frère n'aurait dû perdre le souvenir, Lucien croyait, sans que cela pût être mis en doute, que son frère donnerait à la France un gouvernement qui la rendrait heureuse au dedans, grande et redoutée au dehors. Quant à la guerre, on partait alors comme pour une partie de plaisir. De ce côté on était bien sûr non seulement de la gloire, mais du bonheur des Français. Mais dans l'intérieur il en allait tout autrement, le malheur était au comble. N'étant pas troisième consul, Lucien pouvait beaucoup au ministère de l'intérieur. Le choix des préfets, des maires; de nouvelles lois municipales à donner aux communes; un mode d'élection à réformer en entier; des manufactures à protéger, car de toutes parts il s'en élevait alors; de nouvelles découvertes à accueillir; de la misère à consoler par du travail, seule et honorable aumône qu'il faut donner au peuple : voilà tout ce qu'il voyait à faire et ce qu'il entreprenait avec courage et bonheur. Mais bientôt il nous parut triste et malheureux. Les obstacles naissaient en foule autour de lui. Un jour il en parla à mon frère qui avait dîné au ministère. Mon beau-frère avait encore plus sa confiance qu'Albert; mais, par cette raison même, il nous parlait moins des chagrins de Lucien. Ma mère, qui l'aimait avec tendresse, s'en aperçut presque

avant qu'il n'en eût parlé. J'ai peu connu de personnes dont le coup d'œil ami fût aussi prompt à sonder une plaie dans le cœur d'une personne qui lui était chère. Lucien était malheureux et l'était doublement parce qu'il l'était par son frère. Mais c'est ici que je dois rendre à chacun la justice qui lui appartient. Je déclare donc que Bonaparte fut à cette même époque indignement trompé sur le compte de son frère. On lui persuada l'existence de beaucoup de faits entièrement faux. Je puis dire aujourd'hui qu'on alla jusqu'à chercher à donner au premier consul des inquiétudes sur sa sûreté. Je dois aussi à la vérité de dire que jamais ces inquiétudes ne l'ont eu en leur pouvoir, mais enfin la bouche qui accusait un frère était une bouche bien chère aussi. Lorsque Bonaparte, tourmenté et nécessairement malheureux des agitations qu'on jetait ainsi dans son âme, croyait que de fâcheuses erreurs amenaient ces annonces d'orage, il disait néanmoins, comme Antiochus :

> Une main qui nous fut bien chère,
> Madame, est-ce la vôtre ou celle de mon frère ?

Le premier consul a souvent cherché à me faire expliquer sur le compte de Lucien, surtout à l'époque de mon mariage. Il me parlait de lui pendant le dîner en poste que l'on faisait alors à la Malmaison. Il était évident qu'il cherchait avec une sorte d'avidité tout ce qui pouvait lui être rayon consolateur dans cette nuit ténébreuse dont on cherchait à remplir l'espace que le sort venait d'établir entre les deux frères, espace que Lucien a toujours respecté tout en ne le reconnaissant pas, et que le premier consul aurait dû com-

bler. Mais la haine qui s'était allumée entre Mme Bonaparte et ses beaux-frères était un obstacle non seulement à tout bonheur domestique dans cette nombreuse famille, elle devait encore être plus tard une source des plus grands malheurs pour elle.

J'allais voir ma mère non seulement tous les jours, mais j'y dînais même souvent et je n'y manquais surtout point lorsque mon mari avait un dîner ministériel. J'ordonnais chez moi que l'on servît à quatre heures, ce qui charmait mes vieux parents, et puis je venais reprendre joyeusement ma place à la table de famille et m'établir à celle de loto dauphin pour le reste de la soirée. Depuis que je savais ma mère triste et abattue de mon absence — ce qu'elle me cachait, mais que je n'ignorais pas — je ne sais ce que j'aurais fait pour ajouter un peu de joie, un peu de bonheur à ses moindres caprices, même aux plus insensés qu'elle eût pu avoir. Un jour, j'avais dîné avec elle et nous étions seules. Albert et M. de Geouffre étaient tous deux absents. A peine étions-nous sorties de table que Lucien arriva. Il était triste, fort sérieux surtout et paraissait profondément occupé. Ma mère lui en fit la remarque. Il en convint et nous dit qu'il allait partir. Ma mère fit une exclamation.

— Ne le saviez-vous pas? lui dit-il. J'emmène Geouffre avec moi.

— Si vous comptez me faire savoir ce qui vous concerne par mon gendre, répondit ma mère, alors donnez-lui l'ordre de m'en faire part, car lorsqu'il est question de vous, c'est un vrai Malmesbury [1].

[1] Lord Malmesbury fut envoyé extraordinairement auprès du Directoire par l'Angleterre, dans l'an VII. M. de Talleyrand était

— Oui, je pars, dit Lucien en croisant les bras sur sa poitrine et regardant le feu avec cette distraction sombre qui indique une peine vive et profonde. Je pars. Mes avis *déplaisent*, et puis il y a maintenant une barrière qui jamais ne sera abattue entre Bonaparte et moi, parce qu'il est au-dessous de mon caractère de me justifier et de reconnaître par là la légalité d'un tribunal que je récuse au contraire. Mon frère croit plutôt les insinuations perfides d'une femme qu'il doit assez connaître pour ne pas lui sacrifier sa famille. Il soupçonne la fidélité fraternelle, lorsque c'est le dévouement de ce même frère qui lui a ouvert le chemin du trône.

— Du trône ! s'écria ma mère.

Lucien ne répondit que par un sourire tout à la fois triste et pénétré, tandis qu'il avait pris les pincettes et tourmentait un pauvre tison qui ne mettait le feu que dans la cheminée.

— Rappelez-vous bien toujours, madame Permon, reprit-il après un long silence, que je n'avais certainement pas cette pensée-là en vue, le 18 et le 19 brumaire.

alors au ministère des affaires étrangères. Il est à présumer que les instructions de lord Malmesbury n'étaient pas fort étendues, car à chaque parole hasardée par M. de Talleyrand, qui cependant n'en perd pas beaucoup inutilement, lord Malmesbury répondait toujours : « Permettez que j'en écrive à ma cour ». Et, comme nous ne laissons guère passer ce qui a l'apparence d'un ridicule, on avait fait une caricature dans laquelle M. de Talleyrand s'avançait vers l'ambassadeur anglais et lui demandait comment il se portait, et lord Malmesbury lui renvoyait selon le costume caricaturien une longue banderolle sur laquelle était écrit : *permettez-moi d'en écrire à ma cour*. En me rappelant la personne de lord Malmesbury, je trouve qu'il avait bien la figure de sa réponse.

On pense bien que, lorsque le premier consul me parla plus tard de Lucien, je me donnai bien de garde de lui rapporter cette partie de la conversation, non qu'elle ne soit parfaitement honorable pour Lucien, mais quel résultat aurait eu ma franchise? Aucun, et dès lors elle n'était plus que de l'indiscrétion.

— Allez-vous loin? lui demanda ma mère.

— Je ne puis vous le dire. Je dois même ne pas annoncer mon départ. Je demande à M^me^ Junot de ne pas parler de notre conversation devant son mari. Non pas, ajouta-t-il, que je vous engage au mystère; mais, comme nous sommes liés par une amitié fraternelle, je puis bien en demander une légère preuve.

Quelques jours après, en effet, Lucien partit de Paris avec mon beau-frère, M. Félix Desportes, Arnault et une personne dont j'ai oublié le nom. Une première voiture dans laquelle étaient Arnault, un peintre en miniature nommé Châtillon, et M. Félix Desportes prit la route d'Amiens, tandis que Lucien, ayant avec lui mon beau-frère, suivit dans sa berline la route de Bordeaux. Il avait avec lui ses deux petites filles, dont l'une était encore avec sa nourrice. Il entoura ces deux petits êtres de tous les soins qu'une femme attentive aurait pu leur prodiguer. Ma mère, apprenant qu'il allait emmener ses enfants, lui conseillait de les laisser à M^me^ Joseph, si bonne et si excellente femme. Mais au premier mot que ma mère lui en dit, Lucien sauta de sa chaise.

— Non, non, s'écria-t-il, je ne veux pas laisser mes enfants ici! Ne me parlez pas de me séparer d'eux! On peut m'accuser de légèreté, de facilité de mœurs; mais du moins ma mère, mes frères, mes enfants,

mes amis n'auront-ils jamais de reproches à faire à mon cœur.

Il était fort ému. Ma mère l'embrassa et lui dit :

— Eh bien ! vous avez raison, emmenez ces pauvres petites. Elles n'ont plus de mère et il n'est maintenant qu'un bon père pour la remplacer.

On envoya un courrier après la voiture qui cheminait devers Amiens. Elle tourna bride et rejoignit Lucien à Bordeaux. Je ne sais pas pourquoi ce mystère. Peut-être voulait-on cacher à l'Autriche, avec laquelle on était en négociation, l'envoi d'un frère du premier consul comme ambassadeur en Espagne. Mais cela ne pouvait être secret que pendant sept à huit jours au plus. Au reste, sept à huit jours sont beaucoup dans des relations diplomatiques et ce que je puis dire là-dessus, c'est le fait tel qu'il est, et je réponds de son exactitude. Lucien arriva à Madrid, où il remplaça deux hommes que son habileté allait faire paraître bien médiocres dans les circonstances qui avaient précédé. C'étaient Berthier et Alquier. Je ne parlerai que plus tard des événements relatifs à cette ambassade.

Quelque temps avant le départ de Lucien, il arriva un fait dont on parla beaucoup, quoiqu'il n'en eût rien dit et qui donna beaucoup d'humeur à ses ennemis. On a voulu le dénaturer à cette époque, mais le voici dans toute sa vérité. L'âge des enfants est surtout exact, ce qui est important pour le bon ou le mauvais côté de la chose.

Nous avions pour ami, ou plutôt pour connaissance fort intime, M. Micault de Courbeton, dont le nom est devenu célèbre par un malheureux procès de ses

héritiers avec M. de Vérac[1]. Il nous dit un jour qu'il venait d'apprendre, par le hasard d'une presque conformité de nom, une aventure qui plaçait Lucien Bonaparte dans un bien plus beau jour qu'il ne s'y plaçait lui-même.

— M. Micault de la Vieuville a été mêlé là-dedans, nous dit-il en riant avec une expression de malice assez singulière, et cela a valu un nouvel appel à ma bourse.

Or, pour le dire en passant, il n'aimait pas qu'ils fussent trop fréquents, les appels à sa bourse, quoique cependant il fût bien loin d'être ce que beaucoup de gens le croient même encore aujourd'hui.

Un jeune garçon de onze ans, vêtu proprement, se tenait dans la rue des Petits-Champs, près de la place Vendôme; là il s'adressait aux personnes dont la physionomie lui paraissait plus humaine que les autres et leur demandait l'aumône. Il vint à passer un jeune homme vêtu d'une grande redingote bleue, ayant un pantalon de tricot en soie grise, un chapeau rond et des lunettes d'or. Ce monsieur regarda l'enfant par hasard. Son regard était bon et son sourire enhardit le pauvre petit malheureux; il avança sa main. Le monsieur fronça le sourcil. Cependant il mit la main à sa poche et lui donna une pièce de douze sous :

— Pourquoi mendiez-vous, mon enfant, lui dit le monsieur d'une voix sévère.

Le pauvre enfant se mit à pleurer, en indiquant de la main une femme et deux petites filles, dont l'une

[1] Histoire fort remarquable. J'en connais des particularités bien singulières.

avait dix ans et l'autre neuf. Toutes trois étaient assises sur le banc de pierre de la maison qui alors était dans un petit renfoncement, là où se trouve aujourd'hui le passage du Marché des Jacobins.

— C'est ma mère, dit le petit pauvre en sanglotant, c'est ma mère et mes sœurs. Mon papa est bien malade; j'ai un petit frère plus jeune que mes sœurs. Moi, je ne puis pas travailler. Il faut manger et donner de la tisane à mon papa. Pour cela comment faire si je ne mendie pas?

Le monsieur fut saisi au cœur à la relation de ce malheur si profond, de cette misère si terrible. Il s'approcha de la femme, lui fit quelques questions et, après avoir pris son adresse, lui laissa un louis en or et s'en fut.

Rentré au ministère de l'intérieur, Lucien, que l'on a sans doute reconnu au portrait que j'en ai fait tout à l'heure, Lucien fit venir une personne de confiance et la chargea de prendre des informations sur la famille Fléchelle. Ces informations furent non seulement satisfaisantes, mais de nature à faire rougir un gouvernement, si le gouvernement directorial avait pu rougir, pour le mal qu'il a fait. Ce Fléchelle était employé dans l'octroi et jusque-là n'avait eu qu'une excellente conduite. On le renvoya par suite d'une de ces intrigues trop communes sous un gouvernement vénal. Le malheureux Fléchelle fut congédié sans pension, sans indemnité et, comme on craignait qu'il ne se plaignit, on le noircit auprès du ministre d'alors, qui refusa même de le voir. Cet homme avait quatre enfants, pas de pain! La plus affreuse misère vint habiter avec des êtres qui, jusque-là, avaient eu une honnête aisance. Fléchelle, accablé de chagrin, vou-

lut se détruire. Une tentative de suicide, que sa femme fit manquer, lui donna tellement de remords qu'il tomba malade, et ce fut alors que Lucien rencontra son pauvre petit garçon, qui, conduit et surveillé par sa mère, allait le soir solliciter la bienveillante charité des passants. Lucien fut lui-même malheureux de cette rencontre.

— Qu'il y a de malheureux qu'on ne connaît pas dans ce Paris ! disait-il quelquefois. Et ne pas pouvoir soulager toute cette misère !

Le lendemain du jour où il eut les informations nécessaires pour Fléchelle, il envoya la joie et le bonheur dans son grenier. Un homme de confiance porta cent francs à la pauvre famille, des provisions abondantes en sucre, café, chandelles, huile, etc., et il se faisait suivre par une voiture de bois et un sac de charbon. Je donne ces détails parce qu'ils me paraissent revêtir d'un intérêt encore plus profond ce qui vient d'être raconté. Mais ce qui fit luire un jour bien radieux dans cette chambre, où, depuis un an, n'habitait plus que le désespoir, ce fut le brevet d'une place de deux mille francs aux barrières, que le ministre de l'intérieur rendait comme indemnité et justice à Fléchelle. Le pauvre père fut tellement saisi au cœur par la joie de cette nouvelle que son corps, trop affaibli par une longue maladie, ne put supporter une émotion si vive; il mourut et laissa sa famille exposée de nouveau à toutes les horreurs de la misère. Lucien, tourmenté à cette époque par les tracasseries qu'on lui suscitait de toutes parts au moment de son départ pour l'Espagne, ne put venir, je crois, à leur aide dans ce même instant. Ce que je puis dire, pour la fin de cette histoire, c'est que l'excellente M^me^ Anson

rencontra cette famille désolée Elle fut pour elle un autre ange consolateur et secourable. Ensuite une autre personne fut assez heureuse pour que sa fortune la mit à même d'ajouter un peu de bien à celui qui avait été fait. Mais je ne sais ce qu'est devenue maintenant cette famille.

On voulut dans le temps raconter son histoire à la Malmaison dans un sens qui était fort différent. Je pris la liberté de relever les faits et de les rétablir dans leur vérité :

— Les jeunes filles n'ont pas seize et dix-sept ans, dis-je à M^me^ Bonaparte, car je les ai vues.

— On m'a trompée, alors, me répondit-elle. Mais vous m'avez bien touchée en me racontant les malheurs de cette pauvre famille. Donnez-moi l'adresse de cette M^me^ Fléchelle ; je veux y envoyer dès demain : je veux aussi avoir ma part de la bonne œuvre.

Je sus en effet qu'elle y avait envoyé, je crois, une somme de quarante francs. M^me^ Bonaparte avait souvent de la bonté, mais plus souvent encore elle était facile, banale même. Enfin, il en résultait quelquefois de bonnes choses pour l'humanité. Après tout, cette généralité de protections et de recommandations la plaçait trop souvent dans une attitude ridicule, même aux yeux de ses obligés.

CHAPITRE III

La cour consulaire. — L'appartement de Mme Bonaparte. — Fonctions de M. Benezech et les républicains. — Les aides de camp chambellans. — Les grands dîners des Tuileries. — Amélioration des mœurs. — Les femmes de l'émigration. — Installation aux Tuileries. — Les deux cortèges. — Le bouillon du général Lannes. — Les quintidis et les parades. — Causeries du premier consul avec ses soldats. — Mon châle de cachemire et la montre de mon beau-père. — Le ministre de Suède et le mouchoir de batiste. — Bonaparte, un tambour et le sabre d'honneur. — Le baron d'Ernswarth. — Les chevaux du roi d'Espagne. — Le corps diplomatique en 1800. — M. de Lucchesini et la harangue italienne.

La cour consulaire, dont j'ai déjà commencé l'esquisse, était au moment de mon mariage à son plus haut point *de perfectionnement*. Plus tard, ce fut une autre chose que le protocole d'étiquette introduit aux Tuileries. Celui-ci avait un côté étrange de cérémonie, tandis que l'autre avait l'intention d'être populaire, mais ne pouvait y parvenir.

Mme Bonaparte occupait toute la partie du rez-de-chaussée, qui depuis fut également son séjour, comme impératrice et plus tard celui de Marie-Louise. A côté de son cabinet de toilette était le petit appartement de Mlle de Beauharnais, composé de sa chambre à coucher et d'un cabinet de travail, tout au plus assez grand pour faire supporter l'odeur de

la peinture à l'huile, lorsque ce même hiver elle voulut faire le portrait de son frère[1]. Les appartements de Mme Bonaparte étaient meublés avec goût, mais sans aucun luxe. Le grand salon de réception était tendu en quinze-seize jaune. Les meubles meublants étaient en gourgouran, les franges étaient en soie, et les bois en acajou. Il n'y avait d'or nulle part. Les autres pièces n'avaient pas plus de richesse dans leur décoration; tout était frais et élégant, mais voilà tout. Au reste, les appartements de Mme Bonaparte n'étaient destinés que pour les réunions particulières et les visites qu'elle recevait le matin; les grandes réceptions avaient lieu en haut. Il n'y avait encore ni chambellan, ni préfet du palais. Un conseiller d'État, ancien ministre de l'intérieur, M. de Benezech, était chargé de l'administration intérieure du palais. Cela parut d'abord un peu difficile à admettre parmi ce qui restait de vrais et bons républicains. Le service de M. de Benezech embrassait tout ce qui depuis fit partie des attributions du grand-maréchal et du grand-maître des cérémonies. Les maîtres d'hôtel et les huissiers faisaient le service subalterne, et les aides de camp tenaient lieu de chambellans.

Une coutume instituée par le premier consul, et qui me parut des plus bizarres, était celle de donner des dîners de deux cents personnes, tous les dix jours. Ces dîners avaient lieu dans la galerie de Diane. Les invités étaient de toutes les classes, de tous les rangs.

[1] Ce même hiver de 1800, ou Mlle de Beauharnais fit le portrait de son frère, le feu prit aux Tuileries et brûla ce portrait qui était fort ressemblant. On répandit le bruit que le feu avait été mis par des malveillants. Cela n'était pas vrai, le feu prit par des conduits de chaleur mal entretenus.

Le corps diplomatique, qui commençait à être assez nombreux à l'époque de mon mariage, était de ces réunions. Les femmes des fonctionnaires civils, des généraux, des colonels, formaient la société — car on n'osait pas encore dire la cour — de Mme Bonaparte. Le général était fort sévère dans les choix qu'il faisait, non pas pour ces cohues du quintidi, mais pour les invitations particulières et fréquentes pour la Malmaison et, plus tard, pour Saint-Cloud. Un fait qui est positif et que des esprits passionnés ou prévenus par la mauvaise foi pourraient seuls contester, c'est que le premier consul voulait perpétuer autant qu'il se pourrait l'amélioration des mœurs que la révolution avait amenée. Je sais qu'en lisant ce que je viens d'écrire, il est deux sortes de personnes qui se récrieront ou bien souriront de pitié. Libre à elles. Je ne veux contraindre en rien à venir à mon opinion. « Je donne mon avis, non comme bon, disait Montaigne, mais comme mien. »

Oui, il est positif que la révolution a retrempé le moral des hommes et des femmes de la génération existante. Le malheur est un maître sévère et ses leçons ne nous furent pas épargnées. Pour les consolider, nous eûmes l'absence de l'exemple d'une cour corrompue ainsi que l'était celle de Louis XV et une grande partie de celle de Louis XVI. Peut-être, si la révolution n'avait pas eu son cours, que ce changement dans la société de la haute classe se serait opéré par la force de ce même exemple dont je parlais à l'instant. Louis XV avait empoisonné Paris et les provinces d'un souffle de corruption, qui avait donné une peste épidémique à tout le royaume. Il avait fallu toute la vertu du malheureux Louis XVI pour

comprimer, dans des êtres dépravés et riant de toute espèce de morale, l'expression bruyante et orgueilleuse d'une manière de voir qui ne leur paraissait que celle du bon air et de la bonne compagnie. Le vice et le désordre n'étaient sans doute plus affichés par ceux-là même qui, en leur qualité de premiers dans l'État, auraient dû ne l'être que pour marcher d'abord dans le droit chemin : mais la légèreté relativement aux femmes, une sorte d'impudeur dans ce qui avait rapport à leur réputation, à leur sort, tout cela n'était encore que trop en usage au moment de la révolution. La moralité de M. de Lauzun, de M. de Dillon, de M. de Durfort et d'une foule d'autres était établie sur des bases bien commodes et bien larges. Ils s'y reposaient d'autant mieux que leur réputation d'homme agréable n'en était que plus assurée. Mais tout cela n'existait plus, les malheurs de la révolution avaient jeté du sérieux sur la vie même des personnes qui par leur âge et leur fortune étaient appelées à une manière d'existence folle et bruyante. On me citera peut-être quelques noms célèbres qui prouvent le contraire, mais cela n'infirme en aucune manière mon assertion. Les exceptions prouvent, dit-on, les règles, et dans ce cas plus que dans tout autre.

Ce qui est positif, c'est qu'en 1800, à l'époque où la cour des Tuileries s'est formée, la société avait une apparence de moralité, de vertus exercées dans l'intérieur des familles, qu'elle n'avait jamais eue dans aucun temps en France. La partie de la haute classe, qui elle-même avait ses traditions pour agir autrement, frappée par le malheur depuis huit années d'exil, de proscription et de revers, la noblesse, ou

ce qu'on est convenu enfin d'appeler *le faubourg Saint-Germain*, était contraint, par la force de ce vent qui soufflait alors dans les voiles de notre navire, de faire comme le reste de la société. On pourra faire encore ici l'observation que, parmi quelques-uns des noms remarquables de l'ancienne noblesse, il y en avait quatre ou cinq qui me donnaient un démenti. Je dirai encore ici ce que j'ai dit plus haut pour la société en général : c'est une exception. Non pas que d'exception en exception je finisse par me retrouver au milieu du salon de M^me^ Dubarry; je déraisonnerais, au lieu d'arriver à présenter un tableau fidèle de ce que je prétends prouver : mais il est de fait que M^me^ de C...t, M^me^ de M...y, M^me^ de C...s, M^me^ du C...l et quelques autres ont surtout fondé leur renommée dans l'émigration lors des folies de Bruxelles, de Coblentz et même de Worms, et plus tard de l'Angleterre. Mais je demanderai si toutes les jeunes femmes qui n'eurent ici qu'une prison pour demeure et les supplices de leurs parents, la perte de leurs biens pour instruction, n'en ont pas tiré des avis salutaires? Plus tard, la cour impériale vint, comme tout ce qui tient à cet ordre de choses, répandre sa maligne influence. Encore cela ne fut-il que bien peu susceptible de reproche, car l'empereur exerçait un pouvoir magique sur chaque femme admise à sa cour. Mais ce n'est pas ici le moment de parler de cette époque. Il faut rester à celle du consulat, l'une des plus remarquablement intéressantes de la vie de Napoléon.

Lorsque les différents pouvoirs eurent adopté la nouvelle Constitution proposée après le 18 brumaire et qui, je crois, fut la quatrième qu'ils étaient appelés

à sanctionner, le gouvernement quitta le petit Luxembourg pour venir aux Tuileries. Il est à remarquer que le premier consul, qui d'abord avait logé le troisième consul au pavillon de Flore, en reprit bientôt, seul, possession. M. Lebrun alla, comme Cambacérès [1], occuper une maison particulière. Du reste, la trinité consulaire ne se séparait pas lorsqu'il y avait réception d'ambassadeurs ou des corps de l'État. Le 30 pluviôse an VIII (19 février 1800), le premier consul prit possession du palais des rois, qui, au fait, depuis le commencement de la révolution, avait toujours été occupé par la représentation nationale. Aujourd'hui la Constitution du 18 brumaire élevait le pouvoir consulaire au-dessus de tous les autres pouvoirs nationaux. Il représentait à lui seul le peuple français, il fallait donc un logement convenable à une telle autorité. Celui qui aurait vu passer le cortège se rendant, le 30 pluviôse an VIII, du Luxembourg aux Tuileries et se serait endormi tout aussitôt au bruit de la musique militaire qui jouait tous nos airs patriotiques, puis se serait réveillé au grondement du canon annonçant, le 2 décembre au matin, que l'empereur Napoléon allait se faire sacrer par le pape dans Notre-Dame, celui-là aurait trouvé une curieuse

[1] Cambacérès fut loger à l'hôtel d'Elbeuf sur le Carrousel, en face des Tuileries. Le consul Lebrun eut l'hôtel de Noailles, rue Saint-Honoré. Cette répartition fut faite selon les besoins de famille de chacun des deux consuls. Lebrun avait sa belle-mère et ses cinq enfants avec lui (sa fille aînée qui épousa peu après M. de Plancy, la plus jeune, aujourd'hui M^me^ de Chabrol, et ses trois fils, Charles, Alexandre et Auguste Lebrun); il avait donc besoin d'un local plus étendu que Cambacérès, qui était seul chez lui

différence entre les deux cortèges. Au premier on avait été obligé, en raison du petit nombre de voitures particulières qu'il y avait alors dans Paris, de prendre, pour les conseillers d'Etat, les sénateurs, des fiacres dont on avait caché les numéros avec du papier blanc, ce qui faisait un effet beaucoup plus ridicule que si les numéros eussent été apparents.

Le jour de son installation aux Tuileries, à peine le premier consul fut-il arrivé qu'il monta à cheval et passa sur-le-champ une revue dans la cour du palais — qui n'était pas alors entourée d'une grille — donnant sur une vaste place. Elle était fermée avec des planches mal jointes et la place du Carrousel d'alors était petite et toute irrégulière. Le changement fut rapide. Une parole de Napoléon était *fiat lux*.

Le premier consul convenait qu'il était heureux pendant qu'il passait ses revues.

— Et toi aussi, je suis sûr que tu es content lorsque je suis avec tes conscrits, disait-il un jour au général Lannes. Il ne t'arrive pas de grogner, toi, parce que la parade nous a fait quelquefois dîner une heure plus tard.

— Oh ! pour cela non, répondait le général Lannes, je vous en donne ma parole d'honneur ! Il m'est, pardieu ! bien égal de manger la soupe froide ou chaude, pourvu que vous nous fassiez travailler à chauffer un bon bouillon à ces s..... Anglais !

Il avait les Anglais dans une aversion que je n'ai vue à aucun général de l'armée de l'empereur, même ayant fait la guerre sous la république. C'était quelque chose d'antipathique, de répulsif, comme s'il avait été devant un animal malfaisant ou contraire a sa

nature. J'aurai à en donner de curieuses preuves en parlant de sa mission en Portugal [1].

Les quintidis, car il faut parler le langage de l'époque qu'on retrace, les quintidis avaient été choisis pour le jour des revues, ou plutôt des parades, surtout celles du consulat. Sous l'empire, elles pouvaient être plus magnifiques; mais en 1800, leur splendeur était toute nationale. C'était la gloire de la France qu'on cherchait dans ces escadrons, ces bataillons, qui, soit qu'ils fussent conscrits ou vieux soldats, faisaient autant trembler l'étranger qui les regardait des fenêtres du palais. Car l'ardeur des jeunes troupes s'augmentait encore en voyant les cicatrices des vieilles moustaches de la garde consulaire. Et peu s'en fallait qu'elles ne chantassent en chœur, comme les jeunes Spartiates, bien qu'elles fussent sous les armes :

Comme vous, un jour nous serons
Vaillants et combattants.
Nous aussi nous vaincrons !
. . . . . .

Le premier consul prenait plaisir à ces revues. Il y passait quelquefois cinq heures de suite, sans prendre

[1] Un effet bizarre des affections léguées par les parents à leurs enfants, c'est que le fils aîné du maréchal Lannes a épousé une Anglaise et que l'un des plus jeunes va, dit-on, aussi se marier avec une Anglaise. Cela prouve que les sentiments ne sont pas héréditaires, et fort heureusement, car la haine est un triste sentiment. Seulement, il est étrange de voir ainsi se distribuer l'affection d'une famille dans une direction aussi diamétralement opposée à celle que suivait son chef. Je crois, au reste, que la belle-fille que lui a donnée le jeune duc l'aurait fait revenir de ses préventions. C'est une belle, bonne et charmante personne. Si son frère choisit aussi bien que son aîné, il sera le bienvenu à nous amener une nouvelle compatriote.

un instant de repos. Tous les régiments existant en France venaient alternativement à Paris et passaient la revue comme la garde tous les quintidis à midi. Le premier consul avait près de lui, avec l'aide de camp de service, le ministre de la guerre, le général commandant la première division et le commandant de Paris, puis le commissaire ordonnateur, les commissaires des guerres attachés à la ville de Paris, enfin toutes les personnes auxquelles un ordre devrait être immédiatement transmis dans le cas où, dans le cours de son inspection, le premier consul trouverait quelque chose à changer ou bien une amélioration à commander. De cette manière, nul retard dans la communication des ordres. Tout se faisait avec rapidité, bien plus, avec contentement. Car on savait qu'on était observé et que, si l'on était puni pour cause de négligence, l'exactitude dans le service était aussi appréciée par le chef du gouvernement qui voyait alors tout par lui-même.

Quelquefois il passait la revue en galopant dans les rangs, mais cela était bien rare. Il fallait, pour qu'il demeurât à cheval, que les troupes qu'il voyait eussent déjà passé la revue et qu'il sût qu'elles n'avaient besoin de rien. Encore adressait-il au hasard quelques questions à deux ou trois soldats. Mais presque toujours, après avoir parcouru les rangs sur son cheval blanc — *le Désiré* — il descendait et parlait avec tous les officiers et avec presque tous les sous-officiers et les soldats. Il s'occupait des soins les plus minutieux. C'était la nourriture, l'habillement, la manœuvre, enfin tout ce qui pouvait être utile à l'homme et nécessaire au soldat. Il les encourageait à lui parler sans crainte

— Ne me cachez aucun de vos besoins, leur disait-il, ne me taisez aucun des reproches que vous pourriez avoir à adresser à quelqu'un de ceux qui sont au-dessus de vous. Je suis là pour rendre la justice à tous, et le plus faible doit être surtout protégé par moi.

C'est ainsi qu'il parla un jour étant devant une demi-brigade. Je crois que c'était la 17e. Il avait appris qu'avant de venir à Paris ce régiment avait eu à souffrir dans le département où il était en garnison. Une pareille conduite avait non seulement des résultats immédiatement bons pour chacun, mais elle était d'une grande adresse également utile dans son but. L'armée s'unissait ainsi à son chef et l'unissait à elle; et ce chef, c'était la nation que l'armée voyait dans sa personne. C'était donc l'État qui dispensait et le blâme et l'éloge. Ensuite Paris apprenait à connaître l'armée, et les troupes, en passant ainsi à tour de rôle dans la capitale, cessaient de la regarder comme un autre continent et de lui devenir, pour ainsi dire, étrangères. Mon mari, qui ne quittait pas le premier consul pendant ces parades, me rapportait tout ce qu'il y faisait de remarquable en améliorations, en choses importantes, qu'un autre aurait peut-être mis un mois à exécuter.

— Eh bien, me disait Junot, tout cela marche avec des rouages magiques! Cet homme est un être surnaturel.

Et Junot pouvait bien voir son général bien-aimé avec des yeux prévenus, mais ce n'était pas dans ces occasions-là. Il était vraiment admirable à cette époque de sa vie.

Le corps diplomatique était fort avide de voir les

parades. Les étrangers y assistaient ordinairement des fenêtres du général Duroc, qui occupait déjà la partie du rez-de-chaussée située au bout de l'appartement de l'impératrice. C'est de ce même endroit que je vis la première parade après mon mariage. Il advint ce jour-là à mon beau-père une petite aventure qui peut trouver sa place à côté de celles de beaucoup de provinciaux arrivant à Paris.

Junot ne pouvait me conduire chez Duroc parce qu'il devait monter à cheval avec tous ses aides de camp, il me confia à son père et à son frère. Ma mère étant souffrante, Albert ne pouvait pas la quitter. Ma belle-mère, qui n'avait pas encore vu de parade, voulut venir avec nous. Nous nous mimes donc tous quatre en route. Arrivés à la grille du pont Royal, nous descendîmes de voiture et, traversant le jardin, nous tentâmes de gagner la porte de Duroc qui se trouve, comme on sait, tout à fait dans l'angle, à droite du vestibule en venant du jardin. Mais, comme il était tard, la foule était tellement serrée qu'on ne pouvait avancer qu'au péril de sa vie. Mon pauvre beau-père, qui n'était pas habitué à trouver une pareille cohue quand il allait se promener au parc, à Dijon, ou bien le long de la Brenne à Montbard, était dans un état violent. Ma belle-mère, la meilleure et la plus parfaite des femmes, toujours contente, riant de tout, ne faisait que plaisanter des coups qu'elle recevait. Mais mon beau-père, qui n'avait pas l'humeur couleur de rose, il s'en fallait, grondait comme une basse continue. Ce qui l'offusquait surtout, c'était de voir chiffonner un très beau châle de cachemire jaune que j'avais sur mes épaules. Il ne tarissait pas en plaintes sur le peu de soin des jeune

femmes parisiennes qui portaient ainsi au milieu d'une foule un châle de deux mille francs sans *y mettre une épingle*, de manière qu'en le tirant on peut le voler.

— Pour moi, je ne suis pas si peu soigneux, je tiens ma main sur ma montre. Elle est là dans mon gousset, je me moque des filous. Mais votre châle, ma bru — il ne m'appelait jamais autrement — votre châle, on vous le prendra.

— Ah! mon Dieu, mon châle! On me prend mon châle! m'écriai-je au même moment.

Je venais en effet de sentir une main qui le tirait fortement.

— Hem? quoi? qu'est-ce? s'écria mon beau-père, en se retournant vivement.

Mais tout était rentré dans l'ordre. Mon premier mouvement avait été de ramener mon châle sur ma poitrine et, lorsque je m'étais retournée, je n'avais vu autour de moi que des figures parfaitement tranquilles qui elles-mêmes auraient crié : « Au voleur! » si on le leur avait demandé.

— Pardieu! je vous le disais au même moment, me dit mon beau-père avec ce ton joyeusement doctoral qu'ont les donneurs d'avis lorsqu'un malheur prédit vient en effet à arriver, et qu'ils vous répètent, en vous voyant une jambe cassée, une épaule démise, une fortune perdue : « Je vous l'avais bien dit! »

J'avais beau lui montrer mon châle recouvrant mes épaules, il n'en répétait pas moins :

— Je vous l'avais bien dit!

Pendant ce temps nous étions arrivés à la porte de Duroc. Lorsque mon beau-frère m'eut nommée, un

huissier me fit entrer et placer à l'instant à une fenêtre qui m'avait été réservée. La parade n'était pas encore commencée. Les officiers se promenaient silencieusement dans les rangs de leurs régiments respectifs. Ils parlaient de temps en temps, mais à voix basse, à quelqu'un de leurs soldats, ou bien à un sous-officier, pour rectifier un port d'armes mal observé, un chapeau mal posé : Ce n'était pas qu'ils eussent peur du premier consul, mais il était adoré de l'armée et les chefs comme les subordonnés voulaient mériter une de ses louanges. Oh ! quel temps ! quel temps !

Midi venait de sonner, et le roulement du tambour battant aux champs ne se faisait pas entendre.

— C'est singulier, dit mon beau-père, cependant tout est prêt ! Il faut que je voie si ma montre va juste avec l'horloge du château... Eh bien ! qu'est-elle donc devenue, ma montre? Ma femme ! Je n'ai plus ma montre... Ma femme !...

Et ma belle-mère qui était à la fenêtre, regardant de tous ses yeux, non pas les troupes qui étaient dans la cour, mais pour voir son enfant bien-aimé aussitôt qu'il paraîtrait, lui répondit sans tourner la tête :

— Eh bien, on vous a volé votre montre tandis que vous tourmentiez votre belle-fille pour son châle. C'est bien fait.

La chose était pourtant vraie. M. Junot avait si bien répété qu'il tenait sa main sur sa montre pour qu'on ne la prît pas, qu'on n'avait pas trouvé de meilleur moyen de lui faire quitter son poste, que de faire semblant de me voler mon châle, bien assuré que, d'après l'intérêt qu'il lui portait, il viendrait à

l'instant à son aide. La chose avait parfaitement réussi. Lorsque nous lui eûmes expliqué la conduite de l'affaire, il fut confondu. Mais au réveil de sa stupéfaction, il nous fallut entendre une oraison funèbre en trois points, rappelant les perfections de cette bienheureuse montre qu'il avait depuis *trente-cinq ans!* Ma belle-mère, ennuyée de cette suite de louanges, finit par lui dire :

— Allons donc, monsieur Junot, vous oubliez qu'elle s'arrêtait tous les huit jours et que l'année dernière elle vous a coûté plus de cinquante francs de raccommodage.

— Si vous ajoutez à cela, lui dis-je, qu'elle avait l'air d'une bassinoire et que vous me permettiez de réparer le malheur occasionné par le soin que vous avez pris de mon châle, nous n'y penserons plus que pour en rire.

Dans ce moment, le tambour battit aux champs et M. Junot ne put pas me remercier en grondant, ce qui était son habitude.

Il me serait fort difficile de rendre l'impression que me fit éprouver cette première vue d'une parade, ou plutôt d'une revue ainsi passée par le premier consul. Junot, qui connaissait maintenant ma véritable manière de voir, qui savait tout ce que le mot de patrie, celui de gloire pouvaient avoir d'action sur une âme toute remplie de leur amour, m'avait prévenue d'avance que je serais vivement émue. Il me salua de la main en passant et se mit à sourire en voyant mon mouchoir près de mes yeux. Il parla bas à Duroc. Tous deux me regardèrent encore et je pus remarquer qu'ils étaient eux-mêmes émus de mon émotion. Junot me le confirma après la parade. C'était simple

ils me comprenaient. Tous deux aimaient cette patrie, cette gloire, cet homme prestigieux par la lueur de cette même gloire dont il éclairait toute la France. Et puis ces soldats qui le regardaient avec des yeux dans lesquels on pouvait lire : « Oui, nous nous ferons tuer pour que la France soit grande, pour que son nom soit le premier du monde ! Où faut-il aller ? Nous sommes prêts. » Et lui, répondant à ces serments tacites par des soins paternels, questionnant ses soldats sur le lieu de leur naissance, leurs parents, s'informant si leur état était heureux ou misérable, donnant des pensions pour exister à la mère dont les fils quittaient les champs et la vigne pour défendre l'État. Oh ! quel temps ! quel temps !

Ce jour-là il y avait tout près de moi un homme dont l'admiration pour ce qu'il voyait était digne et profonde. J'en fus frappée. C'était un étranger. Il portait un signe tellement singulier que je ne pus résister à ma curiosité et je fus assez indiscrète pour lui demander ce qu'il signifiait. C'était un mouchoir de batiste d'une finesse et d'une blancheur admirables, noué autour du bras, comme le serait une écharpe d'aide de camp.

— C'est un souvenir de mon souverain et d'une journée glorieuse, madame, me répondit-il, et puisque je suis assez malheureux pour être obligé de me présenter moi-même, permettez-moi de me nommer : je suis le baron d'Ernswarth. J'ai eu l'honneur de mettre ma carte à votre porte.

C'était le ministre de Suède. Je lui fis l'accueil qui convenait et lui présentai les parents du général Junot, pour lesquels il fut aussi poli qu'il l'aurait été envers les frères et les pères de tous les Montmorency et de

tous les La Trémouille de France. M. d'Ernswarth était un homme de quarante-huit à cinquante ans, ayant une belle tournure, peut-être déjà un peu trop d'embonpoint, ce qui nuisait à l'élégance sévère du costume militaire, qu'il portait toujours. Il me parla, avec une expression qui devait m'aller au cœur, de la renommée de celui dont je portais le nom.

— Si jeune, disait-il, et déjà si fameux ! Mais aussi avec un tel capitaine, comment les lieutenants ne seraient-ils pas, même enfants, de dignes fils de la patrie !

Dans ce moment le premier consul s'arrêta au bas de la fenêtre à laquelle nous étions. Il s'adressa à un jeune tambour qui paraissait avoir seize à dix-sept ans.

— C'est donc toi qui as battu la charge devant Zurich, ayant le bras percé d'une balle, mon brave enfant? lui dit-il avec un accent et un regard qui auraient fait courir au milieu d'une armée de démons.

Le visage du jeune soldat se couvrit d'une noble couleur; mais ce n'était pas la timidité qui rougissait son front. Il leva sur le premier consul de grands yeux noirs tout étincelants de la joie d'être ainsi distingué publiquement et répondit d'une voix tremblante, mais assurée :

— Oui, mon général.

— C'est encore toi qui, à Veser, a fait preuve d'une présence d'esprit courageuse en sauvant ton commandant[1] ?

[1] Je ne puis affirmer si ce commandant est ou n'est pas le commandant Godinot. Mais je crois cependant en être certaine. Le général Godinot, alors commandant la 25e légère, fut effectivement blessé et courut le danger d'être pris devant Veser. Ce

Le jeune homme rougit plus fort. Cette fois c'était de la modestie, et il répondit plus bas que la première :

— Oui, mon général.

— Eh bien, je dois acquitter la dette de la patrie. Il te sera donné, non pas une baguette d'honneur, mais un sabre d'honneur, Je te fais sous-officier dans la garde des consuls. Continue à te bien conduire et j'aurai soin de toi.

Comme le premier consul finissait de parler, il leva les yeux vers la fenêtre basse à laquelle nous étions. Avant de continuer sa tournée, il porta la main à son chapeau et nous salua tous avec un sourire gracieux. Ma belle-mère avait les yeux humides.

— Comme on doit aimer cet homme-là! disait-elle en pleurant et riant en même temps. Ce pauvre enfant! voyez dans quel état il est!

Nous vîmes, en effet, le jeune tambour appuyé contre l'épaule d'un de ses camarades et suivant de l'œil le général Bonaparte. Il était pâle comme un mort, mais son regard, qu'il disait de choses! Je ne sais ce qu'il sera devenu, mais je réponds qu'il n'aura

fait, que je rapporte, m'a frappée parce que cette parade était la première que je voyais et que tout m'arrivait avec de vives impressions. Mais les annales militaires de cette époque sont remplies de pareils événements. Le *Moniteur*, les journaux du temps ne pouvaient faire mention de tout ce qui se passait dans ce genre. Celui-ci me frappa beaucoup. Lorsque j'en parlai, le soir même, au premier consul comme d'un fait comparable aux plus beaux de l'antiquité : « Bah! me dit-il, demandez à votre mari, il vous dira qu'il n'existe pas un régiment ni une demi-brigade de l'armée qui ne puisse en citer dix semblables, et même de plus forts. Lui-même, poursuivit-il, saurait bien les trouver dans son propre fonds. »

pas eu regret à sa vie perdue si la mort est venue la lui demander pour Napoléon. Lorsque j'en parlai au premier consul, et ce fut, je pense, le soir même, car alors j'étais moins retenue pour lui dire ma pensée sur tout ce que je voyais que je ne le fus dans la suite, il m'écouta avec intérêt et, s'adressant à Berthier, qui venait d'arriver d'Espagne et de prendre le portefeuille du ministère de la guerre, il lui dit de prendre le nom de ce jeune homme et de lui réserver un dossier. Je ne sais ce qu'il est devenu. Peut-être est-il général aujourd'hui, peut-être est-il mort? Mais bien certainement il est l'un ou l'autre.

Le jour de cette parade était un jour extraordinaire relativement aux autres revues, et voilà pourquoi Junot avait voulu que ce fût la première que je visse. Le roi d'Espagne avait envoyé des chevaux au premier consul et ces chevaux devaient lui être présentés à cette parade. « C'était une cérémonie qui rappelait un peu, disait Brunetière, le cadeau équestre envoyé à Cromwell par un prince d'Allemagne. » Je ne sais comment étaient les bêtes du Mecklembourg, mais celles qui venaient d'Espagne étaient vraiment admirables. Il y avait seize chevaux, tous de la plus grande beauté, soit pour les formes, soit pour le pelage, qui était fort rare, à ce que fit observer un Espagnol qui était dans la même chambre que nous. Quatorze venaient des haras du roi d'Espagne, les deux autres étaient fils des haras du comte d'Altamira et de ceux du duc de Medina-Cœli. Il nous fit remarquer que ces deux chevaux étaient les plus grands de la troupe, ils avaient un et deux pouces au dessus des bêtes royales. Les dix premières sortaient du haras d'Aranjuez, les quatre autres de celui de Cordoue. *Et*

Jornalero[1] (haras d'Altamina), bai-brun de quatre pieds dix pouces et demi et six ans, était vraiment une superbe bête. L'autre, *El Contador*[2] (haras Medina-Cœli), bai-clair, de quatre pieds dix pouces et demi et quatre ans, avait toute l'encolure, tout l'aspect d'un cheval arabe, les mêmes fanons légers, la même souplesse dans le portement de tête. En tout, le présent était vraiment royal.

Après la parade, Junot vint me prendre et me présenta, dans les règles *voulues par l'étiquette*, à M. le baron d'Ernswarth. Je lui témoignai mon désir de le voir. Je désirais lui demander des détails sur cette révolution de Suède dont il paraissait qu'il avait été l'un des acteurs importants d'après ce signe de ralliement qu'il portait encore au bras, après vingt-huit ans d'intervalle entre le temps où nous étions et le jour de cette révolution importante[3]. J'en témoignai le désir à mon mari, qui, toujours naturel et franc, le dit à M. d'Ernswarth. Le baron répondit, avec une grâce parfaite, qu'il était à mes ordres et que je pouvais commander le jour, l'heure et la minute auxquels je le requerrais, et qu'il s'y trouverait avec exactitude. Il vint, en effet, dîner chez moi et, dans quelques conversations, il nous fit connaître des détails

[1] Le journalier.

[2] Le receveur.

[3] Elle eut lieu le 18 août 1772. Tous les partisans de Gueland, qui voulaient le défendre contre la diète, prenaient pour signe de ralliement un mouchoir blanc noué autour du bras. Tout ayant réussi en faveur du roi, il accorda comme faveur à ceux de ses partisans qu'il voulut récompenser de porter pendant toute leur vie un mouchoir blanc autour de leur bras gauche, en mémoire du service qu'ils avaient rendu à la couronne.

excessivement curieux relatifs à cette journée tout à fait mémorable pour la Suède. J'en parlerai plus loin ; ce sont des choses sur lesquelles on peut toujours revenir.

Le corps diplomatique était assez nombreux à l'époque de mon mariage. Il était composé des ambassadeurs d'Espagne et de Rome ; des ministres de Danemark, de Suède, de Bade, de Hesse-Cassel ; de l'ambassadeur de Hollande, M. de Schimmelpenning, qui avait une si belle femme et surtout si accorte ; des ambassadeurs des républiques Cisalpine et Ligurienne et d'un ministre de Suisse. La Prusse, toujours prompte à se rapprocher de nous, avait envoyé, dès le mois d'octobre 1800, M. de Lucchesini comme en mission extraordinaire. Mais ce ne fut qu'en 1801 ou même 1802 qu'il présenta ses lettres de créance comme ministre plénipotentiaire. Il ne fut près de nous que peu d'années et, après la campagne d'Iéna, il ne revint pas en France. Le premier consul ne l'aimait pas, il le trouvait *finasseur*.

— Ce n'est pas qu'il m'attrape, disait Bonaparte, mais *il le veut trop*, et cela me blesse. Si les gens qui font de la diplomatie avec moi savaient combien les routes tortueuses servent à les perdre plus qu'à m'égarer, ils marcheraient plus droit.

Une attention que M. de Lucchesini crut devoir faire merveille déplut au contraire au premier consul et plaça le diplomate étranger dans une attitude qu'il ne put jamais changer, parce qu'il ne s'en douta pas pendant longtemps. Ce fut de haranguer le premier consul en italien le jour où il lui présenta ses lettres de créance. Bonaparte n'aimait pas qu'on lui parlât italien ; il était Français et *voulait* être Français. Que

servait-il d'aller lui raconter en haut-toscan[1] que la Prusse voulait être bonne amie et bonne alliée de la France? C'est peut-être parce qu'elle ne voulait rester ni l'une ni l'autre qu'elle faisait parler à son ambassadeur une langue étrangère aux deux nations. Peu de temps après, le congrès de Lunéville nous donna la paix avec l'Autriche et celui d'Amiens avec l'Angleterre. La Russie devint aussi notre amie, et tout cela se fit en moins d'une année. Voilà de belles époques! Voilà de beaux souvenirs! Et en les évoquant, je puis dire, comme je le disais quelques pages plus haut : « Oh! quel temps! oh! quel temps! »

[1] M. de Lucchesini était de Florence.

CHAPITRE IV

Renaissance de la prospérité publique. — Destruction des bandes de brigands. — M. Dubois préfet de police. — L'exposition de 1800. — David et le tableau des Sabines. — Girodet et vengeance d'un artiste. — Le tableau satirique et la Danaé. — Gérard, Bélisaire et le portrait du général Moreau. — Mme Murat à l'atelier de Gérard et le colonel Beaumont. — Les pistolets du roi d'Espagne donnés au général Moreau. — Paroles remarquables de Napoléon.

J'ai déjà dit avec quelle rapidité le général Bonaparte était parvenu à former un corps consistant, prenant tous les jours une nouvelle force, une plus profonde solidité. Tout ce qui l'entourait l'aidait, à la vérité, avec une constance habile dont au reste il appréciait bien tout l'avantage. Chaque jour on apprenait l'arrestation d'une nouvelle bande de brigands, dévaliseurs de diligences, ou de chauffeurs, ou de faux monnayeurs : ces derniers surtout étaient fort nombreux. Le préfet de police, Dubois, mettait un zèle infini à découvrir les coupables et ceux qui cherchaient, sous de vains prétextes politiques, à troubler l'ordre public. C'était un homme précieux pour la place qu'il remplissait et Napoléon, qui certes savait choisir et distinguer les hommes dont il avait besoin, n'a eu garde de le changer avant l'incendie du bal du prince de Schwartzenberg.

Non seulement tous les rouages intérieurs de la machine commençaient à jouer et la faisaient marcher, mais les arts eux-mêmes, cette partie plus paisible de l'administration intérieure, donnaient des preuves frappantes de la prospérité renaissante de la France. L'Exposition du Salon avait été remarquablement

belle cette même année. Guérin, David, Gérard, Girodet, une foule de grands talents poussés par l'émulation qu'inspire toujours le feu du génie produisaient des œuvres qui devaient un jour placer notre école à un rang bien élevé. Le tableau *des Sabines* le *Marcus Sextus*, plusieurs portraits, illustrèrent cette année de 1800 pour l'Exposition de peinture.

Cependant, il faut dire ici plusieurs circonstances particulières qui ne sont dans aucun journal du temps et qui pourtant doivent être conservées.

David avait fait son fameux tableau de l'*Enlèvement des Sabines*. Des empêchements, qu'on prétend n'avoir jamais été réels, « le forcèrent, dit-il, à faire une exposition particulière de son ouvrage ». On alla donc le voir, aux risques et périls des mères qui, dit-on, « ne pouvaient y mener leurs filles », ainsi que nous l'avons entendu spirituellement raconter dans le joli petit vaudeville qui parut alors. On fut donc voir le tableau de David en donnant une petite pièce blanche de vingt sous, et tout était dit. Je ne puis expliquer ma pensée, mais j'ai trouvé cela peu digne d'un talent comme celui de David.

Ce reproche n'est pas le seul que cette année vit adresser au génie de la peinture.

Girodet était alors dans toute la vigueur du sien. Je l'ai connu particulièrement, Girodet, et j'ai pu apprécier son esprit, son talent et tout ce qui en faisait un homme supérieur; mais il était passionné, irascible. Cette même année de 1800 lui en vit donner une preuve qui pouvait ternir son beau caractère.

Une femme célèbre par sa beauté et son talent dramatique lui avait fait faire son portrait. L'ouvrage achevé, elle ne le trouva pas à son gré, voulut con-

tester sur quelques points convenus. Il y eut discussion. Girodet n'avait pas encore tort. Il fut blessé. Un propos tout à fait inconvenant, que le mari eut l'imprudence de tenir et qui fut redit à l'artiste susceptible, acheva de le mettre en fureur. Il donne quatre coups de couteau dans le tableau et le renvoie dans cet état à M^me^ S... en lui disant qu'elle pouvait disposer non seulement du portrait, mais du prix qu'elle avait destiné à l'acquittement du marché convenu et qu'il allait se payer à sa manière. Si Girodet n'avait pas été plus loin, si la menace s'était bornée à ne donner que de la frayeur, tout était bien. Mais il alla plus loin et, dès lors, il eut tort.

Le Salon était encore ouvert pour plusieurs jours. On ne conçoit pas la rapidité avec laquelle son pinceau fut conduit, mais il est de fait que huit jours au plus après le renvoi du portrait, il parut dans le Salon de l'Exposition un tableau de la grandeur à peu près de deux pieds et demi sur quatre[1], dont le sujet compliqué avait dû à lui seul être l'objet d'un long travail. Ce tableau était placé dans l'angle à gauche de la porte qui mène aujourd'hui à la seconde galerie de l'Exposition moderne. Dès qu'il parut, tous les autres tableaux furent désertés. On s'étouffait devant celui-ci.

Il représentait l'intérieur d'un grenier. Dans un des coins était un lit à peine couvert par une méchante paillasse et une couverture percée. Sur cette paillasse était à demi couchée une jeune et jolie personne coiffée avec des plumes de paon et n'ayant pour

[1] Sans le cadre, il paraissait plus petit au milieu de tous les grands tableaux de l'Exposition; mais il est de fait qu'il avait vraiment cette grandeur.

tout vêtement qu'une tunique de gaze laissant voir des jambes d'une grosseur extraordinaire. Elle tenait cette gaze des deux mains pour y recevoir une pluie de pièces d'or qui tombaient par le toit de la mansarde. Près du lit était une lampe dont la lueur brillante attirait une foule de papillons et de mouches luisantes qui tous venaient se brûler à cette lumière traîtresse. Sous le lit on voyait un énorme dindon étendant une de ses pattes à laquelle on voyait un bel anneau nuptial. Dans un coin bien obscur, on apercevait une vieille femme mise en mendiante et ressemblant parfaitement à une vieille malheureuse qui demandait l'aumône à la porte d'Orléans et qui était, disait-on, la mère de l'original du tableau coupé dont on retrouvait la parfaite ressemblance dans la Danaé du châlit, à laquelle au reste la vanité présentait un miroir. Puis il y avait encore d'autres allusions, comme une grenouille qui s'enflait tellement qu'elle crevait, et une foule de choses plaisantes que j'ai oubliées depuis que je n'ai vu ce tableau. J'en ai parlé depuis à Girodet. Il m'a témoigné ressentir quelque regret de s'être laissé emporter à une vengeance peut-être trop forte.

— Mais aussi elle m'avait bien offensé! disait-il.

Je ne sais si ce fut un sentiment de retour sur lui-même, ou le poids des sollicitations répétées des amis de la Danaé qui eurent le pouvoir de fléchir Girodet. Il n'a jamais voulu me répondre à cet égard. Le fait est que le malheureux tableau ne demeura exposé que peu de jours. Il fut enlevé, mais pas avant néanmoins que la foule avide n'ait eu le temps de satisfaire une curiosité maligne excitée par une intention plus maligne encore.

Une production d'un autre genre, qui faisait l'ornement du salon où elle était placée, était un *Portrait du général Moreau*, par Gérard. Le peintre de *Bélisaire* et de *Psyché* se retrouvait là tout entier. C'était un chef-d'œuvre, car non seulement il y avait ressemblance, mais il y avait de l'âme. Ce n'était pas de la couleur sur de la toile, c'était animé. Le général Moreau vous regardait.

Gérard est un homme éminemment spirituel, à part son rare et beau talent. Je trouve qu'on voit cela dans ses compositions. Son *Bélisaire* est admirable dans ce genre. Il n'y a que deux personnages, un enfant, un vieillard. Mais que de choses, que d'intérêts éveillés, excités dans cet espace qui est entre vous et le vieil aveugle! Dans le fond sur lequel se dessine cette tête grise, frappée par Justinien de l'anathème de mendicité, on voit un horizon brûlant et pourtant orageux et rien qu'un désert. Le vieux guerrier, obligé de porter son guide qui peut-être va mourir, car, voyez, rien n'a été oublié par l'artiste pour exciter l'intérêt en faveur du vieux général romain, et le visage du jeune enfant est déjà de ce blanc bleuâtre qui annonce la mort! Bélisaire est donc seul, seul avec l'agonie, dans un désert, sur un étroit sentier, au bord d'un précipice... Un pas, et il tombe! Son bras qui avance un bâton inutile, ce bras qui sort du tableau, ne peut le secourir. Il est là abandonné de la nature entière!

Je me rappelle que, la première fois que je vis ce tableau, il me causa une émotion vive et presque douloureuse. Albert, qui sentait les arts avec son cœur, me disait aussi qu'il ne comprenait pas qu'on s'éloignât avec les yeux secs du *Bélisaire* et du *Mar-*

cus Sextus. Le *Bélisaire* m'a fait abandonner le *Portrait du général Moreau*. J'y reviens.

L'ordonnance en est simple. Gérard a mis de l'esprit dans le choix de la pose. Le général Moreau était fort naturel dans toute sa manière d'être, il était donc habile de le représenter calme et tranquille. Il pouvait le faire escadronner sur un beau cheval, coiffé d'un chapeau avec des touffes de plumes, montrant à ses troupes une redoute à emporter, et lui-même y marchant le premier. Tout cela eût été très naturel, car Moreau a sûrement guidé plus d'une fois ses soldats dans le danger. Mais il était habituellement calme et réfléchi, et c'est l'attitude que Gérard lui a donnée avec raison. Il est debout, tête nue. Son habit bleu foncé, entièrement boutonné, n'a pas la plus petite broderie. Le seul signe de commandement qu'il laisse voir, c'est l'écharpe de général en chef. D'une main il tient son chapeau, de l'autre il s'appuie sur son sabre. Sa figure, fort ressemblante, et ressemblante d'autant plus qu'elle est prise dans l'habitude la plus commune de son expression ordinaire, ne présente aucun type du beau, parce que le général Moreau n'avait pas des traits distingués. Avec le prestige forcé dont on veut toujours entourer, comme d'une auréole, la tête d'un homme dont a beaucoup parlé, on le trouvera peut-être. Mais, à moins de ce secours, je crois difficile de voir une belle tête, une tête de caractère dans celle de Moreau

Voilà pourquoi j'admirais le portrait que Gérard fit de lui. Un peintre sans esprit l'aurait mis dans une action forcée, une agitation inusitée, qui auraient fait sortir toute sa physionomie de ses racines habituelles, et ce n'aurait plus été lui. Je n'ai pas vu ce

portrait depuis l'époque dont je parle ici. Je ne sais jusqu'à quel point les couleurs se sont conservées. A en juger par d'autres ouvrages de Gérard, celui-ci doit être toujours aussi beau. Sa manière d'empâter est bien supérieure à celle de David et de Girodet. Lors de l'exposition du *Portrait du général Moreau*, Albert me faisait remarquer la vérité de ton des chairs, l'harmonie des teintes, enfin cet ensemble qui fait un bon ouvrage. Ces deux tableaux de *Bélisaire* et du *Portrait de Moreau* me rappellent deux faits qui sont relatifs l'un au sujet du premier, l'autre à l'original du second.

M^me^ Murat faisait faire son portrait par Gérard. Lorsqu'elle se rendait chez lui, elle était ordinairement accompagnée d'une dame de compagnie et d'un aide de camp du général Murat, qui était gouverneur de Paris. Il n'y avait pas encore d'empire alors. Dans ce temps-là il y avait, parmi les aides de camp du général Murat et même je crois à leur tête, un certain colonel Beaumont, qui depuis est devenu général. Ce colonel Beaumont n'avait peut-être pas la vue bien bonne ; mais voilà ce qui lui arriva, un jour que M^me^ Murat s'était fait accompagner par lui chez Gérard.

Tandis qu'elle posait, comme le colonel s'ennuyait de voir courir l'habile pinceau sur la toile, il se mit à parcourir l'atelier. Il trouva plusieurs ébauches qui le touchèrent peu. Mais arrivé devant une copie du *Bélisaire*, peut-être bien devant le *Bélisaire* lui-même, il se mit à le considérer avec plus d'attention. M^me^ Murat, qui avait fini, le trouva dans une contemplation profonde, tant il est vrai que le vrai beau est senti par les moins capables de sentir. Néanmoins Gérard s'attendait peu à ce qui allait suivre l'éloge.

— Oh! oui, c'est vrai que c'est beau! Et puis, ce vieux coquin-là, il est adroit, celui-là, au moins! Il lui a attaché les jambes pour qu'elle ne s'enfuie pas. Elle a l'air de dormir.., mais il ne s'y fie pas.

Il avait pris Bélisaire pour un vieux ravisseur, le guide pour une jeune fille, et le serpent pour un cordon. Il n'y a que manière de voir les choses.

L'autre fait n'est pas du même genre. Mais le nom du général Moreau me rappelle une courte histoire qui est arrivée précisément à l'époque de l'exposition de son portrait et quelques jours avant mon mariage. Elle me fut racontée par Junot, qui en avait été témoin.

Lorsque l'on prévit la rupture de l'armistice en Italie et en Allemagne, le général Moreau vint à Paris pour prendre les ordres du gouvernement. Il arriva le 26 vendémiaire à dix heures du matin et, à l'instant même, sans se débotter, il se rendit aux Tuileries. Le premier consul était dans le moment au conseil d'État et le général Moreau fut prié d'attendre dans le salon qui précédait immédiatement le cabinet du premier consul. Moreau avait avec lui le général Lahorie, le même qui, dans l'affaire si extraordinaire de Malet, fut au ministère de la police *déministériser* le duc de Rovigo, ce qu'il fit en dix minutes. Enfin, à cette époque, il ne faisait pas de *tours de force*[1] et se bornait à être un très bon officier de l'armée du Rhin. Lorsque le premier consul sut que le général Moreau était arrivé, il vint aussitôt et parla longuement avec

[1]. Allusion à un jeu de mots qui courut tout Paris, et qui avait été fait par M. Pasquier, préfet de police, en jouant au billard à la Malmaison. Lors de la tentative du général Malet, le duc de Rovigo, ministre de la police, avait été conduit à la Force, M. Pasquier avait dit que le duc de Rovigo avait fait *un tour de force*. (*Note de l'éditeur.*)

lui. Comme il était encore dans le salon, vint à entrer le ministre de l'intérieur, Lucien Bonaparte. Il apportait une paire de pistolets d'un travail extrêmement fini et curieux, que venait de terminer Boutet. Ils avaient été commandés par le Directoire pour être envoyés en présent au roi d'Espagne. Ils étaient non seulement précieux par le talent qu'avait apporté l'artiste à leur confection, mais aussi par une grande quantité de diamants et de pierreries dont ils étaient ornés.

— Ces armes viennent bien à propos, dit le premier consul en les présentant au général Moreau, avec ce sourire qui gagnait des cœurs de pierre. Le général Moreau voudra bien les accepter comme une marque d'estime et de reconnaissance du gouvernement français.

— Citoyen ministre, ajouta-t-il en se tournant vers son frère, faites graver sur ces pistolets quelques-unes des batailles du général Moreau. Mais ne les y mettez pas toutes, il faut laisser des diamants. Ce n'est pas que le général y tienne beaucoup. Je sais que sa vertu républicaine n'estime pas ces babioles-là. Mais il ne faut pas déranger le dessin de Boutet.

Il me semble qu'après de semblables paroles, Moreau aurait pu ajouter quelque foi à l'amitié que lui offrait Bonaparte. Pourquoi le premier consul l'aurait-il flatté? Pourquoi alors surtout lui aurait-il tendu une main qui n'aurait pas été amie? Pour flatter la popularité de Moreau? Mais à cette même époque la popularité de Bonaparte était bien autre chose que celle de Moreau. Hohenlinden n'était pas encore gagnée et, même après cette belle victoire, Napoléon n'avait aucun rival à redouter dans le cœur des Français. Il était véritablement aimé à cette époque.

CHAPITRE V

La souveraine de l'Orient à la Comédie-Française. — Nouvelle preuve d'une erreur déjà relevée. — M. Daure et M. de Bourrienne. — Pauline et son portrait. — La jeune ouvrière de M. de Sales. — Chansons, mariage de convenance et l'armée d'Égypte. — Cavalcade à ânes. — Dîner chez le général Dupuy et la femme sans le mari. — La tasse de café et l'orange. — Bonaparte, Berthier et le mari en ambassade. — Un tour anglais. — *Galanterie* de Kléber. — Bonté de Des Genettes — Retour en France et le divorce. — Crainte du scandale et la femme à deux maris. — Sainte-Hélène et conduite admirable.

J'étais un jour à la Comédie-Française avec mon mari, écoutant attentivement Talma dans le rôle d'Oreste d'*Andromaque*, lorsque Junot me poussa le bras et me dit de regarder attentivement une jeune femme qu'il allait saluer et qui était placée entre la loge de Berthier et la nôtre. Mon regard suivit son salut et je vis une femme de vingt-deux à vingt-trois ans à peu près, fraîche comme une jeune fille de quinze, d'une physionomie agréable et gaie. Ses cheveux étaient blond cendré et formaient sa seule coiffure. Elle était enveloppée dans un magnifique châle de cachemire blanc à fond broché et paraissait être en négligé. Elle rendit le salut à Junot avec un air de connaissance qui me surprit puisqu'il ne m'en avait jamais parlé. Je lui demandai son nom.

— C'est Pauline, me dit-il, c'est notre souveraine de l'Orient.

Il m'avait déjà parlé de Mme Fourès, pour me prévenir sur l'indiscrétion que j'aurais pu commettre en parlant d'elle devant Mme Bonaparte. Il y a loin de cette prudence à l'indiscrétion des sources de Messoudiah. A propos de cette conversation qui eut des suites si terribles et pour le bonheur de Napoléon et pour la fortune de Junot — ce qui ne l'empêcha pas cependant, suivant le même auteur, de devenir *favori* de l'empereur; mais on n'est pas toujours conséquent — au surplus, pour en revenir au fait de l'indiscrète conversation, j'ai appris, depuis que je l'ai réfutée dans les premiers volumes de mes Mémoires, une petite circonstance que j'ignorais et qui aurait été concluante, c'est que Junot *n'était pas* à Messoudiah en même temps que le général Bonaparte. A cette époque il n'était plus aide de camp du général en chef et il commandait un corps détaché. Ce corps devait se rendre à Saint-Jean-d'Acre, à ce que je crois. Il était en marche et, d'après les ordres du jour de l'armée, l'arrivée du général Junot est mentionnée à plusieurs jours de distance et lorsque le général Bonaparte n'était plus là. M. Daure, qui a relevé plusieurs erreurs de M. de Bourrienne, a eu la bonté, comme ami de mon mari, de frapper de nullité la gauche accusation de M. de Bourrienne, en apportant cette preuve. Je vivais alors dans une telle retraite, je lisais si peu de journaux que je l'ignorais. Je lui en aurais bien plus tôt témoigné ma reconnaissance. Mais j'ai trouvé, et l'on trouvera comme moi, qu'il est singulier qu'on fasse parler un homme dans un lieu où il n'était pas. Je reviens à ma jolie jeune femme.

— Voilà donc Mme Fourès? dis-je à Junot. Et je

lui fis à l'instant même toutes les questions qu'une femme fait toujours sur une autre, la première fois qu'elle la voit.

Il me dit qu'elle avait de l'esprit naturel, l'envie d'être une personne distinguée, mais qu'elle était d'une ignorance totale des manières du monde, c'est-à-dire des bonnes et élégantes manières.

— Je l'aime beaucoup, me dit Junot. Elle est bonne, simple, naturelle, toujours disposée à rire et encore plus à obliger. J'ai de l'amitié pour elle et j'espère le lui prouver. Il y a auprès du premier consul des hommes qui étaient à ses pieds en Egypte et qui, aujourd'hui, l'ont méconnue et repoussée dans les relations qu'elle a été forcée d'avoir avec eux. Duroc, qui a du cœur et de l'honneur tout autant que celui qui faisait ici le scrupuleux, tandis qu'au Caire... Ah! cela fait du mal au cœur... Duroc me disait que la pauvre petite n'aurait su que devenir si elle ne l'avait pas trouvé pour faire parvenir une lettre au général Bonaparte. Il n'est plus question de rien. Ainsi donc c'est une dette que le premier consul doit acquitter envers une femme qu'il a, au fait, beaucoup aimée.

J'ai su depuis une foule de particularités relatives à M^me^ Fourès. Comme elle a été longtemps attachée au sort de Napoléon, comme elle lui a donné, par delà la prospérité, des preuves de reconnaissance et d'intérêt, je crois devoir placer ici tout ce que je sais sur elle.

Pauline est née à Carcassonne. Son père est un homme comme il faut, sa mère était, je crois, ou femme de chambre ou cuisinière. L'éducation de la jeune fille se ressentit de ces deux natures qui avaient formé sa vie. Elle reçut quelque instruction et se fit

ouvrière. Elle était une des plus jolies de la ville et parfaitement vertueuse. Sa conduite était régulière, ce qui ne nuit pas à la vertu à Carcassonne. Car il n'en va pas là comme à Paris où je vois... où je vois...

— Dis donc ce que tu vois !

— Non, je ne le dirai pas.

J'aime bien mieux retourner à Carcassonne auprès de Pauline *Bellilotte*.

On l'avait ainsi nommée parce qu'en effet elle était charmante. C'était surtout dans la maison d'une personne de mes amis qu'elle avait reçu ce surnom. M. et M^me^ de Sales avaient pour elle des bontés qu'elle justifiait et tous deux la traitaient plutôt comme une enfant à eux que comme une ouvrière venant faire une journée. Elle récitait les vers de M. de Sales, chantait ses chansons, et tout cela avec bonne grâce. Comme elle se conduisait bien, M^me^ de Sales la protégeait.

Le fils d'un marchand retiré du commerce, nommé Fourès, fut séduit par ce joli visage d'Hébé et par la renommée qui l'accompagnait. Il lui fit la cour. Mais, comme il n'était pas agréable, elle fut quelque temps à hésiter. L'avis de M. de Sales, qui jugeait de ce qu'elle pouvait espérer à Paris avec sa figure et son esprit — et cela tout honnêtement — la pressait de les accompagner dans un voyage qu'il allait y faire avec sa femme. Elle était encore incertaine, lorsqu'une circonstance bien ordinaire décida de son sort à venir.

M. de Sales avait un jour du monde à dîner. Au dessert, il fut question, comme presque toujours alors en province, de chanter des chansons. Bellilotte était dans la maison. M. de Sales fut la chercher et, malgré sa résistance, la conduisit à table. Elle chanta,

récita des vers avec grâce et facilité. A cette époque la chose était rare, pour ne pas dire unique, parmi les ouvrières non seulement de province, mais encore de Paris. Bellilotte fit donc impression. Elle le sentit et, à dater de ce jour, son parti fut arrêté.

— Je veux aussi être maîtresse de maison, dit-elle à M. de Sales. M. Fourès m'offre l'avantage d'une fortune médiocre, mais indépendante, je l'accepte.

Et elle l'épousa.

Peu de temps après, l'annonce de l'expédition d'Egypte parvint jusqu'à Carcassonne. Fourès, qui avait servi, voulut répondre à l'appel qu'on faisait à tous les militaires retirés, mais encore en état de porter les armes. On savait bien qu'on partait, mais on ignorait où on allait. Fourès partit pour Toulon, lieu du rendez-vous général. Mais comme il aimait beaucoup sa femme, il voulut l'emmener avec lui, n'importe où l'on allât, et la jeune femme, qui avait l'humeur aventureuse, ne demanda pas mieux que de quitter son nid pour voler au loin et essayer ses jeunes plumes. Elle s'habilla donc en homme et ils arrivèrent en Egypte sans que Napoléon l'eût seulement entrevue, bien loin de l'avoir fait habiller en aspirant de marine à bord de l'*Orient*, ainsi que je l'ai lu dans un sot livre où l'auteur a rassemblé toutes les plus bêtes turpitudes sur le compte de Napoléon [1].

Un jour, étant au Caire, le général en chef monta à cheval pour aller à une sorte de foire ou de fête qui

[1] Il parut en 1815. C'est intitulé : *Amour et Ambition, ou Portrait de la vie d'un grand homme,* par Louis-Frédéric Reisberg. Pour donner une idée du livre, il me suffira de dire que l'auteur fait M^me^ Bonaparte (Joséphine) fille de Louis XV.

avait lieu à peu de distance de la ville. Il était suivi d'un nombreux état-major et toute cette troupe fut arrêtée en chemin par un escadron d'ânes, monture ordinaire du pays. Sur ces ânes étaient des employés, des officiers de l'armée et quelques-unes de leurs femmes. Le général Bonaparte, qui avait, comme on sait, le coup d'œil assez rapide, saisit au passage une figure qui le frappa. Il ne s'arrêta pas et continua sa route sans parler de cette rencontre.

Le lendemain, M^me^ Fourès reçoit une invitation pour aller dîner chez le général Dupuy, commandant de la ville. Il avait auprès de lui une manière de M^me^ Dupuy qui lui servait de contenance, quand il voulait faire l'homme raisonnable, et ce fut en son nom et au sien que M^me^ Fourès fut engagée à dîner.

— Il est bien singulier, disait Fourès, que je ne sois pas invité avec ma femme! Car enfin je suis officier.

Il était lieutenant au 22^e^ de chasseurs à cheval. Enfin il laissa aller sa femme en lui recommandant bien de faire remarquer qu'elle avait un mari. On ne le savait que trop.

M^me^ Fourès fut parfaitement accueillie. Il n'y avait que peu de monde à dîner et tout se passa tranquillement et sans que rien pût lui faire préjuger ce qui devait arriver. Mais au moment où on allait servir le café, on entendit un grand mouvement dans la maison, les deux battants s'ouvrirent avec fracas et le général en chef parut. Dupuy s'excusa beaucoup de ce que le général les trouvait encore à table et lui demanda de prendre au moins une tasse de café, ce que Napoléon accepta. Il était silencieux, regardait attentivement la jeune Française, qui, rouge comme

une grenade, n'osait pas lever les yeux et devenait de moment en moment plus interdite, en se voyant l'objet si direct de l'attention d'un homme dont le nom remplissait déjà le monde. Après avoir mangé une orange et pris une tasse de café, le général en chef repartit sans avoir adressé un seul mot à M^me^ Fourès, mais aussi sans avoir ôté son regard de toute sa personne.

Quelques jours après, Fourès fut mandé cher Berthier.

— Mon cher Fourès, lui dit le chef d'état-major, plus heureux qu'aucun de nous, vous allez revoir la France. Le général en chef, qui a eu sur vous tous les rapports qui peuvent donner de la confiance, vous envoie en Europe porter des dépêches au Directoire. Vous partez dans une heure. Voici un ordre pour le commandant du port d'Alexandrie. Adieu, mon cher! Je voudrais bien être à votre place.

Et en lui disant adieu, il lui remit un paquet volumineux dont certainement sa Joséphine n'aurait pas lu une page s'il était arrivé à sa destination.

— Mais il faut que j'aille prévenir ma femme pour qu'elle fasse ses préparatifs, dit enfin Fourès, revenu de la stupéfaction où l'avait jeté l'annonce de la faveur qu'il ne savait par instinct comment appeler.

— Votre femme! s'écria Berthier, votre femme! eh! mais, mon cher, vous êtes fou! Votre femme, bon Dieu! D'abord elle serait horriblement mal à bord d'un petit bâtiment mal ravitaillé, sur lequel enfin l'on peut courir des dangers, mais ensuite cela ne vous serait pas permis. Mon ami, je conçois que vous devez souffrir en vous séparant de la femme que vous aimez.

Et Berthier se mit à soupirer et à s'arracher non pas les ongles, mais du moins le peu qui lui en restait.

Fourès s'en fut tout content, tout fâché et ne pouvant surtout concevoir ces faveurs singulières qui venaient le chercher dans son obscurité. Mais chacun a sa vanité pour comprendre ce qui est incompréhensible et Fourès, avant d'arriver à sa maison, avait trouvé en lui-même beaucoup de motifs pour expliquer le choix que le général en chef faisait de lui. Sa femme, qui les connaissait un peu mieux, lui dit adieu avec un œil pleurant et un œil riant et le bon lieutenant s'embarqua et vogua vers la France.

Mais ce n'était pas besogne faite que de dire alors : « Je m'embarque pour la France ». On mettait bien le pied sur le vaisseau, mais ne l'en sortait-on que pour le poser sur le sol de la patrie? C'était autre chose. Les Anglais étaient là; nous n'avions plus

> ... Que les os et la peau,
> Tant les chiens faisaient bonne garde.

Aussitôt qu'on signalait une voile sur la surface marine, à l'instant vingt grappins lui sautaient dessus et l'emmenaient Dieu sait où. Le petit aviso de Fourès eut le sort commun à tout ce qui sortait des ports d'Égypte. Il fut pris. On le fouilla, on lui enleva jusqu'à sa chemise pour chercher avec plus de soin s'il ne cachait pas encore quelque missive importante, car, en examinant celles qu'il avait célées avec une *extrême adresse*, le capitaine anglais n'y trouva que des lieux communs qui même avaient été, il se le rappelait, dans une dépêche qui avait eu le bonheur

de passer quelques semaines avant et dont le Directoire avait fait parade dans *le Moniteur*. Le capitaine anglais, homme du reste fort poli et *convenable*, demanda au *lieutenant-ambassadeur* où il voulait qu'on le déposât. Il allait à Mahon et de là aux îles Moluques; ensuite il ferait un assez grand tour dans la mer Pacifique, ou bien vers le pôle — cela dépendrait des ordres qu'il trouverait à Macao — ensuite il reviendrait très probablement dans les eaux du Nil. En conséquence, si M. le lieutenant voulait accepter un séjour à son bord pendant cette petite tournée, lui, capitaine au service de Sa Majesté britannique, était tout à ses ordres. Le pauvre Fourès, qui crut en entendant tout ces noms qu'on lui parlait d'autant de lieux sauvages, inconnus et terribles, demanda bien timidement s'il ne lui serait pas possible de retourner à l'endroit d'où il il venait. Il aimait encore mieux les serpents d'Égypte que les Chinois et les îles Moluques.

— Car, observa-t-il très judicieusement, maintenant que je ne suis plus qu'une malle vide, à quoi bon me promener loin de ma femme? Retournons au Caire.

Hélas! il devait y apprendre que tous les crocodiles n'étaient pas dans le Nil.

Le capitaine anglais avait des nouvelles de l'intérieur de l'Égypte aussi fraîches, aussi circonstanciées que s'il eût été habitant du Caire ou d'Alexandrie. Il en savait assez sur les affaires du général en chef et de M^me^ Fourès pour être charmé de produire un effet assez remarquable dans la comédie qui se jouait et dans laquelle le mari voyageur allait jouer un rôle qui n'avait pas été mis sur la liste et compris dans le *scenario*. En conséquence il remit très poliment et avec

une apparence de cordialité le bon lieutenant sur les terres d'Égypte et lui souhaita bonne chance. Fourès s'empressa d'abord d'aller embrasser Bellilotte. Mais Bellilotte n'était plus belle pour lui et il trouva son logement abandonné, désert ! Il pouvait être d'une crédulité ridicule, mais il aimait véritablement. Il était trahi et, dans ce moment, je sais de quelqu'un qui le vit alors qu'il était bien malheureux, et sa peine vive, simplement exprimée, faisait mal à ceux qui l'entendaient.

Le premier instant de stupeur passé, Fourès se mit à la recherche de sa femme. Cela ne lui coûta pas beaucoup de peine. Elle habitait un hôtel tout voisin de celui du général en chef. Fourès voulut la voir, fit des scènes, pleura, cria et fit si bien qu'il provoqua un divorce qui fut prononcé par le commissaire ordonnateur Sartelon. Cette mesure était suffisante pour constater tous les actes civils contractés loin de la France, mais devait être ratifiée une fois revenu en Europe. Nous verrons bientôt ce que produisit une négligence à cet égard.

Napoléon a beaucoup aimé M^me^ Fourès. Elle avait tout ce qui pouvait en effet l'attacher et ses qualités brillaient encore d'un éclat plus vif dans cette contrée lointaine, au milieu de femmes communes, ou qui, par leur position, se trouvaient placées dans une ligne où le général Bonaparte ne songeait seulement pas à les aller chercher. Napoléon trouvait dans Pauline une imagination ardente, active, une âme aimante, de l'esprit naturel au plus haut degré et cultivé ce qu'il en fallait pour savoir et n'être pas pédante. Nul apprêt, nul calcul et beaucoup d'abandon et de tendresse. A cette réunion de choses qui ne se trouvent

pas toujours ensemble, Bellilotte joignant un physique capable à lui seul de captiver, devait être aimée d'un homme à qui les prétentions, l'apprêt et le calcul étaient odieux dans une femme.

Elle était folle et gaie comme une jeune fille de douze ans. Napoléon la plaisantait quelquefois sur cette gaieté, ces rires qu'il lui avait entendu faire le jour où il la rencontra sur le chemin de Boulak. Elle voyait alors plusieurs jeunes employés de la trésorerie attachés à l'armée d'Orient et Bonaparte la plaisantait en riant lui-même sur ses liaisons avec eux. Mais s'il y avait cru, il ne l'aurait pas dit, même en plaisantant; et, au fait, elle n'avait aucun tort.

Lorsque Napoléon quitta l'Égypte, elle le sut. Ce fut la seule personne ne partant pas avec lui pour l'Europe qui eut connaissance de cette importante démarche. Elle comprit aisément, mais non sans chagrin, qu'elle ne pouvait suivre Bonaparte dans les hasards d'une traversée périlleuse.

— Je puis être pris, lui répondit-il lorsque tout en larmes elle lui demandait de le suivre, promettant de tout braver — et elle l'aurait fait — je puis être pris par les Anglais. Tu dois toi-même prendre soin de ma gloire. Que ne diraient-ils pas en trouvant une femme à mon bord?

Il avait raison.

Après le départ du général Bonaparte, l'Égypte ne lui parut qu'un vaste désert. Les ordres de Napoléon laissés à Kléber portaient qu'il eût à faire partir, dans le délai le plus prompt, plusieurs personnes qu'il lui désignait. J'ai déjà rapporté ce que fit Kléber pour mon mari et pour mon beau-frère. La pauvre Bellilotte ne fut pas mieux traitée. Par la raison qu'elle

était une femme, elle le sentit plus douloureusement. Kléber, qui avec sa taille de six pieds et son beau talent militaire, avait quelquefois les idées les plus petites et les plus mesquines, imagina qu'il faisait merveille en tyrannisant une femme qui avait été la maîtresse de Bonaparte et en mettant une entrave au retour de ses amis près de lui. Je ne comprends pas beaucoup une telle manœuvre. En résumé, celui qui arrivait toujours à l'aide des malheureux intervint dans cette affaire. Comme je l'ai déjà dit, Des Genettes comprit toute la peine que devait éprouver Mme Fourès, privée de son défenseur et demeurant en butte à la vengeance d'un homme qui l'aimait toujours et dont la jalousie ne pouvait avoir qu'une issue fâcheuse, peut-être même dangereuse. Des Genettes, toujours bon, s'en fut chez Kléber et intervint si efficacement dans la délivraison du passeport, que Mme Fourès l'obtint à l'instant et partit pour la France où elle trouva l'ami d'Égypte dans une position qui le lui fit encore plus aimer. Mais Napoléon venait de se raccommoder avec Joséphine. Il était profondément enfoncé dans des travaux dont le sérieux repoussait toute distraction. Son intérieur lui suffisait. Quoiqu'il n'aimât plus Joséphine, il l'avait assez aimée pour qu'elle remplaçât au moins illusoirement une affection qui lui aurait donné le bonheur. Bellilotte fut donc éloignée. Et je sais qu'il en coûta à Bonaparte. Duroc, spécialement chargé de fixer son sort, m'a parlé du combat que Napoléon fut obligé de se livrer à lui-même. Mais Joséphine s'était emparée de cette arme pour repousser toutes ses attaques et elle ne lui aurait laissé ni trêve, ni repos, si elle avait appris que Mme Fourès avait une maison à Paris. Napoléon,

voulant surtout éviter ce qui pouvait faire éclat, fit dire à Pauline de prendre une maison hors de la ville. Toujours docile aux volontés de celui qu'elle aimait, elle loua ou acheta une petite maison à Belleville, à côté des Prés-Saint-Gervais. C'était là où elle logeait, lorsque Junot me la fit remarquer un soir au spectacle. Maintenant, pour n'y plus revenir, voici la suite de cette histoire.

Fourès revint d'Égypte avec l'armée. Toujours amoureux de sa femme, il voulut la contraindre à retourner avec lui. Elle invoqua le divorce prononcé entre eux. Mais il était nul ; on avait négligé de le faire confirmer en temps voulu et maintenant il n'était plus bon que pour prouver que les époux ne pouvaient pas vivre ensemble. Le premier consul, entendant parler des débats continuels qui avaient lieu entre Bellilotte et son époux prétendant, ordonna assez durement à la pauvre femme de se remarier. Il y avait alors un M. Ranchoup qui était amoureux d'elle et voulait l'épouser. Le premier consul promit, je crois, une place ou même un consulat pour terminer cette affaire. Pauline le voulait aussi. Au milieu de ce tumulte, Junot fut consulté dans un de ses voyages à Paris[1]. Il lui conseilla de voir des hommes instruits dans la jurisprudence et elle appela près d'elle son ancien ami et patron, M. de Sales, qui exerçait avec honneur, à Paris, la profession d'avocat. M. de Sales avait une grande amitié pour Bellilotte qu'il avait connue enfant et qu'il avait toujours suivie

[1] Il allait assez souvent la voir et eut le bonheur de lui être utile dans deux ou trois circonstances, reconnaissant ainsi ce qu'elle avait fait en Égypte pour son ami bien cher, le général Dupuy.

avec le plus grand intérêt dans ses courses aventureuses. Il aimait aussi Fourès, enfant de sa province, n'ayant au fait d'autre défaut peut-être que de ne pas plaire. Il aurait donc voulu leur bonheur commun. Mais en examinant l'affaire avec les yeux du savoir et du cœur, il acquit la plus triste des convictions pour l'ami de Bellilotte et de Fourès. C'est que d'un côté ils ne pouvaient être heureux ensemble et que, de l'autre, ils ne pouvaient se séparer sans un nouveau divorce, car celui qui avait été prononcé en Égypte par M. Sartelon était de toute nullité. Il parla en ami, mais en honnête homme. Et, quoiqu'il fût plus attaché à Pauline qu'à son mari, il n'hésita pas dans sa décision et se résuma en proposant que les deux parties demandassent le divorce.

Mais il se trouvait à cela un autre empêchement. Le premier consul, au moment de se faire couronner, lorsque son nom allait figurer parmi ceux des souverains, ne voulait pas qu'il fût mêlé à un procès toujours ridicule par sa nature dès qu'il s'agit d'un divorce entre une jeune et jolie femme et un homme qui n'est ni jeune ni beau.

— Qu'elle épouse M. Ranchoup, disait le premier consul. Dans sa conscience, Fourès sait bien que sa femme a divorcé avec lui et que ce divorce a été prononcé en Égypte. Dans la sienne, M^me^ Fourès sait également qu'elle est libre de contracter mariage. Ainsi donc, pourquoi aller alimenter la malveillance *badaude* des Parisiens à nos dépens ?

Ce que disait Bonaparte était tout à fait la pensée de Pauline. M. de Sales fut dans la disgrâce pour avoir voulu soutenir son premier avis et le mariage de Bellilotte avec M. Ranchoup eut lieu dans toute

les formes, sinon dans toutes les règles, malgré les clameurs du pauvre Fourès qui demandait justice à tout ce qui l'entourait. Il est toujours vivant et, le curieux de la chose, toujours amoureux de sa femme.

Mme Ranchoup partit avec son mari pour le lieu de son consulat. Pendant longtemps elle fut tellement éloignée ou tranquille qu'on n entendit pas parler d'elle. Mais plus tard son nom devait être prononcé d'une manière honorable pour son caractère. En apprenant la captivité de Napoléon, lorsqu'elle sut tous les tourments que l'infortuné éprouvait dans cette cage de pierre et de fer où ses misérables geôliers le laissaient mourir faute d'air, alors tout ce qu'il y avait de noble et d'élevé dans l'âme de Pauline surgit au-dessus de toute crainte, de tout préjugé. Elle réalisa une partie de la fortune qu'elle avait conservée et parcourut plusieurs ports d'où elle guettait une occasion pour aller à Sainte-Hélène tenter la délivrance de celui qui lui était toujours cher comme le meilleur ami et religieusement sacré comme le représentant de la gloire du pays. Elle fut quelque temps à organiser son plan. Lorsque tout fut prêt, elle apprit la mort de Napoléon.

La vengeance et la haine avaient été plus promptes que l'attachement et la fidélité. Pauline était au Brésil lorsqu'elle reçut cette nouvelle. J'ignore le lieu qu'elle habite en ce moment. Mais là où elle est, si ce livre lui parvient, je veux qu'elle y trouve l'expression de mon admiration et de ma reconnaissance pour une faible femme dont le courage et le cœur ont imaginé et tenté ce que des hommes n'ont même pas essayé.

CHAPITRE VI

Réveil et sortie nocturne de Junot. — L'adjudant Laborde. — La machine de Chevalier. — Les complices et le délateur. — Tentatives contre la vie du premier consul. — Arrestation difficile. — Les enragés. — Confidences à Caffarelli. — Le cordonnier Lavoisier. — Pauvreté mauvaise conseillère. — La règle et les exceptions. — Morale du premier consul. — Sa famille militaire.

Quelques jours après mon mariage, je vis Junot triste et fortement préoccupé. Il allait plusieurs fois par jour chez le préfet de police. Souvent dans la nuit il était réveillé par un vieil adjudant de la place de Paris, qu'on appelait Laborde, qui venait lui faire des rapports dont l'importance paraissait grande, car une fois Junot se releva à trois heures après minuit, s'habilla et sortit à pied avec cet homme, quoiqu'il fît un froid rigoureux et que lui-même fût souffrant d'une migraine qui ne lui avait pas permis de manger de la journée. Mais il s'agissait d'intérêts bien chers et, quand ceux-là parlaient, *tout* devenait *rien*. Le 17 brumaire, je le vis enfin plus calme et il me dit que le premier consul venait encore d'échapper à un danger qui, cette fois, aurait eu des suites terribles, parce que non seulement le projet ne pouvait manquer de réussir, mais le quartier dans lequel il se serait accompli devait en être victime. C'était la machine infernale de Chevalier, prélude de la conception du

3 nivôse. Chevalier, dont le nom fut presque uniquement prononcé dans cette affaire, était loin d'y être seul. Un nommé Bousquet, un autre homme appelé Gombaud-Lachaise, Desforges, Guérauld, une Mme Bucquet furent arrêtés en même temps que Chevalier et, comme lui, mis au Temple. La machine que composait Chevalier fut saisie dans une chambre qu'il partageait avec un nommé Veycer, dans une maison appelée la maison des Blancs-Manteaux. Il avait quitté son domicile ordinaire, rue Saint-Dominique, près des Invalides, parce que la police, ou plutôt toutes les polices de Paris étaient à sa recherche. Il travaillait avec ce Veycer, qui, je crois, était un homme des époques de septembre 92, ainsi que Gombaud-Lachaise et Desforges. Il fut d'abord le complice de Chevalier et puis il paraît que, soit le remords, soit la séduction, il contribua à le faire prendre. Lorsqu'on se rendit à la porte de la chambre de Chevalier, dans la maison des Blancs-Manteaux, il y eut un moment conseil pour aviser comment on devrait s'y prendre pour obtenir passage. On savait que Chevalier avait une tête fort exaltée et, dans un moment de désespoir, se voyant perdu, il pouvait mettre le feu aux matières dont il était entouré, faire sauter la maison et tout ce qu'elle contenait avec lui. Il fallait donc l'empêcher d'approcher de son baril au moment où la porte serait enfoncée, et même veiller à ce qu'il ne pût pas tirer de loin un coup de pistolet qui aurait pareillement mis le feu. C'est à quoi devait être employé son camarade de chambrée. Mais Chevalier n'était pas un personnage commode. Quelque preuve de confiance qu'il eût donnée jusque-là à son compagnon, il était

dans un état continuel de défiance, ce qui était bien naturel avec le jeu qu'il jouait. La mort était certaine s'il était pris, et peut-être même s'il réussissait. Et il en avait lui-même la crainte, car souvent il disait :

— Comment les faubourgs prendront-ils cela ? Les imbéciles ! Avec deux batailles gagnées ils sont contents !

Et les réflexions de Chevalier étaient d'autant plus justes, relativement à lui, que je suis sûre qu'à l'époque où il faisait sa machine infernale, Bonaparte était tellement aimé dans toute la France, que ses assassins auraient été massacrés par le peuple s'ils avaient été connus.

Chevalier se méfiait de tout ce qui l'entourait. M^me^ Bucquet elle-même, qui le cachait, le nourrissait, était obligée de prouver qu'elle était seule avant qu'il ouvrît. Le soir, avant de se coucher, il plaçait en travers une petite solive en bois de chêne, qui formait une sorte de clef, comme nous en voyons dans les fermes. Ensuite, il avait toujours une paire d'excellents pistolets, bien chargés et prêts à tout événement. Le camarade de chambrée savait tout cela et lui aussi songeait à sa sûreté. Il fallait prendre l'homme sans que le trébuchet blessât, et voilà où était la difficulté.

La veille de l'arrestation de Chevalier, l'ouvrage de sa machine n'allait pas parce qu'il lui manquait de l'argent. Bousquet, qui jusqu'alors avait, à ce qu'il paraît, été le banquier de la diabolique entreprise, était également à sec. Le camarade, dont le vrai nom n'était pas Veycer et que j'appellerai le Camarade, fut en quête pour trouver *des fonds*. La chose n'était

pas difficile, je crois que c'était six ou huit francs qui manquaient. Il les apporta fort tard et de manière qu'il fut impossible de rien tenter ce même jour. La confiance qu'il avait toujours eue dans *le Camarade* et qui, du reste, n'avait jamais été attaquée, reçut encore plus de force par ce service rendu. Ils se couchèrent et Chevalier s'endormit au milieu de ses marrons, de ses pétards et de ses cartouches, comme s'il eût été entouré de roses. Le Camarade lui avait persuadé sans peine qu'il ne fallait pas garder de lumière. Aussi la plus profonde obscurité régnait-elle dans la chambre. Ce fut en effet ce qui le sauva car, au moment où la porte ébranlée par les agents de police résistait à cause du madrier, il se leva aussitôt et se hâta de le déranger. Chevalier, comprenant à ce mouvement qu'il était trahi, tira un coup de pistolet qui n'atteignit que la muraille, mais qui n'aurait pas manqué *le Camarade* s'il eût vu clair. Ce fut dans la nuit du 16 au 17 brumaire, à deux heures du matin, que cette arrestation eut lieu. Cette date m'est demeurée dans la tête, car, si ma mère eût donné son bal le jour où elle le voulait, il y avait tant de ces misérables, de ceux qu'on appelait *enragés*, de ceux enfin qui remuaient depuis trois mois, que peut-être, en apprenant que le premier consul venait passer une partie de la nuit dans une maison particulière, seul, sans garde, plusieurs de ces malheureux auraient pu l'attendre à son entrée, à sa sortie, espérant en avoir bien meilleur marché là qu'à la porte d'un spectacle, où la foule est toujours immense? Cette idée, tout absurde qu'elle puisse paraître aujourd'hui, me fit à cette époque une vive impression, et ma mère, à qui je la communiquai, en

frémit, sans que les raisonnements de mon frère aient jamais pu la rassurer.

Cette troupe des *enragés* était formée de tout ce que la révolution avait d'impur dans ses plus mauvais jours. Je retrouve cette même pensée dans les rapports de cette époque qui font partie des pièces intéressantes que j'ai trouvées dans les papiers de Junot. Il ne croyait pas que ces hommes, qui étaient pauvres, sans asile, sans moyens comme talent, fussent jamais capables de se mettre à la tête d'un parti. J'y vois que le plus habile était un nommé Moïse Bayle, autrefois conventionnel et alors sans ressources. Cet homme était le chef de file de tous les enragés de fructidor. Il était placé là comme masque pour cacher une autre figure. C'est sous son *administration* que les enragés tentèrent d'ouvrir la grille du souterrain des Tuileries, en face des bains Vigier. La première grille céda, mais la seconde ayant une plus forte serrure, il fut impossible de la forcer. C'est encore les enragés qui voulurent, ayant toujours ce Moïse Bayle pour leur principal chef, tenter un assassinat sur le premier consul, avant l'affaire de Ceracchi et d'Aréna. Cette conspiration, qui avait été ourdie presqu'à l'insu de la police, tant les acteurs de ce complot étaient dans l'obscurité des cabarets les plus misérables, fut découverte par un homme dont le nom n'est jamais sorti de ma mémoire, en raison de sa conformité avec un nom célèbre. Il s'appelait Lavoisier. Cet homme fut jugé digne d'entrer dans la ligue sanguinaire de ces misérables et l'un d'eux lui parla de leur projet, qui était de poignarder le premier consul. La place n'était pas encore choisie. Je crois que ce Lavoisier était cordonnier. Il était hon-

nête homme. Révolté de cette ouverture, il fut trouver le général Caffarelli, aide de camp du premier consul, et lui confia toute l'affaire. On arrêta plusieurs de ces hommes. Mais c'était une hydre presque renaissante, que des bras invisibles faisaient mouvoir. Paris renfermait à cette époque un nombre infini de chauffeurs, de chouans amnistiés, de vagabonds, qui ne demandaient qu'un autre 10 août, un autre 2 septembre. Non pas que la vie du premier consul leur parût nécessaire à sacrifier au salut de la liberté et de la république, mais parce que cette catastrophe terrible mettrait tout Paris dans un tel état de trouble, qu'il serait alors facile de faire tout ce que notre mémoire peut nous rappeler de ses horribles jours. Mais d'autres têtes dirigeaient les complots, d'autres pensées animaient ces démarches, en apparence provoquées par ces bandits à manches retroussées, portant des piques. C'était l'opinion de Junot, qui en cela seulement était de l'avis de Fouché qu'il n'aimait pas. Depuis que le premier consul était au pouvoir, plus de dix conspirations obscures avaient été découvertes. Et lui, toujours grand encore à cette époque, ordonnait aux autorités de ne pas ébruiter ces tentatives.

— Elles annonceraient, disait-il, que l'État n'est pas tranquille, tandis qu'au contraire tout est parfaitement calme. Il ne faut pas que les étrangers aient ce petit moment de jouissance. Ils prendraient facilement le change et je ne le veux pas.

Le premier consul avait raison en parlant ainsi. Les Anglais, par exemple, n'auraient pas manqué de faire bien du bruit de toutes ces affaires qu'ils connaissaient peut-être trop bien, mais dont ils n'osaient

pas parler avant nos propres journaux[1]. Et cependant il est positif que rien n'était plus tranquille que l'intérieur de la France. Le peuple entier de Paris *adorait* le premier consul; le mot aimer est trop faible. Dans toutes ces conspirations, voyez quels étaient ceux qui les dirigeaient : des hommes perdus, non seulement sans fortune, mais abimés de dettes, joueurs et voulant à tout prix conquérir un pouvoir qu'ils ne trouvaient mal placé aux mains du général Bonaparte que parce qu'il était sévère dans le choix des magistrats, des administrateurs et des hommes qui en général composaient son gouvernement. Je sais qu'il est des noms qu'on pourra m'objecter pour réfuter mon assertion, mais ces noms sont en petit nombre, et puis le rare talent des personnes qui les portent pourrait me servir de réponse. Il n'en est pas moins de fait que le général Bonaparte, en arrivant au consulat et pendant les heureuses années qui précédèrent l'empire, n'employa autant qu'il le pouvait que des hommes probes et de bonne réputation. Le conseil d'État, le sénat, le tribunat même malgré sa jeunesse, les ministres, toute cette organisation était faite par le premier consul et présentait la vérité de ce que j'ai dit plus haut. Ce n'était donc pas sous un gouvernement s'annonçant pour être aussi rigoureux dans ses choix, que des hommes comme Demerville, Topino-Lebrun, Ceracchi, Moïse Bayle, ce Chevalier et une

[1] Je suis conséquente dans mon opinion. J'ai bien dit tout à l'heure que les meneurs véritables n'étaient pas en vue. C'est vrai, mais il ne l'est pas moins aussi que, si une puissance étrangère a voulu exciter des troubles, elle n'a trouvé que des hommes comme ceux que je signale pour servir ses projets.

foule d'autres pouvaient espérer d'arriver à quelque chose sans le mériter. Aussi les voyait-on se précipiter dans le danger tête baissée. C'était une pièce ronde exposée à la roulette, ou bien au trente et quarante. Ils n'avaient rien à perdre. La pièce ronde c'était leur vie. Eh bien, tout *va au rouleau!* S'ils gagnaient, ils étaient contents et retiraient la banque contre laquelle ils avaient joué une vie dont quelques-uns voulaient se débarrasser, tant ils étaient malheureux. Et c'est, au fait, une chose digne de remarque que toutes ces conspirations, que chaque mois voyait éclore, ne pouvaient marcher parce que les hommes qui les imaginaient n'avaient pas assez d'argent pour acheter les poignards, les pistolets et la poudre. L'affaire de Ceracchi, celle de Chevalier, celle de Chapelle, toutes ont été arrêtées par le besoin d'argent.

Je sais qu'il existe aujourd'hui plusieurs jeunes têtes, d'autres encore qui, plus vieilles d'années, sont peut-être encore plus voisines de l'enfance, par leur peu de connaissance des affaires de notre malheureuse révolution, qui me demanderont compte de mes paroles sur la pauvreté des hommes dont j'ai parlé plus haut. Ils croient peut-être que, parce qu'un homme est pauvre, il doit être honnête et vertueux; du moins est-ce la manière de voir de quelques esprits qui peuvent être d'un ordre différent de la ligne commune, mais qui auraient bien besoin d'étudier quelque temps dans le grand livre de l'expérience pratique, en admettant qu'ils soient de bonne foi. C'est une grande instruction que celle de cette expérience pratique et, malgré la petite colère de ceux qui affectent de la dédaigner, il fau-

drait que le monde cessât son mouvement, pour qu'elle cessât d'être utile.

Eh bien, cette grande maîtresse nous fait voir que dans un pays corrompu, et j'espère que nous n'avons pas l'intention de ne pas l'être, la pauvreté est si rarement vertueuse et probe que l'exception, lorsqu'elle se trouve, confirme grandement la règle, qui est que l'homme misérable est capable de tout. Et la preuve, c'est que vous ne voyez jamais un homme ayant seulement de quoi vivre se faire voleur de grand chemin. Il ne se jette dans cette perdition éternelle que pour avoir du pain. Venez, après cela, me citer tel trait d'un homme qui a trouvé un portefeuille contenant cinquante mille francs et qu'il vous l'a rapporté, quoiqu'il n'eût pas de quoi dîner. Tout cela n'est pas preuve, vous dis-je, au contraire, et n'empêche pas que tout homme pauvre et misérable, je le répète encore, est capable de tout. Ce que j'avance ici, j'en ai trop de preuves pour ne pas tenir à mon opinion. J'ajouterai seulement que dans les malheureux dont je parle, je ne comprends nullement celui qui gagne sa vie par un travail uniforme et soutenu. Cet homme-là est un homme estimable, quelque basse que soit son occupation.

Me voici renvoyée bien loin de mon affaire *Chevalier*. Il fut donc arrêté, ainsi que je l'ai dit, la veille du bal de ma mère. Le vieil adjudant de place, Laborde, vint raconter toute cette affaire dès le lendemain matin à Junot et c'est de sa bouche que j'en ai entendu tous les détails, ainsi que de celle de Doucet, chef d'état-major de la place de Paris. On apporta la petite machine chez Junot pour qu'il pût la voir. Elle était fort remarquable.

C'était un petit baril rempli de marrons d'artifice, de balles et de sept à huit livres de poudre. Le baril avait deux cercles en fer à chacune de ses extrémités. A peu près vers le tiers était attaché un canon de fusil avec sa batterie, mais ayant sa crosse enlevée. Il était solidement fixé au baril par des morceaux de fer. Cette machine était destinée à être placée sur le passage du premier consul. Des marrons d'artifice devaient être jetés de tous côtés pour augmenter le désordre, tandis que des chevaux de frise, fabriqués par un serrurier qui fut arrêté, étant posés dans les rues adjacentes, devaient empêcher les secours d'arriver et donner ainsi le temps de commettre tout le mal que pouvaient imaginer les hommes capables d'une conception aussi effroyable que celle de cette œuvre du démon.

Junot me recommanda spécialement de ne parler de cette affaire à aucune des personnes de la société de ma mère. Je m'y conformai si bien que ma mère elle-même ne sut cette histoire de Chevalier que le 3 nivôse. Je m'accoutumai bientôt à entendre presque machinalement une foule de mots et de choses de la plus haute importance, et cela m'était commun avec toutes les jeunes femmes de mon âge. Nos maris étant continuellement auprès du chef de l'État et dans des rapports d'une haute confiance, nous devions *tout voir*, *tout entendre et tout oublier*. Ce sont les propres paroles que m'adressa le premier consul la première fois que je dinai aux Tuileries. J'étais placée à côté de lui en ma qualité de nouvelle mariée. M^me^ la duchesse de Montebello, alors M^me^ Lannes, était de l'autre côté. C'était, je crois, sept à huit jours après la découverte de cette affaire de Chevalier. Il me de-

manda si j'en avais parlé à ma mère. Je lui dis que non, parce que je n'avais pas voulu l'inquiéter.

— Et puis, ajoutai-je, Junot m'a dit qu'il fallait parler de ces choses-là le moins possible.

— Junot a raison, me répondit-il, et c'est moi qui lui ai recommandé cette conduite. Ce n'est pas un mystère, et sans doute bien des gens connaissent aujourd'hui l'arrestation de Chevalier. Mais je ne me soucie pas que les éclaircissements que recherche la curiosité, et non l'intérêt, soient donnés par des personnes qui me tiennent d'aussi près que Junot.

Et il ajouta :

— Quant à vous, madame Junot, maintenant que vous faites partie de la *famille de mon état-major*, j'espère que vous écouterez mes avis. Rappelez-vous, me dit-il alors, que vous devez *tout voir*, *tout entendre et tout oublier*. Faites graver cette devise sur un cachet. Au reste, je me rappelle que vous savez garder un secret.

Ceci avait rapport à l'affaire de Salicetti.

CHAPITRE VII

Garat, le ridicule et les grosses cravates. — L'oratorio d'Haydn. — Brillante réunion à l'Opéra. — Influence de la toilette sur l'esprit des femmes. — Dîner de Junot chez Berthier, le 3 nivôse. — Sécurité générale et bruit extraordinaire. — Le premier consul à l'Opéra, et Duroc à la porte de ma loge. — La machine infernale. — M. Diestrich, aide-de-camp de Vandamme. — Sortie de l'Opéra. — Ma présence aux Tuileries le soir du 3 nivôse. — Scènes remarquables. — Fouché d'accord avec Junot. — Dangers de M^me^ Bonaparte. — Larmes involontaires. — Détails exacts sur la machine infernale. — Exagération du nombre des victimes. — Le cocher de Junot et danger évité. — Cauchemar de Junot, réveil terrible et ma vie en danger.

Ma mère était remarquablement mieux depuis l'époque de mon mariage. Elle avait pris, contre notre gré à mon frère et à moi, un nouveau médecin qui cependant paraissait faire merveille. On le nommait *Vigarousse* ou *Vigaroux*, je n'ai jamais vu son nom écrit. Je sais seulement qu'il était fils d'un habile chirurgien de Montpellier. Il s'était engagé à guérir ma mère en six mois. Et le fait réel, c'est qu'elle ne souffrait plus, qu'elle était fraîche et belle plus que je ne l'avais vue belle et fraîche depuis dix ans et que son contentement à elle-même était à son comble. Elle venait dîner chez moi, allait au spectacle, courait toute la matinée pour faire des visites et ne s'en portait que mieux, bien loin d'éprouver de la fatigue.

Garat, qui était depuis vingt ans un des habitués les plus assidus de la maison de ma mère, vint un jour nous dire qu'il nous demandait très sérieusement de ne pas manquer de nous trouver à l'Opéra le 3 nivôse. Il devait chanter avec Mme Barbier-Valbonne le bel oratorio de la *Création* d'Haydn, dont Steibelt, revenu en France depuis peu, avait arrangé toutes les parties pour notre grand orchestre de l'Opéra. Les chœurs de l'Opéra, ceux de Feydeau étaient chargés des parties de ce grand ensemble. Garat avait dirigé toute cette *machine*, comme il l'appelait, avec l'abbé Rose, qui entendait l'art de mettre en répétition les musiques difficiles autant qu'un homme au monde. Ma mère, qui était passionnée pour la bonne musique et le chant de Garat, s'engagea à ne pas manquer cette représentation. Elle devait venir dans ma loge à l'Opéra et, Junot dînant chez Berthier, qui venait de remplacer Lacuée [1] au ministère de la guerre où celui-ci avait succédé à Carnot, il fut arrangé que je dînerais chez ma mère, où je viendrais tout habillée avec mon beau-frère, et que de là nous nous rendrions à l'Opéra. Junot devait venir nous rejoindre après le dîner.

Le 3 nivôse, après avoir fait ma toilette, je montai en voiture avec mon beau-frère, et nous nous rendîmes chez ma mère, que nous trouvâmes belle, gaie et charmante. Elle avait une robe de velours noir et des diamants, un chapeau à l'espagnole, également en velours noir, avec des plumes blanches et une agrafe

[1] Je me rappelle que Berthier fut nommé aussitôt après la destitution de Carnot. Lacuée n'eut le portefeuille que pendant que Berthier était en Espagne.

de diamants. Elle était vraiment belle et, certes, ce soir-là, on ne lui aurait pas donné les cinquante-deux ans qu'elle avait.

Nous dînâmes de bonne heure. Ma mère demanda ses chevaux comme nous étions au café et nous partîmes aussitôt. Il était sept heures lorsque nous arrivâmes à l'Opéra. La salle était remplie de manière à ne pas « placer une épingle », comme on le dit en pareil cas. Ce qui était vrai. Les femmes étaient fort parées et la salle très éclairée. Le coup d'œil était vraiment admirable.

Nous distinguâmes Garat, qui, avec une lorgnette à double verre et s'avançant un peu sur le bord de la rampe, regardait dans la salle pour y découvrir quelques-unes de ses connaissances et, quoiqu'il fut huit heures du soir, pour attraper un rayon de *l'Aurore*[1]. Il était en noir, mais plus ridiculement habillé que de coutume, ce qui était difficile. Son collet lui passait par dessus la tête, et sa figure un peu *singesse* paraissait à peine au milieu de quatre aunes de mousseline lui faisant une cravate et d'une forêt de boucles formant une coiffure. M^me^ Barbier-Valbonne, toujours simple et bonne personne, attendait près de lui le moment où ils devaient commencer. Les violons s'ac-

[1] Garat avait d'intimes relations d'amitié avec M^me^ Aurore de B... Pendant un nombre d'années que je ne puis déterminer, il était toujours avec elle et avec sa sœur. Ces dames allaient régulièrement chez M^me^ de Talleyrand, et le valet de chambre, habitué à les annoncer en même temps que M. Garat, ne manquait pas de crier à haute voix : *M^mes^ de B... et M. Garat*! Mais tout change, tout passe en ce monde. Il advint que ces dames et M. Garat se firent annoncer séparément. Mais le pli était pris; et plus de deux ans encore après, Courtiade disait toujours, en annonçant les deux sœurs : M^mes^ de B... et M. Garat!

cordaient et cet immense orchestre, plus nombreux que jamais on ne l'avait vu jusqu'alors, se disposait à nous faire entendre le chef-d'œuvre d'Haydn, plus parfaitement exécuté qu'il n'a eu la consolation de l'entendre lui-même [1].

Nous étions occupées, ma mère et moi, à regarder cette belle chambrée et nous rendions une foule de saluts accompagnés de sourires si doux, si bienveillants, qu'un étranger, arrivant chez nous dans un pareil moment, croirait que tous les hommes sont frères, que toutes les femmes sont sœurs. Et, ce qui est plaisant, c'est que cette bienveillance est réelle dans l'instant où on se la témoigne. Je crois en avoir trouvé la raison dans un état de bonheur et de quiétude, une sorte de jouissance éprouvée par les jeunes femmes lorsqu'elles sont parées, en vue, dans une salle de spectacle ou bien une salle de bal, et que tout ce tourbillon joyeux les entoure et les enivre. Le sourire de leurs lèvres, le regard de leurs yeux forment alors comme un seul mouvement mécanique provoqué par l'influence magnétique exercée sur toute femme dans cette position.

Je pourrais ajouter, pour fortifier mon opinion, que, dans de semblables réunions, il ne se trouve que de jeunes femmes, ou du moins des femmes en âge de plaire. Junot nous trouva occupées, ma mère et moi, à faire ces remarques et en même temps à envoyer et à rendre de ces mêmes regards, de ces

[1] Haydn était maître de chapelle du prince d'Esterhazy qui est aujourd'hui à Vienne. Comme le prince ne donnait pas facilement une permission de s'absenter, Haydn ne put venir à Paris, « ce qu'il désirait beaucoup », à ce que me dit Steibelt, qui était mon maître de piano.

mêmes sourires qui sont si doux et si attrayants. Il était lui-même dans une situation d'esprit tout à fait particulière. Il était à la fois attendri et joyeux. Berthier, chez qui il avait dîné, lui avait rendu compte d'une conversation que le premier consul avait eue avec lui relativement à Junot. Ses paroles avaient été si bienveillantes, si amicales d'intention et de fait immédiat, que Junot éprouvait un attendrissement profond, et pourtant un bonheur qui provoquait une certaine humidité dans ses yeux en même temps qu'un sourire sur sa bouche. Il était loin de se douter que la mort avait failli l'atteindre deux minutes plus tôt.

Les trente premières mesures de l'oratorio étaient à peine jouées qu'une forte explosion, comme un coup de canon, se fit entendre.

— Que veut dire cela? dit Junot avec émotion.

Il ouvrit la porte de la loge et regarda dans le corridor s'il ne voyait pas un officier de la place ou l'un de ses aides de camp.

— C'est étrange! poursuivit-il. Comment aurait-on tiré le canon à cette heure? Et puis, je l'aurais su. Donne-moi mon chapeau, dit-il à son frère, je vais savoir ce que c'est.

Tout aussitôt la machine de Chevalier me revint à la pensée. Je saisis la basque de l'habit de Junot. Il me regarda avec colère et tira son habit de ma main avec une sorte d'impatience.

Dans ce moment la porte de la loge du premier consul s'ouvrit et lui-même parut avec le général Lannes, Lauriston, Berthier et Duroc. Il salua en souriant cette foule immense qui mêlait presque des cris d'amour à ses applaudissements. M^me^ Bonaparte

le suivit à quelques secondes de distance. Elle était avec le colonel Rapp, M^me^ Murat, qui était grosse de près de neuf mois, et M^lle^ de Beauharnais.

Junot allait rentrer dans la loge pour voir lui-même l'air serein du premier consul que je venais de remarquer, lorsque Duroc se présenta à nous avec une physionomie fort troublée et l'air presque égaré. Ce que je vais dire fera comprendre son état.

— Le premier consul vient d'échapper à la mort, dit rapidement Duroc à Junot. Descends auprès de lui, il veut te parler, mais sans affectation. Il est impossible que la chose ne soit pas sue d'ici à un quart d'heure. Mais il désire ne faire aucun événement par lui-même. Ainsi, viens avec moi. Laisse-moi prendre ton bras pour m'appuyer, car je suis tremblant. Ma première bataille m'a causé moins d'émotion.

Tout cela fut dit à voix basse et nous n'entendîmes rien. Ce fut le soir que Junot me répéta cette conversation en me disant :

— J'aime Duroc. Il est attaché au premier consul presque autant que moi et Marmont[1].

Junot me dit adieu en courant et partit avec Duroc.

Pendant le court entretien des deux amis, l'oratorio avait été commencé, mais les belles voix de M^mes^ Branchu et Valbonne, et celle de Garat, n'absorbaient pas encore l'attention. Tous les yeux étaient tournés vers le premier consul et lui seul occupait en ce moment deux mille personnes. Je n'avais pas parlé à ma mère de la machine infernale de Chevalier, ainsi que je l'ai déjà dit. Mais mon beau-frère con-

[1] Ces paroles sont textuelles et de ce même jour, du 3 nivôse.

naissait toute cette affaire. Je lui dis un mot à l'oreille pour l'engager à aller aux nouvelles. J'avais le pressentiment de quelque malheur. Au moment où Duroc avait parlé à Junot, celui-ci était devenu pâle comme un spectre et je l'avais parfaitement vu porter sa main à son front avec un mouvement de surprise et de désespoir. Néanmoins, ne voulant pas alarmer ma mère et les personnes qui étaient dans les loges voisines[1], je me contentai de dire tout bas à mon beau-frère, M. Junot, d'aller aux informations.

Mais avant son retour nous fûmes instruites. Un bruit sourd commença à se répandre du parterre à l'orchestre, à l'amphithéâtre, puis aux loges.

— Le premier consul vient d'être attaqué dans la rue Saint-Nicaise, disait-on.

Bientôt la nouvelle véritable circula dans la salle. A l'instant même, et comme par un coup électrique, une même acclamation se fit entendre, un même regard sembla couvrir Napoléon d'un amour protecteur. Ce que je rapporte ici, *je l'ai vu*, et je ne l'ai pas vu *seule*. Il existe peut-être dans Paris plus des deux tiers de ceux qui étaient à l'Opéra le 3 nivôse. Ils peuvent *ne pas oser* dire les premiers ce qui arriva dans cette soirée. Mais en les interpellant, qu'ils répondent si je ne retrace pas fidèlement ce qui eut lieu au moment où la nouvelle fut connue. Quelle agitation précéda l'explosion de la colère nationale qui était représentée, dans ce premier quart d'heure, par cette foule dont la fureur pour un attentat si noir ne

[1] Ma loge était alors aux troisièmes, à l'Opéra. On sait qu'elles n'étaient point fermées; il était donc facile d'entendre ce qui se disait de l'une à l'autre loge.

peut être exprimée par des mots! On voyait des femmes pleurer à sanglots, des hommes frémissant d'indignation, quelle que fut la bannière qu'ils suivissent, et s'unissant du cœur et du bras, dans cette circonstance, pour prouver que les différences d'opinion n'apportent pas avec elles de différences dans la manière de comprendre l'honneur. Je regardais pendant ce temps dans la loge du premier consul, qui, étant immédiatement au-dessous de moi, me permettait de voir et d'entendre presque tout ce qui s'y disait. Il était calme et paraissait seulement fort ému toutes les fois que le mouvement lui apportait quelques paroles fortement expressives relativement à ce qui venait de se passer. M^me^ Bonaparte n'était pas aussi maîtresse d'elle-même. Sa figure était bouleversée. Son attitude même, toujours si gracieuse, n'était plus la sienne. Elle semblait frissonner et vouloir se cacher sous son châle comme sous un abri. Et, dans le fait, c'était ce châle qui avait été la cause de son salut personnel. Elle pleurait. Quelque effort qu'elle fît pour retenir ses larmes, on les voyait couler le long de ses joues pâles et, lorsqu'elle regardait le premier consul, elle frissonnait de nouveau. Sa fille était aussi fort troublée. Quant à M^me^ Murat, le caractère de la famille paraissait en elle : quoique son état lui permit de manifester un trouble et des inquiétudes bien naturelles à la sœur du premier consul, elle fut parfaitement maîtresse d'elle-même dans toute cette cruelle soirée.

Junot, après avoir pris les ordres du premier consul, remonta pour nous dire de ne pas l'attendre et repartit aussitôt pour aller à son devoir. Il y avait aussi longtemps que le préfet de police, dont la loge

était à côté de la mienne, l'avait quittée pour courir à la préfecture. Lorsque Junot fut parti, ma mère, qui maintenant connaissait toute l'affaire, me dit que, dans la loge à côté d'elle, un jeune homme qui paraissait militaire venait de dire aux dames qui l'occupaient que les auteurs du complot avaient d'abord voulu mettre le tonneau d'artifice à la porte de l'Opéra.

— La salle entière aurait alors sauté, avait ajouté le jeune homme.

Ma mère me dit de le regarder et de voir s'il méritait quelque croyance. C'était M. Diestrich, aide de camp du général Vandamme. Les dames de la loge étaient sa mère et sa sœur. Je l'avais vu quelquefois chez moi, les jours où Junot recevait, et l'avant-veille il avait dîné chez le général Mortier, le même jour que moi. Je le priai de me dire s'il pensait qu'il y eût quelque nouveau malheur à craindre.

— Il est difficile, me répondit-il, de savoir à quoi s'en tenir à cet égard. J'observerai seulement que ces misérables ont voulu mettre, comme chance plus certaine, leur charrette contre la porte de l'Opéra. Le factionnaire n'obéissant qu'à une consigne générale, qui est de ne laisser stationner aucune voiture près d'un théâtre le jour d'une première représentation, a éloigné la mort de tout ce que renferme cette salle. Mais, ajouta M. Diestrich en baissant la voix, aucun des auteurs de ce crime infâme n'est encore arrêté. Qui peut répondre qu'au moment de la sortie du premier consul, un autre coup ne soit pas préparé, dans le cas de la non-réussite du premier? Quant à moi, je viens chercher ma mère et ma sœur; lorsqu'elles seront en sûreté chez elles, je reviendrai, parce que

le bras d'un homme est toujours nécessaire au milieu du tumulte.

Il me demanda s'il pouvait m'être utile en quelque chose. Comme j'avais mon beau-frère, je le remerciai et, quelques instants après, nous le vîmes sortir en effet avec sa mère et sa sœur, qui était une fort jolie et fort agréable personne. Elle avait seulement une chose que je n'ai vue qu'à elle, c'est un œil bleu et un œil brun. Cela ne nuisait en rien à son regard, et lui donnait même une expression singulière qui n'avait rien que de piquant[1].

— Je veux aussi m'en aller, me dit ma mère. Ce monsieur a parfaitement raison. Donne-moi mon châle, mets le tien et partons.

Je paraissais hésiter.

— Eh bien, à quoi peut-on réfléchir dans une semblable affaire? Je ne te dirai pas : « Je m'en vais et tu « feras ce que tu voudras » ; mais : « Je m'en vais et « tu vas me suivre. » Allons, allons, Laurette, ton châle et partons! Il peut arriver un malheur, et c'est une chose plus que probable. En l'honneur de quoi serions-nous des victimes de plus dans le sacrifice? Tu vois bien que ton hésitation n'a pas de bon sens.

Ma mère, depuis mon mariage et même dans beaucoup de circonstances antérieures, m'avait toujours reproché ma partialité pour le général Bonaparte, et surtout cette passion pour sa gloire qui me faisait sentir aussi vivement ses triomphes que s'il eût été mon frère, cet enthousiasme qui me faisait mettre en

[1] Les Diestrich sont, je crois, de Belgique ou de Hollande. Cette famille est riche, honorable, et la jeune personne dont je parle est aujourd'hui l'une des femmes les plus considérables de Bamberg, où elle s'est mariée.

commun alors les intérêts de la France et ceux de Napoléon. Tout ce que je sentais, tout ce que je voyais n'était pas comme ce que *voyait* et *sentait* ma mère. Aussi bien souvent avions-nous de petites contestations, telles que nous pouvions les avoir. Ce soir du 3 nivôse, ma mère, qui m'avait vue pleurer et qui jugeait que je souffrais véritablement, ne comprit pas d'abord ce qui causait mon inquiétude présente. Pour les larmes, je ne les nie pas. Elles étaient provoquées par l'horreur d'un forfait tellement atroce que l'être qui a pu l'exécuter doit être voué à l'exécration des siècles. Mais dans le moment où ma mère me parlait, j'étais dans un état violent, à la pensée que Junot courait des dangers inconnus, d'autant plus à redouter que les misérables qui en voulaient d'une manière aussi acharnée à la vie du premier consul, devaient, pour arriver à lui, sacrifier ses plus fidèles serviteurs. Cette idée me torturait et je ne la disais pas, parce que je craignais de paraître trop faible. Je sentais bien qu'il fallait que ma mère s'en allât. Mais, moi, j'aurais voulu savoir où était Junot et ne pas le perdre de vue. Il me paraissait assez vraisemblable qu'il ne quitterait pas le premier consul dans un pareil moment. Ce n'était pas à lui à courir dans les quartiers perdus de Paris, pour découvrir les conspirateurs dans leurs différentes retraites, et je devais croire qu'il resterait dans les environs de l'Opéra. Comme ces idées me passaient rapidement dans l'esprit, ma mère mettait sa palatine, son châle et m'enveloppait aussi dans mes fourrures. Tout à coup la porte de la loge s'ouvrit et Junot avança la tête pour me dire rapidement :

— Va-t-en avec ta mère. Lorsque tu l'auras remise

chez elle, demande-lui de te prêter sa voiture pour te mener chez Mme Bonaparte, tu renverras après la voiture de maman. Je serai là et je te ramènerai.

Et il s'en fut en courant. Il était baigné de sueur, malgré le froid rigoureux qu'il faisait.

Nous partîmes. Mon beau-frère vint avec nous. Après avoir remis ma mère chez elle rue Sainte-Croix, sa voiture nous mena aux Tuileries. Le premier consul était revenu de l'Opéra et tout paraissait aussi calme à l'extérieur que s'il n'y avait rien eu. Mais dans le salon c'était une autre chose. Il y avait plusieurs autorités, comme les ministres, les consuls, le général commandant Paris, le général Mortier, commandant la division, etc., etc. Le premier consul, qui jusqu'alors avait montré une sorte d'indifférence pour tout ce qui avait été tenté sur lui, fut cette fois sans aucune indulgence, et il avait plus que raison. Mme Bonaparte était accablée. Elle pleurait constamment. Indépendamment du péril auquel avait échappé le premier consul, elle-même avait failli être la victime de l'explosion. Voici comment elle y échappa.

Elle allait monter en voiture, lorsque Rapp, qui n'avait pas l'habitude de remarquer l'accord parfait des couleurs dans la toilette d'une femme, fit l'observation que le châle que portait Mme Bonaparte n'allait pas avec sa robe ou avec les bijoux qu'elle portait. On sait comme elle était élégante, et surtout élégante dans l'arrangement complet de tous les accessoires de sa toilette. Elle remonta les huit ou dix marches de l'escalier de Flore pour réparer une faute. Elle fut à peine trois minutes, mais ce temps fut suffisant pour que sa voiture se trouvât séparée de celle du premier consul qu'elle devait suivre immédiate-

ment. Ce délai la sauva; l'explosion eut lieu comme la voiture de M^me^ Bonaparte arrivait sur le Carrousel. Les glaces furent brisées et les morceaux tombèrent sur le cou et les épaules de M^lle^ de Beauharnais, qui était sur le devant de la voiture, et, malgré son châle, elle eut de légères coupures.

Je ne puis assez parler de l'impression que fit alors cet attentat dans toute la France. Bonaparte lui a des obligations. Il lui a fait voir qu'il pouvait tout demander à un peuple dont il était aimé à ce point. Je voyais et j'ai encore sous les yeux des rapports que la police militaire faisait tous les jours à Junot. Ces rapports n'étaient pas destinés à être vus. Je les lisais, et bien souvent Junot lui-même me les ôtait des mains. Je voyais des preuves d'attachement et de dévouement de la nation qui rendent peut-être Napoléon bien coupable d'en avoir abusé.

Parmi les détails peu connus relativement à la machine infernale, en voici un. On sait que le baril, ou plutôt le tonneau qui contenait la mitraille et la poudre, était posé sur une mauvaise petite charrette attelée d'une jument dont le signalement contribua beaucoup à faire trouver les assassins. Cette charrette était posée de manière à embarrasser le chemin et, pendant que la charrette aurait été éloignée par les guides à cheval, l'explosion se serait faite, et tout aurait péri. On a dit ensuite que la vitesse de la course de la voiture avait sauvé le premier consul. Sans doute, cette rapidité n'y a pas nui, mais voici la vraie cause, et elle est encore plus que l'autre de pur hasard. Le piquet de chasseurs à cheval servant d'escorte au premier consul précédait et suivait sa voiture. L'un des guides qui étaient en avant, apercevant cette mé-

chante charrette qui obstruait la route, cria au conducteur de se ranger. Ne voyant personne, puisque l'enfant était caché par l'angle de la palissade[1], le chasseur donna un coup violent du plat de son sabre sur le dos de la pauvre jument, qui se rangea d'elle-même et avança de trois ou quatre pas, enfin ce qu'il fallait pour déranger la ficelle qui devait faire, à ce qu'il paraît, partir la soupape destinée à donner l'air et à faire l'explosion. C'était un moment presque indéfini. Mais il fut suffisant pour que le premier consul eût le temps de tourner dans la rue de Malte, et de là dans la rue de Richelieu. Le tonneau ressemblait à un mauvais tonneau de porteur d'eau. La jument fut tuée, mais nullement endommagée, de manière que son signalement fut affiché et sa propre personne déposée à la préfecture de police, afin qu'on pût aller la reconnaître et dire peut-être, en la voyant, à qui elle avait appartenu. Elle était en fort bon état, grasse, assez forte et point du tout une haridelle, ainsi qu'on l'a publié. Comme le sort de tout ce qui a concouru à cet événement est de quelque intérêt, je dirai ce qu'était la jument — son *portrait* n'est pas privé de couleur — et enfin, si jamais on voulait retracer cet incident de la vie de Napoléon, le signalement exact de la jument qui portait sa mort peut être utile.

[1] A cette époque, la place du Carrousel et les rues environnantes étaient totalement différentes de ce que nous voyons aujourd'hui. On ne peut plus s'y faire une idée juste de l'ancienne localité. Il y avait surtout une quantité de palissades en planches. C'est derrière l'une d'elles qu'était Saint-Réjant qui mit lui-même le feu; il reçut de violentes contusions et fut lancé sur une borne presque sans connaissance. Le médecin qui le soigna fut compromis; je ne me souviens plus de son nom.

C'était une jument de trait, sous poil bai, la crinière usée, à queue en balai, nez de renard, flancs et fesses lavés, marquée en tête, ayant des traces blanches sur le toupet et sur les côtés, hors d'âge et ayant quatre pieds six pouces de hauteur, et en fort bel et bon état.

La violence de l'explosion fut telle qu'un morceau de la roue et l'un des cercles de fer qui entouraient le tonneau furent lancés par delà l'hôtel d'Elbeuf. Il franchit tout l'espace entre la rue de Malte et cette maison, et ne fut pas arrêté par la hauteur de l'hôtel, tant l'impulsion fut terrible. La curiosité des habitants de la rue Saint-Nicaise et de la rue de Malte fut bien funeste à plusieurs d'entre eux. M^me^ Léger, la maîtresse du café d'Apollon, situé à l'angle des deux rues, entendant le galop des chevaux de l'escorte, sortit précipitamment de son comptoir et courut à sa porte pour voir passer le premier consul, ce qu'elle faisait toujours lorsqu'il allait aux Français ou à l'Opéra. La malheureuse, étant sur sa porte, eut les deux seins emportés par un morceau de chaudron brisé qui, la frappant obliquement, lui laboura toute la poitrine. Elle ne mourut pas à l'instant, mais n'a pas survécu trois jours à l'hémorragie et à la souffrance. Les deux garçons du même café furent, l'un tué et l'autre blessé.

On a beaucoup exagéré le nombre des victimes qui périrent dans cette circonstance. Je crois être aussi bien informée qu'on peut l'être, et j'ai la preuve que le jour même il ne périt que neuf personnes. Quant aux suites, je crois que le nombre des morts s'est élevé à ving-neuf ou trente. C'est immense sans doute, mais, enfin, c'est encore moins affreux que si

nous avions eu à pleurer sur la perte de deux mille personnes, ce qui serait arrivé si le factionnaire de la rue de Louvois ne s'était pas refusé à laisser placer la voiture à la porte de l'Opéra.

Jamais Napoléon ne fut peut-être plus intéressant à observer que dans les heures qui suivirent cette catastrophe. Je le regardais avec une attention qui redoublait encore en écoutant ce que j'entendais d'un autre côté. On avait beau me dire que j'étais partiale pour lui, je ne l'étais pas et je savais au contraire faire une part égale dans tout ce que je voyais. Était-ce ma faute, à moi, si dans de semblables moments il mettait lui-même un poids immense dans sa balance de faveur ?

Toutes les autorités, toutes les corporations, les tribunaux, tout ce qui pouvait se dire *constitué* même en une apparence de corps, vinrent présenter des félicitations au premier consul et, surtout, lui demander comme une grâce de donner plus de soins à sa sûreté. Le conseil d'État, ayant Boulay de la Meurthe à la tête de sa députation, lui demanda *spécialement* de prendre des mesures pour le maintien de l'ordre public.

Mais l'adresse la plus remarquable fut celle de la Ville de Paris. Elle avait son intérêt à être pressante, cette malheureuse cité qui se voyait exposée à devenir victime de quelques scélérats obscurs, qui pour accomplir leur crime, ne s'inquiétaient pas s'ils faisaient périr plusieurs milliers de citoyens innocents. Ce fut Étienne Mejean, secrétaire général du département de la Seine, qui, à la tête des maires et du conseil général, porta la parole à la place de Frochot, alors préfet, trop grièvement malade pour pouvoir

remplir cette fonction. Je fais cette remarque, parce que j'ai vu dans deux mémoires contemporains, que le préfet du département avait présenté les maires au premier consul, en lui adressant un discours que l'on cite. La chose peut être indifférente. Elle peut aussi ne pas l'être et, sachant la vérité du fait, je la dis comme elle est.

Le lendemain, 4 nivôse, l'agitation fut grande dans Paris. On avait bien su, dès la veille au soir, toute la noirceur de la nature du complot; mais les détails étaient depuis le 4 au matin à la portée de tous, et l'indignation était générale. Je ne puis trop le répéter, ainsi que je ne puis assez dire combien l'intérêt pour le premier consul était extrême.

Je n'appris qu'en rentrant chez moi, le 3 au soir, le danger qu'avait couru Junot. En sortant de chez le ministre de la guerre, il donna ordre à son cocher de le conduire à l'Opéra; à cette époque le ministère de la guerre était rue de Lille, à l'hôtel d'Avaray. En passant sous le guichet du Carrousel, Junot pense qu'il n'est que sept heures, que le premier consul n'est pas parti pour l'Opéra et qu'il peut descendre aux Tuileries, afin de remercier le premier consul par un seul mot des bontés dont il lui a fait donner l'assurance par Berthier. Il tire le cordon. Nous avions alors les plus beaux, les plus excellents chevaux de Paris. Junot les avait achetés pour son mariage. Ils étaient admirables. Les quatre avaient coûté 10,000 francs. Ils étaient jeunes, pleins d'ardeur, et lorsqu'ils étaient lancés, n'ayant après eux qu'une légère petite voiture-coupé, ils allaient comme le vent et n'étaient surtout pas faciles à arrêter à l'instant. Le fameux Coco était une des quatre belles bêtes.

C'était deux d'entre elles qui étaient attelées ce même soir du 3. Les chevaux étaient lancés d'une telle vitesse que le cocher ne fut maître d'eux que près de la rue Saint-Nicaise. Il fallait revenir sur ses pas, tourner au travers de ces palissades, de ces murs de planches. Junot aimait ses chevaux, et puis il voulait arriver à l'Opéra aussi. Lorsque son domestique, ouvrant la portière, lui demanda ses ordres :

— Va-t-en au diable ! lui dit-il, impatienté. Pourquoi n'a-t-il pas arrêté tout de suite? A l'Opéra.

Si le cocher avait retenu ses chevaux à temps, Junot trouvait le premier consul au moment de partir pour l'Opéra. Il ne serait pas monté dans sa voiture, parce que Napoléon avait avec lui l'aide de camp de service [1], le commandant de sa garde et un de ses ministres. Il eût donc suivi dans sa voiture, et comme elle n'aurait été qu'en suite du détachement de la garde du premier consul, il sautait sans pouvoir l'échapper. Le dernier homme de l'escorte eut son cheval tué. Le péril de Junot dans cette soirée ne frappa que moi et son cocher. Cet homme fut pendant plus d'un an à ne pas pouvoir passer sans émotion sur la place du Carrousel. Quant à Junot, il me défendit, je ne sais pourquoi, de parler de cette circonstance et, pour lui, il n'y attacha pas plus d'importance que s'il eût passé près du jardin des Plantes, au lieu de froisser de ses vêtements, pour ainsi dire, cette machine de mort.

On pense bien que toutes les autorités civiles et militaires furent aussitôt dans une activité qui n'avait nul besoin d'être stimulée. Mais les opinions étaient

[1] Lauriston, Lannes et Berthier.

différentes pour diriger les recherches. Junot et Fouché, quoique habituellement ils ne fussent pas d'accord, l'étaient parfaitement sur un point, c'est que la force motrice existante de ces fréquents attentats avait son foyer loin de la France et en même temps en France. Le premier consul prétendait que non.

— C'étaient, disait-il, ces mêmes enragés, dans le nombre desquels on compte une foule de *septembriseurs*.

Et rien ne pouvait le faire changer d'opinion. Cependant il était notoire que ces mêmes hommes n'étaient que le rebut d'un parti. Ils étaient mis en agitation, un autre parti s'en servait comme le singe de la fable se sert du chat. Dubois ne voulait pas contrarier le premier consul, mais on voyait qu'il pensait comme Junot et Fouché.

— C'est une poignée de misérables qui ont calomnié la liberté par des crimes commis en son nom, disait le premier consul. Voilà les coupables.

— Voilà les agents, dit à son tour Fouché. Mais ces hommes-là sont incapables d'imaginer. Ils exécutent comme le cheval qui traînait la charette, et voilà tout. Je ferais de la belle besogne, si j'allais me borner à courir après ces hommes de l'Abbaye-aux-Bois [1]. Il ne faut que me laisser le temps et je dévoilerai bien des choses.

Pendant deux jours Junot ne prit que des instants de repos. Il ne croyait pas devoir laisser à des soins subalternes une affaire aussi importante que celle de

[1] L'Abbaye-aux-Bois était alors le chef-lieu de la plupart des rendez-vous des conspirateurs *enragés*. On ne s'en doute guère aujourd'hui.

la recherche des misérables qui avaient exécuté cette atroce tentative. A peine était-il jour qu'il se levait, allait à l'état-major de la place, et de là dirigeait lui-même tout ce qui se faisait dans sa juridiction. On ne peut donner trop d'éloges à M. Doucet, adjudant général en chef de l'état-major de la place. C'était un homme remarquablement actif et intelligent, et je puis dire honorablement dévoué.

Le 5 au soir, après avoir couru toute la journée à cheval, à pied, en cabriolet, Junot rentra excédé de fatigue. Il n'était que dix heures, mais quoiqu'il m'eût promis de venir me prendre chez ma mère, il ne put résister à la fatigue qui l'accablait. Il fit mettre les chevaux et chargea mon domestique de me dire de revenir sans l'attendre.

J'avais eu dans le courant du mois de novembre une petite fièvre miliaire dont j'étais alors convalescente. Pendant le peu de jours qu'avait duré cette maladie, on avait tendu un petit lit de camp pour Junot tout à côté du mien; depuis que l'affaire du 3 l'occupait, il avait donné l'ordre qu'on laissât ce lit de camp, afin d'être plus à portée de se lever sans m'éveiller. Harassé de fatigue, il s'était couché et dormait profondément. Mais son sommeil, assez ordinairement agité, l'était encore plus dans ces moments de troubles et d'inquiétudes. Il faisait des rêves affreux. C'étaient des poignards entourant le premier consul, un assassin le terrassant, une nouvelle machine au moment d'éclater. Enfin tout ce que les songes ont de plus effrayant joint à tout ce que le pressentiment a de plus sinistre l'entouraient de leurs prestiges. Il était sous la puissance du plus intense des cauchemars. En arrivant chez moi je trouvai ma

femme de chambre qui m'attendait dans une première pièce. Elle me dit que mon mari s'était couché et qu'il me priait de lui dire bonsoir avant de m'endormir. Je marche la première, j'arrive dans ma chambre à coucher avant elle et, m'approchant du lit de camp sur lequel était couché Junot, je me penche sur lui en lui disant :

— Eh quoi ! déjà endormi !

Dans ce moment il rêvait qu'il était dans le cabinet du premier consul, que plusieurs assassins s'y étaient introduits et que l'un d'eux allait mettre le feu à une machine placée sous le bureau de Napoléon. C'est alors que je lui parle. Il s'éveille, mais pas assez pour me reconnaître. Le feu qui brûle encore dans la cheminée est pris par lui pour la mèche allumée que tient l'assassin. Cet assassin, c'est moi.

— Je n'ai pas d'armes, s'écria Junot; mais je vais te terrasser.

Et, avant que j'eusse le temps de renouveler ma question, il m'avait appliqué son pied dans la poitrine, et la violence du coup m'avait envoyée tomber à l'extrémité de la chambre. Tout ce que je viens de décrire avait été si prompt que ma femme de chambre que j'avais laissée dans le premier salon arrivait seulement avec sa lumière.

J'avais jeté un cri perçant. Ma voix avait achevé d'éveiller Junot, qui était pâle et glacé d'horreur dans son lit. Il croyait m'avoir tuée et n'osait pas descendre de son lit pour venir à moi. J'étais dans le fait dans un état pitoyable; la violence du coup m'avait non seulement meurtri la poitrine, mais je crachais du sang avec assez de force. On soupçonnait une grossesse et, dans ce cas, cet accident pouvait avoir des

suites graves. Junot était comme un homme privé de sa raison. Je fus obligée, quoique je souffrisse beaucoup, de ne lui en rien montrer, car il serait tombé dans un désespoir qui lui aurait enlevé ses facultés d'agir dans un moment où il en avait un bien grand besoin. On fut chercher M. Baker, quoiqu'il fût onze heures du soir. Il vint et, lorsque nous lui eûmes expliqué comment la chose s'était passée, lorsqu'il eut surtout examiné la position de Junot et la mienne, il nous dit que si Junot avait été deux pouces plus éloigné de moi pour donner plus d'extension à sa jambe lorsqu'il la lança sur moi, j'étais morte. Il m'aurait brisé la poitrine.

CHAPITRE VIII

Mes visites aux Tuileries après le 3 nivôse. — Conversation avec le premier consul. — Inutilité d'une victime de plus. — Opinion de Bonaparte sur le salon de ma mère. — Son jugement sur les émigrés. — M. Roger de Damas, terme de comparaison de bravoure. — Le cheval et le manteau. — Mme Murat à l'hôtel de Brionne. — Promenade à Villiers. — M. Baudeloque et Mme Frangeau. — *Nous ne sommes pas riches !...* — Opinion du premier consul sur les auteurs de la machine infernale. — Les républicains et les enragés. — Scène remarquable à la Malmaison. — Discussion animée entre Bonaparte et Fouché. — Enumération de crimes contemporains. — Mme Bonaparte et la conciliatrice éconduite. — Suite et fin d'une longue discussion entre Fouché et le premier consul. — *Le Turc et le militaire français.* — Metge et son arrestation. — Le tribun Duveyrier. — Tribunaux spéciaux. — Portalis à la Malmaison et le discours préliminaire du Code civil. — Les papiers de Junot.

Dans les jours qui suivirent l'explosion de la machine infernale, nous fûmes encore plus assidus que de coutume à nous rendre aux Tuileries. Ma mère elle-même m'engageait à n'y pas manquer et souvent, quelque désir qu'elle eût de m'avoir auprès d'elle, elle me forçait à la quitter pour aller au château.

— Tu auras grand soin, me dit-elle, de bien exprimer au général Bonaparte tout le mal que m'a fait cette horrible affaire. Ne va pas arranger cela comme une adresse du tribunal ou du conseil d'État, mais peins-lui avec vérité ce que j'ai ressenti le soir et la nuit du 3 nivôse.

Ma mère avait beaucoup pleuré en rentrant chez elle, où j'ai déjà dit que je n'avais pas pu la suivre, et dans la nuit elle avait eu un violent accès de fièvre. Ma mère pouvait bien dire ce qui lui déplaisait relativement au premier consul, mais il était l'enfant qu'elle avait élevé et la nature était plus forte que toutes les petites rancunes auxquelles l'esprit supérieur et la belle âme de ma mère ne donnaient au reste accès chez elle que pour couvrir une juste dignité d'amitié offensée. Elle était attachée à Napoléon. Plus d'une fois je suis sûre qu'elle s'est repentie d'avoir été si sévère pour celui qu'elle avait aimé comme ami et, dès sa naissance, comme le fils d'une de ses plus chères amies. La tentative du 3 nivôse la fit frémir. Elle ne me le témoigna pas à l'Opéra, parce que *là* elle craignait pour moi et que cette crainte absorbait toutes les autres, Mais quand elle fut rentrée chez elle et que l'horreur du forfait avec ses affreuses conséquences lui apparurent dans toute leur vérité, elle pleura beaucoup, comme je l'ai déjà dit, et fut très malade pendant deux jours.

Lorsque je m'acquittai de sa commission auprès du premier consul[1], il me répondit de manière à vivement étonner toute personne qui ne l'aurait pas connu comme moi. Il me regarda bien attentivement, arrêta sur moi ce regard plein de feu et de plomb, avec lequel il neutralisait le vôtre par son action vive et pressante et me fit répéter ce que je lui disais de la part de ma mère.

— J'ai eu l'honneur de vous exprimer au nom de

[1] C'était à l'un des dîners du quintidi qui suivirent le 3 nivôse, celui du 15, je crois, car je me rappelle très positivement que ce ne fut pas à celui du 5 suivant.

ma mère, général, le vif intérêt qu'elle a pris à ce qui s'est passé l'autre jour. Elle espère que vous n'en doutez pas et, moi, j'ajoute qu'elle peut y compter, n'est-il pas vrai?

— Cependant elle s'en est allée, ainsi que vous, avant la fin de l'oratorio.

Je ne répondis pas, mais je regardai le général Bonaparte avec une expression dont il traduisit probablement le texte *littéral*, car il ajouta en cessant de me regarder et en allant vers la fenêtre, quoiqu'il fît nuit et qu'il ne pût rien voir dans la cour du château à cette heure :

— Au fait, il n'en serait rien résulté pour ma sûreté quand une victime de plus se serait exposée, dans le cas où il y aurait eu du péril pour moi.

— J'ajouterai, général, qu'aux yeux de ma mère, c'était sa fille qui était exposée, et aux miens, c'était ma mère. Nous nous devions un mutuel intérêt de conservation. Quant à moi, je ne puis rien dire qui ressemble à de l'exagération, quand j'affirme que je ne me suis éloignée de l'Opéra qu'avec une grande répugnance. Je savais que dans le moment même où je le quittais, Junot courait aussi le danger qui pouvait menacer son général, et cette pensée me faisait mal. Mais je ne pouvais laisser ma mère courir cette même chance sans être, en quelque sorte, criminelle.

— Eh oui, sans doute, oui, sans doute, répondit le premier consul avec une inflexion de voix que je ne puis rendre, c'est moi qui suis un homme tout à fait *ridicule* d'avoir dit ce mot *d'exigence*, car vous allez l'appeler comme cela. Je sais que dans la société de votre mère on cherche à recueillir tout ce qui peut me faire paraître sous un jour peu favorable.

— Général, répondis-je, fort peinée de cette persistance à croire que le salon de ma mère était un foyer où s'allumaient les haines contre lui, comment puis-je faire pour vous dissuader? Je n'y parviendrai que par un moyen que Dieu seul pourra même faire réussir, c'est que l'accent de la vérité aille à vous. J'espère beaucoup dans cette vérité qu'on ne peut jamais feindre. J'ai l'honneur de vous dire, citoyen consul, que jamais il ne s'est prononcé dans le salon de ma mère une phrase injurieuse contre vous, sans que ma mère ou mon frère ne se soient aussitôt emparés du privilège de maîtres de maison pour imposer silence aux personnes qui parlaient de vous dans un sens que l'amitié de ma mère pour vous et toute votre famille lui interdisait, non seulement par *véritable attachement*, car l'*amitié* de ma mère, poursuivis-je fort émue et presque en colère, n'est pas de ces affections vulgaires qui sont sacrifiées à la première demande d'une convenance de salon.

— Ah! dit le premier consul, vous convenez donc que dans le salon de votre mère on reçoit des gens qui ne m'aiment pas!

— Je vous ai parlé avec franchise, général, je continuerai de même. Sans doute, parmi les connaissances de ma mère, il en est qui n'aiment pas le gouvernement actuel; je ne puis ni les blâmer ni les absoudre. Je sais qu'ils souffrent des suites d'un long exil, que leurs biens sont confisqués, que la plupart sont dans la misère, qu'un grand nombre gémit encore sous le ban qui a été prononcé contre eux. Mais tout ce mal ne leur a pas été fait par vous. Ils seraient donc absurdement injustes s'ils vous en voulaient de ce qu'ils souffrent. Mais, d'un autre côté, je crois aussi...

Je m'arrêtai et, souriant à demi, je regardai le premier consul... Il continua ma phrase.

— Que je serais injuste à mon tour si je les obligeais à crier : Vive la république? N'est-ce pas cela que vous voulez dire, madame Junot? Mais s'ils n'aiment pas ce nom-là, pourquoi rentrent-ils en France? Qui les rappelle? On n'a besoin d'eux dans aucune des branches de l'administration. Fouché et Chaptal seront aussi bons ministres que M. le comte d'Antraigues, et Junot et Lannes commanderont aussi bien mes soldats que M. Roger de Damas, tout brave qu'il est[1].

— Mais, général, répliquai-je, le sol de la patrie n'est-il pas le bien de tous ses enfants? Un Français ne peut-il rentrer dans son pays que pour avoir une place? N'existe-t-il pas un attrait bien plus puissant? Je le sais par une expérience que présente ma propre famille. Mon oncle, M. de Comnène, est rentré en France pour vivre en paix, avec l'espoir d'un meilleur

[1] Toutes les fois que Napoléon parlait de la bravoure des émigrés, il citait toujours M. Roger de Damas. Il racontait une certaine histoire, que je n'ai jamais connue que par lui, d'une tête de cheval entourée d'un manteau et puis d'un saut dans la mer, homme et cheval; cela se serait passé à Quiberon. Mais comme Bonaparte n'était pas facile à suivre dans sa narration et qu'on pouvait difficilement le faire répéter, je n'ai jamais bien su cette histoire. Ce que j'en ai recueilli, c'est que M. Roger de Damas, se voyant au moment d'être pris, avait entouré la tête de son cheval avec son manteau pour lui dérober la vue du péril et, lui enfonçant ses éperons dans le ventre, l'avait fait sauter dans la mer. Une personne de l'armée de Condé à qui je parlai de ce fait me dit qu'il était vrai, mais point arrivé à Quiberon. Je le donne comme je l'ai appris. C'est de Napoléon que je le tiens.

avenir. Et, certes, ce n'était pas la confiance en votre générosité qui lui manquait, car il est revenu en France sans un passeport, sans une parole rassurante. Et comme il était loin de s'attendre à trouver sa nièce fiancée à un de vos généraux, il ne comptait que sur la noblesse de la conduite du gouvernement à l'égard d'un homme qui se livre.

— Il ne m'aime pas, votre oncle, et je puis dire qu'il n'aime pas la république. Ensuite il a émigré et je regarde tout émigré comme un enfant parricide. Cependant j'ai fait pour M. de Comnène ce que Junot m'a demandé. Car, ajouta-t-il, M^me^ Permon se serait bien gardée de m'adresser une pétition même en faveur de son frère.

C'était vrai; ma mère avait dit : « S'il veut le faire, il le fera pour Junot, et s'il ne le veut pas, que puis-je en cela? »

Ma mère se trompait. Le général n'aurait jamais refusé à M^me^ de Permon ce que le premier consul de la république aurait cru de son devoir peut-être de ne pas accorder au général Junot.

Je me rappelle que ce fut ce même jour-là que le premier consul me parla de toute ma famille. Il s'informa si ma grand'mère vivait encore, me demanda ce qu'était devenu mon oncle, l'abbé de Comnène. Il me parla aussi de mon frère et de ses bonnes intentions relativement à lui. Il ne fut pas question des parents de Junot. Il ne me parla que des miens.

J'allais donc souvent, ainsi que je l'ai dit plus haut, chez M^me^ Bonaparte. M^me^ Murat, qui était au moment d'accoucher, y venait aussi et je la retrouvais toujours avec plaisir. Elle était simple, bonne enfant; elle aimait passionnément son mari, et, en général, elle

offrait en elle tout ce qui pouvait donner de l'intérêt. Un jour je fus la voir à l'hôtel de Brionne[1] où elle logeait alors. Elle occupait le rez-de-chaussée et M. Benezech et toute sa famille étaient au premier. Lorsque j'arrivai, je trouvai Mme Murat au moment de monter en voiture pour aller se promener à Villiers (Neuilly) que le premier consul venait de lui donner. Elle était au moment d'accoucher et d'une énorme grosseur. Elle ne comptait plus. On lui recommandait de marcher et, pour obéir à l'ordonnance de Baudelocque, elle allait en voiture jusqu'à Villiers, faisait deux tours d'allées et puis elle revenait à Paris. Elle me proposa d'aller avec elle. J'acceptai et nous partîmes en ayant la précaution de mener Mme Frangeau dans la voiture, car Mme Murat aurait bien pu accoucher en chemin.

C'était une drôle de femme que Mme Frangeau, avec sa robe taillée à la mode de la régence, son petit bonnet monté, ses cheveux retapés et autour de tout cela quelque chose de la mode de 1800. Elle était la favorite de Baudelocque, qui ne la donnait que dans les maisons que lui-même affectionnait. Mme Frangeau savait à quel numéro M. Baudelocque en était pour faciliter l'entrée dans ce monde à ceux qui veulent bêtement souffrir. Elle vous racontait toutes les histoires de la jeunesse, de l'âge mûr, du commencement de la vieillesse de M. Baudelocque, et tout cela avec des notes et des additions que chaque *contage* augmentait de moitié. Qui de nous ne se rappelle

[1] Cette maison n'existe plus. Elle était située dans ce qui formait la cour des Tuileries, précisément en face du guichet du Pont-Royal. Lorsque Mme Murat quitta cette maison pour l'hôtel Thélusson, elle fut occupée par M. et Mme Maret.

Mme Frangeau? Tout ce qui était alors jeune femme et accouchée par Baudelocque avait Mme Frangeau et était pendant six semaines soumise à sa férule. Son souvenir m'est bien présent et je suis certaine que la reine de Naples et la reine de Hollande, la duchesse de Frioul, une foule de jeunes mères à l'époque dont je parle, se rappellent Mme Frangeau aussi bien que moi.

Ce petit voyage de Villiers m'est demeuré dans la mémoire parce que les histoires que nous fit Mme Frangeau égayèrent tellement la route que je craignis un moment que Caroline n'accouchât. Mais elle n'y songeait pas. Elle était bien autrement occupée, malgré ses rires, à manger dix ou douze grosses grappes de raisin de Fontainebleau, avec deux petits pains à la duchesse, qu'on avait mis dans la voiture par ordre de Mme Frangeau. Je n'ai jamais vu un tel appétit.

— Veux-tu manger? me dit-elle en songant enfin qu'elle croquait ses petits pains depuis la barrière à elle seule.

Mais je la refusai. J'étais alors au commencement d'une chose qui se terminait pour elle. Je ne pouvais au contraire rien manger et je vivais dans un état de mal de cœur continuel. Je l'exhortai donc à continuer. En arrivant à Villiers, il n'y avait plus ni pain ni raisin dans le panier. On prit chez le concierge du pain de ferme et des poires. Les vivres étant renouvelés, nous revînmes à Paris après avoir parcouru le parc de Villiers qui était encore charmant malgré l'époque avancée de la saison. Mais il y avait beaucoup d'arbres verts. Sa position est plus abritée que celle du grand Neuilly.

— Le premier consul, en nous donnant cette cam-

pagne, me dit Caroline, a mis la plus généreuse bonté à faire ce cadeau.

— Nous ne sommes pas riches, me dit Mme Murat, et si mon frère ne nous avait pas mis à même de meubler la maison de Villiers et de l'entretenir, nous ne pourrions pas la garder.

Plus tard, lorsque Murat, à son retour d'Italie, revint habiter Paris et en prendre le gouvernement au départ de Junot pour Arras, il n'était déjà plus question d'impossibilité de ce genre pour habiter et meubler l'hôtel de Thélusson.

Après l'explosion de la machine infernale, la France entière montra le plus vif intérêt pour le premier consul. Il est difficile de pouvoir rendre ce concours unanime de témoignages d'affection. De toutes les provinces, de toutes les parties de la république arrivaient les adresses, les vœux et surtout les recommandations, souvent acerbes dans leurs formes, pour que le premier consul prit enfin toutes les mesures pour sa sûreté. Un seul cri exprimait toutes les pensées : *c'est l'intérêt de la France!*

Le soir on allait, même après le spectacle, quand il n'était pas trop tard, chez Mme Bonaparte. C'était là qu'on était heureux de rencontrer le premier consul. Sa conversation, toujours attachante par la profondeur de la pensée jointe à ce tour original que lui donnait son imagination si brillante et si riche, était bien plus intéressante encore dans un moment où l'on savait qu'il devait ne donner passage qu'à des idées dont l'influence était directe. J'avoue que je manquais rarement les dîners du quintidi par cette raison. Quoiqu'il y eût beaucoup de bruit et beaucoup de monde, et par conséquent de mouvement, il était

toujours facile d'entendre le premier consul converser avec tout ce que la France avait alors d'habile et de savant. Les jurisconsultes les plus profonds, les financiers les plus forts, les diplomates les plus fins venaient autour de lui pour l'entendre et semblaient être là plutôt à la leçon que pour faire part de leurs lumières à un jeune homme dont le pâle visage accusait des veilles et des fatigues bien au-dessus des leurs, même depuis leur jeune âge.

C'était surtout à la Malmaison, ou bien à Paris dans le salon de M^me^ Bonaparte, qu'il fallait entendre le premier consul. Mais jamais il ne fut une époque plus intéressante que celle que je viens de décrire, bien imparfaitement sans doute, lorsque je pense au coloris fort et vigoureux qu'il faudrait répandre sur tout ce qui se passait alors, puisque je le fais comparaître devant des yeux qui n'ont pas le même souvenir pour aider à la faiblesse du pinceau. Mais je suis convaincue, et c'est beaucoup pour peindre.

A l'époque de la machine infernale, on sait que le premier consul avait la persuasion que le coup avait été fait par les jacobins, ou plutôt par une classe de misérables usurpant le nom de républicains et ne méritant que celui d'*enragés* que la police leur avait donné. Et dans le fait, on ne vit parmi eux ni Thibaudeau, ni Daunou, ni Grégoire, ni Boissy d'Anglas, ni aucun des républicains d'une opinion bien avouée avant le consulat. Nous avons eu des hommes obscurs, instruments de crimes, souillés de sang, rebut de nos époques fatales de 93 et de 94. Ces hommes, mécontents du retour de l'ordre, ainsi que le préfet de police l'avait dit dans plusieurs rapports faits en fructidor et vendémiaire an IX conspiraient contre un

gouvernement réparateur, sévère dans l'exécution des lois, et sous lequel ils ne pouvaient espérer de voir revenir l'anarchie. Il y avait parmi eux plus d'un Babœuf, et la conspiration du camp de Grenelle se renouvelait tous les jours autour de la personne du premier consul.

Mais lui-même était injuste lorsqu'il disait dans le conseil d'État: « Ce sont les hommes de la révolution qui font tout ce mal, ce sont les septembriseurs. »

Ce pouvait bien être ces hommes de sang qui, sous le nom d'*enragés*, avaient essayé d'entrer dans les souterrains des Tuileries en forçant les grilles, qui avaient *essayé* un assassinat, qui avaient *essayé* même une machine infernale. Mais j'ai toujours pensé, et l'événement est venu me confirmer dans mon opinion, qu'il y avait d'autres mobiles qui les faisaient agir et l'affaire de nivôse le prouve.

Longtemps le premier consul fut impossible à persuader. Je me rappelle qu'un jour à la Malmaison il eut une conversation avec Fouché, Junot, Cambacérès et plusieurs autres personnes, contre lesquelles il soutenait son avis. Déjà à cette époque la police commençait à tenir le fil de cette infamie, et Fouché était bien glorieux. Junot, qui ne l'aimait pas, était de son avis relativement à tout ce qu'il disait sur la machine infernale. Le premier consul discutait sans humeur. Cambacérès lui-même, avec sa figure habituellement aussi jaune que calme, recevait un peu d'émotion de la contradiction soutenue du général Bonaparte. Lui seul était aussi tranquille que si la question agitée n'eût pas intéressé sa vie. Il n'y eut qu'un moment où il finit enfin par se fâcher.

Fouché prétendait avec raison que la Vendée,

quoique pacifiée en apparence, était toujours en feu, que les bandes d'insurgés occupaient toutes les routes et que la Bretagne n'était pas habitable.

— Parbleu, dit le premier consul en colère, vous nous la donnez bonne! Que venez-vous nous parler de la Vendée et de la Bretagne? Comment, vous qui êtes ministre de la police, et qui savez dans quel état est le nord et le midi de la France, vous venez parler de la Vendée comme du point central vers lequel il semble que toute la sollicitude, toute l'attention du gouvernement devraient se porter! Quelles sont les nouvelles de la rive droite du Rhin? Est-ce un Vendéen, ce chef de bande qui a fait un vol de soixante mille francs, à main armée, en germinal dernier, dans l'intérieur de la France, dans le département de l'Ourthe? Est-ce encore de la Vendée, ces hommes qui viennent d'être arrêtés à Châteaudun? Ce sont des déserteurs conduits par une femme habillée en homme. Dans le département du Gard, vous voyez que depuis le mois de germinal jusqu'au 10 nivôse on a arrêté soixante-huit brigands. Dans la Sarre, comment appellerez-vous la bande du brigand Schinderanes? Dans l'Aveyron, dans les Basses-Alpes, vous apprenez tous les jours quelques nouvelles arrestations. Avant-hier encore, qu'est-il arrivé sur la route de Rouen? La route de Rouen à Paris, j'espère que ce n'est pas là un pays perdu! Eh bien, la diligence est attaquée par huit brigands, malgré l'escorte de quatre hommes commandée par un sergent et établie sur l'impériale! Sont-ce là des Vendéens encore?

Le premier consul était presque en colère. Fouché, qui ne se démontait pas facilement, le regardait fort respectueusement sans doute, néanmoins avec une

expression qui m'aurait impatientée si j'avais été à la place du premier consul, ce qui n'était guère possible.

— J'ai l'honneur de vous faire observer, général, dit-il au premier consul, que les brigands qui ont arrêté la diligence de Rouen ne sont pas autre chose que des chouans, qui eux-mêmes ne sont que des Vendéens rhabillés. Lorsque la diligence fut arrêtée, ils commencèrent, avant même de faire feu, par demander les fonds appartenant à la république, et l'on sait que la formule des brigands de l'Ouest n'est pas différente de celle-ci. Chassés, traqués, pour ainsi dire, par le général Bernadotte, ils refluent de notre côté. Mais ce sont des chouans, et je persiste à le dire.

A cette nouvelle assertion répétée avec une expression tout à fait inconvenante, le premier consul s'avança vers Fouché avec une précipitation qui dénotait une vive colère. Il se planta devant lui et, se croisant les bras :

— Et moi je vous répète aussi, citoyen ministre de la police générale, que vous vous trompez, ou plutôt que vous voulez faire croire que vous vous trompez.

Dans ce moment M^me^ Bonaparte, qui aimait tendrement Fouché et qui lui portait un profond intérêt, ce qu'il reconnaissait à sa manière, s'avança derrière Bonaparte et passa sa main dans son bras. Le premier consul dégagea doucement son bras de la pression de celui de sa femme et lui dit sans humeur, mais assez péremptoirement :

— Je t'en prie, Joséphine, laisse-moi tranquille lorsque je parle d'affaires sérieuses.

Je n'oublierai jamais la figure décontenancée de M^me^ Bonaparte. Elle retourna tranquillement à sa

place, sans avoir seulement la pensée de répondre.

— Oui, citoyen ministre, reprit le premier consul, je vous le répète bien clairement, vous vous trompez lorsque vous prétendez que le poison domestique dont la république est malheureusement atteinte a pour cause une autre origine que cette vaste conspiration de brigandage et de crimes, ourdie par une troupe de misérables, qui ne sont d'aucun parti et qui déshonoreraient celui auquel on les attacherait, mais qui depuis quinze ans, toujours prêts à vendre leurs bras, sont attentifs au moindre trouble pour l'accroître et en profiter. Croyez-vous que les hommes qui ont égorgé aux 2 et 3 septembre, ceux qui exécutaient à Nantes les mariages républicains et qui liaient dos à dos une jeune fille de quinze ans avec un jeune homme de vingt, en faisant les plus infâmes réflexions; ceux qui ont comblé les glacières d'Avignon avec des cadavres, les assassins des prisonniers de Versailles; les misérables qui ont vécu pendant deux ans les pieds dans le sang jusqu'au-dessus de la cheville, en signant les arrêts de mort de vieillards de quatre-vingt-dix ans, comme l'abbesse de Montmartre[1], ou de jeunes victimes de seize ans, comme les jeunes filles de Verdun? Croyez-vous, monsieur

[1] C'était Mme de Montmorency. Elle était tellement courbée par l'âge que le bourreau fut obligé de la redresser, ou plutôt de la *casser*, pour l'exécuter. L'infortunée était sourde et aveugle. Lorsqu'elle fut interrogée, comme elle n'entendait qu'à l'aide d'un cornet qu'on lui avait ôté, Fouquier-Tinville fut obligé de crier très haut. Malgré cela comme elle n'entendait pas, elle fut condamnée pour avoir *conspiré sourdement*. Lorsqu'elle fut dans la charrette et que l'air frappa son visage, elle chanta le *Salve regina* à demi-voix. Elle se croyait délivrée!

— et le premier consul avança de deux pas vers Fouché — croyez-vous que ces hommes-là aimaient la liberté, la république? Pouvez-vous me répondre oui? Si vous le faisiez, je vous dirais NON, MOI. Je vous dirais que ce sont des hommes voulant de la licence, des hommes qui, la veille du jour où ils massacraient comme je viens de le dire, n'avaient pas de quoi payer un pain et vivaient dans l'opulence six mois après, parce qu'ils n'avaient nul remords de porter la chemise de celui qu'ils avaient égorgé et de dormir dans son lit. Vous me direz peut-être que parmi ces hommes on en a vu se retirer pauvres et sans bien? Peut-être cela est-il possible, mais la plupart d'entre eux ont longtemps mangé du pain trempé de sang. Je sais ce que je sais, ajouta-t-il en secouant la tête.

Fouché était plus pâle qu'à son ordinaire et l'on voyait que depuis longtemps il voulait répondre au premier consul. Lorsque Napoléon se fut retourné vers le feu et qu'il se mit à tisonner, selon son habitude, Fouché dit d'une voix évidemment altérée par la colère, bien que sa parole fût posée:

— Mais, général, vous me permettrez de vous dire que toutes les horreurs qui ont ensanglanté la révolution n'ont pas été commises par les *jacobins*, comme vous les appelez. On voit bien que vous n'avez pas assisté aux tragédies de Tarascon, de Beaucaire, de Marseille et de tant d'autres villes du Midi, théâtres des hauts faits des compagnies de Jésus et de leurs collègues, enfin des assassinats royalistes.

Le premier consul était encore courbé et occupé à tourmenter un pauvre tison. A ce mot de Fouché il

se releva avec précipitation et, se retournant aussi vivement, il fut aussitôt près du ministre.

— Eh ! pardieu, que venez-vous me conter là ? Vous me donnez gain de cause. C'est ce que je vous dis depuis une heure. Ces monstres à figure humaine qui retroussent les manches de leurs chemises, quand ils en ont, pour aller couper des têtes ou jeter les gens à l'eau, les jetteraient dans le feu d'un bûcher de l'inquisition d'Espagne, si le grand inquisiteur les payait mieux que leurs brigandages. Parbleu, je le sais bien, qu'il y a eu des assassinats royalistes ! Je pourrais dire que ceux-là étaient des représailles et que les glacières d'Avignon, le massacre de plusieurs individus que j'ai moi-même particulièrement connus, quoique bien jeune alors, et dont je puis garantir la moralité pouvaient excuser ceux qui arrivaient après. Mais je ne le dirai pas. Rien ne peut autoriser la cruauté, rien ne peut légitimer le crime. Notre belle révolution n'est point mère de ces infamies. Toutes les horreurs de 93 ne pourront jamais ternir sa robe éclatante de blancheur, lorsque, conduite par la liberté, ou plutôt la tenant par la main comme une sœur, elle nous vint délivrer en 89 de notre dur esclavage. Les gens de mauvaise foi et qui n'aiment pas la révolution pourront seuls au reste confondre les époques et les temps. Il est impossible de ne pas faire la part de chacun. Mais il n'en est qu'une *seule* pour les égorgeurs et les verseurs de sang. Réprobation sur eux ! La France ne veut plus de ce régime-là et l'anarchie est décidément en horreur. Il faut mettre un terme aux brigandages qui désolent l'intérieur de la république. C'est un rejeton des fatales époques. La liberté publique est menacée et même

déjà attaquée dans ses plus précieuses garanties. Chaque membre de la grande famille de la société est à chaque instant frappé dans ses moyens d'existence. La sûreté n'est plus qu'un mot et l'être le plus inoffensif ne sait en se couchant si le lendemain il déjeunera dans sa maison. Voyez ce bon Clément de Ris[1]. Et tout cela se passe sous le régime d'un gouvernement qui *veut* le calme et le retour de l'ordre ! Il faut que cela finisse ! Je sais bien que le Directoire a préparé ces tristes héritages, par la détestable organisation de ses provinces, surtout après la première pacification de la Vendée. Mais on ne répare pas le mal en le rejetant sur les autres. Voilà maintenant que les misérables, non contents de s'attaquer à moi, veulent faire sauter tout un quartier de Paris. Si la sentinelle de l'Opéra n'avait pas éloigné le tonneau, trois mille personnes étaient mutilées, assassinées, parce que des monstres en veulent à ma vie. Je le répète, il faut que cela finisse ! Ce n'est pas au moment où la république partout victorieuse dicte des lois à ses ennemis au sein même de leurs pays, qu'elle se laissera meurtrir sous les coups de quelques scélérats obscurs prenant comme par dérision une couleur politique. Ce n'est pas dans de telles âmes qu'il y a place pour un sentiment aussi noble que celui de l'amour de la patrie. Comme ils volent les diligences et les receveurs des contributions, parce qu'ils ont toujours une caisse bien garnie, ces coquins-là disent qu'ils font la guerre au gouvernement. Cela fait pitié.

[1] Nous verrons une étrange clarté luire sur cette histoire de Clément de Ris.

— Citoyen consul, répondit Fouché, je ne puis que répéter ici ce que j'ai eu l'honneur de vous dire plusieurs fois, depuis le 3 nivôse. J'ai exprimé ma pensée intime, lorsque j'ai dit que ce forfait exécrable n'avait pu être commis que par des ennemis non pas de la république, non pas de votre personne, mais des hommes. La Convention a été attaquée par eux à main armée au 13 vendémiaire. Ils ont été en conspiration permanente contre le Directoire, non pas qu'il fût plus mauvais gouvernement pour eux que l'eût été celui de la Convention ou bien des comités, mais parce qu'ils sont ennemis *de tout* gouvernement. Je sais bien la vérité de tout cela, citoyen consul, et la place que j'occupe me met à même, bien plus qu'un autre, de connaître toutes ces iniquités. Mais tout en convenant avec vous que quelques centaines de bandits sont répandus sur la surface de notre belle France, pour y faire le mal que nous leur voyons commettre, je dis que l'enfer qui vomit ces démons-là n'est pas 93.

Le premier consul leva les épaules.

— Et *le Militaire et le Turc?* La plume qui a écrit ce beau morceau est-elle dirigée par l'Angleterre ou par tout ce qu'il y a de plus enragé en opinion démagogique?

— Voilà précisément ce qui vient à l'appui de mon assertion, citoyen consul, *Metge*, l'auteur du libelle que vous venez de nommer, est un de ces hommes qui se montrent à toutes les grandes époques. Il ressemble à ces claqueurs en chef, connus pour faire réussir ou tomber une pièce nouvelle. On les prend à la solde de tel auteur pour un soir et de tel autre pour le lendemain. Ces deux auteurs sont ennemis,

cela importe peu au claqueur. Il en est de même de ces hommes de l'espèce de Metge. Vous êtes dans une sphère, citoyen consul, de laquelle vous n'apercevez aucune de nos misères politiques. Vous ne voyez rien du *dégoûtant* — je puis dire le mot — de l'arrangement qu'il faut faire pour que toutes ces matières fétides ne sentent pas trop mauvais. Vous n'avez jamais eu besoin de vous servir de Metge, et Metge ne vous aime pas parce qu'il sait bien qu'avec vous il ne peut espérer que la prison. Aussi a-t-il ouvert de grandes oreilles aux premières paroles, ainsi que les mains pour recevoir les belles guinées bien dorées qui lui ont été remises pour qu'il taillât sa plume afin de produire le beau chef-d'œuvre *du Turc et du Militaire français*.

— Allons, vous voilà encore avec votre *comite anglais !* Certes, je n'aime pas l'Angleterre, c'est-à-dire son cabinet, mais je crois que vous êtes aussi par trop injuste pour lui.

— Citoyen consul, je ne suis plus assez jeune pour me laisser emporter par le feu de la prévention. Je raisonne d'après des faits. Il y a longtemps que je connais Metge et que je puis résumer mes soupçons et mes doutes. Metge n'a aucun moyen d'existence et cependant il fait de la dépense, et une dépense journalière assez considérable qu'il paie toujours comptant. Où prend-il cet argent? Il faut bien qu'il soit à la solde des ennemis de la république.

— Mais n'existe-t-il donc que l'Angleterre qui puisse donner de l'argent pour troubler la tranquillité de l'État? Vous avez vu que les soupçons ont été fortement éveillés sur Félix Lepelletier et sur Antonnelle. Metge n'a-t-il pas fréquenté ces hommes-là? N'est-il

pas connu aujourd'hui que toute l'affaire de Ceracchi, Diana, Demerville, Aréna, n'était pas étrangère à ce Metge? Il paraît même que le stylet qu'il portait devait me servir dans l'occasion, si je me trouvais dans son chemin. C'est un vigoureux compère, au reste, que ce Metge. Il paraît qu'il s'est défendu comme un lion. Où donc fut-il pris?

— Au passage Feydeau. Il était fort tard. Les hommes de la police chargés de le suivre l'arrêtèrent d'abord au nom de la loi, sans s'assurer immédiatement de ses mains. Il eut le temps de saisir un stylet qu'il portait toujours et de frapper l'officier de police. Il lui porta plusieurs coups très violemment qui heureusement ne le blessèrent qu'à la main et au poignet. Une chose assez remarquable, c'est qu'il ne couchait pas deux nuits de suite dans le même endroit depuis plus de quatre mois. Il travaillait à Montmartre, dans une petite chambre. C'était là qu'il composait les mauvais pamphlets qu'on lui payait bénévolement bien au-dessus de ce qu'ils valaient.

Dans le même moment entrèrent deux tribuns. Le premier consul les accueillit avec une bonne grâce tout à fait remarquable. La conversation continua sur le même ton. L'un des deux tribuns était Duveyrier. Le premier consul parla avec lui d'un rapport qu'il devait faire au tribunat, quelques jours après, relatif à l'établissement des tribunaux criminels spéciaux. Ces tribunaux étaient particulièrement destinés à punir immédiatement tous les voleurs et les brigands qui désolaient les routes de la république et qui venaient enfin troubler la tranquillité intérieure des villes. Le premier consul reparla de nouveau sur cet objet et fut admirable dans son discours. C'était

dans de pareils moments qu'il fallait et le voir et l'entendre. Il y avait alors en lui un feu qui s'épanchait en vivifiant tout ce qui était autour de lui. Je ne l'avais jamais vu sous ce jour lumineux. J'en étais plus qu'étonnée. Il me faisait un effet tout à la fois entraînant, comme charme d'attrait, et vivement agitant, comme éloquence unique, par sa concision concluante et parfaitement persuasive.

M. Portalis arriva ensuite. Le premier consul fut à lui et, lui prenant la main, il le conduisit pour ainsi dire jusqu'auprès de M^me^ Bonaparte. Il avait pour lui une profonde estime. Portalis n'avait pas, à cette époque, la triste infirmité de la cécité. Il voyait déjà péniblement, mais cependant il n'avait pas besoin de guide. Le premier consul lui parla, aussitôt qu'il fut entré, du discours préliminaire du Code. C'était M. Portalis qui était chargé de le faire.

— Vous êtes paresseux, citoyen Portalis, lui dit en riant le premier consul, mais il faut vous hâter. Voilà tout le monde qui crie après nous pour ce Code. Il faut aller vite en besogne.

— Ah! général, répondit le digne homme, en riant à son tour, vous croyez donc que tout le monde a votre don de féerie? Vous avez été doué en naissant, vous, mais nous autres, pauvres humains, il nous faut aller tout doucement dans notre route. Et puis, savez-vous, général, que notre Code n'est commencé que depuis un an? Savez-vous que c'est un immense monument à élever dans une nation, qu'un Code de lois? Vous y avez travaillé comme nous et vous savez que c'est un écheveau difficile à débrouiller.

— Oui, sans doute; oui, sans doute, répondit le premier consul, mais il faut marcher, répétait-il tou-

jours, il faut marcher. Le discours préliminaire est-il prêt ?

— Le premier consul est bien sûr que je ferai toujours non seulement mon devoir, mais plus que mon devoir, pour seconder ses nobles et grands projets, ayant pour but le bonheur de la France, répondit Portalis. Le discours est fait.

— Ah ! vous êtes un excellent et bon Français ! dit le premier consul. A la bonne heure ! Parlez-moi de gens comme vous et comme ce brave Duveyrier. Je suis heureux quand je vois des hommes comme vous autour de moi. Etant ainsi secondé, je ne puis que bien faire.

Cette conversation fut la première de ce genre que j'entendis tenir au premier consul après mon mariage. Elle me frappa d'autant plus que, dans la position où il était, cette liberté d'esprit pour raisonner de vie et de mort, quand il s'agissait de lui-même, me parut admirable. Cependant, quoique je fusse bien frappée de tout ce qui s'était dit dans cette soirée, je n'aurais pas pu rappeler ainsi jusqu'aux moindres mots du premier consul et de Fouché, si je n'avais trouvé cette conversation écrite par mon mari, dans les papiers que j'ai conservés de lui. Il en est encore d'autres aussi curieuses que celle-ci et faisant encore mieux paraître dans leur vrai jour les différents interlocuteurs.

CHAPITRE IX

Lions nés à Paris le jour anniversaire du 18 brumaire. — Les déjeuners de femmes aux Tuileries. — Mme de Vaines. — La lionne en couche, et visite à la ménagerie avec Mme Bonaparte. — Le premier consul venant nous rejoindre au Jardin des Plantes. — Marengo, l'aîné des lions. — Bonaparte et le cornac Félix. — Le menteur pris sur le fait et les crocodiles du Bosphore. — Souvenirs d'Égypte, racontés par le premier consul. — Les psylles et les serpents.

Les événements importants dont je viens de parler m'ont fait oublier plusieurs anecdotes et quelques faits, non seulement arrivés dans le mois de brumaire, mais le jour même de l'anniversaire du 18. L'un d'eux fut l'accouchement de la lionne du Jardin des Plantes, qui mit bas trois petits, vivants et à terme[1] C'était une chose intéressante, surtout pour les naturalistes, qui jusqu'alors n'avaient pas pu observer ce qui était relatif à la portée et en général à tout ce qui tient à la gestation des animaux tels que la lionne et la tigresse. Une lionne avait mis bas, à ce qu'on prétend, à Londres, dans la ménagerie de la Tour : mais soit que les observations eussent été mal faites, soit que la bête ne fût pas à terme, on ne savait rien.

[1] Puisque nous en sommes sur l'article des bêtes se *naturalisant,* je dirai que les premiers singes qui soient nés en France ont vu le jour dans un petit boudoir demi-rond et tout doré, qui se voit du quai et se trouve dans l'hôtel Labriffe.

J'étais engagée à déjeuner chez M^me^ Bonaparte aux Tuileries. C'était une habitude charmante, selon moi, que celle d'inviter ainsi de jeunes femmes, trop timides encore pour être aimables dans un salon au milieu d'hommes trop supérieurs pour ne pas leur imposer fortement. En causant avec M^me^ Bonaparte pendant le déjeuner, repas toujours sans aucune cérémonie, de modes, de spectacles, de petits intérêts de société, ces jeunes femmes s'enhardissaient et devenaient bien moins *tapisserie* pour le salon du premier consul lorsqu'il venait y chercher quelque distraction. M^me^ Bonaparte faisait les honneurs de ce déjeuner avec une grâce charmante. Nous étions ordinairement cinq ou six, et toutes du même âge, — excepté pourtant la maîtresse du logis. — A la Malmaison c'était différent. On était quelquefois douze ou quinze femmes à ce déjeuner, servi dans un petit salon rond donnant sur la cour et que je vois encore, quoiqu'il y ait seize ans que je n'y sois entrée.

Un jour que j'étais allée déjeuner aux Tuileries chez M^me^ Bonaparte, j'y trouvai M^me^ de Vaines, qui était fort en faveur auprès du premier consul et de M^me^ Bonaparte, et une autre personne dont j'ai oublié le nom, mais c'était une femme. Jamais il n'y avait d'hommes à ces repas du matin. Le premier consul le défendait positivement. M^me^ Bonaparte nous dit qu'elle allait faire une visite de *femme* en couche, et nous demanda si nous voulions aller avec elle. Nous acceptâmes, en lui demandant à notre tour qui nous allions voir. Elle dit que c'était une personne qui pourrait nous manger, mais que dans ce moment elle avait l'humeur douce. Enfin c'était la lionne du Jardin des Plantes que nous allions visiter. Le pre-

mier consul, à qui Mme Bonaparte fit savoir où elle allait, promit de s'y rendre s'il avait le temps; il y avait déjà été.

La lionne se portait fort bien. Elle avait *l'humeur languissante* comme nous l'avait dit Mme Bonaparte. *Félix Cassal*, son gardien, entra dans sa cage, prit les petits pendant qu'ils tetaient et la pauvre bête ne fit même pas un mouvement. Elle paraissait l'aimer et le prouvait en tournant sur lui des yeux fort doux et fort bien portants cependant. Elle était étendue dans sa cage sur une bonne litière, avec des tapis grossiers, mais bien épais, dans lesquels ses petits eux-mêmes étaient aussi chaudement que dans le plus beau des déserts d'Afrique et, en disant le plus beau, j'entends le plus chaud. Je ne sais pas si l'appartement qu'elle occupait était son appartement habituel. Je ne l'avais pas encore vue.

Mme Bonaparte prit un des petits. Alors, la lionne commença à gronder. Félix lui parla et tout aussitôt elle le regarda, mais son œil était plus animé. Il se reporta sur le champ sur Mme Bonaparte et recommença le même grondement. Elle eut peur.

— Oh ! ne craignez rien, dit Félix. Elle est derrière une bonne grille. Et puis elle n'est pas bien forte à présent, elle ne ferait pas grand mal.

— Oh ! dit Mme Bonaparte, je vous dispense de lui faire essayer ses forces. Il y en aurait bien assez pour me faire repentir d'avoir caressé son fils.

Ce Cassal était à sa manière un homme extraordinaire. Il contait des choses tellement étonnantes, qu'il prétendait avoir vues dans ses voyages, qu'il était impossible d'y croire. Cependant comme il avait en effet beaucoup voyagé et, par conséquent, beaucoup

recueilli d'observations, même les plus ordinaires, sur les pays qu'il avait parcourus, il était toujours intéressant à entendre. Tout ce qu'il disait ensuite n'était pas mensonge, si tout n'était pas vérité, et l'on trouvait à s'amuser et à s'instruire en l'écoutant.

Il avait acheté lui-même la lionne qui venait de mettre bas à des Arabes, qui l'avaient prise dans les environs de Constantine. La bête avait six ans et demi, à ce qu'il nous dit, au moment de son accouchement. Elle a porté cent jours. Comme elle était pleine et que, un enfant lui ayant jeté une pierre qui la blessa à l'œil, elle se mit dans une telle colère qu'elle avorta et que ce fut immédiatement après qu'elle redevint pleine, on ne peut mettre la chose en doute. Voilà encore un démenti donné à Pline et à M. de Buffon. Le dernier prétend, je crois, que la lionne porte six et huit mois.

Elle ressentit les premières douleurs dans la soirée du 18 brumaire. Elle commença par mettre bas un de ses petits, puis les deux autres vinrent de deux heures en deux heures. Félix Cassal nomma le premier venu Marengo.

— N'ai-je pas été un bon parrain? dit-il à M^me^ Bonaparte.

Il prit un des petits lionceaux et me le fit aussi toucher. La lionne s'était retournée et paraissait n'y plus penser. Tout à coup elle se releva de toute sa hauteur et fit un *miaulis* à faire trembler les voûtes de la chambre. Félix lui parla et tint lui-même le petit, en me disant de n'avoir nulle crainte. Je regardai alors plus attentivement le jeune lion. Il ressemblait plutôt à un petit tigre. Son poil était rous-

sâtre et taché par intervalle de larges points noirs; sa queue, ainsi que celles de ses frères, était longue, rousse, noire, et pas mal semblable à un petit serpent, parce que les anneaux noirs se dessinaient sur le pelage roux comme les anneaux d'un serpent sur sa peau. Félix nous dit que le premier consul, le jour où il était venu voir la lionne, l'avait caressée et qu'elle même l'avait fort bien reçu.

— Il s'est informé de l'heure de ses couches, nous dit Félix, de sa nourriture, de ce qu'elle buvait surtout; et le général qui était avec lui m'a donné une belle pièce jaune pour que la lionne boive à la santé de la république. J'ai obéi à l'ordre. Oh! il pense à tout, le citoyen consul!

Tandis qu'il parlait je songeais à la destinée de cet homme étonnant qui réunissait autour de ses propres merveilles les choses les plus extraordinaires de son époque. Sans doute, il ne lui était pas indifférent que cette lionne eût mis bas précisément le jour anniversaire du 18 brumaire, et je suis sûre aussi qu'il aurait voulu que les lionceaux vécussent.

Du reste, la lionne était fort bonne pour messieurs ses enfants. Elle prenait ses petits, les léchait continuellement avec une langue large d'un demi-pied; elle leur parlait, les apaisait comme le peut faire une nourrice lorsque les miaulements des nouveau-nés lui indiquaient qu'ils souffraient; et puis lorsque le soleil ou le vent la gênait ainsi qu'eux, et qu'elle voulait les changer de place, elle les prenait dans sa gueule, absolument comme une chatte prend ses petits lorsqu'ils ne voient pas encore clair. Quant aux lionceaux, ils avaient leurs yeux très bien ouverts; leur taille pouvait avoir, autant que j'ai pu en juger, car

il ne me plaisait pas de tenir trop longtemps ce roi des forêts dans mes mains, de neuf à dix pouces à peu près.

Le premier consul vint avant que nous fussions parties. Il était à cheval. Aussitôt que Félix le vit, il se hâta de lui donner le bulletin de la lionne, comme il aurait pu le faire pour une femme en couches. Mme Frangeau n'aurait pas mieux fait. Il l'assura également que la lionne avait bu à sa santé et qu'elle s'en trouvait à merveille. Napoléon caressa la lionne et causa avec Félix sur toutes ses bêtes avec une aisance aussi grande, une connaissance de tout ce qui regardait leur hygiène et leur conduite, qu'en vérité on aurait pu croire qu'il avait fait de cette partie du savoir une étude particulière.

Félix, en se voyant si bien encouragé, se mit à raconter l'une de ses plus belles histoires; mais comme il était au plus étonnant, comme il le disait, Napoléon lui dit en lui frappant sur la tête :

— Félix, tu mens, mon garçon, il n'y a pas de crocodiles dans l'endroit que tu désignes, et il n'y en a jamais eu. Mais c'est égal; continue toujours ton histoire.

C'était plus aisé à dire qu'à faire; le pauvre Félix fut tellement déconcerté par l'apostrophe du premier consul que jamais il ne put reprendre le fil de son aventure.

— Eh bien! ce sera pour un autre jour, lui dit Napoléon avec bonté. Seulement tu te rappelleras que les crocodiles ne mangent pas ceux qui se baignent dans le Bosphore. Autrement il aurait été bien plus facile de faire mourir Léandre de cette façon que de le noyer, parce qu'il n'avait pas de barque, le pauvre garçon.

Nous nous promenâmes dans ce beau jardin, dans les belles serres qu'il renferme. Elles n'étaient pas alors ce qu'elles sont aujourd'hui. Mais cependant le Jardin des Plantes était dès lors le plus complet établissement de ce genre qui fût en Europe. Celui de Madrid était plus riche en minéraux, celui de Lisbonne, en quelques objets du même genre qui n'existaient pas autre part, mais le nôtre avait seul cette concordance générale qui depuis a fait de notre Muséum d'histoire naturelle un lieu unique pour y venir étudier la science. Napoléon nous dit ce même jour :

— Je veux que cet endroit soit le lieu le plus attrayant pour les étrangers savants qui seront à Paris. Je veux qu'ils y viennent pour voir et admirer un peuple dans son amour pour la science et pour les arts. Le Muséum d'histoire naturelle doit être ce que sera aussi le Muséum des tableaux et des statues, ainsi que celui des monuments antiques. Paris doit être la première ville du monde : si Dieu m'accorde une assez longue vie, je veux qu'il devienne la capitale de l'univers par l'ascendant de la science et du pouvoir. Nos peintres sont déjà les premiers, les seuls de l'Europe : excepté Canova et Appiani, l'Italie ne peut pas se vanter, comme nous, de posséder autant de grands talents en peinture et en sculpture. Leurs poètes ne valent pas non plus les nôtres et Cesarotti et Alfieri ne peuvent pas le disputer à nos jeunes écrivains[1]. Enfin, je suis fort orgueilleux de ma

[1] Napoléon n'aimait pas Alfieri, et cette âcreté dans son jugement est tout à fait partiale. Il ne faut pas la prendre pour guide. J'ai eu souvent des discussions avec Napoléon à cet égard, entre autres sur l'*Agamennon* de Lemercier et sur celui d'Alfieri La chose fut drôle, car il n'aimait ni l'un ni l'autre.

patrie, poursuivit-il, et je veux qu'elle-même n'oublie jamais ce qu'elle vaut et peut valoir.

Nous allâmes visiter le Cabinet d'histoire naturelle. Le premier consul, en remarquant la longueur d'un serpent de l'île de Java, qui est posé là comme un ruban sur l'une des corniches, nous parla des serpents de l'Égypte et puis des *psylles*. Il plaisantait beaucoup sur Denon qui avait voulu savoir quel goût avaient ces bêtes-là — non pas les *psylles*, mais les serpents. Junot prétendait que celui qu'il mangea lors de son initiation, s'accrocha à son menton et ne voulut pas lâcher prise, sa queue ayant fait cinq ou six tours après ce menton qui, dans le fait, était démesurément long. En parlant serpents, le premier consul nous raconta, ce même jour, en nous promenant dans les allées dépouillées de feuilles du Jardin des Plantes, une petite histoire assez drôle qui était arrivée dans sa propre maison, au Caire Junot me l'a répétée depuis beaucoup plus en détail.

Un matin, étant à déjeuner, on vint à parler de serpents et des psylles. Le général en chef dit qu'il ne croyait qu'aux serpents.

— Je crois bien, ajouta-t-il, qu'il y a des charlatans en Égypte comme partout ailleurs. Les psylles ont même plus de facilité à exercer ici leur talent de jongleurs que nos hommes à baguette de coudrier n'en ont en France pour trouver un ruisseau et, lorsqu'un psylle dit qu'il va manger un serpent, je crois qu'il trouve plus de badauds encore que l'autre n'en attraperait sur le Pont-Neuf.

— Je vous assure, mon général, lui dit Junot, que j'ai vu faire à ces hommes-là des choses inconcevables. Croyez que je ne suis pas plus crédule qu'un

autre. J'ai vu, entre autres, le chef de ces animaux-là faire des actions inimaginables.

— Qui? le chef des serpents! dit le général en chef.

— Non, mon général, répondit Junot, le chef des psylles. Vous pouvez me railler, mais je vous réponds qu'il vous étonnerait si vous le voyiez opérer.

— Je te dis que ce sont des charlatans et pas autre chose. Tiens! tu vas en avoir la preuve. Allez sur le champ chez le chef des psylles, dit-il à un domestique interprète, qu'il vienne avec deux de ses gens.

Le chef des psylles accourut à l'instant même. Aussitôt qu'il fut arrivé, le général en chef lui dit par le moyen du truchement :

— Il y a un serpent dans cette maison; trouve-le, et tu auras deux sequins (12 francs)[1] pour toi et autant pour tes gens.

Le psylle se prosterna et demanda deux baquets remplis d'eau. Lorsqu'ils furent devant lui, il se déshabilla en entier et demeura nu comme à l'heure de sa naissance. Puis il remplit sa bouche d'eau, se coucha à plat ventre et, se mettant à ramper comme le reptile qu'il cherchait, il lançait en même temps, en serrant les dents, l'eau dont sa bouche était remplie, ce qui imitait le sifflement du serpent. Lorsqu'il eut ainsi parcouru le rez-de-chaussée de la maison, il vint, tout nu, tout sale et tout crotté qu'il était, après avoir balayé avec son ventre toute une partie de la maison et, se plaçant devant le général en chef, il lui dit en riant comme un vrai sauvage :

[1] Le sequin *zemeraboub* du Caire vaut 180 parats, ou 6 francs 40 centimes.

— Mafiche... mafiche[1]...

Ce qui signifie : « Il n'y en a pas. »

Le général en chef se mit à rire aussi et dit :

— Comment, diable! est-ce que cet imbécile-là aurait en effet quelque raison de faire le savant?

Il recommanda à l'interprète de bien expliquer au psylle que l'on avait vu le serpent.

— Oh! je le sais bien, répondit le psylle : je l'ai senti en entrant dans la maison.

— Nous y voilà, dit le général en chef. Voilà la comédie qui commence. Eh bien! cherche-le, ton serpent et, si tu le trouves, je te donne deux sequins de plus.

Voilà le psylle se remettant sur son ventre et inondant la maison de son eau. Il grimpa, en faisant la même manœuvre, un escalier qui menait à un étage supérieur dans lequel logeait Bourrienne. Il y avait un long corridor fort obscur sur lequel ouvraient plusieurs chambres. Ce corridor n'était éclairé que par une lucarne qui donnait sur la campagne. Au bas de cette lucarne était une fontaine que les domestiques avaient placée dans cet endroit comme étant le lieu le plus frais de la maison. La lucarne, qui servait de fenêtre, était assez grande pour que l'on pût, d'une extrémité du corridor, distinguer l'azur parfait de ce beau ciel d'Égypte constamment bleu.

En arrivant sur le palier de ce corridor, le psylle s'arrêta et parut ému. Il était suivi de tout une troupe de curieux qui entouraient le général en chef. Quant à lui, il ne perdait pas le psylle de vue et était bien

[1] J'écris peut-être mal le mot, mais je ne suis pas forcée de connaître l'orthographe arabe.

décidé à le prendre sur le fait s'il osait tenter un jonglerie. Lorsqu'il le vit frémir et fermer les yeux :

— Voilà ton homme qui entre dans son rôle, dit-il à Junot.

En effet, le psylle était dans un état vraiment extraordinaire. Il était habituellement pâle, comme toutes ces peaux basanées ; mais il le devenait visiblement à chaque moment. Il redemanda de l'eau, s'en lava tout le corps, la relança de plus belle en sifflant, mais cette fois d'une manière particulière. Il regarda des deux côtés du palier, le corridor étant partagé en deux : puis il fit un geste de la main pour recommander le silence et se mit à ramper dans le corridor à droite, qui était la partie la plus sombre. Quand il eut fait, non pas quelques pas, mais quelques rampades, il dit tout bas, après avoir jeté une bouffée d'eau :

— Il est là !

— Je serais charmé d'avoir le plaisir de lui faire les honneurs de l'hospitalité, dit le général en chef. Mais, mon ami, je crois que tu te moques de nous. Savez-vous que cet animal, avec ses chansons en sifflets, nous mystifie complètement depuis une heure, en nous faisant courir sans parapluie après son serpent imaginaire ?

Le psylle allait toujours son train, rampant et sifflant. Tout à coup on vit se dessiner sur ce pur azur qui paraissait à travers la lucarne donnant sur la campagne, un corps noir et rond comme une branche d'arbre. A sa vue, le psylle redoubla les immersions sifflantes, auxquelles le serpent — car c'était un beau serpent, point postiche, bien vivant, de six pieds de longueur environ — répondit en vrai con-

frère. Il déroula ses longs anneaux qui entouraient la fontaine et s'avança vers le psylle en sifflant à son tour, mais d'une manière bien autrement aiguë. Junot m'a dit que les yeux du serpent brillaient, dans le fond de ce corridor sombre, d'un feu presque sanglant. Il se glissa le long de la fontaine et s'arrêta. Puis on entendit un petit bruit, c'était le reptile qui se levait. Le psylle ne pouvait pas se lever, parce qu'il n'avait pas de queue; mais il se dressa à moitié, et ses deux acolytes l'imitèrent. Alors il fit un mouvement. Le serpent s'élança sur lui. Le psylle, qui attendait, à ce qu'il paraît, que le serpent l'attaquât, le saisit au moment même avec une adresse toute particulière et, ce qui est peu facile à comprendre, il le prit d'une seule main en le serrant au-dessous de la mâchoire, avec une telle force, que le serpent fut contraint de l'ouvrir. Alors le psylle lui cracha dans la gueule. Cela seul fut, pour ainsi dire, d'un effet magique. Le reptile parut frappé de mort. Le psylle lui fit ensuite je ne sais quelle opération pour ôter de ses dents, ou plutôt de ses gencives, le venin renfermé dans de petites vésicules; puis il prit le serpent, joua avec lui, le mit autour de son cou, le fit danser et finit par le manger tout vivant.

— Eh bien! mon général, qu'avez-vous à dire de cette aventure? demanda Junot au général en chef.

— Que veux-tu que je réponde à un effet du hasard? Ton psylle est un heureux charlatan, voilà tout.

CHAPITRE X

Étude d'hommes nouveaux. — Mes dîners. — Conseils du premier consul et rapprochements dans la société. — Les jours des consuls. — La maison de Cambacérès. — M. d'Aigrefeuille et M. Monvel. — Un dîner chez Cambacérès et les merles corses. — Les gastronomes dans l'exercice de leurs fonctions. — Les solliciteurs chez le second consul. — M^lle^ de Mont-Ferrier et M. Bastarrèche. — La *Belle et la Bête*. — Mot de Bonaparte. — *La cour* du second consul et promenade au Palais-Royal. — Le futur et la dinde aux truffes. — M. de Souza et sa perruque. — Le diplomate en enfant de chœur. — Scène de comédie chez Cambacérès. — Le général Mortier et sa famille. — Les deux frères de Berthier.

Les Mémoires contemporains ne sont autre chose que de nombreuses galeries, dans lesquelles se trouvent, d'un côté, beaucoup de portraits et, dans l'autre partie, des fenêtres ouvertes sur le temps passé. Celui qui construit ces galeries, qui les orne, doit donc être bien attentif à faire ses personnages ressemblants, à multiplier les portraits et à ouvrir le plus de fenêtres qu'il peut sur le théâtre où se jouaient les événements qu'il a vus. On rentre ainsi dans la vie. C'est quelquefois, souvent même, sans plaisir et surtout sans bonheur, mais ce n'est jamais sans curiosité.

Pendant les trois mois qui suivirent mon mariage, il ne se passait pas un jour sans que Junot me présentât plusieurs de ses amis et une foule de ses connaissances. J'étais habituée à voir beaucoup de monde

chez ma mère. Sa société était nombreuse, mais ici c'était tout autre chose. Lorsque, par exemple, je donnais à dîner, la liste des invités n'était jamais moindre de vingt-huit ou trente personnes et le soir, pendant trois heures, plus de cent figures presque inconnues passaient devant mon fauteuil, avec l'obligation imposée à moi par moi-même de recevoir une politesse. Ma mère, qui vint m'installer dans mes fonctions de maîtresse de maison, trouva que je ne m'en acquittais pas trop mal, « d'autant, me dit-elle, que je ne le conçois guère, car pour ma part je te promets que, comme spectatrice seulement, j'ai bien assez de la vue d'une seule de ces soirées. Je serais malade pendant huit jours, s'il me fallait être à une telle question ».

Pendant quelque temps je fus de l'avis de ma mère. Je souffrais aussi de voir tant de visages différents qui ne m'offraient jamais une expression d'intérêt et puis ce bruit de *vent* dans lequel n'existe aucun son, tout cela me fatiguait. Mais je changeai de sentiment. A peine un mois s'était-il écoulé, à partir du jour où je voulus voir tout ce qui m'entourait sous un aspect brillant, et surtout brillant avec profondeur et non pas seulement en surface, que j'avoue que je fus non seulement contente, mais heureuse du parti que j'avais pris. J'ai l'esprit observateur, quoique je sois fort vive, et c'est pour moi une véritable jouissance que de me mettre à faire le tour de quelqu'un que je vois pour la première fois, non pas par aucune intention maligne — mon caractère n'a rien de méchant — mais par une vive *curiosité*. Cette dénomination conviendrait peut-être mieux à l'esprit d'une femme, m'observera-t-on ? soit ; ce sera comme l'on voudra. Je ne

tiens pas le moins du monde à ces petites choses que je vois mettre à si haut prix ou à si grand'peine. Mon esprit sera curieux et point observateur, si l'on trouve qu'une femme ne doive pas s'aviser d'usurper, pour ce qui la regarde, des noms aussi respectables que celui d'observateur donné à son esprit. Quoi qu'il en soit, je me mis avec un plaisir véritable à la recherche d'une foule de renseignements relatifs à tel ou tel individu qui m'était présenté et dont le nom depuis longtemps frappait mon oreille dans le monde et mes yeux dans les journaux. Junot, à qui je confiai ma nouvelle manière de voir ma position, m'en félicita sincèrement et me promit de m'aider lorsque je serais arrêtée dans mes recherches. J'acceptai et, dès le second mois de mon mariage, je me créai un monde dans ce même monde où je vivais quelquefois fort ennuyée en apparence et véritablement fort divertie. Il existait alors peu de maisons ouvertes dans Paris. Les ministres et les autorités avaient seuls ce privilège, encore n'était-ce que par des réceptions dans le genre de celles du quintidi aux Tuileries que ces maisons se distingaient des autres. Je voulus commencer une réforme, si je puis employer ce mot dans cette occasion et je le dis au premier consul, un jour où il me parlait de son désir de voir la société de Paris plus communicative entre elle et les personnes du gouvernement.

— Eh bien, faites cela et vous serez une aimable petite femme! me dit le général Bonaparte. Vous obtiendrez du succès, si vous le tentez, car vous savez ce que c'est que de tenir un salon. Faites voir au citoyen Cambacérès qu'il ne suffit pas seulement pour cela de donner à dîner.

Le consul Cambacérès avait pris deux jours dans la semaine pour recevoir, le mardi et le samedi. Le troisième consul avait aussi deux jours. Je ne me rappelle plus lesquels. Quant à Cambacérès, l'ouverture de sa maison fit grand bruit et longtemps elle eut une réputation qui a pu être méritée pendant les premiers six mois de l'an IX, mais qui devint ensuite fort usurpée. A cette époque, il n'y avait rien de semblable à l'hôtel du consul Cambacérès; mais il fut bientôt non seulement imité, mais surpassé.

On recevait ordinairement une invitation à dîner le surlendemain du jour où l'on avait été lui faire une visite. Mais il faut dire quelques mots sur la manière dont sa maison était composée.

Il avait auprès de lui, immédiatement attachés à sa personne, M. Lavollée et M. de Monvel, tous deux en qualité de secrétaires. M. de Châteauneuf et M. d'Aigrefeuille n'avaient aucune fonction, mais ils avaient volontairement choisi celle de chambellan et, tout aussitôt qu'on annonçait une femme, l'un de ces messieurs accourait à la porte pour lui donner la main.

J'avais beaucoup d'amitié pour le consul Cambacérès. Je la lui ai conservée lorsqu'il devint archichancelier de l'empire et cette amitié a résisté à l'absence, à l'éloignement et il l'a retrouvée de même lorsqu'il vint me voir à son retour de Hollande. Mais je ne puis m'empêcher de dire que sa maison avait le pouvoir de frapper d'une sorte de léthargie, provoquée par un air tout imprégné d'ennui que l'on respirait aussitôt que l'on mettait le pied sur le perron de l'hôtel. Il était impossible cependant d'être plus poli, plus prévenant envers toutes les personnes qui allaient chez lui. Cette prévenance dans l'accueil se rencontrait,

comme cela se voit toujours, jusque dans le suisse de la porte qui montre un bon visage au nez des chevaux, parce que le maître est poli et gracieux envers ses convives. Je dois mieux qu'une autre parler de cette bienveillance générale de la maison du second consul, car personne n'en ressentit l'effet plus que moi. Aussitôt que j'arrivais, M. d'Aigrefeuille me prenait la main, me conduisait au consul, qui avançait de trois pas au-devant de moi et, lorsque les compliments étaient échangés, il me trouvait la place la plus abritée dans l'hiver, la plus fraîche dans l'été et la plus honorable en toutes saisons, parce qu'il avait pour moi une vieille et bonne affection. Je la rencontrais moins dans M. Duvidal de Mont-Ferrier, neveu ou plutôt petit-cousin du consul Cambacérès; mais c'était cependant la même politesse dans les manières. En tout il est impossible de rencontrer un plus parfait accord pour bien recevoir et surtout pour témoigner qu'on le voulait, que dans la maison du consul Cambacérès. Eh bien, malgré cela, c'était l'ennui le plus profond, une sorte de sommeil s'emparait de nos yeux, comme si l'on fût entré dans le palais de Morphée. Au surplus, Cambacérès n'était pas exigeant. A peine le café était-il pris qu'il vous voyait sans peine vous glisser derrière les groupes serrés de juges, de suppléants, de greffiers, d'employés à tous les parquets de la France, qui se seraient crus bien plus dignes d'être pendus que ceux qu'ils jugeaient tous les jours s'ils avaient manqué un samedi ou un mardi de faire leur révérence au second consul. Il semble que dès cette époque ils préjugeaient l'archichancelier de l'empire. Il est vrai de dire que dès lors aussi Cambacérès, en sa qualité du plus habile jurisconsulte

de France avec Tronchet et quelques autres, avait de fréquents rapports avec tous les légistes, les juges des différents tribunaux, le sénat et le corps législatif. Les ministres y allaient bien, mais peu. Le troisième consul avait dans sa juridiction ce qui fut plus tard aussi son domaine, c'est-à-dire la partie financière et un peu la partie administrative. Que de figures originales ont passé devant mes yeux dans ces deux maisons ! Que de mécomptes j'ai éprouvés ! Quelquefois j'entendais annoncer un nom bien fameux dans nos annales révolutionnaires. Je l'examinais. Je trouvais d'abord un extérieur repoussant. J'ai été souvent pendant tout le temps du dîner à côté du même personnage, et ce temps n'était jamais court chez Cambacérès. Je causais avec ce monsieur, je l'écoutais parler et je demeurais stupéfaite en trouvant une nullité complète dans l'énonciation de la plus simple des choses. Cela me surprit.

— Je dois me tromper, dis-je à Cambacérès un jour, après avoir écouté pendant une demi-heure plus de balourdises qu'un homme n'en peut dire.

— Pas du tout, me répondit-il. La réputation de cet homme a été faite par le hasard. Il s'est trouvé à côté de l'occasion et, par une sorte d'instinct, il l'a prise aux cheveux. Mais à présent il n'est plus bon qu'à être greffier dans une justice de paix, et cependant il a de hautes prétentions, il veut être préfet. Ce moment est un de ceux qui nous donnent le plus de mal, ajouta-t-il. *Nous passons au crible.*

— Eh bien, lui dis-je après avoir regardé attentivement cet homme, voilà un ennemi pour le gouvernement consulaire ! Il est sot et il a l'air méchant. C'est un caractère à rancune.

Cambacérès prit son lorgnon — il n'y voyait pas à quatre pas — et se mit à rire après avoir considéré mon monsieur.

— Vous avez raison, me dit-il.

Cet homme a figuré dans la conspiration de George deux ans plus tard.

Cambacérès n'avait jamais plus de vingt-cinq personnes à dîner, peu de femmes et jamais plus de deux de celles qui étaient considérables par la place de leurs maris, afin de ne faire aucune jalousie en ne plaçant pas auprès de lui une personne qui aurait pu y prétendre. Il m'expliqua cette petite observance très régulière du protocole d'étiquette adoptée chez lui. A cette époque, son cuisinier était très bon et ses dîners fort soignés. Le maître de la maison ne servait pas. Les valets de chambre et le maître d'hôtel étaient chargés de ce soin. C'était une grande innovation dans la manière de traiter ses convives. J'avoue, du reste, qu'elle me plaisait. On plaçait ordinairement devant Cambacérès un immense pâté aux truffes, soit de foies gras, soit de laitances de carpes, et alors il faisait la politesse d'en offrir à tout le monde, ainsi que d'un grand soufflé à la vanille au moment de l'entremets. Quelquefois il faisait les honneurs d'un plat de gibier rare pour la saison. Je me rappelle qu'un jour il me fit remarquer des perdrix et des bartavelles, ou je ne sais quels oiseaux fort estimés, que Joseph Bonaparte lui avait envoyés avec des merles de Corse. Ces derniers devaient être mangés immédiatement aussi. Dès que le maître d'hôtel eut placé le rôti devant Cambacérès, il me servit, ainsi que sa voisine de gauche, puis prenant un des oiseaux :

— D'Aigrefeuille, dit-il en savourant du nez et des yeux le parfum beaucoup trop *parfumé* du merle et sa blanche et délicate graisse, je vous envoie un merle. Un merle, entendez-vous bien?

— Je vous remercie, citoyen consul, tout à l'heure.

Il était aux prises dans le même moment avec une dinde aux truffes presque de sa taille, dont il plaçait en sûreté *les sots l'y laissent*[1].

A ce mot de *tout à l'heure*, Cambacérès laisse presque tomber la fourchette à découper qui tenait le merle et, regardant d'Aigrefeuille d'un air courroucé :

— Qu'est-ce à dire? Tout à l'heure!... tout à l'heure!!!

Je crus d'abord, comme tout le monde, que Cambacérès, très pointilleux sur l'étiquette à observer à sa table, s'était formalisé du mot un peu familier de son vieil ami. Mais vraiment il pensait bien à cela.

— Tout à l'heure! reprit-il encore.

Et remettant le merle sur l'assiette que présentait le valet de chambre :

— Il n'est pas ici question de dinde ni de truffes, il faut manger cette bête-là à l'instant même. Tout à l'heure! Ce serait vraiment un beau morceau, tout à l'heure!

Rien ne vaudra jamais, dans aucune des figures de Callot ou d'Hogarth, l'expression de celle d'Aigrefeuille en mangeant le merle. Ses gros yeux ronds et verts roulaient avec un contentement d'une telle nature

[1] C'est une très petite partie du dos de la bête, mais fort estimée. En général, les gourmands se la réservent toujours lorsqu'ils servent. Comme elle est fort connue maintenant, on l'appelle : *les sots l'y laissent.* C'est surtout excellent dans les bêtes truffées.

qu'il était difficile de n'en pas rire. Quant à Cambacérès, il prenait l'affaire au plus grand sérieux et regardait opérer d'Aigrefeuille, son lorgnon braqué sur la face rubiconde et nourrie de bisques du vieux gourmand, comme il aurait examiné une nouvelle édition des *Pandectes* inconnue jusqu'à nous.

— Eh bien! lui dit-il enfin, lorsque la dernière patte fut remise sur l'assiette.

— Parfait, succulent, délicieux!

— Alors allez me chercher celui qui est à la broche, dit Cambacérès avec un accent de résignation vraiment comique, je vais essayer d'en manger une aile ou deux. Mais je suis si malade, madame Junot, que je ne sais en vérité si je pourrai avaler une seule bouchée.

C'était son habitude de commencer à se plaindre en se mettant à table. Il disait tout ce qu'il avait souffert depuis le matin. C'était presque toujours des coliques. Il ne faisait grâce d'aucun détail et surtout de ce qui l'avait soulagé. Du reste, je n'étais pas privilégiée et tous les convives ont eu les mêmes communications. Le résultat de tout cela, c'est qu'il finissait par dîner parfaitement bien.

C'était un homme remarquable comme jurisconsulte, ainsi que tout le monde le sait; mais ce qui est moins connu, c'est qu'il était d'une rare amabilité. Il contait avec grâce et mettait dans sa narration un tour neuf et gracieux qu'on ne s'attendait guère à trouver dans des phrases sortant d'une bouche de pain d'épices comme la figure à laquelle elle appartenait. Cambacérès était un homme aimable enfin. On a beaucoup parlé de sa conduite pendant la révolution. Je ne chercherai pas à l'excuser. Je n'aime pas les an-

nées sanguinaires auxquelles se rattache son nom. Je hais même tout ce qui peut les rappeler, mais je voudrais, quelque difficile que cela soit, que Cambacérès pût être justifié du reproche que peuvent mériter les hommes de cette époque. Napoléon n'aimait pas non plus 93 et j'ai entendu son opinion à cet égard, relativement à Cambacérès et à son fameux vote. Napoléon l'excusait en disant que la condamnation du roi une fois prononcée, l'intérêt de la France, et surtout de Paris, était que la sentence fût exécutée aussitôt. Il était fortement contre la sentence par exemple, et cela bien avant qu'il eût la moindre pensée que sa cause à lui-même serait un jour celle des souverains. Et jamais je ne l'ai entendu prononcer le nom de Louis XVI sans qu'il y joignît l'épithète de *malheureux roi !* Il disait seulement, je le répète, qu'une fois la chose faite, c'est-à-dire la condamnation prononcée, le salut de la France dépendait de la conclusion de ce terrible drame. Mais il était contre cette même résolution « prise, disait-il, injustement envers un homme qui n'était coupable que du crime des autres. » Je transmets ici son opinion, parce que je pense que sur une matière aussi grave et qui tient d'aussi près à ses destinées, puisqu'elle influe encore sur celles de la France aujourd'hui même, après trente-huit ans d'intervalle, elle doit être pour nous d'un intérêt qu'il est difficile de décliner.

Mais tout en respectant beaucoup les opinions générales de Napoléon, parce que son vaste génie m'impose l'admiration et la docilité lorsqu'il s'agit de décider sur des sujets à une portée à laquelle ma faible vue ne peut atteindre, je me réserve le droit d'être moi-même dans des circonstances où mon cœur, mon

âme servent de fanal à mon jugement. Ainsi donc il m'est impossible de partager son opinion lorsqu'il parle de la nécessité d'accélérer un événement déjà bien malheureux. Je laisse de côté toutes les considérations politiques, je n'en veux voir aucune. Que des hommes égarés par un fanatisme pur, un amour de la sainte liberté, aient été entraînés, comme Valazé, Vergniaud, Fonfrède, à donner leur voix dans le jugement de Louis XVI, ils étaient jeunes, enthousiastes, ils rêvaient une utopie et croyaient y arriver par un sacrifice, un holocauste dont ils gémissaient en l'offrant. Mais que d'autres, plus sérieux dans l'emploi de la vie, abusent du droit que Dieu leur a donné d'exercer leur pouvoir d'homme pour rendre irréparable la perte d'un infortuné, voilà ce qui me trouve sévère, voilà ce qui me trouble et m'afflige, car il m'est impossible de séparer cette pensée du jugement que je porte sur un homme que j'aime et dans lequel mon œil sans prévention a reconnu de grandes et belles qualités. Pourquoi les a-t-il ternies par une seule heure de sa vie? On dit qu'il a eu de cruels remords. Oui, je le crois. Je crois que, dans la solitude silencieuse de ses nuits, il devait frémir lorsque trois coups venaient à sonner près de son lit! Ils lui rappelaient cette veillée sinistre où, s'élançant à la tribune, il asséna le coup sur la tête de la victime en demandant l'exécution du décret de mort dans les vingt-quatre heures. Le plus grand des criminels obtient un pourvoi, ou du moins quelques jours, quelques heures de sursis. La motion de la nuit prévaut sur la demande qui en est faite, et Louis XVI ne put obtenir soixante heures de délai. Je ne suis pas assez habile en raisonnements politiques pour comprendre la nécessité absolue d'une telle

rigueur. Je ne cherche pas à la mettre à la portée de mon intelligence. Cette rigueur me fait mal. Je le sens, et voilà tout. Elle me fait ensuite plus souffrir, parce je suis obligée d'unir à cette souffrance le souvenir d'un homme que j'aimais et qui le méritait. Et puis il y avait une particularité que la malveillance n'a pas laissé échapper, et vraiment pernicieuse pour ses amis.

Cambacérès était conseiller en la cour des comptes, aides et finances du Languedoc. Lorsque M. le comte de Périgord [1] présida les états de cette province dont il était commandant, en 1786, Cambacérès était dans un état malheureux. M. de Périgord, toujours bon et secourable, demanda et obtint pour le conseiller indigent une pension sans retenue de la modique somme de deux cents francs. Son père en touchait une autre en même temps, mais plus considérable. Elle était de deux mille francs et affectée sur la loterie royale.

J'ai déjà dit que Cambacérès était fort obligeant. Tout ce qui arrivait à Paris venant du Languedoc était surtout accueilli par lui avec une aménité d'autant plus inappréciable qu'elle était dégagée de ce vernis de politesse du monde, fanal trop souvent trompeur qui vous fait chavirer quand vous croyez naviguer sur une mer amie. J'ai connu des Languedociens qui allaient d'abord à l'hôtel de Cambacérès en descendant de la diligence. Il les accueillait parfaitement, lisait leur pétition, puis leur disait :

— Je ne puis faire ce que vous demandez, parce

[1] M. le comte de Périgord, prince de Chalais, oncle de M. de Talleyrand et frère de l'archevêque de Reims. C'est de lui que j'ai parlé au premier volume de ces Mémoires. Il était ami intime de ma mère.

que j'ai promis à un autre. Mais voici comment il faut que vous fassiez pour réparer ce contretemps.

Et il leur expliquait comme quoi ils devaient solliciter à un autre ministère pour une autre place. Alors il les servait, les recommandait et les solliciteurs s'en retournaient heureux, même en n'obtenant rien, parce qu'ils n'avaient pas été trompés. Cette probité est rare dans un homme en place. J'ai beaucoup vécu dans cette région de pouvoir et je crois avoir le droit de dire que Cambacérès était un honnête homme, parce que j'ai examiné ses pareils en puissance et que nul ne m'a présenté cette bonne foi positive dont au reste bien des voix peuvent comme moi rendre témoignage.

Sa figure était extraordinairement laide. Elle avait une expression unique dans son genre. Mais ce qui était plus original, c'est-à-dire moins connu — car le mot original ne lui va pas, il donne l'idée d'une chose piquante, et ce n'est pas cela; c'est plutôt une chose habituelle à l'œil — je veux parler de son ensemble général. Cette démarche lente, régulière, cette parole accentuée par cadence, quoique méridionale, tout jusqu'au regard mettant trois fois le temps des autres pour arriver au même but, tout allait admirablement avec sa longue figure dans laquelle se trouvait un long nez, un long menton, et puis cette peau jaune sans nulle apparence qu'il y eût circulation d'une matière tant soit peu rouge sous son tissu cellulaire. Il existait ensuite autour de Cambacérès une conformité avec lui-même, dont certainement il est à croire que jamais il ne s'est occupé, mais qui ajoutait d'une manière fantastique à l'effet qu'il produisait. C'était la coupe et la couleur de son habit, la forme de

sa perruque, ses manchettes, dans un temps où cela était tellement inusité, ainsi qu'un jabot, qu'il fallut en donner fort au long explication à la jolie M^me^ de V... le jour où elle lui fut présentée. C'était sa maison, ses salons remplis de gens qu'on ne rencontrait jamais que là. C'était sa personne elle-même, se promenant gravement dans les galeries du Palais-Royal, qui alors était le palais *Égalité* et, par cette raison, recevait sous ses arcades toutes les personnes joyeuses ou tristes qui voulaient bien y venir. C'était lui, Cambacérès, le second consul, ayant l'habit brodé, la manchette, la culotte courte, les bas de soie, le soulier ciré au verni anglais, fermé de la boucle d'or, le chef couvert d'une perruque à queue et recouvert d'un chapeau à trois cornes, bien planté, bien établi et narguant de là les titus et les petits chapeaux des incroyables. C'était d'Aigrefeuille portant son habit bleu de ciel en velours ras, aux boutons de strass, avec sa grosse et ronde figure toujours luisante comme s'il sortait de l'eau, regardant sous le nez les demoiselles de joie qui riaient au sien, avec ses gros yeux ronds et brillants comme ceux d'un chat. C'était Monvel habillé de noir de la tête aux pieds et à qui il ne manquait qu'une pleureuse à chaque manche pour lui faire demander lequel était mort de sa mère ou de son grand-père, d'autant que ce costume lugubre encadrait une figure qui n'était pas gaie, comme on sait. C'était Lavollée aussi avec sa jeune figure au milieu d'un habit habillé. Enfin tout cela formait, avec Cambacérès, un tout qui ne se divisait jamais. Voilà pourquoi j'en ai parlé en continuant son portrait comme j'aurais décrit un accessoire à son habit ou à sa coiffure. Il est possible aujourd'hui d'entendre

dire sérieusement qu'on est allé se promener au Palais-Royal, qu'on a traversé les Tuileries en habit habillé, en costume quelconque, sans être pris pour un mardi-gras. Mais au temps non seulement du consulat, mais même de l'empire, rien ne peut donner une juste idée des mœurs de l'époque relativement à ce que je viens de raconter de Cambacérès. Car je ne plaisante pas, ainsi que peuvent se le rappeler tous ceux qui vivaient alors, en disant que presque tous les soirs le second consul allait, soit aux Tuileries, soit au Palais-Égalité, et cela en sortant du théâtre des Variétés ou Montansier, comme on l'appelait, ou bien encore de l'Opéra, car il ne manquait pas un soir d'aller au spectacle. Je demande en même temps à ceux qui l'ont vu comme moi quelle immense et choquante disparate cela faisait avec tout ce qui entourait cette étrange troupe de cinq ou six hommes, marchant gravement à la suite de leur chef, devisant avec un parler aussi lent, aussi retenu que s'ils eussent été des disciples de Platon le suivant à Sunium. A cette époque le costume des hommes était surtout en opposition entière avec l'habit habillé. Il y avait toute la jeune génération, par exemple, qui ne connaissait ce costume que pour l'avoir vu au théâtre, et encore Molé ne l'avait-il repris ainsi que Fleury, que depuis très peu de temps. Le premier consul avait quelquefois de l'humeur de ce qui lui revenait à l'égard de Cambacérès. Je l'ai vu même une fois en colère en écoutant la traduction d'un passage des journaux anglais. On ridiculisait le second consul et, du second au premier la distance n'étant pas longue, le journaliste ennemi ne l'avait pas regardée comme obstacle. Le premier consul frappa du pied et dit à Joséphine :

— Il faut te mêler de cela, entends-tu? Il n'y a qu'une femme qui puisse dire à un homme qu'il est ridicule. Si je m'en mêle, je lui dirai, moi, qu'il est fou.

Je ne sais si Mme Bonaparte a réussi à bien dire au consul Cambacérès qu'il était ridicule. Mais ce que je sais, c'est que, tout en étant toujours un homme fort distingué par son savoir, sa politesse et ses dîners, il est toujours demeuré ce qui fâchait si fort le premier consul.

Cambacérès avait une nièce charmante qu'on appelait Mme Bastarrèche. Elle était fille de M. Duvidal de Mont-Ferrier et, par conséquent, sa petite-cousine. J'ai toujours été étonnée qu'il ne la chargeât pas de faire les honneurs de sa maison. Mais peut-être était-il effrayé à l'aspect de son acolyte qu'il était difficile d'exclure; car c'était le mari, et pourquoi ne pas dire le *magot* le plus jaloux qui fût sur la terre? Dans les choses que notre esprit peut difficilement comprendre, il en est de plus obscures encore que les autres et celle-là est du nombre; je veux parler du mariage de Mlle Rose de Mont-Ferrier avec M. Bastarrèche, banquier de Bayonne, mais établi à Paris, associé de M. Jubié, possesseur d'une grande fortune et le plus effroyable des monstres.

Il est impossible de faire un portrait ressemblant de ce qu'était Mlle Rose de Mont-Ferrier à l'âge de dix-huit ans, parce que le charme de sa personne était surtout dans une taille de nymphe et une fraîcheur qu'aucune comparaison ne peut peindre. C'était de cette fraîcheur, que devait donner le fard de beauté, que *Plus belle que fée* allait chercher au péril de sa vie. J'aimais mieux son teint — celui de Mme Bastar-

rèche, je n'ai pas connu *Plus belle que fée* — que celui de M^me^ Murat. Il y avait dans la peau de M^me^ Bastarrèche une animation, une chaleur de coloris, qui rappelait sans métaphore la fleur dont elle portait le nom et le velouté de la pêche. Et puis elle avait l'esprit d'avoir, dans ce frais visage, des yeux et des traits qui enfin faisaient d'elle une charmante jeune fille. Cambacérès étant parvenu à une haute fortune, tout faisait présumer que M^lle^ de Mont-Ferrier ferait un brillant mariage, lorsque tout à coup le bruit courut que M. Duvidal de Mont-Ferrier, en allant à Montpellier, s'était arrêté dans un château enchanté, qu'il avait vu un bon souper, qu'il n'avait pu résister à la tentation; mais que, au milieu de l'expédition d'une superbe dinde aux truffes, il avait vu arriver un monstre effroyable qui lui avait dit qu'il eût à lui donner sa fille pour femme, ou qu'il allait le manger tout à l'heure, qu'il était précisément gros et gras et que cela ferait même mieux son affaire que la jeune fille.

M. Duvidal de Mont-Ferrier objecta en tremblant qu'il ne serait certainement pas aussi bon ni aussi tendre, ni aussi bien truffé que l'individu dont il n'avait encore levé qu'une aile, et que, si Sa Grandeur voulait, il allait lui servir l'autre : mais le monstre ne voulait pas de dinde; il voulait une jolie et spirituelle personne. Et le père, craignant d'être croqué, s'empressa de dire : *oui*, et le mariage se fit.

Croyez-vous que ce soit moi qui aie fait ce petit apologue? Point du tout, c'est le premier consul lui-même. Je ne sais comment ce mariage de M^lle^ de Mont-Ferrier lui mit la bile en mouvement. Mais bien longtemps encore, même après la mort de M. de

Bastarrèche, il ne pouvait pardonner à Cambacérès d'avoir laissé faire ce mariage :

— C'est la Belle et la Bête, disait-il.

Mais un mot charmant du premier consul, relativement à ce même mariage, fut celui qu'il dit en apprenant avec surprise, ainsi que tout Paris, que la jeune personne épousait M. Bastarrèche sans répugnance. Avec cette nouvelle circulaient les détails de la corbeille, du trousseau. On ne parlait que des diamants, des perles, des bijoux sans nombre donnés par *Azor :*

— Ah ! dit le premier consul, *le présent fait oublier le futur.*

La première fois que je vis M. Bastarrèche, il me fit peur. Sa laideur était non seulement des plus amères, mais il était monstrueux de difformité, et puis l'expression de sa figure avait quelque chose de véritablement effrayant. Il était placé à côté de moi chez le consul Cambacérès, un jour où j'y dînais. Je me rappelle ce quart d'heure de supplice, avec d'autant plus de raison que j'étais enceinte et que la vue de cet homme me faisait peur à en devenir pâle. Ajoutez à toutes ses perfections qu'il tuait les perdrix au vol.

Il avait été mis au court-bouillon, je crois, dans son enfance. Du moins ai-je entendu dire qu'étant un jour dans une baignoire faite en sabot, de ces baignoires qui ont le fourneau servant à chauffer l'eau par dessous la baignoire même, il fut fort échaudé. La bonne avait, dit-on, un amoureux qu'elle allait entretenir, selon la louable coutume des bonnes, tandis que son enfant était dans le bain. Comme il n'avait que sept ans, elle inspecta la hauteur de l'eau afin que le petit ne se noyât pas. Mais comme on ne pense pas à tout,

elle ne songea pas qu'il pouvait rôtir : le moyen, dans le fait, d'aller s'imaginer qu'on va rôtir dans un bain? Ce fut cependant ce qui arriva au pauvre petit Bastarrèche. Le feu avait été oublié dans le fourneau de la baignoire; la bonne une fois partie et la porte fermée, l'enfant ne s'aperçut pas d'abord de la chaleur croissante de l'eau, mais bientôt elle le brûla. Il appela, on ne l'entendit pas. Il voulut sortir de la baignoire; mais il était trop petit. Enfin l'eau venant à frémir, le pauvre enfant, ne pouvant plus supporter son martyre, poussa de tels cris qu'on vint à son secours, mais il était trop tard. M. Bastarrèche était cuit, il n'y avait plus qu'à dire : « Servez chaud. » Cependant il n'en mourut pas, et même on voit qu'il ne s'en portait pas plus mal, puisqu'il voulait se marier. Il était effrayant. Non seulement il était contrefait outrageusement, mais sa bouche avait tourné, son nez s'était mis aussi de la partie et de tout cela il résultait deux inconvénients dont l'un était funeste pour autrui, c'était celui des parfums, l'autre faisait le divertissement des auditeurs, c'était la parole de Polichinelle dans sa plus grande exactitude. Cette douce et agréable voix disait des injures habituellement pour toutes paroles. Car il faut ajouter à toutes les perfections de laideur que je viens de signaler, que le petit *rôti* était méchant comme un âne galeux. Enfin il avait probablement un talisman, car M^lle^ Rose Duval l'épousa sans trop pleurer, et en vérité je pleurais, moi, pour elle, lorsque en sortant de l'Opéra je la voyais si jeune, si fraîche et si belle s'appuyant sur la bosse de devant ou sur la bosse de derrière de son mari et présenter ainsi l'image des deux extrêmes du beau et du laid.

Il faut, avant de quitter la maison du consul Cambacérès, dans laquelle je suis demeurée pendant tout ce chapitre, parce que son maître est un des personnages marquants de l'époque, que je raconte une petite aventure qui s'y est passée l'un des samedis de réception.

Il venait d'arriver à Paris un Portugais nommé don Alexandre de Souza, qui allait en ambassade à Rome ou bien qui en venait. Je ne me rappelle pas bien cette partie de sa position politique. Il me souvient bien mieux de celle dans laquelle je l'ai vu.

Ce M. de Souza était un petit homme, haut de quatre pieds dix à onze pouces, ayant dans toute sa fluette personne une exiguïté toute particulière. Il était non seulement maigre, mais sec à prendre feu. Il avait du reste tout à fait l'air d'un gentilhomme et ses manières étaient celles d'un homme de qualité. Les autorités l'accueillirent avec toute la cordialité qu'on devait témoigner à *un ami* de nos *ennemis* et M. de Souza n'eut certes pas à se plaindre des Français, lors de son passage à Paris.

Le second consul ne voulait pas laisser échapper cette occasion de donner un dîner d'apparat. Il invita non seulement les autorités qui pouvaient y prétendre par *hiérarchie de position*, mais bien aussi les personnes qu'il aimait le plus. Junot et moi nous fûmes du nombre des admis, ainsi que quelques autres, tels que Duroc, Lannes, et le général Mortier, aujourd'hui duc de Trévise, alors commandant la première division militaire. Je n'ai pas encore parlé de cet excellent homme et de sa femme si bonne, si simple et si douce. C'est un sujet qui mérite une attention particulière. Je dirai seulement maintenant,

que le général Mortier était le chef de Junot, comme commandant la première division militaire et Junot n'étant que commandant de Paris. Nos rapports étaient bons et nos relations amicales. Le général Mortier était ce qu'il est encore, le plus digne et le meilleur des hommes. Seulement à cette époque, il était rieur comme un enfant et souvent la dignité de l'épaulette de général commandant s'en trouvait compromise.

M. de Souza dînait donc un samedi chez le consul Cambacérès, et le général Mortier et Duroc y dînaient ainsi que nous. M. de Souza portait un magnifique habit de drap de Ségovie brodé en or dans une perfection que nous ne pouvons atteindre en France. Un jabot de fine batiste sortait d'une manière imperceptible par le haut de l'habit, à la mode anglaise et sur sa tête on voyait une perruque faite à *la Pitt*, pour bien mettre en principe que le Portugal était non seulement le très humble serviteur de l'Angleterre, mais encore qu'il serait bien fâché de ne pas être servilement celui du ministre.

M. de Souza était assis à table à côté de moi et de M^me^ Jolivet, femme d'un conseiller d'État. L'étranger voyageur, malgré toutes les politesses dont il était comblé, ne se livrait pas le moins du monde. Il était phlegmatique par *raisonnement* dans la maison où il se trouvait. L'ennui qu'il paraissait éprouver sur cette terre républicaine se communiquait autour de lui sans faire néanmoins participer à sa nature. J'étouffais des bâillements en répondant à quelques questions assez ridicules et j'étais bien loin de me douter que le dîner se terminerait plus gaiement lorsqu'un incident que Cambacérès n'avait, certes,

pas mis sur le menu de son maître d'hôtel, changea la tournure que prenaient les choses. Il était temps, car avec le *gourmage bonhomme* du second consul, d'un côté, et le *gourmage courtisan* de M. de Souza de l'autre, c'était pour tourner à la mort.

Le consul Cambacérès avait depuis longtemps mis sa maison sur un pied respectable de représentation. Ses domestiques avaient tous la grande livrée des consuls et les maîtres d'hôtel avaient eu dans le commencement des habits noirs habillés, comme les valets de chambre et les huissiers. Mais depuis quelque temps Cambacérès avait augmenté de magnificence et ses maîtres d'hôtel portaient un habit de drap marron avec des boutons guillochés en or. Cette remarque est de rigueur pour l'intelligence de ce qui suit.

Il y avait toujours deux services chez le second consul, et comme chaque service se composait de dix-huit ou vingt entrées ou entremets, on conçoit que le bras du maître d'hôtel passait et repassait bien des fois entre chaque convive pour enlever les plats. Lorsqu'il arrivait à Junot, à Duroc ou bien au général Mortier, par exemple, il passait entre eux et non par-dessus. Mais M. de Souza était tellement petit, qu'on ne pensait seulement pas qu'il se trouvât là. Le premier service fut enlevé sans événement mais l'entremet fut plus orageux. En passant au-dessus du Portugais, l'*officier de bouche* rase d'un peu trop près la tête de l'étranger, l'un des boutons guillochés du parement de son habit, qui se trouvait défait, accroche la perruque de l'ambassadeur dans le toupet *à la Pitt* et, ramenant le couvre-chef, avec un gros nougat qu'il avait été chercher, le maître d'hôtel

laisse M. de Souza comme un enfant de chœur de cinquante ans.

Il est impossible de rendre le changement subit de la physionomie de cette petite figure sèche et morose, devenant tout à coup effarée, anxieuse et, par conséquent, tout à fait bouffonne. Le coup de théâtre fut rapide, mais il eut un effet complet. Cependant tout le monde se serait encore assez décemment comporté, si M. de Souza s'était levé de table pour aller remettre tranquillement son gazon dans la pièce voisine ; mais au lieu de suivre sa perruque dans son ascension, il se mit à regarder où elle pouvait être et ce qu'elle était devenue ; pour y parvenir il regardait en l'air, et s'il faut dire la vérité, la perruque avait été comme tirée par un hameçon ; personne n'avait vu comment elle avait ainsi changé de place et ce ne fut qu'après avoir fait quelques pas que le maître d'hôtel lui-même s'aperçut de son larcin involontaire. Pendant le court espace de temps employé par M. de Souza à chercher en l'air du côté du lustre, comme si la perruque avait pris son vol, les yeux de trente personnes qui n'avaient aucune raison pour être bienveillants, s'attachèrent sur cette figure effarouchée et finirent par lui donner un embarras qui acheva de le rendre burlesque. Il voulait être digne dans son infortune et crut imposer probablement beaucoup, en disant au maitre d'hôtel qui venait en toute hâte s'excuser :

— Monsieur, voulez-vous me rendre ma perruque !

Et il se mit en devoir de la replacer. Mais le trouble où il était, quoiqu'il fît le brave, l'empêcha de bien juger de la place qu'il fallait donner à la huppe *à la*

Pitt, et voilà la perruque remise à la grâce de Dieu et pour mon éternelle joie tout à fait de travers, de manière que la huppe se trouvait juste à l'oreille droite. J'avais évité de regarder mon mari et surtout le général Mortier, j'étais sûre d'éclater. Mais enfin il fallait ou mourir ou rire, c'était un vrai supplice. Il paraît que ce besoin dominait tous les convives, car aussitôt que l'éclat que je contenais à grand peine fit enfin explosion, un rire fou, inextinguible, partit de tous les coins de la table. Mais celui qui était au-dessus de tous les autres fut le général Mortier. Enfin cela vint au point qu'il fut obligé de se lever de table. Junot le suivit et j'avoue que ce ne fut qu'avec le secours de toute ma raison que je pus modérer cette joie folle produite par la vue extraordinaire de M. de Souza. Enfin sa voisine, M^me^ Jolivet, avec cette autre figure que nous lui avons tous connue et qui n'avait nul besoin de n'avoir pas de perruque pour être extraordinaire, lui dit avec une expression encore plus maussade que de coutume, parce qu'elle avait de l'humeur de l'incivilité de son voisin qui ne lui avait pas adressé une seule parole depuis qu'il l'avait conduite à table :

— Monsieur, votre perruque est de travers.

Et tout en lui disant cela d'un ton bourru, pour l'obliger elle porta la main à la tête du petit homme, qui fit un bond qui faillit me jeter à terre.

Toute cette petite scène est longue à décrire et tout s'est passé en deux minutes. Pendant ce temps-là, le second consul, dont la vue était presque celle d'un quinze-vingts, n'avait pas pu juger de la bouffonnerie de la chose. Il se contentait de lorgner très attentivement. Seulement, lorsqu'il sut ce que c'était,

il fit des excuses sans nombre à M. de Souza, que j'entendais souffler de colère comme un requin, tout en s'inclinant pour répondre que ce n'était rien. Mais la malheureuse perruque était toujours de travers, malgré les soins officieux de Mme Jolivet, et les révérences de M. de Souza n'en étaient que plus bouffonnes. Mais c'était surtout son sérieux qui augmentait le comique et diminuait la dignité du caractère d'étranger que nous aurions respectée s'il avait seulement voulu rire un moment avec nous. Il ne nous plaît pas d'être *nargués,* mais faire *foin* de notre gaieté, oh ! nous ne le pardonnons pas, c'est un crime !

M. de Brancas était bien meilleur enfant lorsque sa perruque, s'accrochant à l'un des lustres du Louvre un soir où il allait faire sa cour à la reine-mère, il riait avec les autres en cherchant quel était le chef auquel manquait sa couverture, tandis que c'était le sien. Mais il ne fit que rire de plus belle en découvrant et la vérité et sa distraction. M. de Souza ne fit pas de même et se fit moquer aussi complètement qu'homme puisse l'être. Quant au général Mortier, je suis sûre que même aujourd'hui il se rappellera ce dîner et le bon rire qu'il lui fit faire.

Puisque j'ai parlé du général Mortier, il faut que j'achève de tracer un portrait *ami*. Le général Édouard Mortier, à l'époque où je l'ai connu, en 1800, avait l'âge de tous les officiers généraux de l'armée. Cet âge, à peu d'années près, était le même pour tous, et cela est tout simple, parce que la même époque vit partir de leurs foyers et entrer au service les jeunes gens qu'embrasaient l'amour de la patrie et le désir de la défendre.

Alors je ne crains pas d'affirmer que cinquante mille bras dirigés par cinquante mille têtes, sans doute un peu exaltées, mais avec des âmes vraiment patriotiques, se seraient offerts à la Pologne opprimée, mais leur offre n'aurait eu lieu qu'aux portes de Varsovie. C'est là qu'ils auraient été en déclinant peut-être l'autorité, mais au moins pour une cause juste et sainte, et surtout une cause qui était devenue la nôtre.

Ces jeunes gens-là quittaient des familles chéries, des fortunes brillantes, leur offrant toutes les jouissances du luxe, pour aller coucher sur la dure et manger un pain de munition qu'on les voyait emporter fiché dans la baïonnette, en chantant gaiement la *Marseillaise*. Mais pas un seul jeune homme de toute cette brillante et valeureuse troupe n'a été vu courant Paris pour exciter le peuple à la révolte, criant dans des clubs, cassant des réverbères et faisant enfin des actions de gens tout à la fois mal intentionnés pour l'ordre public et celles de vrais insensés. J'ai vu toute la révolution, et jamais, je puis le dire, je n'ai vu aucun des caractères dont elle s'honore dans tous ses fastes tenir la conduite que je vois donner pour règle et être mise en pratique même par plusieurs individus qui se croient chefs de partis avec des noms inconnus à la banlieue même, parce qu'ils ont des moustaches, un habit boutonné et qu'ils portent un stylet.

Tout cela fait pitié. La Pologne est tombée sous le stylet bien autrement agissant des Russes, tandis qu'elle aurait été sauvée si cinquante mille braves Français avaient été la secourir. « Mais, dira-t-on, nous ne pouvions pas passer. » Eh bien ! il fallait

forcer le passage. Voilà un motif de révolte contre l'autorité lorsqu'elle se montre injuste, et non pas de ces émeutes continuelles qui donnent la fièvre lente à un empire, qui privent l'ouvrier de son pain parce qu'elles le privent de son travail et portent ainsi des coups redoublés au tronc de l'arbre de nos vraies libertés. Tel est le malheur de cet État violent continuellement agité, jamais uniforme, surtout dans ses paroxysmes, et encore moins conséquent dans ses vouloirs, parce que nulle marche n'est suivie pour arriver à un but médiat et qu'une carrière politique est bientôt terminée lorsqu'on prend de l'intrigue pour de la gloire et du bruit pour de la renommée. On ne fait qu'entreprendre sans obtenir de résultat.

Me voilà bien loin de mon ancien ami, me voilà bien loin de ce qu'il peut me rappeler surtout. Mais, dans ce moment, je lis le détail des derniers désastres de la Pologne et je pleure d'indignation autant que de douleur. Néanmoins cette douleur et cette indignation ne portent pas sur des êtres de raison, elles accusent ceux *qui pouvaient faire* il y a huit mois, et qui, soit incapacité, soit égoïsme ou intérêt d'ambition plus immédiatement excité, se sont bornés à des cris impuissants, à des discours verbeux et nuls.

Lorsque l'Amérique appela l'Europe à son secours, nos pères ne se sont pas seulement employés pour elle en lui disant : « Nous irons! » *Ils y ont été.* Au lieu de porter des crêpes à leur chapeau, de faire des souscriptions, de donner des bals, des dîners qu'on mangeait tandis qu'ils souffraient de la faim, les malheureux! nos pères et nos frères [1] leur portaient avec

[1] Mon père et mon frère ont fait la guerre d'Amérique. Mon

leur sang prêt à être versé pour eux, des armes, des munitions, et les plus riches leur portaient leur fortune. Il n'y a pas d'exemple que les têtes les plus chaudes de cette époque (et il y en avait) aient cassé un seul réverbère, brûlé une seule botte de paille, lorsqu'on mit un moment entrave au départ de ces braves paladins. Mais ils s'échappaient, gagnaient un des ports de la France et puis s'embarquaient sans laisser en arrière de décombres ensanglantés et ne voyaient ainsi devant eux que des lauriers bien verdissants, bien noblement acquis, survivant aux années, aux coups du sort.

Voyez tous ceux qui ont fait cette campagne d'Amérique, sans parler enfin pour une fois de M. de Lafayette, car il n'est pas tout seul, voyez quelle reconnaissance ils ont laissée dans les cœurs de ces hommes qu'ils ont sauvés. Leur volonté d'obligeance a été productive au moins, et si, en 1775, toute notre jeunesse s'était bornée à crier tous les jours sous les fenêtres du roi, ou bien devant l'hôtel des ministres, les Américains, trompés par un vain espoir, abandonnés à leurs propres forces, seraient peut-être aujourd'hui ou détruits, ou bien habitant, comme esclaves, les retraites les plus sauvages de l'Irlande, en pleurant leur patrie. Qui donc auraient-ils accusé? M. de Maurepas? M. de Montbarrey? Oh! non pas! Ils auraient dit :

— En nous adressant à la nation française, en invoquant sa généreuse bravoure pour venir à notre aide, avons-nous songé que la nullité d'un ministre, la vé-

frère était fort jeune, mais il n'en avait pas moins la pensée bien pénétrée de la noble entreprise à laquelle il était associé.

nalité d'un autre, pourraient mettre obstacle à ce que nous fussions compris par toute une nation? La voix gémissante d'un peuple opprimé parle plus haut que d'aussi vaines considérations. C'est une femme attaquée dans un bois et qui demande du secours à ceux qui passent sur la route.

Voilà ce qu'auraient dit les Américains et je suis presque sûre que voilà ce que diront les pauvres victimes qui auront survécu. Maintenant, ce qu'on peut ajouter c'est qu'à cette affaire il s'en vient joindre une autre qui complique tout à la fois la question en la rendant plus claire, parce qu'elle est générale. Comme ce n'est pas ma mission d'écrire l'histoire de nos misères actuelles, je reprends ma plume pour retracer de meilleurs jours.

Ainsi que je l'ai déjà dit, le général Edouard Mortier commandait la première division. Il logeait dans un grand hôtel, rue des Capucines, avec sa femme, sa belle-sœur et toute une jeune famille intéressante. Il y avait dans la même maison M^me^ César Berthier, dont le mari était sous les ordres du général Mortier, ainsi que le général Ménard et puis encore quelque autre personne dont j'ai oublié le nom. Le général Mortier était marié avec une jeune et charmante femme[1] qui m'inspira de la bienveillance et de l'amitié le premier jour où je la vis. Sans être extrêmement jolie et remarquable dans aucune partie de sa tournure, M^me^ Mortier plaisait, et plaisait par une expression de douceur, un ensemble de grâce qui prévenait à l'instant où l'on était présenté à elle. Bonne mère, aimant son intérieur dont il était très difficile de la faire sor-

[1] Elle est, je crois, Alsacienne.

tir, elle s'occupait avant tout du bonheur domestique de son mari et de sa famille. Elle avait une sœur agréable aussi, peut-être même plus jolie qu'elle, mais qui me plaisait beaucoup moins, étant bien plus maniérée que Mme Mortier et plus occupée d'elle-même. Enfin dans cette maison, aussitôt que l'on y entrait, on y respirait un air de paix et de bonheur. Je me trouvais l'âme à l'aise aussitôt que je montais l'escalier. Mais il ne fallait pas, pour cela, me tromper de porte et entrer au rez-de-chaussée. C'était un sabbat à faire croire qu'on était en enfer.

Le général César Berthier, frère du ministre de la guerre, pouvait être un fort bon militaire, un bon sabreur, je ne me mêle pas de ces jugements-là. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il avait une fort gentille et fort aimable femme qu'il rendait malheureuse avec si peu de mystère, que j'en parle ici tout aussi naturellement que lui-même en parlait devant moi, qu'il connaissait à peine. Mme César Berthier était sœur de Mme Léopold Berthier.

Les deux frères étaient différents dans leurs manières. Léopold avait plus d'aménité dans le langage et plus d'intention de plaire que César. Il ne paraît pas cependant qu'il ait eu beaucoup de pouvoir sur le cœur de Mme Léopold, car elle divorça avec lui pour épouser le général Lasalle, le plus amusant comme le plus brave des *hussards mauvais sujets*. Léopold avait de l'esprit, César en avait peu et la bredouillerie, la brusquerie de sa parole altéraient encore ce qu'il en avait.

Mme César et Mme Léopold étaient toutes deux de Versailles. Elles s'appelaient d'Aiguillon, mais n'étaient pas même parentes de la maison ducale d'Ai-

guillon. Mme César avait dû être charmante. Elle était d'une taille agréable, avait un petit nez retroussé et de jolies dents, des cheveux blonds, des bras et des mains à remarquer. Mais à l'époque où je l'ai connue, elle commençait à devenir bourgeonnée. En tout, comme elle était encore jeune, son ensemble offrait celui d'une jolie femme. Elle était élégante, aimait la toilette et y réussissait bien. Sa fille, Mme Bruyères, est une charmante femme.

La réputation militaire du général Mortier n'a nullement besoin de ma plume pour que son lustre soit dans toute sa pureté. Je voudrais cependant bien parler ici de sa belle conduite en Hanovre, dont au reste les lignes éloquentes de M. Bignon constatent doublement maintenant une glorieuse époque et une foule d'autres moments brillants de sa vie. L'estime que j'ai pour lui me fut d'abord inspirée par mon mari. Junot portait une haute considération au général Mortier. Il tenait en grande estime et son caractère civil et ses talents militaires. Sa probité et son honneur s'alliaient avec ses autres belles qualités. Quelquefois Junot, qui était rétif au frein et ne savait obéir qu'à un seul homme, se trouvait en discussion avec son chef. Cela le désolait. Souvent je le voyais repentant après avoir écrit une lettre et, avec la noble franchise de son caractère, la désavouer le moment d'après. Eh bien, j'ai été constamment témoin de la bienveillance de caractère du général Mortier. Quoique jeune, il l'était moins que Junot et cette légère différence l'autorisait seulement à lui faire en riant quelques remontrances fraternelles et à lui épargner auprès du premier consul quelques désagréments provoqués par sa tête chaude et grandement

accrédités par des hommes comme Bourrienne, Fouché et quelques autres, qui, par leur position près du premier consul, arrivaient directement à son oreille pour nuire à tous ceux qu'il aimait. Le général Mortier pouvait beaucoup par sa place et jamais il n'a été nuisible à qui que ce fût. Junot avait commencé en 1803, lorsqu'il était à Arras, une notice renfermant les biographies[1] de plusieurs de ses amis. Son jugement à cet égard est tout à fait impartial. Et certes on ne peut pas douter de la vérité de ce qu'il dit à cet égard, car enfin les militaires sont comme nous autres femmes, ils ont entre eux leurs petites jalousies, leurs querelles, leurs petites passions qui devraient cependant être dominées par la plus grande de toutes, par la gloire, mais elles surgissent au-dessus de tout.

Mortier se distingua dès qu'il fut au service. Il alla d'abord à l'armée du Nord, ensuite à l'armée du Rhin. Puis, lors de nos malheurs, il seconda vaillamment Masséna dans la déroute de l'armée austro-russe. Il eut, dans le *Moutta-Thal*, près de Schwitz, un combat remarquable, dans lequel il repoussa le général Rosemberg, venu d'Italie avec des troupes russes, pour fondre sur nous. Je cite ce fait plus en détail, parce qu'il eut une influence directe sur notre sort. La France doit être bien reconnaissante envers tous ceux qui ont fait partie de cette armée du Danube. Sa campagne de l'électorat de Hanovre, car on peut donner ce nom à cette conquête, faite par une

[1] Junot avait commencé ce petit ouvrage, que la franche bonté de son caractère et son esprit fin, et très fin surtout comme observation, auraient rendu vraiment remarquable. Mais il l'abandonna en Espagne. Je l'ai recueilli et j'ai tenté de le continuer dans mon journal.

armée inférieure de plus des deux tiers en nombre à celle des ennemis, la convention de *Sühlingen* est un monument honorable que le maréchal Mortier a élevé à la gloire de sa patrie en même temps qu'à la sienne. Plus tard, n'ayant avec lui que cinq mille hommes de la division Gazan, il se trouve à Diernstein[1], sur les bords du Danube, dans une position des plus périlleuses. Rencontré par l'avant-garde russe, que commandait le prince Bagration, forte de vingt-cinq mille hommes, non seulement il résiste, mais il force le passage et rejoint le gros de l'armée sur la rive opposée du fleuve.

Chef du 8e corps, dans la campagne de l'année suivante, en 1806, il attaque l'électeur de Hesse-Cassel, et dans un jour, pour ainsi dire, toute la Westphalie tombe en notre pouvoir avec les trésors, les vivres et les approvisionnements des ennemis. Mortier sera plus riche *de gloire* après cette action ; mais autrement, n'y comptez pas. Il s'en remet à sa patrie du soin de le récompenser. Quelques semaines plus tard, il va prendre possession, au nom de la France, de l'électorat de Hanovre, que son épée lui conquit deux ans auparavant. Eh bien, quoique maréchal commandant en chef et, pour ainsi dire, proconsul trois fois puissant, il pût exercer le pouvoir comme il aurait voulu le faire, demandez aux habitants. Ils vous répondront, *même aujourd'hui*, que Mortier s'est conduit en honnête homme. Vint ensuite la journée de Friedland, à laquelle il contribua vaillamment. Puis, du pôle, il s'en alla commander dans la péninsule.

La victoire d'Ocaña, en détruisant la plus forte des

[1] Dans la campagne de 1805.

armées des insurgés, composée de cinquante mille hommes, tandis que les Français ne sont que vingt-cinq mille, est d'une importance immense dans les intérêts de la France en ce qu'elle décide l'invasion de l'Andalousie. Après avoir percé, pour ainsi dire, la Sierra-Morena, il ne s'engage pas dans ses défilés, il laisse ce soin au maréchal Victor; mais traversant l'Estramadure espagnole, il va cerner Badajoz, le prend après cinquante-quatre jours de siège et fait sept mille prisonniers. De là, retournant en Russie, à la tête de la jeune garde, il va donner des preuves de dévouement à sa patrie et à son chef, que son noble cœur ne sépare pas l'un de l'autre. Il se multiplie dans les soins qu'il donne à cette jeune troupe qui veut égaler les exploits de ses vieux maîtres.

Arrive ensuite la campagne de 1813. Toujours commandant la jeune garde, Mortier se conduit comme par le passé, FIDÈLE et BRAVE. Lutzen, Kœnigswartha, Bautzen, Hochkirch, Wurtschen, Reichenbach ont vu ses efforts, moins heureux quelquefois, mais jamais impuissants. La bataille de Dresde le voit encore mériter des louanges. Il défend pied à pied le terrain de la patrie contre un ancien frère d'armes. Ecrasé par le prince de Suède et le général Bulow, il ne combat pas moins à Craonne, à La Fère, à Provins, à Nangis, à Meaux, à Lagny, Saint-Mandé, et enfin, Paris!!!

Retiré dans sa terre du Plessis-Lalande, le maréchal Mortier a pu considérer, pendant beaucoup d'années, les malheurs progressifs de sa patrie, de cette patrie qu'il servit si bien et si glorieusement en même temps. J'ai éprouvé un moment de bonheur à rappeler à mon souvenir une vie aussi belle. Elle n'a pas beaucoup de sœurs.

CHAPITRE XI

Le quintidi et la parade aux Tuileries. — Le jeune homme et la pétition. — Le premier consul et le sang du jeune homme. — Le gouverneur de la Bastille et la pension. — M. de Latude et quarante ans de cachot. — M. de Sartines et les ricochets. — Vincennes, la Bastille et Bicêtre. — Santerre. — Le dynamomètre. — La jeune fille et le village brûlé. — M. de la Rochejaquelein et M. de Massuire. — Rossignol et Ronsin. — L'armée révolutionnaire et les colonnes infernales. — Le vieillard et la jeune fille. — Le général Charbonnier et l'aide de camp. — Es-tu bon patriote ? — *Pomper les huiles.* — Le général Vandamme et le coup de sabre. — La grande route sur l'Escaut et le village *Ultérieur*.

Un quintidi, au moment où le premier consul descendait pour passer la revue dans la cour des Tuileries, il arriva un événement assez singulier pour attirer l'attention et exciter l'intérêt. Dans la foule pressée qui bordait la haie, était un jeune homme de quinze ans à peu près, vêtu d'un habit noir tout usé, mais propre et indiquant que son maître n'était pas d'une classe mercenaire. Sa figure était intéressante, il était pâle, tremblait violemment, à ce que remarquèrent ses voisins, mettait souvent la main dans son sein et paraissait fort impatient de voir arriver le premier consul.

Lorsqu'on battit aux champs, l'émotion du jeune homme devint si forte qu'on voyait sa poitrine se

soulever du battement de son cœur. Le premier consul descendit et, lorsqu'il fut vers le milieu du vestibule, le jeune homme se précipita au-devant de lui en lui présentant un papier. Il y avait à cette époque tant de complots, de tentatives contre la vie du premier consul, que vingt personnes étrangères à sa suite se saisirent de cet enfant, qui, la main toujours élevée et attachant un regard suppliant sur le premier consul, lui présentait toujours sa pétition.

— Laissez ce jeune homme, dit le premier consul, je vais lui parler.

Et, s'avançant vers lui :

— Que me voulez-vous, mon enfant? lui dit-il.

Le jeune homme ne put répondre; mais tombant à genoux, il présenta sa pétition. Le premier consul la lut avec une expression de physionomie qui frappa tous ceux qui l'entouraient. Ses yeux s'arrêtèrent sur le jeune homme avec un sentiment de pitié profonde et, comme il était toujours à genoux :

— Levez-vous, mon enfant; on n'est à genoux que devant Dieu. Votre mère est-elle toujours à Paris?

Un *oui* presque étouffé sortit de la bouche du jeune homme.

— Annoncez-lui qu'elle a une pension de douze cents francs; on lui comptera six mois échus.

En entendant ces paroles, le pauvre fils retomba sur ses genoux. Il leva à la fois vers le premier consul des yeux pleins de larmes et des mains tremblantes qui cherchaient à prendre la sienne. Mais l'émotion fut trop vive. En apprenant la grâce faite à sa mère, sa pâleur, qui était extrême, avait encore redoublé. Bientôt il devint pourpre, les veines de son front se

gonflèrent à faire croire qu'elles allaient se rompre. Ses yeux se fermèrent, il tomba sans connaissance aux pieds du premier consul et, la nature se secourant elle-même, une abondante hémorragie eut lieu. Napoléon fut couvert du sang du pauvre enfant.

— Un chirurgien, s'écria-t-il aussitôt, un chirurgien !

Mais la joie n'est jamais funeste, dit-on. Cependant j'ai vu souvent des effets du contraire. Quoi qu'il en soit, le jeune homme reprit ses sens et, fondant en larmes, il prit presque de force la main du premier consul et la baisa avec une sorte de transport.

— Vous êtes un dieu pour ma famille, s'écria ce jeune homme, je prierai tous les jours pour vous !...

Le premier consul sourit en serrant la main du jeune enfant et continua son chemin pour aller passer la revue. Mais, avant de monter à cheval, il recommanda le jeune garçon à Junot et au ministre de la guerre, puis il lui fit un salut amical en lui disant:

— Si vous voulez entrer au service, adressez-vous au général commandant la ville de Paris ; il en parlera au ministre de la guerre et nous verrons à faire quelque chose pour vous.

Le jeune homme ne répondit que par une profonde inclination, il suivit le premier consul jusque sur les marches du perron. Il vit amener le beau *Désiré*, le général s'élancer dessus avec légèreté et bientôt galoper au milieu des rangs pressés de ses soldats, suivi d'une troupe nombreuse et brillante qui l'entourait comme les satellites d'un astre tournent immédiatement autour de lui; et puis ces grenadiers encore tous noirs de la poudre de Marengo, avec ces hauts bonnets à poil ombrageant leurs visages, ce

beau régiment des guides commandé alors par Eugène Beauharnais, ces uniformes dorés, ces chevaux, cette musique militaire, et puis le magicien qui fascinait de son regard de feu tout ce qui approchait du cercle dans lequel il était. Le jeune homme s'écria :

— Oui, je veux servir ! Je veux aussi être soldat pour qu'un rayon de cette gloire tombe sur mon front !

Ce jeune homme si malheureux, si reconnaissant, était le fils de M. de Launay, le gouverneur de la Bastille, massacré le 14 juillet 1789 !

Junot me dit un jour :

— Il faut que je te fasse causer avec un homme dont bien sûrement tu as entendu parler, et dont tu as même sans doute lu les Mémoires : c'est M. de Latude ; le connais-tu ?

— Ah ! mon Dieu, m'écriai-je, M. de Latude ! Et tu me demandes si je le connais ? Je ne le connais pas personnellement, mais je connais ses malheurs auxquels je prends un tel intérêt que je ne puis exprimer à quel point je serais charmée de le voir lui-même.

Deux jours après, Junot me dit :

— Ce matin M. de Latude viendra déjeuner avec nous. Il nous amènera Mme Lemoine. Il ne marche pas plus sans elle que sans son échelle.

On sait que M. de Latude, étant fort jeune, fit la mauvaise plaisanterie d'écrire une lettre signée de lui à Mme de Pompadour, pour lui annoncer que le hasard venait de lui faire découvrir que Mme la marquise devait être empoisonnée au moyen d'une boîte de confitures qui devait lui être adressée ce jour même. La boîte arrive. Les confitures se trouvent

être des confitures d'abricots, ainsi qu'on l'avait désigné dans la lettre d'avis. On mande M. de Sartines. On lui fait une scène horrible. Comment a-t-il pu laisser découvrir un tel complot à un étranger, un inconnu. Voilà M. le lieutenant-général de police accusé au premier chef et presque en disgrâce. Il rentre chez lui furieux, gronde, tempête, crie après le premier commis, le premier commis crie après le second, le second après le troisième, et de tous ces ricochets il résulte qu'on découvre que le personnage qui a mis en rumeur tout le château de Versailles, tous les courtisans d'une courtisane, n'est lui-même qu'un intrigant qui, voulant obtenir une grâce, avait imaginé, le pauvre imbécile, que de rendre un service lui vaudrait sinon de la reconnaissance au moins un faux semblant. Mais vraiment il fut bien question de reconnaissance lorsqu'il fut constaté que M. de Latude avait imaginé ce beau plan. Pour qu'il eût plus de vraisemblance, il avait mis de l'émétique dans un pot, de l'ipécacuanha dans l'autre, bien sûr de prévenir un mal qui n'existait pas ; il avait ensuite expédié sa boite. La vengeance de M. de Sartines fut proportionnée non pas au délit — ce qui est ordinairement la manière de voir, même chez les sauvages, — mais le coupable avait fait craindre à M. de Sartines pendant quelques heures d'avoir perdu la faveur de la *favorite* et ce crime-là devait être expié par des tourments réels. L'infortuné fut mis en prison à Vincennes sans aucune forme judiciaire. Rien qui pût être pour lui guide ou lumière dans ce dédale où il était lancé. Au bout de trois ans il s'échappe du donjon avec une échelle faite des *fils* de ses draps, de ses vieux bas, de son vieux linge, c'est-à-dire de ce qu'il en peut soustraire.

De ces chiffons il forme une corde, puis l'attache à des petits bâtons qu'il tire des bûches qu'on lui donne pour se chauffer. Il n'a pas de scie pour scier un barreau. Un flambeau de fer est transformé par lui en une petite scie qui met à bas l'un de ces barreaux. Il descend du haut du donjon dans un fossé à l'aide de son échelle de corde. Il s'échappe, est repris et mis à la Bastille. Il y reste dix ans ! Il s'échappe encore. La police, active et terrible pour servir la vengeance d'un homme qui ne peut pardonner qu'on l'ait fait craindre, retrouve l'infortuné de Latude, et il est jeté de nouveau dans un cachot. Mais, cette fois, c'est à Bicêtre qu'il est conduit et recommandé avec la plus grande rigueur aux administrateurs de la maison. Enfin, la captivité de ce malheureux a duré trente-sept ans, tant à la Bastille qu'à Bicêtre, et en y ajoutant les quatre années de Vincennes, M. de Latude a été en prison AU CACHOT pour avoir fait une plaisanterie, qui dans un régiment n'aurait pas été punie même des arrêts, si elle avait eu la femme du colonel pour objet, dès qu'il était prouvé que les confitures ne contenaient rien.

Je connaissais tout ce que je viens de raconter, parce que Brunetière avait eu des relations avec M. de Latude, lors de sa sortie de prison. Mais il l'avait ensuite perdu de vue, à mon grand regret, car je ne désirais, je crois, rien au monde comme de voir M. de Latude.

Lorsqu'il arriva, je fus au-devant de lui, avec un respect, un attendrissement vraiment édifiants. Je le pris par la main, je le conduisis à un fauteuil, je lui mis un coussin sous les pieds, enfin, il aurait été mon grand-père, que je ne l'aurais pas

mieux traité. Ma sollicitude s'étendait jusqu'à Mme Lemoine[1]. Au déjeuner, j'en eus un tel soin que je ne m'occupai de personne. Mais mon enchantement ne fut pas à l'épreuve de l'ennui le mieux conditionné que j'ai jamais été appelée à souffrir. Je vis un vieillard radoteur et, surtout, rabâcheur, avec une telle prolixité que c'était pour en mourir. Il ne s'était jamais vu de personne plus décontenancée que moi. Junot savait ce qui devait m'arriver et riait comme on rit lorsqu'on se moque de quelqu'un. M. de Latude avait bien été arrêté, emprisonné, mais il contait cela si lourdement, si soporifiquement que, de désespoir, je me rejetai sur Mme Lemoine. Ce fut bien autre chose. Mme Lemoine était une mercière, une lingère, je ne sais trop lequel des deux. Retirée du commerce, elle s'était dévouée au sort de M. de Latude et ne devait plus le quitter. C'était elle qui l'avait délivré. Aussi ne l'appelait-il que mon *ange libérateur*, et cette partie obligée de l'ennui qu'il importait avec lui n'était pas peu de chose. Elle nous raconta, tant bien que mal, qu'un jour étant dans la rue Saint-Denis, elle trouva un assez gros paquet à ses pieds. C'étaient les tablettes de mie de pain du pauvre prisonnier sur lequel il avait écrit avec son sang. Sa plume était une grosse arête de poisson. Il avait appris que M. de Sartines était mort et il sollicitait de revoir enfin le ciel. Mme Lemoine fut elle-même chez le lieutenant de police, fit valoir la mort de Mme de Pompadour, arrivée quelques années

[1] Elle s'appelait et s'appelle même encore Mme Lemoine ou Mme Lenoir. Il y a si longtemps que je n'ai pensé à cette histoire, que j'ignore à présent le vrai nom de cette femme, mais je crois bien que c'est Lemoine, aussi est-ce celui que je lui laisse.

après la réclusion du pauvre de Latude, et cette femme faisant ainsi survivre sa vengeance. Le lieutenant de police, qui était, je crois, M. Lenoir, *eut égard* à une aussi *longue détention*[1]; M. de Latude fut mis en liberté et on lui accorda une petite pension. Il avait mis en commun ce qu'il avait avec le peu que possédait cette femme, et ils paraissaient tenir l'un à l'autre par des liens presque aussi intimes que ceux d'un père et de sa fille; c'était là le côté le plus respectable de l'histoire de M. de Latude. J'appris de Junot qu'il faisait au vieux prisonnier libéré une pension de 200 francs sur des fonds dont il avait la disposition. M. de Latude voulait me donner son *coffre*. Mais j'aurais été une personne bien indélicate si j'en eusse accepté même une partie. A vrai dire, ma générosité n'était pas bien méritoire, car je ne fis pas grand cas de la plupart des choses qu'il contenait, l'échelle exceptée.

Cette échelle était véritablement le chef-d'œuvre de la patience humaine. Quand on réfléchit à ce qu'il a fallu de temps pour parfiler d'abord une portion de bas, de mouchoirs, de draps, de serviettes, d'habits! Et puis le filer, en faire une corde de la grosseur de mon pouce au moins!... Mais les échelons étaient encore selon moi une plus étonnante besogne. Couper dans des bûches avec un mauvais canif — on ne leur laissait pas de couteau — plus de cent morceaux de bois destinés à supporter le corps!... M. de Latude m'a raconté que lorsqu'il s'est sauvé du donjon de Vincennes, à sa première évasion, il n'avait

[1] J'ai vu moi-même l'ordre de mise en liberté. Il contient cette propre expression : *d'une longue détention.*

pas pu calculer la hauteur juste de l'élévation du donjon, et il se trouva que son échelle était trop courte de près de quinze pieds ! Il sauta et se démit le poignet. Une chose assez bizarre et dont il me donna une assez mauvaise explication, c'est qu'il n'avait pas mis dans sa notice tout ce qui lui était arrivé tel qu'il me le racontait par exemple. Cela m'étonna. Il me donna pour raison que le gouvernement, quoique plus indulgent sous Louis XVI que sous Louis XV, ne lui aurait peut-être pas accordé sa pension s'il avait témoigné trop de mécontentement. J'avoue que M. de Latude fut jugé par moi aussitôt qu'il m'eut dit cette parole. Comment un homme qui est demeuré *quarante et un ans* dans les cachots d'un pouvoir arbitraire et qui accepte une faveur de ce gouvernement avant d'en être vengé, peut-il encore trouver du péril à se plaindre hautement. En tout M. de Latude me fit une impression qui me fit de la peine, parce qu'elle détruisait une illusion. Je m'étais représenté M. de Latude comme un homme respectable, une victime ayant des manières capables d'inspirer de la pitié et du respect. Il parlait de ses souffrances, mais avec une loquacité effrayante qu'il ne quittait plus une fois qu'il avait commencé. M^me^ Lemoine nous dit que le premier consul avait voulu voir M. de Latude. Je pensai aussitôt combien il avait dû l'ennuyer, lui qui ne pouvait tolérer, même dans ceux qui étaient le plus dans son intimité, non seulement de longues phrases, mais *trop de phrases*. M^me^ Lemoine me demanda d'aller prendre une tasse de café à la crème chez elle. Le vieux libéré me le demanda avec tant d'instance que je fus obligée de promettre, bien déterminée à ne pas y aller. J'en avais bien assez.

Il existe en France un homme qui s'est échappé de prison dix-sept fois et qui sans doute ne sera jamais repris[1]. D'abord il connaît trop bien toutes les ruses de guerre de ceux qu'il appelle *ses ennemis*.

— Et puis une fois enfermé, qu'est-ce donc qui payerait pour moi ? me disait-il lorsque je lui parlais de sa position.

Quant à M. de Latude, cette *touchante victime du despotisme*, j'ai parlé de son affaire avec des personnes qui le connaissent particulièrement ; elles m'ont dit que M. de Latude était un intrigant, qu'il l'avait été dans sa jeunesse, témoin ce qui l'avait fait arrêter, et que depuis sa sortie de prison il ne cessait de chercher à faire des dupes. Il a voulu voyager en Europe dans l'année même de sa sortie. Mais le ministère d'abord ne le voulut pas, dans la crainte qu'il ne publiât les détails de sa captivité avec cette exagération qu'il mettait à en parler en France. Je ne prétends en aucune manière excuser l'indigne arbitraire de son arrestation et de sa longue détention, comme le disait M. Lenoir, mais je dis qu'il est bien moins pitoyable et bien moins fait pour éveiller des cœurs endormis et des ressentiments engourdis. Après cela, ses quarante-et-un ans de captivité le rendent aussitôt le plus intéressant des hommes. Aussi s'était-il partagé la narration avec M^me^ Lemoine, et gardait-il pour lui tout ce qui perdait à être raconté par un autre que le héros. J'ai ensuite évité le brave couple le plus qu'il

[1] Il existait au moins en 1816 dans le département de l'Yonne, auprès de Sens. Il s'appelait Jacques Hardouin. Il n'est pas voleur en titre ni en nom, mais, comme la blonde Senantes aurait, si elle avait voulu, pu passer pour rousse, Hardouin pouvait d'autant mieux passer pour voleur qu'il volait.

m'a été possible. Je savais qu'il n'avait aucun besoin, et il m'ennuyait aussi avec trop de licence; il n'y avait pas moyen d'y résister.

J'éprouvai, dans la même semaine, une surprise d'une autre nature, aussi pour une personne que je n'avais jamais vue, et dont le nom me semblait comme un cri de carnage.

Un matin, tandis que nous étions à déjeuner, il se présenta un homme, grand, d'une tournure dont il n'y avait rien à dire et d'une expression de visage qui me revenait assez. Junot le salua, mais je m'aperçus que son salut était contraint. Cet homme portait un habit bleu tout uni, un pantalon de drap bleu également uni, pareil pour sa teinte à l'habit, une cravate noire et des bottes à la hussarde, avec un gland d'or qui battait sur la jambe, chapeau rond et une canne à pomme de commandement. Nous avions fini de déjeuner et nous passâmes dans le salon. Ce monsieur qui venait d'arriver, et que Junot avait appelé *général*, mais avec un sourire, se mit à marcher d'un pas ferme et résolu, et passant devant moi, il faillit me faire tomber. « Voilà un étrange personnage », me dis-je à moi-même. Junot lui offrit du café; il refusa en disant :

— Non, merci, mon général, je ne prends jamais la demi-tasse le matin. Le petit verre je ne dis pas... et si ma'm'selle veut permettre..

— C'est ma femme, dit Junot avec un ton fort sérieux.

— Ah! c'est la citoyenne Junot!

Et le personnage se mit à me regarder avec une attention qui me faisait plutôt rire qu'elle ne me fâchait. Il était évident que cet homme, tout en

étant malhonnête parce que c'était sa nature, n'avait pas du tout l'intention de l'être.

— Ah ! c'est la citoyenne Junot ! Diable ! mon collègue, vous n'avez pas mal jeté vos aplombs !

Je demandai tout bas à Junot de me dire le nom de ce *général*; car enfin il avait la prétention de l'être, à ce qu'il paraissait.

— Non, me répondit Junot, il faut que tu devines. C'est un nom prodigieusement connu, ainsi tu ne peux prétendre ignorance de cause.

Pendant ce temps-là le grand homme causait avec M. de Laborde, le premier aide de camp du général Junot depuis qu'il était commandant de Paris. Quoique l'écorce de de Laborde ne fût pas aussi rude que celle du général inconnu, il se trouvait avec lui dans un état beaucoup plus naturel pour tout. J'avais beau écouter tout ce qu'il disait, j'entendais des mots absurdes et presque toujours risibles, des solécismes, de mauvais arrangements de discours, mais quelque indication de nom, pas du tout.

Il y avait sur la table un instrument inventé et confectionné par Reigner, l'armurier mécanicien. C'est pour essayer les forces humaines. En serrant avec les deux mains deux bandes de cuir entre lesquelles se trouve une plaque en cuivre jaune de forme demi-ronde, sur laquelle sont gravés des chiffres que parcourt une aiguille comme à un cadran solaire, l'aiguille marche à mesure que la pression agit sur les deux bandes de cuir, et le numéro sur lequel elle s'arrête indique le degré de force de la personne qui fait l'épreuve. Junot prit le dynamomètre et, de ses deux mains pressant les bandes de cuir, il fit marcher l'aiguille si rapidement et d'une telle force qu'elle fut

presque frapper l'autre extrémité du dynamomètre, ce qui indiquait une force de poignet peu commune. Le général visitant prit l'instrument, mais, au lieu de s'en servir, il le regarda et dit en riant :

— Tiens, ça ressemble à ces outils que j'ai emportés avec moi quand je suis allé là-bas dans l'ouest avec Ronsin et Rossignol. J'avais un aide de camp qui était savant, il était mathématicien. N'est-ce pas comme ça que vous nommez ces instruments-là ? Eh bien, quand la Convention m'a nommé pour aller commander une des armées républicaines, je ne voulais pas y aller parce que je me connais et que je sais que je ne suis pas assez fort sur l'article des manœuvres. J'ai refusé. Oui, mais pas çà ! Ce que la Convention voulait, elle le voulait. J'ai été forcé d'aller prendre le commandement d'une des colonnes invincibles. Ronsin en commandait une autre, et puis ce pauvre Rossignol avait la troisième, lui. Eh bien, je vous disais donc tout à l'heure que j'avais un aide de camp avec moi qui était un savant. Il a déclaré à la Convention que j'avais besoin, pour faire la campagne, de tous les instruments dont il donnait la liste. On m'a tout donné. Il y en avait deux petits chariots remplis. J'ai emporté tout cela, moi. Mon aide de camp Platière[1] s'en servait, et puis je les ai vendus.

Et il riait d'un gros rire. Pour moi je ne riais plus ; ce qu'il venait de dire me l'avait fait reconnaître. C'était Santerre ! Santerre, ce brasseur du faubourg Saint-Antoine, qui fut nommé le 11 août 1792 com-

[1] Neveu de Roland le ministre, dont le nom était Roland de la Platière.

mandant de la garde nationale parisienne, qui eut la garde immédiate de la famille royale au Temple, qui commandait les troupes le 21 janvier 1793; qui fut ensuite dans la Vendée comme général commandant un corps avec ces deux misérables qu'il venait de nommer devant moi[1]. Je savais par des habitants de Saumur, de Mortagne et d'autres villes voisines, des détails affreux sur tout ce qu'avait fait Santerre dans la Vendée pendant qu'il y était.

Santerre, quoique son nom soit connu parce qu'il se rattache à une grande tragédie politique de notre époque, Santerre compte peu de lignes où ce nom figure dans l'histoire, excepté une ou deux pages où les taches de sang qui les maculent empêchent encore de pouvoir bien distinguer les actions auxquelles il n'est pas étranger. J'en connaissais beaucoup, mais j'avoue que j'étais bien loin de m'imaginer que cet homme lui-même prendrait la parole pour me donner de nouvelles lumières sur les horreurs commises dans la Vendée, par ce qu'on appelait les *colonnes infernales* commandées par lui, Ronsin et Rossignol. Santerre ne se fit pas prier pour raconter comme quoi c'est lui qui a écrit au ministère de la guerre en même temps qu'aux autorités, pour conseiller d'envoyer des chariots remplis de matières combustibles afin d'incendier les taillis, les genêts, les bruyères, les bois, enfin de détruire les retraites des Vendéens.

— C'est toujours une idée terrible à faire tolérer par

[1] C'était d'abord Rossignol qui commandait en chef ayant pour lieutenant le général Canuel, celui qui fut compromis, en 1817, dans un procès fort indécent qui eut lieu entre M. de Se..., le général Canuel, M. le colonel Fabvier, et puis encore une autre personne dont j'ai oublié le nom.

sa raison, dit Junot, quand cet homme fut parti, et cependant il est vrai de dire que c'était peut-être la seule à suivre par l'humanité même, pour finir en six mois ce qui en a duré quarante. Cela eût été plus humain que de lâcher sur eux comme des chiens de chasse, les garnisons capitulées de Mayence et de Valenciennes, et puis ces colonnes infernales menées par la lie des plus abjects jacobins.

Je demandai à Junot pourquoi il n'avait pas voulu me nommer Santerre.

— Ma foi, parce que je ne me souciais pas de te faire cette belle présentation-là. Il ne me plaît guère qu'il vienne chez moi, aussi n'y vient-il pas souvent. C'est un homme amphibie. Il n'est ni militaire, ni civil, ni bourgeois, ni ouvrier. Il a abandonné son état, et tous les états à la porte desquels il a été frapper n'ont pas voulu de lui. Il n'est guère possible que moi, tout républicain que je suis, j'aille donner ma main au milieu du jardin des Tuileries à Santerre, *général révolutionnaire*[1].

Cette épithète veut dire : généraux commandant l'armée révolutionnaire où la guillotine marchait toujours dressée comme une pièce de canon, mèche allumée.

— Je n'aime pas ces caractères-là, poursuivit Junot, il y a du sang dans toute cette conduite, et dès lors je m'éloigne. Je suis républicain par goût et par système, mais j'ai horreur du sang et des massacres, des confiscations et de tout cet affreux régime de terreur sous lequel la France a gémi pendant plusieurs

[1] Junot, Lannes, Bessières, plusieurs généraux de Napoléon, étaient connus pour la même manière de voir et d'agir.

années. Santerre est un misérable, il est sous une sorte de surveillance relativement à l'état-major de la ville de Paris auquel il est forcé de se présenter, je crois, tous les quinze jours. Eh bien ! voilà un homme qui, je suis sûr, dit maintenant que je suis fier, hautain, que je n'ai pas fraternisé avec lui. Non sans doute, parce que je ne l'estime pas.

Je demandai s'il était brave. Plusieurs officiers qui étaient arrivés depuis le départ de Santerre me répondirent que non, c'est-à-dire que sa réputation était fort douteuse ; que dans la Vendée, précisément, il avait laissé commettre des horreurs, piller, voler et passer même au fil de l'épée, « exécution inconnue à l'armée aujourd'hui », ajoutait-on. Quelles époques !

Un jour, il lui arriva la même aventure qu'au juge avec le pré[1]. Mais les suites en furent plus terribles. Il s'agissait de la première affaire de Mortagne. On tint conseil. Les bleus étaient en petit nombre et l'attaque pouvait être dangereuse. Kléber, qui était à l'armée depuis quelques jours, proposa une manœuvre qu'il croyait devoir réussir et insista vivement pour la voir adopter. Santerre s'était endormi, il s'éveille au moment où Kléber insistait le plus fortement pour prendre un chemin détourné dans les bois et surprendre ainsi les Vendéens. Santerre frappe un coup violent sur la table avec son poing et s'écrie :

— Silence ! vous êtes tous, *tous*, entendez-vous, des s... aristocrates. On me l'avait bien dit, mais je

[1] On sait que le juge s'étant endormi, on fut aux voix pendant son sommeil. Le bruit des votes l'éveilla en sursaut ; alors il s'écria : « Qu'on le pende ! — Qu'on le pende ? mais c'est un pré ! — Eh bien, qu'on le fauche ! »

ne le croyais pas à ce point-là. Taisez-vous tous, et toi aussi, dit-il à Kléber[1], dont la figure de Mars le frappait malgré lui. Je suis le maître ici. Je commande au nom de la Convention, notre maîtresse à tous. Eh bien, jamais je ne ferai marcher une armée sous mes ordres, au nom de la république, dans un *chemin détourné !*

Le lendemain, l'armée bleue prit gaiement la grande route de Mortagne, parce que les Français, même allant à la mort, sont toujours contents, pourvu qu'ils trouvent l'ennemi ; mais cette fois ils furent abîmés.

Les *colonnes infernales*, comme leurs chefs les nommaient eux-mêmes, commettaient tous les crimes. Ronsin, général en chef de cette armée de cannibales, appelée armée révolutionnaire, se livrait à une fougue qu'il était triste de ne voir se tourner que vers le vol, le brigandage et tout ce qui peut déshonorer l'humanité.

Santerre écrivait un jour à la commune de Paris : « Apprenez que j'ai brûlé TOUS les moulins, à l'exception *d'un seul*. Et, encore, il l'a échappé belle. J'ai heureusement appris avant de mettre le feu qu'il appartenait à un patriote. »

Dans un hameau des environs de Savenay, Santerre voit une jeune fille qui lui plaît. Il le lui dit, elle lui répond à l'instant qu'elle est Vendéenne et que non seulement il est bleu, mais le chef des bleus.

[1] Après être rentré au service de France, ayant quitté celui de l'Autriche auquel il était attaché, Kléber ne fut pas de suite chargé de mener nos troupes à la victoire, comme général en chef. Il servit pendant quelque temps comme général de brigade.

et qu'ainsi, entre elle et lui, il y a des obstacles qui ne seront jamais franchis. Cette fille avait des parents entre autres un vieux grand-père âgé de plus de soixante-quinze ans. Le chef bleu fait de nouveau cerner le village. On recommence des recherches. Chaque botte de foin, de paille, chaque meule fut retournée et les perquisitions recommencèrent avec une telle ardeur qu'enfin on trouva un jeune chef, M. de Massuire, et l'un des La Rochejaquelein. Santerre fit brûler le hameau et partit avec sa troupe. Ronsin emmena les deux chefs qui s'échappèrent heureusement. Quant à la jeune Vendéenne, Santerre l'emmena de force avec lui et le vieux grand-père aussi. Le vieillard était attaché à la queue d'un cheval. Il mourut comme hébété, comme en enfance, d'avoir vu sa petite maison brûlée, son seigneur prisonnier, son enfant déshonorée et lui traîné comme une bête de somme qui ne peut plus travailler et qu'on remorque, en attendant qu'on la tue. Pauvre vieillard, Pauvre France !

A cette époque de ma vie je comprenais plus rapidement encore qu'à présent. Je jouissais par de doubles facultés, pour ainsi dire, et c'était Napoléon qui nous faisait éprouver ces sensations rapides et inconnues, dans leur impression. Il ne se passait pas de jour alors que je ne le visse, à moins que ma mère ne fût très malade, et précisément alors elle était mieux. Eh bien, il m'était impossible de ne pas chercher à parler au premier consul de ce que j'avais vu, de ce qui m'avait frappée. Il aimait aussi lui-même à m'interroger sur ce que j'avais vu. Aussi, la visite de Santerre ne fut pas ignorée de lui.

— Comment cela ? dit Napoléon, je le croyais mort

depuis plus de quatre ans. Eh bien! qu'en dites-vous? n'est-il pas aimable et beau? Voilà les honnêtes personnes qui voudraient revoir les beaux jours de 93! M. Santerre trouverait charmant de gagner les épaulettes de lieutenant général comme il a gagné celles de général de brigade, en menant à l'échafaud des gens qui valaient mieux que lui. Avez-vous connu Rossignol?

Je ne l'avais jamais vu, mais je le connaissais parfaitement au bout d'un quart d'heure, car cette question avait rappelé au premier consul une foule de détails sur cet homme et sur deux autres qui sont vraiment curieux. Junot acheva de me les donner, non seulement sur Rossignol, mais sur Ronsin et surtout Charbonnier.

— C'est une des preuves les plus remarquables à opposer à tout ce que les manifestes ont dit sur nous et contre nous, nous observa le premier consul, lorsque quelqu'un vint à parler du général Charbonnier. Cet homme a commandé une armée, celle du Rhin, à une époque où nous pouvions tout craindre, où la France et où nos frontières étaient ouvertes comme une ville démantelée après un assaut. Eh bien! jamais peut-être aucunes victoires n'ont été plus belles que celles remportées à cette époque, par de jeunes soldats, sans pain, sans souliers, sans argent, sans habit, et avec un général comme Charbonnier, et plus loin, comme Rossignol, Ronsin et Santerre. Rossignol, qui parlait des Échelles de Savoie, et qui un jour au comité de salut public, leur disait fort sérieusement:

« — Je comprends très bien que mon infanterie « pourra passer, parce que des hommes peuvent

« monter à une échelle, quoique chargés. Mais ma « cavalerie et mon artillerie, quand mille diables « d'enfer s'en mêleraient, ils ne feront pas monter « une échelle à un cheval ! »

Une personne bien amusante à entendre sur le général Charbonnier, c'était M. Diestrich, ce jeune officier spirituel, que j'avais rencontré à l'Opéra, le jour de la machine infernale. Il avait servi en Hollande, lorsque Vandamme s'y trouva heureusement pour l'armée. Il servait dans son état-major. Un matin, on apprend que les Anglais ont débarqué. M. Diestrich est sur le champ envoyé au quartier général du général en chef, et c'était le général Charbonnier. Il le trouve à table, quoiqu'il fût à peine neuf heures, et déjà à moitié ivre.

— Mon général, dit-il au général improvisé, les Anglais ont débarqué. Il est urgent de donner des ordres, veuillez me les remettre et je repars à l'instant.

Le butor d'homme de guerre postiche regarda M. Diestrich avec des yeux déjà un peu troublés et il lui dit :

— Es-tu bon patriote ?

— Oui, mon général.

— Eh bien, mets-toi là, déjeune et envoie-les... au diable.

M. Diestrich était jeune, il avait alors dix-huit ans, il était gai et rieur, et certes, l'occasion était belle, mais il craignait le général Vandamme qui aurait été capable de lui faire sauter la tête, s'il avait failli dans quelques parties de son service. Il connaissait la gravité de la position et, tandis que le général en chef avalait des douzaines d'huitres d'Os-

tende, il lui faisait un discours en trois points pour le déterminer à donner l'ordre à des régiments de marcher. Enfin, il allait se décider à laisser le général en chef pour chercher le chef d'état-major, lorsque Charbonnier, comme tous les ivrognes ayant une idée fixe, le rappela et lui dit :

— Reste là. Je vais te parler. Bois un coup.

— Merci, mon général. Il est de trop bonne heure; je n'ai encore ni soif ni faim.

— Comment ! il est de *trop bonne heure !* J'ai donc tort de boire, *moi* ! et de déjeuner ? Eh bien, tu n'es qu'un blanc-bec ! Bois un coup, je te dis.

M. Diestrich but à sa santé pour l'amadouer et se tirer de ses pattes; mais c'était plus facile à vouloir qu'à exécuter.

— Ainsi, dit le général, tu es bon patriote ?

— Oui, mon général, très bon patriote; mais il n'est pas malheureusement question d'une chose aussi peu importante. C'est un objet bien grave qui m'amène. Le général Vandamme m'attend, et il m'attend exposé au feu de l'ennemi.

On était convenu d'une heure sans tirer — on se battait déjà depuis le matin — afin d'attendre le le retour de M. Diestrich. Vandamme était un des hommes les plus braves qui fussent au monde, mais emporté, bouillant et capable de venir tuer le général Charbonnier. Ces réflexions se pressaient en foule dans la tête du jeune officier et le préoccupaient. Il espérait que le général Charbonnier sortirait enfin de table et que le café le dégriserait peut-être. De toute manière, il hâtait de ses vœux la sortie de table du général en chef. Tout à coup il entend le canon et une vive fusillade; il fit un bond de dix pieds en l'air,

— Entendez-vous? entendez-vous? Au nom du ciel, mon général, appelez un de vos officiers, envoyez des ordres. Ah, mon Dieu! ah, mon Dieu!

— A qui en as-tu? Laisse-moi tranquille, toi et ta... république. Laisse-moi faire mon déjeuner comme il convient à un général en chef...

— Mais, mon général...

— Ah! cela devient trop fort! Je te répète encore une fois de me laisser tranquillement pomper les huiles et chiquer mes légumes [1].

— Mais, mon général, vous exposez l'armée aux plus grands malheurs...

— Brrr...! Et il se mit à chanter.

— La division du général Vandamme ne pourra pas tenir à elle seule. Elle sera forcée de quitter le terrain, Où voulez-vous que ses soldats trouvent un asile [2], s'ils doivent fuir?

— Ah! eux en fuite!... eux!... Oh! que non pas; et puis d'ailleurs, laisse-les faire, les farceurs connaissent bien les chemins.

Au même instant on entendit le galop précipité d'un cheval. Une minute après le général Vandamme était dans la chambre, faisant siffler son sabre aux oreilles de Charbonnier.

Il est difficile d'être plus beau que l'était, à cette époque, le général Vandamme. Cette tête régulièrement belle de perfection, de traits, cette belle chevelure bouclée, ces yeux flamboyants aussitôt qu'il était ému, cette belle tournure, cette main modèle,

[1] Manière de parler la plus basse, la plus ignoble, en usage parmi les soldats. Les sous-officiers ne parlent pas ainsi; même il n'y a que ce qui est tout à fait *soldatesque*.

[2] Le pays n'offrait aucune retraite.

tout formait un ensemble complet à opposer à celui tant ignoble du général Charbonnier. Vandamme, justement irrité, était là devant la bête brute et abrutie, faisant tourner son sabre autour de sa tête, en lui disant de se recommander à Dieu.

— C'est ta dernière heure, misérable ! Comment ! tu peux avoir l'âme assez lâche pour laisser massacrer tes camarades par des ennemis, et par des Anglais encore ! Que tout soit réglé à l'instant même; que les troupes marchent... ou plutôt reste ici à cuver ton vin ; l'armée n'a pas besoin de toi pour vaincre.

Et repoussant le *Charbonnier* qui alla tomber à l'extrémité de la chambre, il sortit avec Diestrich, et tous deux s'élançant sur leurs chevaux, ils furent rendus au milieu des coups de fusil, au moment où la canonnade s'engageait.

Vandamme était de la plus brillante valeur dans une circonstance dont la gravité doublait en raison de la sottise ou de la trahison de Charbonnier. L'incapacité de cet homme pouvait perdre l'armée. Vandamme la sauva. Ceci s'est passé avant l'arrivée de Brune en Hollande, à l'époque d'une première tentative de descente par les Anglais. Ce fut Vandamme qui sauva ce jour-là les troupes françaises.

Lorsqu'il fut loin, Charbonnier qui était resté là où il l'avait jeté, commença peu à peu à se dégriser. Tout à coup le canon est tiré à de si fréquents intervalles qu'il ne doute pas que l'armée entière ne soit aux mains. Au milieu de cette vie crapuleuse, de cette croûte épaisse qui lui bouchait tout passage à la moindre conception, il avait cependant conservé un peu de cette bravoure qui l'avait fait remarquer et

nommer pour commander par l'un des proconsuls militaires. Il se plongea la tête dans une cuvette d'eau et, s'élançant sur son cheval, il courut au feu. Mais le général Vandamme avait tout réparé. Plus tard, lorsque l'ordre vint enfin nous retrouver, le premier consul rendit à chacun la justice qui lui était due. Charbonnier rentra dans son grade de chef de bataillon et fut fait commandant de place. C'était ce même général Charbonnier qui, recevant un jour une dépêche de la Convention et trouvant qu'il lui fallait attendre des ordres ultérieurs, a passé huit jours à chercher le *village Ultérieur* sur la carte.

Une autre fois il devait partir d'Anvers pour aller je ne sais où et il donnait des ordres pour que sur la route on fît telle chose surtout bien exécutée — et il faut remarquer que c'était pour de la cavalerie. Le commissaire des guerres qui recevait les ordres et suivait le doigt de Charbonnier sur la carte, lui demanda où il voyait une route.

— Comment! dit le général, vous ne voyez pas ce chemin?

— Je ne vois rien du tout, mon général.

— Comment, — et il frappa du pied, car il était colère, — comment! Vous ne voyez pas cette route? Elle est pourtant bien assez large, elle est superbe. Je suis sûre qu'elle a plus de cent pieds de large.

Je le crois bien, c'était l'Escaut.

CHAPITRE XII

M. Charles et les réputations par reflet. — Antécédents indispensables. — Mme Bonaparte au palais Serbelloni. — Mme Leclerc observatrice. — Les yeux de Bonaparte et la police de la salle du trône. — Arrestation de M. Charles à Milan. — Conversation avec Pauline Bonaparte. — La Compagnie Bodin. — Afflictions et consolations réciproques. — Les premiers temps de Mme Bonaparte à la Malmaison. — Madame la générale. — Sœur Rosalie et l'aumônier de l'armée d'Égypte. — Le maître en l'absence du maître. — Conseil de divorce de Gohier à Mme Bonaparte. — Retour de l'armée d'Égypte et l'éloignement de M. Charles. — Bonaparte et Duroc sur le boulevard et rencontre inopinée. — Amitié de Junot et de M. Charles. — M. Collot. — Les vrais amis de Junot.

Parmi les amis que Junot me présenta, il y en avait dont le nom, lorsqu'il le prononçait, attirait davantage mon attention. Parmi ceux-là on pense bien que je remarquai surtout M. Charles.

M. Charles, qui n'a pas d'autre nom que celui de *Charles*, était, à l'époque dont je parle, un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans. Petit, fort bien fait, ayant tous les traits bien, et cependant ayant le malheur, beaucoup plus commun qu'on ne le croirait, de ne pas être du monde élégant. Je ne veux pas en cela dire de M. Charles et de ceux qui lui ressemblent une chose peu obligeante Non, certainement, mais

je dis ce que je pense, et les femmes qui seront de bonne foi le diront comme moi.

M. Charles est un personnage presque historique. Il figurera toujours à côté d'un grand nom, et c'est merveille que de voir comment s'enchaînent les unes aux autres des réputations inconnues, s'éclairant du jet d'une grande lumière, d'un reflet ; puis s'illuminant tout à fait à ce grand fanal de gloire, devenir eux-mêmes un flambeau auquel on demande de la clarté. C'est là que l'on peut étudier le ricochet dans toute sa pureté.

M. Charles est né à Romans, d'une famille bourgeoise fort ordinaire. Son frère, qui s'appelait Charles comme lui, parce que, comme je l'ai dit plus haut, c'est le nom de la famille, était adjudant de place à Marseille, à peu près à l'époque de la guerre d'Italie. Pour lui, il prit parti dans une compagnie de guides à cheval qui fut formée à Besançon, dès les premiers temps de la révolution. Cette compagnie, dirigée plus tard sur l'Italie, devint ensuite le noyau des guides du général Bonaparte. Arrivé à Milan, M. Charles, déjà lieutenant, fut attaché comme adjoint à l'adjudant-général Leclerc et, lorsque celui-ci, en épousant M^lle^ Pauline Bonaparte, fut nommé général de brigade, M. Charles fut aussi promu au grade de capitaine et fait aide de camp du général Leclerc.

M^me^ Bonaparte (Joséphine) arrivait alors à Milan. Elle logeait au palais Serbelloni et tenait déjà état de souveraine. M. Charles lui fut présenté comme tous les officiers de l'armée. Etant attaché au beau-frère du général Bonaparte, il demandait et obtint plus d'attention que les autres. Le général en chef, sans cesse absent, soit qu'il fût à Milan, soit qu'il fût en

tournée, ne voyait alors et n'entendait que ce qui lui arrivait immédiatement sous les yeux et dans les oreilles. Mais sa sœur, Mme Leclerc, n'était pas de même. D'abord elle était *inoccupée* et, comme de tout temps ce fut une personne très laborieuse, elle voulut à sa manière prendre quelque occupation. Et celle d'observer la conduite d'une belle-sœur qu'elle détestait en était une comme une autre, d'autant plus qu'elle pouvait espérer son salaire sans aller bien loin. Mais je crois qu'elle s'est trompée en cela. Elle ne fut donc pas très longtemps à s'apercevoir que M. Charles et Mme Bonaparte étaient fort liés ensemble, et que cette liaison, qui pouvait n'être et qui même bien sûrement n'était pas autre chose qu'une tendre amitié, les occupait beaucoup. M. Charles était charmant alors, comme je viens de le dire tout à l'heure. Il avait de beaux habits de hussard, bien chamarrés d'or, tenus avec beaucoup d'élégance parce qu'il était soigneux comme les Dauphinois, et, comme eux, avait la volonté d'être bien. Il déjeunait au palais Serbelloni aussitôt que Napoléon partait pour quelque ville environnante. Alors c'était un vrai bonheur dans cette relation tout amicale. Madame Bonaparte lui était attachée avec l'intérêt le plus vif. C'était une chose qui n'était inconnue de personne à l'armée et dans la ville de Milan. Je crois que les sources de Messoudiah étaient alors bien loin des oreilles de Napoléon ; et cependant il savait déjà ce qu'il *a su, prétendent* les Mémoires contemporains, deux ans plus tard. Mais nous allons avoir affaire ensemble, les choses faussement rapportées et moi. Il vaut mieux que cela n'aille pas plus loin.

Le général en chef fut instruit. Par qui? Par ses

yeux probablement, ce qui est fort présumable. Car il avait un regard investigateur qui faisait la police de la salle du trône aux Tuileries, avec une telle clarté et une telle précision qu'il fallait se mettre dans le coin le plus obscur de la salle si on voulait échapper à son inquisition. Toujours est-il qu'au quartier général de l'armée d'Italie le bruit courut tout à coup que le général en chef avait fait arrêter M. Charles et que, en suite de cette arrestation, il *serait fusillé*. Ce ne sont pas choses en l'air, ceci, comme par exemple celle de faire parler à Messoudiah une personne qui *n'y était pas;* ce que je rapporte est exact. Ensuite je ne réponds pas du sujet de la colère du général Bonaparte contre M. Charles, *je narre*. Et quand, comme Werther, je le *renarrerais* pour la dixième fois, je ne pourrais dire que ce que je dis. C'est que M. Charles fut arrêté malgré et même peut-être à cause de M^me^ la générale en chef. Ce qui leur fut très amer à tous deux, du moins je le présume. M^me^ Leclerc, qui, comme on le sait, *était la bonté même*, me disait :

— Enfin, imagine-toi, Laurette, que ma belle-sœur a failli en mourir de chagrin et que certainement on ne meurt pas de chagrin de quitter ses amis. Il faut qu'il y ait plus que de l'amitié là-dedans. Moi, j'ai consolé mon frère qui était bien malheureux. Il savait tout cela — je l'ai vu, moi — quand il est venu à Paris, avant de partir pour l'Égypte. Pauvre frère !

Et la bonne pièce plaignait son frère du mal que peut-être elle-même lui avait causé. C'était une bien drôle de personne à étudier que M^me^ Leclerc. Au surplus, elle a été bien dessinée, bien peinte. Mais ce

caractère était tellement étrange que jamais on n'a pu en former un tableau bien complet.

Revenu à Paris, car il fut forcé de quitter l'armée d'Italie, M. Charles se trouva associé à l'entreprise des vivres de la Compagnie Bodin (Louis Bodin). C'était Mme Bonaparte qui lui avait fait obtenir un intérêt dans cette affaire. Voilà quelle est l'origine de la fortune qu'il a eue, fortune qui fut longtemps fort belle, mais qui s'est ensuite dérangée, et non pas un héritage recueilli dans sa famille, comme on l'avait dit d'abord dans Paris. La fortune de sa famille était plus que modeste. Ses parents sont de petits bourgeois de Romans.

Il tenait un fort bon état de maison. Il allait dans le monde financier qui, à cette époque, était le seul qui reçût d'une manière régulière, lorsque Mme Bonaparte revint d'Italie et que son mari partit pour l'Égypte. Alors Mme Bonaparte acheta la Malmaison et s'y établit, comme une dame châtelaine l'aurait fait au temps jadis, lorsque son seigneur et maître partait pour libérer le tombeau du Christ. Alors, comme à présent, il y avait toujours un page, un écuyer, un cousin, un neveu, un garçon enfin. Eh, mon Dieu! disons-le bien bas, quelquefois même un dam abbé. Demandez au petit Jehan de Saintré, qui prenait soin de la douleur de la veuve, tandis que le mari s'affligeait à sa manière sous quelque palmier, à la vue du saint-lieu, comme pourrait le dire ce pauvre M. Fourès. Enfin de toutes ces consolations, ces afflictions, il résultait que personne ne pleurait pendant que cela durait, et que ce n'était qu'au réveil que les cris et les larmes se mettaient en exercice. Il semble, en pareille occurrence, que les hommes, les femmes

aussi, soient comme ces enfants qui se donnent une tape contre une table ou bien une porte, ils ne le sentent pas quelquefois et continuent leurs jeux; mais les mères qui sont toujours aux aguets pour surveiller et crier au loup, arrivent, prennent l'enfant et lui font si bien honte de n'avoir pas pleuré, que l'autre se met sur l'heure même en fonction de manière à rendre sourds Dieu et ses saints.

Quoi qu'il en fût de tout cela, comme je l'ai déjà dit, M^me^ Bonaparte était établie à la Malmaison. Elle y passait une grande partie de sa vie. Une amie de ma mère, dont Rosalie élevait la fille et qui habitait Rueil alors, un peu au-dessous de M^lle^ Julien, nous racontait qu'elle voyait Madame *la générale*, comme on l'appelait dans le village, se promener fort tard dans le jardin.

— On la voit de la route, nous disait Rosalie, qui cependant ne passait jamais dix heures hors de son lit, et le soir au clair de lune, lorsqu'avec sa robe blanche et son voile elle s'appuie sur le bras de *son fils* qui est en habit noir ou bleu, cela fait un effet presque fantastique. On dirait que ce sont deux ombres. Pauvre femme! elle pense peut-être à son premier mari, que les bourreaux de la révolution ont tué! Elle pense aussi à celui que Dieu lui a rendu et qu'un boulet de canon peut lui emporter en un instant. Comment fait-il là-bas pour entendre la messe au milieu de tous ces Turcs, mademoiselle Laure? me demandait la sainte fille.

— Mais je suppose, lui disais-je, qu'il a un aumônier.

Et, en vérité, dans ce temps-là, je le croyais.

M^me^ Bonaparte passait donc une grande partie de

son temps à la Malmaison. Quelquefois elle venait à Paris chez Barras, chez Mme Tallien, chez Gohier dont elle aimait beaucoup la femme. Ensuite elle voyait aussi ses beaux-frères et sa belle-mère, mais peu. Elle ne les aimait pas, comme on sait. Au surplus, ce n'est pas eux qui ont commencé la guerre. A l'époque du départ pour l'Égyte, Mme Bonaparte était en mesure d'hostilité vis-à-vis de Joseph, le plus doux, le meilleur des hommes. Elle était aussi en attitude de guerre avec Mme Bonaparte la mère et Mme Lucien, ange de bonté et de perfection. J'ignore la cause de l'aigreur qui s'était élevée entre elles, mais j'ai assez connu Mme Lætitia et Mme Christine pour répondre d'elles.

La Malmaison, à l'époque dont je parle, était une maison de campagne jolie, agréable à cause de ses environs, mais, comme habitation, tout à fait incommode et, de plus, fort malsaine. Mme Bonaparte avait fait cette acquisition, à ce que m'a dit Brunetière, qui s'était trouvé mêlé dans cette affaire, comme une enfant qui achète une poupée qui lui plaît, sans savoir si elle s'en amusera longtemps. Le parc n'était pas grand, — c'était un joli jardin anglais — et le château tombait de tous les côtés. Le parc était fermé par un mur qui se prolongeait sur la route de Saint-Germain, excepté au commencement, le long de la pelouse devant le château. Il y avait là un saut-de-loup, en haut duquel était une petite rampe en fer qui permettait de s'appuyer pour regarder sur la route, mais aussi on pouvait facilement voir de la route dans le parc. Alors la grande plantation de tulipiers et de platanes qui entoure et le château et tous les bâtiments dépendants n'existait pas ainsi que les propriétés de

Mlle Julien et de M*** La Malmaison était donc une jolie maison de plaisance, et voilà tout.

M. Charles l'habitait tout à fait en maître. Les amis ont des privilèges. Je sais que Gohier, qui était un songe-creux quand il venait à parler du 18 brumaire, mais qui ensuite était un honnête homme et un homme de grand sens, avait fortement engagé Joséphine à prendre un parti.

— Divorcez, lui avait-il dit, lorsque, tout en larmes elle se refusait au conseil qu'il lui donnait de rompre une liaison qui la compromettait par ses apparences, divorcez. Vous me dites que vous n'avez que de l'amitié l'un pour l'autre, M. Charles et vous. Mais si cette amitié est tellement exclusive qu'elle vous fasse violer les convenances du monde, je vous dirai, comme s'il y avait de l'amour : « Divorcez, parce que « l'amitié, aussi abnégative des autres sentiments, « vous tiendra lieu de tout ». Croyez que vous éprouverez du chagrin de tout ceci.

Gohier avait raison. Il voyait en homme sage, et Joséphine n'y voyait pas du tout.

Lorsque après le retour d'Egypte, Bonaparte fut au moment d'effectuer lui-même ce que Gohier conseillait quelques mois plus tôt de faire avec prudence et sans éclat, Joséphine cria, pleura et se désespéra. Elle ne voulait pas divorcer quand Bonaparte était loin, et elle le voulut encore bien moins lorsque cette belle gloire resplendissante et lumineuse éclairait l'Europe de ses rayons. Mais il y eut une condition : l'éloignement de M. Charles et la promesse qu'elle ne le reverrait jamais.

Napoléon détestait M. Charles. Jamais il n'en parlait et jamais on n'en parlait devant lui. Mais je sais

des traits relatifs à cette partie de sa vie qui m'ont même surprise à un point extrême, car je ne le croyais pas susceptible de s'affecter ainsi.

Un matin il était sorti avec Duroc pour aller voir les travaux du pont d'Austerlitz qu'on construisait dans ce temps-là. Il donnait le bras à Duroc. Tout à coup, un cabriolet qui allait fort rapidement, passe sur le boulevard. Ils étaient alors devant la maison de M. Destillières. Duroc sent l'empereur lui presser le bras et s'appuyer sur lui de tout le poids de son corps. Il était fort pâle. Duroc s'écria, mais l'empereur le fit taire :

— Ce n'est rien : tais-toi ! lui dit-il.

M. Charles venait de passer dans son cabriolet. Napoléon ne l'avait pas vu d'aussi près depuis l'Italie et l'impression fut vive au point de le faire trouver mal. Quel était le sentiment qui l'agitait. Était-ce encore de l'amour pour Joséphine ? Non, il ne l'aimait plus, il était alors amoureux d'une femme charmante, *la seule* qu'il ait aimée. Ce ne pouvait être un mouvement de cet amour-propre d'homme qui fait souffrir, même sans amour, de l'abandon d'une femme, puisque personne ne le voyait en présence de son *ennemi*. J'ai mis ce mot, et je ne l'ôte pas. Oui, Napoléon regardait cet homme comme son ennemi. Il le haïssait.

Junot avait été fort lié en Italie avec M. Charles. Cette liaison s'était formée sous les auspices d'un attrait prononcé et réciproque. Je dis les auspices, parce que je crois cet attrait mutuel encore plus nécessaire, peut-être, dans l'amitié que dans l'amour. Junot aimait M. Charles comme un frère, et celui-ci le lui rendait avec vérité et abandon. Lorsqu'il me fut présenté, Junot me dit :

— C'est un ami comme Van-Berchem. Sois bonne pour eux. Il y a une grande différence entre ces hommes-là et une foule d'autres que j'appelle *mes amis*. Collot, voilà encore un véritable bon ami. Je te dis cela pour ta gouverne avec eux.

Junot n'avait pas besoin de me recommander cette attention. Mon œil avait, dès les premiers jours, su distinguer le regard d'affection ou d'indifférence avec lequel on répondait au sien. Je ne me suis jamais trompée; et lorsque, plus tard, de fausses amitiés sont venues le blesser de leurs douloureux mécomptes, je ne lui ai pas répété cette inutile parole : « Je te l'avais bien dit! » Mais du moins n'ai-je pas été étonnée.

Dans ses amis militaires la même observation avait guidé mon esprit. J'ai été plus justement clairvoyante que lui. Il s'est abusé souvent et son amitié a été accordée à qui la trahissait, tandis qu'il la déniait à de véritables amis. Que de peine il m'a fait longtemps avec Duroc! Mais enfin il était revenu à la raison. Duroc était le meilleur des amis.

Pour en revenir à M. Charles, j'ai dit, je crois, qu'il était petit, mais bien fait. Sa peau était fort brune, ses cheveux d'un noir de jais, ses dents et ses yeux passables, et ses mains et ses pieds fort petits et comme il faut. Il avait de l'esprit, mais un genre d'esprit qui n'aurait peut-être pas convenu à tout le monde, si l'on avait pu choisir le sien. Il s'exprimait, par exemple, toujours en calembours. Il faisait le polichinelle en parlant. Il était ce qu'on appelle un *drôle de garçon*, il faisait rire. Je ne blâme pas ce genre d'esprit, je dis seulement que je ne le voudrais pas avoir.

M. Charles acheta dans l'année 1803 ou 1804 la

terre de Casan. Il y passait une partie de l'année. Il voulut marier une fille naturelle qu'il avait, en 1822, mais il se trouva que ses affaires étaient dans un tel dérangement qu'il ne put faire ce qu'il avait résolu. Il en eut un grand chagrin, car il est bon père, bon ami, et son cœur est parfait. Casan fut vendu et M. Charles est aujourd'hui retiré à Romans, sa patrie, où il vit modestement retiré et tranquille.

CHAPITRE XIII

Les détracteurs de Napoléon. — Sœur Rosalie et l'Antechrist. — Les hommes supérieurs, appréciateurs de Bonaparte. — Beurnonville, et mot de Kléber sur le général Bonaparte. — Lettres de Kléber. — Les yeux de Bonaparte tournés vers l'Orient. — Projets d'un grand homme. — Désir de conserver l'Égypte. — Explication du retour d'Égypte de Bonaparte. — L'armée de Druses. — Les successeurs de Kléber. — Le général Menou. — Junot, Lanusse et les suites d'un duel. — Inimitié de Bonaparte envers Tallien.

J'ai déjà dit, au commencement de ces Mémoires, que je n'étais ni accusatrice ni séïde. Je raconte, comme je les ai vus, tous les événements, les faits, les incidents dont j'ai été témoin pendant trente ans de ma vie. Dans le nombre, il y en a qui viennent heurter, je le sais, l'opinion ou plutôt la jactance de quelques individus. J'en suis fâchée, mais l'on pense bien que la marche que je me suis tracée n'en souffrira ni dans sa direction ni dans le mouvement d'impulsion donné au moment du départ. Seulement, il m'arrivera d'être vraiment révoltée à la vue de choses plus ridicules cependant encore que directement offensantes. Mais le moyen de garder de la mesure en écoutant, en lisant d'absurdes paroles, en entendant japper, miauler, croasser, coasser après la mémoire d'un homme dont la hauteur est telle qu'elle donne le *torticolis* à ces pygmées lorsqu'ils le regar-

dent pour en voir le sommet. Et voilà pourquoi ils la veulent diminuer, amoindrir. Que Napoléon ne soit pas aimé, je conçois que beaucoup de raisons peuvent être données à l'appui de cette opinion, ou plutôt de ce sentiment pour parler plus juste, car il ne faut pas confondre l'un avec l'autre.

Ainsi donc, qu'il soit appelé l'Attila du siècle, le dévastateur du monde, ou bien même encore l'*Antechrist*, comme le disait ma pauvre sœur Rosalie, tout cela peut trouver sa justification dans plusieurs parties de sa vie. Mais que des êtres parfaitement inconnus, dont les noms sont encore dans la nuit des temps pour la patrie, mettant la tête à la fenêtre de leur obscurité, s'écrient de là : « Bonaparte ! qu'a-t-il donc fait? le malheur de la France, voilà tout! Mais ensuite qu'offre-t-il de si extraordinaire ? » Pauvres gens ! il faut mettre une autre aune que celle de vos paroles sans idées pour mesurer un tel homme.

Vous ne le comprenez pas; laissez-le dans sa gloire, et demeurez dans votre nullité. Chacun chez soi. Cette gloire vous fatigue-t-elle ? n'allez pas la chercher. Mais c'est qu'elle vous entoure, vous presse de toutes parts. Elle jaillit en mille étincelles de ces masses de nos décombres que vous fouillez tous les jours pour y prendre des matériaux dont vous voulez vous servir pour édifier une maison neuve. Vous la rencontrez partout, cette gloire, et Napoléon tient toujours à la France. A Lyon, les broderies et les soieries; à Rouen, les cotonnades et les filatures; à Douai, la fonderie de canons; à Bruxelles, les dentelles et les points; à Saint-Étienne, les manufactures de fusils; à Lille, les dentelles, commerce mort depuis quinze ans; à Valenciennes, les toiles et les batistes;

à Angoulême, encore la fonderie de canons; à Saint-Quentin, les batistes et les organdis; à Grenoble, les ganteries et les soieries, et à Paris, l'immense commerce qui s'étend sur une si grande foule d'objets.

Une particularité qui ne m'étonne pas mais que je prie de remarquer, c'est que tous les beaux talents de l'époque sont éloignés non seulement de mal penser, mais de mal parler de Napoléon[1]. Ils ont senti le ridicule de la position de l'homme qui ne le comprendrait pas. Voyez Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Casimir Delavigne, l'abbé de Lamennais, ces hommes-là ont jugé le colosse. Ils ont vu et blâmé ses fautes, mais reconnu ses qualités. Leur forte prunelle a fixé l'astre lumineux et leur langue vraiment savante, mais véridique, n'a pas épargné la critique parce qu'elle avait été juste dans l'approbation. La médiocrité seule l'a méconnu. Et à propos de cela je vais citer le mot un peu cynique d'un homme qui passait pour ne pas l'aimer, mais qui l'admirait profondément, un homme dont le beau talent avait compris le grand homme. On me pardonnera la liberté du propos que je vais rapporter, il est ici à sa place comme renseignement historique, parce qu'il donne une certaine clarté à diverses parties du caractère de celui qui l'a tenu.

Kléber était à l'armée du Rhin[1]. Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, faisait de l'ouvrage pour la postérité et en même temps pour la tranquillité de la France. Les généraux commandant en chef les autres armées étaient jaloux de cette jeune tête si

[1] Ou à l'armée de Sambre-et-Meuse. Je ne me rappelle plus précisément laquelle; mais il importe peu pour le fait en lui-même, qui est de toute exactitude.

habilement utile à sa patrie, et, toutes les fois qu'il y avait un dîner ou bien une réunion rassemblant une vingtaine d'officiers généraux, il s'élevait presque toujours des discussions relativement aux opérations militaires du jeune général. Kléber, qui à cette époque ne le connaissait pas encore et par conséquent n'était pas en discordance avec lui, comme il l'était, du reste, toujours avec les généraux qui le commandaient, Kléber rendait alors pleinement justice à ses talents militaires et politiques, car il pouvait juger les deux hommes, et, toutes les fois que Bonaparte était attaqué, c'était Kléber qui prenait sa défense, comme plus tard il a failli la prendre contre lui, et cela parce qu'il était sous les ordres de Bonaparte. Un jour, à un dîner où se trouvaient trente officiers généraux, la conversation s'engagea d'une manière assez vive relativement aux opérations de la campagne d'Italie. Bonaparte, après un mouvement sur la Lombardie, s'était retiré vers le Piémont. Cette manœuvre avait été comprise par le talent de Kléber et lui seul demeurait silencieux au milieu d'un concert de réflexions fort peu charitables sur « ce jeune général, disaient les uns, qui, après avoir annoncé qu'il allait conquérir l'Italie comme un autre Annibal, va comme lui s'endormir à Capoue. »

— Ah! ah! disait un autre, ce fameux capitaine, qui n'était que *lieutenant* lorsque j'étais général, le voilà enfin sur le *Pô*, comme ceux qui ont été avant lui en Italie! Nous verrons, nous verrons comment il s'en tirera!

Et le nouveau frondeur se frottait les mains avec joie, comme si Bonaparte eût été Chinois, comme si

l'armée qu'il commandait n'eût pas été composée de Français.

Ce général était Beurnonville. En entendant le propos qu'il venait de tenir, Kléber se retourne vers lui et, le toisant de la hauteur du demi-pied qui lui restait encore malgré la grande taille de Beurnonville, il lui dit avec une expression incomparable :

— S'il est sur le *Pô*, ce petit sacripant-là, ce n'est pas un pèlerin comme toi, entends-tu ? qu'il ira chercher pour relever ses culottes.

J'ai mis la phrase *textuellement* pour lui conserver sa couleur. Il me semble qu'elle est caractéristique et que rien ne peint mieux cette sorte de fluctuation dans sa manière de juger et d'apprécier Bonaparte. Kléber le défendait contre la médiocrité qui l'attaquait avec toute la force et la noblesse qu'une concurrence de talent et de courage lui donnait avec Napoléon. Je possède plus de quatre-vingts lettres originales de Kléber. J'en ferai connaître quelques-unes et je me propose même d'en donner un *fac-simile* dans l'un de ces volumes. Ces lettres sont remarquables par leur concision, leur clarté, et surtout le talent admirable que montre cet homme dans le temps même où l'Angleterre le jugeait perdu et sans ressources. Junot avait contre lui cette sorte d'inimitié qu'il ressentait pour un homme qu'il savait ne pas aimer Napoléon ; mais il l'appréciait tout ce qu'il valait. Dans l'expédition de Syrie, il fut toujours sous les ordres de Kléber et fut à même de voir se déployer son mâle et beau caractère. C'est alors en grande partie qu'eut lieu la correspondance que je possède. Ces lettres sont précieuses comme matériaux même pour servir à l'histoire d'Égypte. Ces documents-là seraient autrement

bons que ceux pris, comme on peut prendre des choses de ce genre, dans les bureaux de la guerre d'après une autorisation de tel général qui ensuite met son nom en tête du livre.

Nous avons vu un temps où il était de mode de contrôler Napoléon, non pas seulement dans ses fautes, mais dans les années glorieuses de sa vie. On a dit que *sa fuite d'Égypte était une action indigne.* On l'aurait vraiment belle à répondre à de pareilles sottises, *car cela donne de la colère à devenir canard*, comme disait M. de Torcy. Mais il vaut beaucoup mieux renoncer à une petite vengeance pour en avoir une pleine et entière. Il faut, la raison à la main, prouver ce qui aurait dû venir tout naturellement aux yeux de l'esprit de ces gens qui attaquent une réputation, par cela seul qu'elle est haute et brillante. Mais les rats ne peuvent ronger ni l'airain ni le marbre.

Depuis que j'ai eu l'âge de raison et que j'ai pu comprendre Bonaparte, depuis le jour où mes jeunes oreilles entendaient tous ses plans, ses projets, j'ai toujours vu et compris que son vœu le plus ardent était d'opérer une révolution, de faire un grand mouvement dans l'Orient. Lorsque plus tard l'expédition d'Égypte fut résolue, elle le fut par lui. Croit-on par hasard que c'est le Directoire qui eut cette glorieuse idée d'aller porter le drapeau tricolore sur les Pyramides? c'est Bonaparte [1]. Les idées de l'Orient l'obsédaient. Il parlait quelquefois pendant trois heures sur

[1] C'est-à-dire qu'il en eut la glorieuse et grande conception. Le Directoire, qui voulait se défaire de lui comme de Hoche, lorsqu'il l'envoya en Irlande, accorda tout à Napoléon avec la pensée intime qu'il ne reviendrait pas de ces rivages empoisonnés.

ce sujet et disait bien souvent des folies impayables avec un sérieux dont on ne peut se faire idée. Mais plus souvent aussi il jaillissait de ce volcan des flots d'étincelles qui précédaient la lave qu'il devait un jour répandre. Il parlait de l'Orient, bien souvent encore avec notre ami le contre-amiral Magon; il le questionnait sur l'Inde; il lui faisait des questions auxquelles l'autre, conteur comme un Scheherazade mâle, ne demandait pas mieux que de répondre. Napoléon écoutait avec avidité. Il regardait le contre-amiral et semblait arracher ses paroles. Dans de certains moments il s'écriait :

— C'est cela! c'est dans l'Inde qu'il faut attaquer la puissance anglaise! Voilà où il faut la frapper. La Russie ne veut pas nous livrer passage pour que nous allions en Perse. Eh bien, il y faut aller par une autre route. Je la connais et je la prendrai, moi.

Dans l'origine, c'était en Turquie qu'il voulait aller, puis il eut des idées bien autrement arrêtées et embrassant un plan véritable. Lorsque l'expédition d'Égypte fut résolue, Napoléon dit à Junot et à quelques autres de ses intimes officiers :

— Je vais réparer, si je puis, les malheurs de nos colonies ravagées ou perdues; l'Égypte serait une magnifique compensation. Voilà quel doit être le but de cette expédition : acquérir ce beau pays à la France.

Et voilà quelle fut aussi son idée dominante pendant la traversée, à son arrivée et pendant son séjour. Combien il souffrit lorsqu'il vit sa flotte brûlée et tous les moyens de sûreté intérieure attaqués par cette perte! Comme je suis maintenant à l'époque

du retour de l'armée d'Égypte, je dois tout naturellement suivre cet objet et fournir mes preuves.

Si beaucoup d'hommes qui, à cette époque, étaient dans les affaires et les connaissaient bien, tels que mon mari, mon beau-frère, Duroc, Berthier, Lannes, Bessières, et quelques autres qui, comme eux, savaient la pensée de Napoléon; si ces hommes-là répondaient à ceux qui sont venus prétendre que Napoléon s'est *enfui*, ils seraient bien victorieux. Il faut être soi-même un être bien peu digne dans ses conceptions, je dirai même bien peu habile; il faut être susceptible de passions bien petites, de sentiments bien rétrécis, pour supposer à un homme des intentions comme celles qu'on lui a attribuées en quittant l'Égypte. Car on a été aux *suppositions* pour décider un aussi important sujet. Et en général lorsque le cas n'est pas évidemment en état d'être inspecté, il faut raisonner d'après les probabilités, ou bien l'on se perd.

Or, que disent les probabilités?

1° Que le général Bonaparte venait en France pour chercher des secours que le Directoire lui refusait depuis longtemps;

2° Que le général Bonaparte, informé de la cruelle situation de la France, écoutant l'ambition que quatre années de triomphes continuels ont allumée, est parti pour l'Europe afin de saisir le pouvoir en l'arrachant à ceux qui accablent sa patrie sous un spectre de fer.

Voilà deux versions, l'une ostensible, l'autre occulte. Je crois que c'est sur la dernière qu'il faut établir un jugement. On voit que je suis raisonnable.

Aussitôt que, par le moyen de sir Sydney-Smith,

le général Bonaparte eut appris le véritable état des affaires d'Europe, lorsqu'il sut que les Russes couvraient de cadavres français les champs de cette belle Italie, ces champs théâtres de tant de victoires et qu'il avait laissés verdoyants des lauriers plantés par ses soldats; lorsqu'il apprit que l'anarchie allait ouvrir les portes de la France à l'étranger, que nos campagnes, ravagées par des brigands, étaient au moment de périr sous le désastre encore plus terrible d'un emprunt forcé; lorsqu'il regarda autour de lui et qu'il vit que le salut de cette même armée dépendait également des secours qu'il attendrait vainement d'Europe, son parti fut pris. Il se décida à traverser mille périls pour venir demander compte au Directoire des malheurs de la patrie et de cet abandon auquel était condamnée l'armée d'Orient. Telles étaient alors les pensées de Napoléon, et si, dans l'instant où il mit le pied dans le vaisseau qui le rapportait en France, il y joignit celle d'être un jour son chef, sa gloire l'avait déjà placé en assez haut lieu pour que ses regards pussent regarder le pouvoir sans que lui-même fût taxé de folie.

Les dangers qu'il dut affronter pour revenir en France sont incalculables. Les Anglais, les Turcs, tout ce qui dépend du littoral de l'Afrique par delà le grand désert, la Russie, mais surtout les corsaires qui infestent cette partie de la Méditerranée, offraient autant d'écueils qu'il y avait de flots venant frapper son navire. Il les a tous affrontés. Et pour lui, quel sort lui était réservé? la captivité partout, l'esclavage dans une partie et la mort dans une autre. Quelle destinée terrible fuyait-il donc en quittant l'Égypte? Il venait de remporter une victoire mémorable; et le

gain de la bataille d'Aboukir, en lui permettant d'avoir une attitude plus formidable vis-à-vis des habitants de l'Égypte, le mettait à même de faire rentrer une grande quantité de numéraire provenant des contributions que beaucoup de villages n'avaient pas payées et qui rentreraient alors à la première sommation. On a dit aussi que, le 20 mars de l'année 1799, Bonaparte avait reçu des nouvelles officielles d'Europe lui annonçant la guerre continentale. Cela se trouve dans un livre que j'estime cependant comme étant fort véridique habituellement[1], mais ici je suis obligée de démentir ce fait. Le général Bonaparte ne reçut aucunes nouvelles à l'époque citée. Les dernières qui lui parvinrent étaient de Gênes, envoyées par le consul de France près la république ligurienne. Il y avait plus de dix mois qu'elles avaient été expédiées. Sa détermination fut donc instantanée aussitôt qu'il eut des nouvelles par les Anglais. La seule chose qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir emmené avec lui trois hommes qui étaient plus forts que des milliers de soldats, Lannes, Murat et Marmont, et l'on peut aussi dire Berthier. Son nom avait une grande influence sur le moral de la troupe. Mais ensuite Kléber, Desaix, Reynier, Rampon, Friant, Davout, Lanusse, Damas, Dugua, Menou, une foule de généraux distingués, demeuraient encore, et demeuraient avec une entière connaissance du pays et pouvaient conséquemment conduire avec habileté l'armée qui restait.

L'ardente passion du général Bonaparte pour conserver l'Égypte est tellement connue de tous ceux qui l'ont approché, qu'en vérité je ne conçois pas com-

[1] L'ouvrage de M. de Montgaillard.

ment il a pu se trouver un esprit assez crochu pour ne pas voir, au contraire, dans cette action de retour en Europe un élan pour la conservation de cette colonie dont il faisait dans ses rêves un lieu central d'où partiraient incessamment des traits envoyés aux Anglais. Ses projets pour se réunir à une armée de Druses vers le mont Liban, ses projets également dirigés vers cette partie de l'Egypte habitée par des tribus faciles à diriger et qu'il aurait jointes à ses Druses, qui devaient être au nombre de trente mille, et avec lesquels il aurait tenté probablement de pénétrer en Perse [1], n'est-ce rien?

Un jour, parlant de l'Égypte et de ses Druses, il ajouta ce mot, qui alors pouvait être simple, mais qui ensuite parut extraordinaire. Je le lui ai rappelé en riant trois jours avant le couronnement.

— Il est fâcheux, disait-il, que je n'aie pas pu joindre mes Druses. *J'ai manqué ma fortune!*

Je vais faire juger de l'importance qu'il mettait à conserver l'Égypte. Un jour, c'était peu de temps après l'arrivée du général Vial, envoyé par le général *Abdallah* Menou. Le premier consul étant dans son cabinet avec Berthier, Junot et Bourrienne, qui étaient occupés à décacheter les nombreux paquets

[1] Il y avait des modèles de masques au ministère de la guerre qui furent faits, dit-on, en 1812. Ils étaient destinés, selon une version, à préserver les soldats d'un froid trop rigoureux. D'une autre part on disait que l'empereur avait fait faire ces masques pour sauver au contraire la figure du soldat et surtout les yeux, des sables très fins qui remplissent les déserts situés entre la Russie et la Perse dans laquelle l'empereur avait le projet d'aller après avoir fait sa paix avec Alexandre sur la Néva, comme il l'avait déjà faite sur le Niémen.

vinaigrés apportés par le général Vial, le premier consul parla de l'intention où il était de changer le général en chef de l'armée d'Orient. Il parla de Menou[1], vanta son amabilité dans un salon, son agréable manière de conter :

— Mais, ajouta-t-il, cela est nul à la tête d'une

[1] Voici une courte notice sur le général Menou.

On sait que, à l'époque de la révolution, il était depuis longtemps au service. Il avait été dans l'Inde, au Bengale, et avait rapporté de ses voyages un goût de conter et d'inventer fort amusant d'ailleurs, mais sur lequel on ne pouvait faire aucun fonds. Un rapprochement bizarre, c'est que ce même général Menou, le marquis de Menou qui s'est fait Turc en 1801, présidait l'Assemblée constituante le 19 juin 1790, jour de la présentation de cette foule d'individus se disant Arabes, Chaldéens, Syriens, Américains, Polonais, Prussiens, etc., etc. Il répondit très gravement au discours des Arabes : *Messieurs, c'est l'Arabie qui a donné les premières leçons de philosophie à l'Europe. Aujourd'hui c'est la France qui se charge d'acquitter sa dette en vous donnant des leçons de liberté!*

Commandant les troupes républicaines, il est défait à Saumur par les Vendéens que commandent La Rochejaquelein et Lescure. Au 13 vendémiaire, il commandait dans Paris, mais il donna sa démission. D'une humeur aventureuse, bien qu'il ne fût plus jeune, aussitôt qu'il entendit parler de l'expédition d'Égypte, il voulut en être et, en effet, il en fit partie. Lors de l'assassinat de Kléber, après la bataille d'Héliopolis, le commandement lui échut comme au plus âgé. Son administration fut habile pendant qu'il fut à la tête de l'armée. Il était fort spirituel et tout à fait homme du monde *comme il faut*. Mais il rappelait en cela les généraux de M^me^ de Pompadour et de M^me^ Dubarry, qui faisaient le charme d'un souper et la honte d'une armée. Abercrombie, à la tête de dix-huit mille Anglais, débarque sur cette même plage d'Aboukir. Il perd la bataille de Canope et l'Égypte avec elle. De retour en Europe, il n'a pas même la consolation d'avoir fait la capitulation du Caire, c'est le général Belliard. Menou, enfermé dans Alexandrie, ne com

armée, et Kléber, avec son propos cynique et sa grossière enveloppe, convenait bien autrement à l'armée d'Égypte dans la position où elle se trouve.

Le premier consul parla des généraux qui étaient en Égypte et lorsque Berthier nommait quelques-uns de ceux qui avaient senti la poudre des Pyramides ou d'Aboukir, le premier consul hochait de la tête. Enfin il reprit la conversation après un très long silence, et comme s'il eût causé avec lui-même :

— Reynier?... Damas?... Friant?... Non, pas de lui... Belliard? C'est un enfant... mais un brave enfant. Le vieux Leclerc?... Non... Eh bien, c'est encore Abdallah-Joseph Menou qui nous convient le mieux là-bas, Berthier. Seulement il lui faut un chef d'état-major habile, ou plutôt un commandant en second, et nous avons à choisir.

En entendant ce mot du premier consul, Junot parut frappé d'une idée qu'il lui suggéra.

— Mon général, lui dit-il, vous savez ce que vous avez à faire. Mais, quant à moi, je sais bien qui je nommerais pour la place que vous désignez.

Le premier consul le regarda d'une manière interrogative.

— Le général Lanusse.

— Oh ! oh ! tu n'es pas *rancuneux*[1].

— Et pourquoi le serais-je, mon général? Je me

munique même pas avec le reste de son armée. La capitulation définitive est enfin signée par lui. De retour en Europe, il est bien accueilli par Napoléon, qui le nomme administrateur général du Piémont. Je raconterai en son lieu une histoire relative à son départ de Paris pour l'Italie, histoire qui peint bien l'homme.

[1] Jamais il ne disait autrement.

suis battu avec Lanusse pour une sotte querelle de jeu qui n'était qu'un prétexte, au reste. Je croyais qu'il ne vous était pas attaché, qu'il partageait les sentiments du général Damas.

— Oh ! pour celui-là, il ne m'aime pas !... Eh bien ! je suis tenté de le nommer.

— Le général Damas, mon général ?

— Oui. Lanusse a du talent et de la bravoure, mais Damas a également l'un et l'autre et, comme officier général, il a bien une autre tenue que Lanusse. Et puis il a des idées démagogiques en diable. Il est lié, ainsi que son frère, avec un homme tellement immoral qu'il compromet même les gens qu'il voit comme connaissance. Juge quel effet produit M. Tallien venant appuyer quelqu'un comme ami. Je n'aime pas Tallien. Je n'aime pas cet homme, il est méchant et corrupteur... Les deux Lanusse sont joueurs, et c'est lui qui les a formés. Mais Damas [1], c'est un Aristide, cet homme-là.

[1] C'était vrai; le général Damas était un de ces hommes rares et vertueux que la nature ne produit pas souvent. Il est mort il y a seulement deux ou trois ans, rue des Saints-Pères, faubourg Saint-Germain, au milieu de sa nombreuse famille. Ses obsèques furent celles d'un homme presque indigent, empruntant leur solennité d'une foule de généraux, ses anciens frères d'armes, qui vinrent lui rendre les derniers devoirs. Ce fut le général Édouard Colbert, qui avait été son aide de camp en Égypte, qui prononça son oraison funèbre, dans laquelle il professa hautement son attachement à son ancien général.

CHAPITRE XIV

Ambassade de Lucien à Madrid. — Ordres de Bonaparte relativement à l'Égypte. — Mission de mon beau-frère. — Lettre de Lucien au général Menou. — La plus intéressante de nos colonies. — Le plus fidèle ami de la République. — Reddition de l'Égypte et mission tardive. — Mon beau-frère à Malte. — La Sicile. — Naples et M. Alquier. — Mme Lagrena-Désirabode. — Cruautés napolitaines. — La sœur de la reine des Français. — Mesdames de France au palais de Caserte. — M. Goubaud, peintre romain, les princesses et la cravate tricolore. — Le peintre du cabinet de l'empereur et du roi de Rome. — Tableau remarquable.

Vers cette même époque, mon beau-frère, M. de Geouffre, qui avait suivi Lucien en Espagne, fut chargé, par lui, d'une mission près le général Menou. Elle va jeter un nouveau jour sur les intentions de Bonaparte relativement à l'Égypte.

Lucien, comme je l'ai déjà dit plus haut, partit pour Madrid dans le mois de novembre de l'an IX. M. Félix Desportes, M. Arnault, M. Félix Baciocchi, beau-frère de Lucien, mari de Mme Elisa, étaient partis en avance par la route d'Amiens [1]. Baciocchi passait pour l'ambassadeur. Il y avait en outre deux peintres

[1] Si j'ai dit plus haut que M. Alexandre de Laborde partit avec Lucien, je me suis trompée, il partit après. Il en est de même de M. de Châtillon, peintre amateur très distingué, il ne s'attacha à Lucien qu'au retour d'Espagne.

que Lucien emmenait avec lui pour prendre des vues.

On envoya un courrier aux voyageurs du Nord et ils tournèrent vers le Midi. L'ambassade se réunit à Bordeaux et continua sa route vers Madrid.

Lorsque les premières exigences données à sa mission furent accomplies, Lucien s'occupa d'exécuter les ordres de son frère relativement à l'Égypte. M. Clément, adjudant supérieur de la garde consulaire, fut choisi par Lucien pour porter des dépêches au général Menou. Il le fit embarquer à Barcelone. Le secret fut probablement mal gardé, le moment du départ connu; il fut pris par les Anglais, ainsi que ses dépêches écrites, et celles qu'il portait verbalement dans ses instructions secrètes furent perdues, puisqu'il n'arriva pas.

Lucien connaissait le dévouement de mon beau-frère à sa personne et tout ce qu'il pouvait attendre de lui. Il savait en outre que M. de Geouffre, avec son esprit, son expérience, sa connaissance du monde et des affaires, parviendrait encore à faire arriver ses dépêches s'il était pris par les Anglais, qui étaient à l'entrée de chaque port comme des requins, la gueule ouverte, pour avaler jusqu'au moindre aviso.

Mon beau-frère reçut donc de Lucien Bonaparte, alors ambassadeur de France en Espagne, non seulement des lettres importantes, mais des instructions secrètes qui lui donnèrent la preuve, comme il me l'a lui-même assuré depuis, de la haute importance que mettait le premier consul à conserver cette admirable colonie.

Mais une pièce que je suis assez heureuse de posséder, c'est une lettre écrite par cette même occasion au général Menou par Lucien Bonaparte. C'est la

lettre de créance[1] qu'il donna à M. de Geouffre. Mon beau-frère a l'original, qu'il m'a laissé copier. Voici cette lettre. Je la transcris tout entière pour bien faire juger de la façon de voir et d'agir des deux frères.

AMBASSADE EN ESPAGNE — LIBERTÉ. — ÉGALITÉ.

A Madrid, le 4 thermidor an IX de la république française une et indivisible.

L'ambassadeur de la république française en Espagne, au général Menou, commandant en chef l'armée d'Orient.

« Le premier consul désirant, mon cher général, vous faire parvenir des dépêches importantes, j'en avais chargé le citoyen Clément, l'un des officiers supérieurs de la garde des consuls, que j'ai expédié de Barcelone le 14 ventôse dernier. J'avais profité de son départ pour vous adresser la lettre dont copie est ci-jointe. Mais le bâtiment qui le transportait près de vous ayant été pris par les Anglais, à la vue d'Alexandrie, je n'ai pu vous faire connaître par cette voie le vif intérêt que je prends à vos succès et le zèle que nous mettons ici à les seconder[2]. Pour réparer

[1] Lucien ne changea jamais les formules de ses lettres pendant qu'il fut au ministère et à son ambassade, quoique déjà beaucoup de ministres l'eussent modifiée.

[2] Il est entendu que, dans les louanges que Lucien donne au général Menou, il parle de son administration intérieure de l'Égypte; car ses opérations militaires n'étaient pas heureuses, et les succès qui furent obtenus alors l'ont été par Belliard et Reynier.

l'issue malheureuse du voyage du citoyen Clément, je vous envoie le citoyen Geouffre, l'un des secrétaires particuliers de mon ambassade; il vous dira avec quelle sollicitude le gouvernement veille à tout ce qui peut améliorer la position de notre brave armée. Depuis quatre mois, je vous ai expédié des *seuls* ports d'Espagne QUINZE bâtiments chargés de comestibles et de munitions de guerre. Les ports de France et d'Italie ont été également occupés à multiplier vos ressources. Une escadre composée de cinq vaisseaux et commandée par le contre-amiral Gantheaume doit vous avoir fourni en ce moment de nouveaux moyens de défense. Des armements considérables sont déjà préparés pour voler à votre secours. Vos besoins sont la première pensée du consul et aucun instant n'est perdu lorsqu'il s'agit de répondre à vos généreux efforts pour la conservation *de la plus intéressante de nos colonies.*

« La situation pacifique de l'Europe doit vous rendre certain, mon cher général, que ces mesures auront enfin le succès que nous devons en attendre, quels que soient les obstacles que l'Angleterre nous oppose. Nous lui avons enlevé tous ses alliés sur le continent. La paix de Lunéville, dont je vous transmets les articles, en sauvant aux Autrichiens la honte de voir flotter nos étendards sur les murs de Vienne, nous a acquis de puissants amis en Allemagne et ne laisse plus à la France que ses ennemis maritimes à détruire. Le Saint-Siège et le royaume de Naples ont de même réuni leurs intérêts aux nôtres. Presque tous les ports de l'Italie sont fermés aux vaisseaux britanniques et le consul, voulant assurer dans cette contrée la juste suprématie de la France, vient de

donner pour roi à l'Étrurie l'infant don Luis, gendre du roi d'Espagne, LE PLUS FIDÈLE AMI DE LA RÉPUBLIQUE[1]. Une armée française, campée sous les murs de Ciudad-Rodrigo, menace aujourd'hui les provinces septentrionales de la Lusitanie. Mais les premiers succès des armes espagnoles contre cette puissance ont bientôt amené des ouvertures pacifiques. Tout me fait présumer qu'un accommodement très prompt va aussi rattacher le Portugal à la France.

« Tel est l'aspect des affaires politiques de l'Europe, tel est le brillant état de notre patrie, mon cher général. La France, l'Espagne et la Batavie ont créé de nouvelles flottes et vont de concert demander à l'Angleterre compte de tous les maux que depuis douze ans elle déverse sur l'humanité. Malgré son adresse à intercepter votre correspondance avec nous, l'Europe a retenti du bruit de vos triomphes, la mort d'Abercrombie nous a éclairés sur sa défaite. Nous connaissons votre sagesse et la valeur des braves que vous commandez. Nous savons que vous êtes environné de leur confiance et, malgré les besoins les plus pressants, malgré les dangers qui les menaçaient, nous n'avons pas désespéré de leur constance. Ils sont Français et ce sont des Anglais qu'ils combattent. Avec de tels ennemis, les compagnons de Menou ne peuvent transiger que par la victoire.

« Le citoyen Geouffre vous donnera les détails particuliers que vous pouvez désirer sur les changements et la marche de notre administration intérieure, sur les rapports politiques des puissances du nord

[1] Cette phrase est ainsi soulignée deux fois dans la lettre originale.

avec nous, sur les résultats que nous devons nous promettre de la coalition de ces puissances contre l'Angleterre. Le besoin de se signaler par quelque acte d'éclat est le premier motif qui appelle le citoyen Geouffre auprès de vous. Vous prendrez bientôt une bonne opinion de son intelligence et je vous réponds de son dévouement. Il servait en France en qualité d'adjudant général, vous pourrez l'employer dans ce grade. Procurez lui les moyens, les occasions possibles de se distinguer. Tous les postes occupés par des Français sont, je le sais, des postes d'honneur. Mais les plus périlleux sont ceux où vous devez le placer de préférence. C'est ainsi qu'il obtiendra de vous un gage de bonté, que je vous demande pour lui.

« Je l'ai encore chargé de donner une action mieux combinée et plus active aux relations commerciales entre l'Égypte et la France; il vous soumettra les instructions que je lui ai données à cet égard, afin que vous lui accordiez votre approbation. Sans elle, il ne doit rien entreprendre. Si vous avez quelque heureuse nouvelle à faire parvenir au consul, je serai charmé que vous l'en rendiez porteur. Vous pouvez compter sur son zèle, sa discrétion et son envie de vous complaire.

« Agréez, mon cher général, les expressions de tous mes sentiments et de la considération la plus affectueuse dont je suis pénétré pour vous.

« Lucien Bonaparte. »

Cette lettre, qui était, comme on peut le voir, une assez bonne recommandation pour être écouté du général Menou dans tout ce que M. de Geouffre avait

à lui communiquer au nom de l'ambassadeur, fut cachée dans la doublure d'une veste. Les autres dépêches furent également à l'abri des recherches autant que possible, mais le plus important devait être communiqué verbalement au général en chef. Tout étant prêt, l'ambassadeur de France obtint du roi d'Espagne l'ordre de mettre des canons au vaisseau américain, capitaine Lewis, sur lequel mon beau-frère devait s'embarquer déguisé en matelot. Il part. Jusqu'à Malte la traversée est heureuse ; mais arrivé dans l'un des ports de l'île, il apprend que l'armée de Menou a capitulé. Il n'était pas sûr de son patron, il ne savait pas l'anglais. Les Américains sont bien les ennemis de la Grande-Bretagne, mais, dans la position de mon beau-frère, il ne fallait rien donner au hasard. Il avait dès le commencement agi en conséquence. Parmi les matelots de l'équipage, il y en avait deux qui lui étaient tout dévoués. Il avait encore quelque argent. Il était jeune, brave, déterminé. Avec tout cela il est difficile de tomber. Un mot qu'il entendit le détermina. Il se sauva dans une chaloupe avec ses deux matelots, pendant la nuit. C'était l'été. Il faisait beau, la traversée fut courte et il aborda sur la côte de Sicile, dans un lieu désert, car tous les habitants avaient fui par crainte des Algériens, qui souvent descendaient sur la côte et enlevaient les femmes et les troupeaux. Mais M. de Geouffre venait de s'exposer sans y songer à un danger qui pouvait avoir des suites. Il existait en Sicile des lois sanitaires excessivement sévères cette année, non seulement par la crainte de la peste, mais on était au plus fort de la fièvre jaune, qui ravageait et moissonnait alors en Espagne les plus jeunes et les

plus forts de ses habitants, et l'on redoutait avec une grande et juste terreur tout ce qui pouvait communiquer le poison pestilentiel. Qu'aurait donc eu à craindre un homme convaincu d'avoir communiqué plusieurs fois avec des bâtiments du Levant depuis son départ? Et ce départ aurait eu lieu pendant le plus fort de la contagion! Mon beau-frère n'avait pas été du côté de Cadix, puisque tout au contraire, il venait de Barcelone. Mais le moyen de faire entendre raison à des gens qui redoutent la *peste?* M. de Geouffre le sentit et recommanda à ses matelots d'observer le plus grand secret sur les événements antérieurs à leur débarquement. Comme leur intérêt à eux-mêmes était qu'il n'arrivât rien à M. de Geouffre, ils observèrent ses ordres.

— Je n'ai plus assez d'argent pour vous payer, leur dit-il, il faut que je m'en procure à Naples. Il est donc important que j'y puisse arriver de suite sans être jeté dans une prison, ou bien dans le lazaret de Palerme, ce qui est la même chose.

La nuit était obscure, bien que le beau ciel de la Sicile déroule un rideau moins sombre que le nôtre. Mon beau-frère et ses deux compagnons, après avoir amarré la chaloupe dans un lieu qui paraissait un port, cherchèrent un abri pour le reste de la nuit. Enfin ils trouvèrent une tour immédiatement au bord de la mer. L'un des matelots, qui connaissait le pays parce que déjà il y était venu, reconnut que cette tour était la demeure habituelle du gardien de la côte. Mais la crainte des Algériens et en général de tous les Barbaresques avait produit sur cette homme le même effet que sur les autres habitants, son asile était abandonné. Tout y était sombre et désert et les

portes, solidement fermées, empêchaient même d'y pénétrer pour obtenir un abri momentané. Enfin ils trouvèrent une vieille chapelle abandonnée dont l'autel renversé et l'image de la Vierge ôtée de sa niche témoignaient que les corsaires s'étaient vengés sur ce saint lieu de l'absence des habitants de la côte. M. de Geouffre n'en remercia pas moins sincèrement la Madone de l'asile que lui donnait sa chapelle, bien qu'elle en fût éloignée. Il s'arrangea comme il put afin de prendre un peu de repos, remettant au matin à prendre un parti sur ce qu'il avait à faire.

A peine le jour commençait-il à poindre que l'un des matelots, qui faisait la garde tandis que son patron et son camarade dormaient, aperçut un homme qui rôdait dans les environs de la chapelle; il fut à lui et l'arrêta. Mon beau-frère, que son inquiétude empêchait de dormir des deux yeux, accourut au bruit de la lutte et trouva que cet homme était un prêtre dont le neveu avait commis un crime peu blâmé dans le pays, mais dont cependant il devait lui obtenir le pardon. C'était un assassinat. Cet homme voulait aller à Palerme afin de parler au gouverneur. Mon beau-frère comprit tout le parti qu'il pouvait tirer d'un *abbate* qui faisait, ainsi que beaucoup de ses confrères, usage de ses pieds, de ses mains et de tout son individu pour être utile aux étrangers. Il ne lui dit de son affaire que ce qu'il voulait qu'il en sût. Il avait tout ce qu'il fallait pour écrire et il fit sur le champ la seule chose convenable. Il écrivit une lettre au gouverneur et une lettre au consul d'Espagne remplissant à Palerme les fonctions de consul de France; il lui dit qu'il faisait partie de l'ambassade d'Espagne, quitte à revenir par une explication sur le mensonge

du moment. Le prêtre lui écrivit la lettre du gouverneur et se chargea de porter les deux missives. Il revint avec deux bonnes réponses et trouva mon beau-frère, qui n'avait pas quitté son saint asile, entouré de ses deux fidèles matelots ayant ainsi que lui, quatre coups à tirer, un bon sabre et un bon poignet pour le faire jouer. Tout cela était nécessaire dans sa position, car il avait à craindre non seulement ces mêmes Barbaresques, la terreur du pays, mais les gens du pays eux-mêmes, qui ne méritent pas le plus léger degré de confiance. Les bandits de la Sicile n'étaient alors que trop fameux et leurs assassinats, l'incendie des châteaux et des fermes étaient bien aussi redoutés des honnêtes habitants que les corsaires d'Alger ou de Tunis.

Mon beau-frère, étant autorisé par le gouverneur lui-même à aller à Palerme, se hâta de quitter la retraite qu'il avait habitée, je crois, pendant deux jours au moins et il se mit en route avec ses deux matelots et le prêtre, qui lui fut très utile en lui servant d'interprète et en payant sur toute la route. Ne connaissant ni le langage ni la valeur exacte des monnaies, il aurait été trompé à chaque pas. La Sicile n'est pas aujourd'hui même un pays des plus connus et l'on pense qu'il y a trente ans, elle était encore bien plus un lieu presque séparé de notre Europe.

Arrivé à Palerme, mon beau-frère fut parfaitement accueilli du consul espagnol, qui, dans la croyance qu'il faisait en effet partie de la légation espagnole, lui procura tous les moyens de passer à Naples, où il était bien certain de trouver tout ce qui pouvait lui être utile et agréable chez l'ambassadeur de France Alquier, que Lucien Bonaparte avait remplacé à Ma-

drid. Les deux matelots furent grandement récompensés et M. de Geouffe s'embarqua sur une petite felouque et vint descendre au pied du môle.

Alquier l'accueillit à merveille. Ce n'était pas avec lui que le secret de sa mission d'Égypte avait besoin d'être gardé. Aussi lui parla-t-il de son amer regret de n'être pas arrivé en temps utile auprès de Menou. Alquier pensait aussi que nous faisions une perte d'autant plus grande qu'elle doublait les moyens de force des Anglais dans toutes les mers environnant l'Égypte.

Mon beau-frère rencontra un jour, en allant chez l'ambassadeur, une fort jolie femme qui le salua avec un air de connaissance. Sa tournure n'était pas celle d'une Italienne. Un joli visage est de tous les pays, la tournure appartient à un lieu spécial. Ainsi la démarche andalouse ne sera celle d'aucun pays de la terre. La bonne grâce dans les manières, dans la façon de porter les vêtements, dans tout l'ensemble, n'appartient qu'à une Française des grandes villes. L'abandon élégant et voluptueux des femmes russes, cette nonchalance ravissante qu'elles ont jusque dans leur regard, tout en rappelant ce que doit être une bayadère ou bien une préférée du sérail, est cependant le partage des Russes et des Polonaises; de même aussi que la démarche dragonne et empesée des Anglaises n'appartient qu'à elles seules, et bien heureusement.

Mon beau-frère, très flatté d'être connu d'une jolie personne en pays lointain, lui fit à son tour une de ses plus belles révérences et s'enquit à l'instant de son nom. C'était en effet une personne qu'il avait beaucoup connue à Paris, M^me^ Lagrena, femme de

M. Désirabode, bien renommé pour ses talents chimiques. Il lui demanda en quoi il pourrait la servir et lui fut utile assez efficacement. Cet épisode donne, ce me semble, une couleur de plus aux teintes assez romanesquement originales de son voyage.

L'ambassadeur de France le présenta à la cour de Naples. Il n'y avait pas longtemps que le roi pouvait supporter la vue ou le nom d'un Français. Peut être, avec plus de raison, aurions-nous dû reculer devant ces hommes dont les bras étaient encore teints du sang de nos compatriotes; peut-être aurions-nous dû demander vengeance au lieu de conclure alliance et traités. Mais nous sommes toujours d'une bonté de caractère et d'une facilité qui nous fait souvent aussi jouer un rôle qui pourrait être plus sévère et n'en serait que plus digne. Le corps d'Acton pendu au haut d'une vergue n'était pas assez pour nous; il fallait demander compte du sang de l'enfance, de la vieillesse. Il fallait qu'on n'eût pas égorgé en vain des femmes, brûlé des maisons, confisqué des fortunes : et tout cela par des bandits fanatisés, au nom d'une religion de paix et d'amour, par des démons à figure humaine ayant le nom de prêtres et portant le crucifix d'une main tandis qu'ils donnaient l'exemple en poignardant de l'autre... Qui pourra nombrer les horreurs commises pendant les guerres de Naples!!

Mais tout parut bientôt oublié. On faisait alors les préparatifs des doubles noces de l'infant don Ferdinand, prince des Asturies, avec une princesse napolitaine [1], et de celles de l'infante dona Mariana, avec le

[1] Sœur de la reine des Français. Ces noces n'eurent lieu que plus tard. Un événement assez singulier et que je connais par-

prince royal de Naples. La cour était brillante. On s'amusait. Le roi, revenu dans son palais, en vue de cette belle baie, de cet admirable horizon, semblait revenir à des sentiments plus humains. Il est vrai de dire aussi que tout ce qui l'entourait était plus déterminé que ce misérable Acton à rendre à la nation napolitaine le nom de *nation européenne* que cet homme lui avait enlevé. Une autre personne fut plus coupable que lui du sang versé, non seulement à Naples, en Calabre, sur toute l'Adriatique, mais dans de plus froides contrées. Rastadt parle toujours. La voix du sang s'élève sur toutes les autres. Jamais on ne peut la faire taire.

Avant de quitter Naples, mon beau-frère fut invité à un bal de cour; il y fut comme il allait à Paris chez le premier consul, comme il avait été à Aranjuez chez le roi d'Espagne, en uniforme de l'ambassade et avec ses cheveux noirs et sans poudre. Mais les idées gothiques étaient encore plus encroûtées à Naples qu'à Madrid. Des cheveux noirs sans être empâtés de pommade et de poudre parurent un signe révolutionnaire. Comme si Jourdan *Coupe-têtes* ne portait pas une queue aussi grosse que celle d'un cheval, et comme si M. de Robespierre n'était pas aussi bien poudré que feu M. de Kaunitz!

Après quelque temps de séjour dans la belle et harmonieuse Parthénope encore en deuil du divin Cimarosa, mon beau-frère revint en Espagne, n'ayant

faitement, influa beaucoup ou plutôt entièrement sur le retard de ces deux mariages. M. d'Izquierdo y était pour plus de moitié. J'ai eu l'honneur de connaître particulièrement la princesse des Asturies et d'en être distinguée. Son souvenir m'est précieux. Je ferai connaître plus tard tout ce qui a rapport à elle.

retiré d'une expédition, dans laquelle étaient engagées sa vie et sa liberté, que le plaisir d'avoir connu Naples et sa belle baie, ainsi que celui d'avoir retrouvé Mme Lagrena-Désirabode.

Les souvenirs s'enchaînent, s'appellent, se répondent. Parthénope a replacé dans mon esprit une histoire arrivée dans cette même Italie, là, tout près de Naples. Cette histoire est relative à Madame Adélaïde et à Madame Victoire, et eut lieu à peu près à cette époque.

Mesdames de France habitaient le château de Caserte, maison de plaisance royale de la cour de Naples. Malgré leur infortune, elles avaient encore une suite fort nombreuse autour d'elles. Parfaitement bonnes, elles cherchaient à distraire les personnes de leur service de l'austérité de la vie retirée que l'on menait à Caserte. Elles donnaient de petits bals dans l'intérieur de leurs appartements, mais où l'on n'admettait jamais que les personnes de la suite et du service d'honneur. Il y avait alors peu de femmes autour d'elles. Mlle de Narbonne, Mmes de Chastellux, Mme la duchesse de Narbonne, qui n'était plus guère de mise dans une contredanse, mais qui s'entendait admirablement à *la nommer*, et puis une ou deux autres personnes dont j'ai oublié le nom. Voilà à peu près ce qui composait la cour de Mesdames, dont Mlle Louise de Narbonne, aujourd'hui Mme de Bramcamp, était le plus bel ornement, comme elle l'eût été à Versailles. Les autres danseuses étaient prises parmi les femmes du monde ordinaire. Les danseurs étaient le jeune comte de Chastellux, M. Goubaud, jeune peintre romain; un autre jeune homme nommé Bosquet, chirurgien-dentiste de Mesdames et quelques autres

hommes de la suite des princesses. On riait, on dansait et, sous ce beau ciel lumineux de Naples, dominant les beaux ombrages qui entouraient Caserte, les exilés croyaient quelquefois dominer aussi le malheur et le laisser bien loin d'eux : comme s'il lâchait sa proie lorsqu'il l'a saisie !

L'orchestre du petit bal était composé d'un seul violon et dirigé par M. Chazote, gouverneur du jeune comte de Chastellux. Il paraît qu'il n'était pas habile et que Collinet ne l'aurait pas pris pour second. Il estropiait inhumainement les airs les plus connus, tels que *Monaco*, les *Deux Coqs*, et autres nouveautés. Un jour la dissonance se fit tellement sentir à l'oreille fort exercée de Madame Adélaïde que, s'élançant de sa place, elle fut prendre le violon des mains de M. Chazote et Son Altesse royale se mit à jouer la contredanse tout entière avec une précision, une mesure et même un goût dont les danseurs furent reconnaissants et tout émerveillés, car la plupart d'entre eux ignoraient tout à fait que Madame Adélaïde jouât du violon. Et, à vrai dire, c'est un talent de princesse et de femme, que peu de *princesses* et de femmes se mettent dans l'esprit d'apprendre. Il paraît que Madame Adélaïde s'amusait autant à faire aller son archet que les danseurs à le suivre : car, aussitôt qu'elle eut fini la contredanse qu'elle avait enlevée au pauvre M. Chazote, à qui elle disait : « Allez danser ! allez danser ! » elle se mit à accorder l'instrument ainsi que font les ménétriers dans les entre-deux de contredanses et puis dit : « A vos places ! »

Dans ce moment la duchesse de Narbonne, qui trouvait probablement que la princesse n'était pas à la sienne, se leva, et, traversant majestueusement la

chambre, elle fut parler à Madame Adélaïde avec assez de fermeté pour que l'excellente princesse, qui lui était parfaitement soumise dans le cercle de l'étiquette, quittât l'amusement qu'elle prenait tout en le donnant aux autres et s'en fût à son fauteuil comme une petite fille qu'on aurait mise en pénitence.

L'un des acteurs de cette scène, en me la racontant, me disait que rien n'était à la fois plus pittoresque et plus gracieux que Madame Adélaïde dans son gothique habit, bien raide, bien bardé de baleines, jouant d'un instrument dont l'usage est tellement inusité pour une femme que c'est merveille de l'en voir occupée. Puis, un peu plus loin, Madame Victoire, qui dans les salons de Versailles ne savait ce que c'était que de rire et dont le malheur n'avait pas fait l'apprentissage. Maintenant froide, sérieuse et même mélancolique avec sévérité, elle paraît blâmer sa sœur, tandis que la jeune Louise de Narbonne, les deux comtesses de Chastellux, toutes trois jeunes, jolies et mises avec la simplicité de leur âge, formaient un contraste frappant avec la gothique attitude de toute la vieille cour. M. Goubaud, ce jeune peintre romain qui faisait alors partie de la maison de Mesdames de France, fit un croquis charmant de cette petite scène.

Ce jeune Goubaud, qui joignait à son talent de l'esprit, de la finesse, de l'intention d'agir, — ce qui à vingt ans fait aller loin — ce jeune Goubaud était fort distingué de Mesdames de France. M^me^ de Narbonne elle-même, qui ne prodiguait pas sa faveur, la lui avait accordée et le bon jeune homme se trouvait tout heureux de la bienveillance des princesses. Et comme elles l'avaient employé à des travaux assez

longs, il obtint la permission de demeurer au palais de Caserte et fit ainsi partie de la maison de Mesdames de France.

La jeunesse aime à paraître bien. Elle est coquette dans les hommes comme dans les femmes. M. Goubaud avait dix-huit ou vingt ans, il était joli garçon. Il voulait être élégant. La chose allait d'elle-même.

Un jour, il sort et va dans une de ces foires ou fêtes de village dont l'aspect est toujours précieux pour une imagination créatrice, toujours prête à saisir le premier sujet que la nature place devant elle. Cela se voit partout, mais en Italie bien plus encore que dans aucun autre pays. Là tout est grâce, tout est perfection de contours, de lignes dans les traits; et puis ce costume des paysannes napolitaines, celui des hommes, tout est charmant, tout est gracieux, tout est tableau pour un peintre, et quel tableau! La mer et le Vésuve pour cadre! Pinelli, ce peintre romain, auquel nous devons aujourd'hui la collection complète de tous les costumes de l'Italie méridionale, où croyez-vous qu'il a été prendre ses modèles et les ravissants visages qu'ils habillent? Dans les campagnes. C'est dans ces fêtes de village qu'il va dessiner ses personnages. Il choisit parmi les jeunes filles celle dont la jupe est du plus beau satin, le fichu bordé de la plus belle dentelle et dont le collier est fait des perles les plus grosses ou du corail le plus vif, tandis que ses cheveux de jais sont retenus par une multitude de flèches, de poinçons, d'aiguilles en or. Les mains de ces femmes-là sont brunes, leur peau est hâlée. Mais vous retrouvez dans ces beaux visages, calmes et doux en même temps qu'ils sont animés du feu de vie, toute l'admirable expression

que Raphaël a su mettre dans les yeux de ses Vierges, bien qu'ils soient baissés. Eh bien, c'est dans ces ateliers-là que Goubaud allait étudier, et son talent, venu maintenant à sa maturité, porte les fruits que devait amener une telle culture. Mais ce qui aurait dû être spécialement l'objet de son attention, à côté de ces observations scientifiques, fut neutralisé par la vue peut-être de quelque bel œil bien noir, bien velouté, qui lui fit prendre route à gauche.

Il y a toujours une espèce de foire dans ces fêtes. On y vend une foule de choses, car en Italie on achète jusqu'à son chapeau au marché. On y achète tout. Goubaud, en regardant les jolies filles, laissant les plus accortes, courant après les plus farouches, comme partout il est coutume, donna du nez dans un immense mouchoir de soie ayant une large bordure de couleurs très vives et tranchantes. La fête, les paysannes, tout cela disparut devant l'idée que le soir même ou le lendemain il serait le plus élégant de la maison de Mesdames avec cette cravate si grande et si bariolée. Il l'achète, et retourne à Caserte aussi joyeux de son marché que s'il eût acheté la tiare du pape... qui n'était pas alors à Rome — soit dit en passant.

Le lendemain était un dimanche. La messe se disait au château par un aumônier des princesses; et tout ce qui faisait partie de leur maison y assistait. On se tenait sur leur passage dans la tenue respectueuse de rigueur. Les princesses balançaient la tête, disaient un mot aux femmes, souriaient aux hommes et, malgré leur parfaite bonté, l'ennuyeux protocole d'étiquette de l'Œil-de-bœuf avait sauté par-dessus les Alpes pour porter dans Caserte son mortel poison.

Goubaud, paré comme un marié, fier comme un paon, s'était placé en face d'une fenêtre ouverte pour paraître dans la plénitude de sa beauté. Je ne l'ai pas vu, mais je suis sûre qu'il souriait en dedans alors, comme tous ceux qui sont intimement convaincus que ce qu'ils tentent doit réussir. L'huissier de la chambre ouvre les deux battants et dit :

— Madame Adélaïde! Madame Victoire!

J'ai déjà dit que Goubaud s'était placé de manière qu'il était impossible de l'éviter. Madame Victoire, dont la figure habituellement très calme se donnait rarement la fatigue d'une expression vive, eut l'air, en apercevant le jeune Romain, de n'être plus à elle-même. Elle s'arrêta un instant, parut vouloir parler: puis, ne voulant pas apparemment compromettre sa dignité, elle rentra dans son calme habituel et passa sans avoir répondu au salut confiant et souriant du bon jeune homme, qui pensa qu'elle avait mal dormi et attendit Madame Adelaïde, qui était en effet beaucoup plus aimée que sa sœur par tout ce qui composait la petite cour. Mais elle passa non seulement, comme Madame Victoire, sans parler au jeune peintre, mais en lui lançant un regard d'indignation qui lui fit mal. M^me^ la duchesse de Narbonne, qui suivait les princesses, attacha sur Goubaud son regard perçant et semblait lui dire :

— Comment avez-vous tant d'audace!

— Ah! ça, dit-il en lui-même, en suivant le reste de la cour à la chapelle, que m'est-il donc arrivé? Il est clair que je suis dans la disgrâce de mes protectrices. Mon Dieu! qu'ai-je donc fait?

Il lui vient tout à coup en pensée que peut-être il était demeuré trop tard la veille à la fête. Ce doute

était absurde. Mais enfin il valait encore mieux que de n'appuyer sur rien une disgrâce qu'il voyait avec peine le frapper.

— Ce qui me console, dit le pauvre jeune homme, c'est que je ne l'ai pas méritée.

La sortie de la messe se fit d'une manière tout aussi solennelle. Seulement il y eut de plus qu'en y entrant, que chacun se modela sur les princesses et que Goubaud arrivant de Cadix avec la fièvre jaune n'aurait pas été plus évité de chacun.

Le jeune artiste avait le cœur bon et l'âme reconnaissante. Il fut affligé profondément. Au lieu d'aller faire sa cour comme de coutume, il se retira dans son atelier pour se livrer à de tristes réflexions. A peine y était-il qu'on frappa à sa porte. C'était un message de M^me^ la duchesse de Narbonne, qui, étant dame d'honneur de Mesdames, avait la haute inspection sur toute la maison des princesses. Goubaud se hâta d'ouvrir sa lettre. C'était l'ordre très concis et très précis de quitter Caserte dans la même journée.

Pour le coup la patience lui échappa et la colère fit place à l'affliction.

— C'est aussi par trop fort, s'écria-t-il en froissant la lettre dans ses mains et la jetant loin de lui! Me chasser, me renvoyer!

Dans ce moment, ses yeux se portèrent sur la magnifique vue qui déroulait devant lui tous ses tableaux magiques de beauté. De la hauteur où il se trouvait, il plongeait sur des solitudes enchantées, des paradis comme celui de notre premier père; et tout cela entourait une demeure dans laquelle, accueilli comme un ami, un enfant chéri, il avait passé les jours les

plus heureux de sa vie. Et pourtant à vingt ans il en est de bien heureux ! ! !

— Mais je serais un insensé, dit-il enfin, se parlant à lui-même — car l'envoyé de Mme de Narbonne s'était hâté de sortir après avoir remis la lettre — je serais un maître fou si je ne cherchais pas à savoir au moins quelle est la cause de ma disgrâce.

Et sur-le-champ il fit demander à la duchesse de Narbonne de lui accorder une audience avant son départ. Elle fut donnée à l'instant même. Il se hâta de courir chez elle, arriva tout essoufflé. Mais, sans lui laisser le temps de parler, de dire même un seul mot :

— Eh ! quoi, monsieur ? lui cria-t-elle en fureur, aussitôt qu'elle le vit, eh ! quoi ? Vous avez la hardiesse ou plutôt l'impudence de vous présenter devant moi avec votre odieuse cravate ?

Goubaud était confondu.

— Ma cravate, madame la duchesse !

— Oui, monsieur, votre cravate. N'est-ce donc pas assez du malheur de l'exil ? Faut-il que, dans cet exil, Adélaïde et Victoire de France, les filles de Louis XV, soient poursuivies, insultées, jusque dans l'asile qu'elles tiennent de la charité d'un parent, par la vue d'un drapeau tricolore ?

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Goubaud.

Et les immenses bouts de sa cravate frappant ses yeux, il la dénoue ou plutôt il l'arrache de son cou et reste confondu, consterné comme si en effet il eût été criminel. La cravate était tricolore, aussi parfaitement que le drapeau qui est aujourd'hui sur le château des Tuileries. Le pauvre jeune homme tenait dans ses mains ce témoin accusateur, croyant qu'il y

avait été placé par un démon malfaisant qui lui avait fasciné les yeux.

— Eh bien, monsieur, lui dit enfin la duchesse de Narbonne d'un ton plus radouci, qu'avez-vous à répondre à celui qui vous dira que vous avez fait une indigne action en insultant au malheur de vos protectrices?

— Eh! madame, je ne répondrai rien, parce que personne ne sera assez insensé pour penser que j'aie voulu le faire. Comment aller s'imaginer que, comblé des bontés de Leurs Altesses royales, je vais, moi chétif, les insulter grossièrement, dans leur propre palais et dans un lieu où il n'existe personne pour me faire rendre justice, si l'on voulait me punir de la manière la plus arbitraire? Si madame la duchesse veut me juger d'après le mobile qui conduit tous les hommes, c'est-à-dire mon intérêt, elle verra que jamais je n'ai pu même avoir la pensée qu'un autre pût le tenter.

— Mais comment se fait-il que vous n'ayez pas été d'abord frappé à la vue de ces malheureuses couleurs? Quant à moi, elles m'ont rendue si pâle, par l'effet qu'elles ont produit sur moi, que ma petite-fille a cru que je me trouvais mal!

Goubaud expliqua fort bien en effet à la duchesse de Narbonne comment l'étendard tricolore, ou la réunion des trois couleurs, ne pouvait produire sur lui la même impression que sur des Français. Il n'avait jamais quitté l'Italie, il n'était pas à Naples lors de la première entrée des Français. Enfin ce signe n'était symbolique pour lui que par la pensée du malheur des princesses, bonnes et parfaites, pour lesquelles il donnerait sa vie. Il acheva son explication en disant

à M^me^ la duchesse de Narbonne que, indépendamment de l'attrait qu'il avait éprouvé pour cette cravate, il avait pensé qu'elle serait plus économique parce qu'elle était en soie.

— Allons, allons, je vous crois, lui dit la bonne dame. Je vais tâcher de plaider votre cause auprès des princesses. Mais elles sont irritées. Que voulez-vous, mon cher enfant? Le malheur est susceptible et facile à blesser. Mais enfin je vais savoir si votre grâce peut vous être accordée. Croyez bien que je n'y nuirai pas.

La duchesse de Narbonne raconta la chose telle qu'elle était à Mesdames. Elles avaient été vivement affectées, ainsi que l'avait dit M^me^ de Narbonne, à la pensée, en effet très pénible, qu'un enfant protégé par elles était la cause de leur tristesse au milieu de tant d'autres afflictions. Mais en écoutant la justification très claire présentée par M^me^ de Narbonne, toutes deux prononcèrent l'acte d'amnistie. Lorsque M^me^ de Narbonne vint retrouver le jeune peintre dans son appartement, où il était resté à l'attendre, elle le trouva presque fou d'impatience et de crainte, à la fois, d'apprendre son sort. M^me^ la duchesse lui annonça qu'il était *gracié.*

— Et voici, dit-elle en lui présentant un paquet, ce que Leurs Altesses royales m'ont chargé de vous remettre.

C'était une douzaine de superbes cravates blanches

— Et de plus, ajouta la duchesse de Narbonne, pour vous prouver qu'elles n'ont plus même le souvenir de votre offense involontaire, les princesses m'ont chargée de vous commander de suite une As-

somption de la Vierge, qu'elles désirent placer sur l'autel de la chapelle.

Goubaud, enchanté de retrouver les bonnes grâces de ses protectrices, se mit à l'ouvrage le jour même. Quelques jours après, Madame Victoire et Madame Adélaïde, accompagnées des évêques de Bergame et de Carcassonne, montèrent à l'atelier du jeune Romain pour lui faire une visite, et « cimenter ainsi le pardon »,dit Madame Adélaïde.

Je racontais cette petite histoire, il y a peu de jours, devant une personne qui me pria de répéter le nom du jeune peintre qui, sans le savoir, s'était fait ainsi la *pique* d'un drapeau tricolore. Je le lui dis.

— Goubaud, dit-elle encore, Goubaud ! Mais le dessinateur du cabinet de l'empereur Napoléon s'appelait Goubaud et il était Romain.

— Aussi est-ce lui, madame.

— Mais, en 1813, ce même Goubaud fut nommé dessinateur de la chambre du roi de Rome et des enfants de France?

— Oui, madame, le Goubaud de Caserte, celui du cabinet de l'empereur, celui de la chambre du roi de Rome, ces trois-là ne font qu'un.

Et c'est encore le même Goubaud qui aujourd'hui vient de faire un beau tableau ! le portrait de l'empereur, le portrait de Napoléon captif, traînant la chaîne sur un des rocs brûlés de son tombeau. Si vous voulez voir un ouvrage dont le cœur ait conduit le pinceau, allez voir ce portrait. Allez voir le héros seul, ne craignant pas d'être observé et pleurant sur la patrie absente, sur son fils qu'il ne reverra plus, sur tous ses amis éloignés de lui, sur tant de malheurs assumés sur une même tête, que la haine *elle-même*, ayant à se ven-

ger, eût été impuissante, inhabile à si bien faire ! Allez le voir sur ce rocher battu des vents, les bras croisés sur cette poitrine où bat encore, à coups redoublés, un cœur qui appelle la France. Au-dessus de lui est une aire abandonnée, *l'aigle en a été chassée*. A terre, quelques vipères se partagent les membres sanglants des aiglons.

Ce tableau, comme tous ceux qui sont faits sous l'inspiration d'une pensée grande et forte, doit communiquer une vive impression. Il était, au reste, à la dernière Exposition. Mes yeux ne sont pas les seuls qui aient pu le juger.

CHAPITRE XV

Triomphe de Fouché. — Saint-Réjant et le petit François. — Adresse de Fouché et le *mouton* sans le savoir. — Saint-Réjant sa propre victime. — Crime hors de comparaison. — Indignation des départements. — Habileté de Dubois. — Finesse sans fausseté. — Voyage en Bourgogne et unanimité de sentiments pour le premier consul. — Adresses remarquables et spontanées. — L'esprit républicain. — État prospère de la France. — Rétablissement des sœurs de charité. — Les Enfants-Trouvés et les hospices. — La bataille de Hohenlinden et jugement du premier consul. — Le général d'Hautpoul et le général *Poule-d'Eau*.

Fouché eut à cette époque un moment de grand triomphe, ce fut l'arrestation des auteurs de la machine infernale[1]. Saint-Réjant, autrement M. le marquis de Cor... et le petit François furent pris et convaincus d'avoir attenté non seulement à la vie du premier consul, mais à la sûreté publique, par leur lâche et criminel attentat. Beaucoup de personnes furent compromises par cette découverte, et beaucoup tenant au parti royaliste. Il y eut surtout des religieuses, parmi lesquelles M^mes^ de Goyon, de Cicé et

[1] Fouché avait toujours soutenu que le premier consul avait été attaqué plusieurs fois par les *enragés*, mais que, pour cette dernière entreprise, elle était faite par le parti royaliste. Et il ajoutait toujours : « J'ai d'autres soupçons parce que j'ai d'autres indications. » Et il avait raison.

quelques autres, fortement soupçonnées de complicité dans une aussi funeste affaire.

Saint-Réjant, ou Pierrot, comme l'appelaient ses camarades de péril, était d'un courage et d'une force extraordinaires. Le jour de l'explosion, ce fut lui-même qui mit le feu à la machine. J'ai déjà dit comment, le hasard ayant fait avancer la charrette du côté du Carrousel, Saint-Réjant trouva une plus grande longueur de ficelle à tirer pour que la soupape fît son jeu, et le peu de secondes qu'exigea ce retard pour ramener la ficelle à lui sauva le premier consul. Mais aussi la machine se trouva plus rapprochée de l'angle qui abritait l'assassin, et il pensa être *victime* avec ses *victimes*[1]. La violence de l'explosion le jeta sur une borne où il fut fort maltraité. Un médecin, nommé M. Collins[1], qui le soigna et ne fit pas en temps utile sa déclaration, fut compromis assez fortement, et l'on prétend que ce ne fut pas sans raison.

Depuis trente ans, il s'est passé tant d'événements étonnants que peut-être celui du 3 nivôse est décoloré aux yeux de beaucoup de gens trop jeunes pour avoir pu alors apprécier toute la gravité de la circonstance, ou qui n'étaient pas encore nés. Ces jeunes têtes-là, qui ne jugent que sur les choses présentes, ne comprennent pas l'immensité du péril général. Mais nous, qui vivions à cette époque, nous qui vivions avec toute cette action, cette vigueur dans le regard jeté sur la vie, tel qu'il est animé au temps de la jeunesse, tel qu'eux-mêmes l'ont aujourd'hui, nous

[1] J'avais oublié son nom. Je me le suis rappelé depuis, mais je crains de mal en écrire l'orthographe. Au reste, celle des noms propres est permise.

nous souvenons de ce fait UNIQUE dans l'histoire des nations, et surtout nous nous souvenons parfaitement de ses suites. C'est une erreur de classer ce crime dans la catégorie des autres assassinats commis sur nos rois. Il n'y a aucune parité. Il faut pénétrer plus avant dans ce mystère d'une sanglante iniquité et interroger la majesté souveraine dégradée, avilie, tachée à la fois de sang et de boue, parce que, pour satisfaire une haine personnelle, on a mis en oubli tout ce que les hommes ont de sacré dans le code de la civilisation. Mais un seul coup d'œil n'est pas suffisant pour embrasser d'abord toutes les conséquences et les résultats de cette action. Aussi les premiers jours furent-ils consacrés uniquement à la joie d'avoir conservé le premier consul et à la pitié que réclamaient les victimes.

Mais ensuite, lorsque la réflexion, qui suit toujours un événement, quel qu'il soit, vint éclairer chacun et, de la lueur sinistre du foyer de la rue Saint-Nicaise, montrer l'énormité du danger individuel de l'enfant le plus innocent, on frémit à la seule pensée que le premier consul pouvait donc amener la mort dans le quartier le plus paisible de Paris, s'il lui prenait la fantaisie d'aller s'y promener. L'intérêt personnel est toujours celui qui s'éveille le premier et s'endort le dernier. De plus, il est de nos intérêts celui dont le sommeil est le plus léger. Lorsqu'il fut connu, après l'explosion, que les misérables avaient voulu placer leur tonneau près de l'Opéra, la fureur du peuple fut terrible.

En écrivant des mémoires contemporains, cette époque de la machine infernale est une de celles dont les développements doivent le plus occuper l'auteur.

Il faut leur donner toute l'extension dont ils sont susceptibles, ne négliger aucun détail; tout est utile, tout est précieux. C'est une peinture non seulement d'un *fait*, mais de ses conséquences, et ces mêmes conséquences furent de la plus haute et de la plus immense importance pour la vie politique de la France. C'est peindre un acte tout entier de la vie de Napoléon et un acte du plus haut intérêt. La pierre que ses assassins lui lancèrent ainsi toute brûlante, comme une vraie pierre infernale, devint pour lui la *pierre de touche*, en lui faisant connaître l'état véritable de la France relativement à son affection pour lui, question qui était de la plus importante gravité en 1801.

Depuis que l'on connaissait l'horrible histoire dans les départements, les adresses venaient en foule à Paris. Tous les ministères en regorgeaient. Il est plaisant d'entendre aujourd'hui un émigré, rentré depuis cette époque, vous dire de très bonne foi :

— Mais ces adresses-là étaient faites dans le cabinet du premier consul, dans les bureaux des ministres, n'est-il pas vrai?

A cette époque, rien ne se faisait de cette manière. La magie de Napoléon résidait en lui. Il ne mettait en œuvre, pour réussir, que les circonstances dans lesquelles il se trouvait. Par exemple, il le faisait avec une grande habileté. Eh bien, que peut-on dire à cela ? Je crois que le grand homme se reconnaît un peu plus à de telles actions, en le voyant profiter du malheur pour le transformer en félicité et en gloire générale, qu'on ne le trouve dans celui qui, ayant le plus beau jeu en main, écarte quinte et seizième et perd la partie par sa faute. Ne croyez pas que cela soit bien loin de nous, ce que je vous dis là.

J'ai vu une grande partie de l'est de la France peu après cet événement; Junot, qui avait promis à sa famille de lui présenter sa jeune femme, n'avait pas pu tenir sa promesse immédiatement après notre mariage, précisément à cause de tous ces troubles, des soins constants et assidus que lui-même devait donner à l'administration militaire de Paris. Le préfet de police, Dubois, l'homme le plus habile en n'étant pas vexatoire, le magistrat le plus vigilant sans être minutieux, restait, il est vrai, pour être le chef suprême de toute cette organisation si bien entendue dans toutes ses parties, mais aussi dont un seul fil cassé embrouillait l'écheveau. Junot et Dubois se querellaient souvent, par la même raison qui faisait quereller Junot et Fouché. Mais il y avait une bien grande différence dans sa manière de juger les deux individus, et cette différence, il me l'expliqua en deux paroles, le jour où nous allâmes dîner pour la première fois chez le préfet de police; il me dit pendant le trajet :

— Tu vas voir un homme de beaucoup d'esprit. Il est surtout fin comme la soie... mais point faux. C'est l'homme le plus capable pour la place qu'il occupe.

J'ai déjà dit que je n'allai en Bourgogne que plus tard que je ne comptais le faire. C'était non seulement après la machine infernale, mais bien aussi depuis l'arrestation des chefs de chouans qui avaient été envoyés par Georges pour faire le coup. De Paris à Dijon, et dans la Champagne que je traversai pour revenir à Paris, ainsi qu'une partie de la Picardie, je ne puis exprimer que par des paroles l'enchantement qu'il me semblait qu'une fée eût jeté sur toutes ces provinces. C'était partout le même attachement mani-

festé dans les adresses, c'était partout la même joie de la conservation du premier consul, la même horreur des assassins. Mais aussi les paroles exprimant ces affections avaient universellement une franchise qui n'a rien de la fausse couleur de la louange accordée par la crainte ou prodiguée par la bassesse. Partout uniformité de vœux pour la conservation de la personne du premier consul et recommandation, sévère même, de prendre soin de ses jours, parce qu'ils sont nécessaires à la patrie.

Je ne sais si Bordeaux a gardé le souvenir de son adresse. Je ne l'ai pas oubliée, moi; non plus que tous les noms *bien librement* mis au bas de cette adresse. Le maire de Bordeaux, à la tête des autorités municipales dit au premier consul :

« Que sa reconnaissance et les besoins de la patrie étaient la mesure de l'indignation qu'elle éprouvait, cette cité qui implorait le ciel pour sauver les jours de leur premier magistrat. Mais, ajoute-t-elle, c'est en vain que les ennemis de la France armeront contre lui des mains parricides et sanguinaires. Le génie de la patrie qui a veillé sur lui dans des batailles, qui l'a guidé sur les flots, conservera à la république celui *à qui elle doit tant*, et de qui elle attend son bonheur et la stabilité de son gouvernement. »

« Venez au milieu de nous, écrit la 52e demi-brigade, deux mille quatre cents bras éprouvés seront prêts pour vous défendre. »

Et la 59e, qui veut que ses sentiments parviennent plus directement au premier consul et croit que par la bouche de son commandant on pourra croire que la flatterie guide ses phrases. C'est le quartier-maître qui écrit au nom des soldats de cette brave légion.

« Citoyen consul, dit cette lettre, modèle touchant d'un discours du cœur, n'oubliez pas vos soldats d'Italie, quand il s'agit de vous défendre. Rappelez-vous que la 59e combattait à votre droite à Marengo. »

« Citoyen consul, disaient les Rouennais, tous les cœurs français ont frémi, excepté le vôtre. Ne vous exposez plus. »

Parmi ceux qui demandent la punition du crime avec le plus d'instance, on trouve les magistrats de la ville de Pau, parlant au nom de ses habitants dont les souvenirs ont ici tant d'éloquence. Tous disent que le crime soit enfin puni.

Une adresse aussi fort remarquable, surtout par sa concision, est celle des habitants de Montmorillon :

« Citoyen consul, on a conspiré contre vos jours, la Providence les a sauvés. Grâces éternelles lui soient rendues ! »

Non, il ne faut pas aujourd'hui que nous cherchions à revenir sur un temps qu'il n'appartient à nul de nous de rendre moins grand, moins lumineux qu'il ne le sera *toujours*. Si Bonaparte fit plus tard des fautes, nous le verrons en avançant avec lui sur ce chemin qu'il a fait pour la France, et sur lequel il l'a fait si glorieusement marcher au temps que je retrace. Soyons *justes* une fois, si nous pouvons l'être. Parlons des choses avec l'accent de leur époque. L'histoire surtout ne veut que cette impartialité froide et calme. Ne refusons aucune gloire, ne retenons aucun blâme.

Il faut convenir aussi que les monstres avaient bien sottement choisi leur moment pour commettre leur crime. Après avoir trouvé la France bouleversée par l'anarchie, Bonaparte achevait de lui rendre sa tran-

quillité intérieure en mettant un soin paternel à détruire ces hydres sans cesse renaissantes de ces bandes de brigands qui, sous un prétexte politique — ainsi que je l'ai fait voir dans les précédents chapitres — volaient, égorgeaient jusque dans Paris même. L'Autriche demandant la paix, la Russie au moment d'entrer dans notre alliance, l'Espagne nous procurant celle du Portugal, la Prusse tout à nous puisque nous étions heureux, nos armées victorieuses sur tous les points et nous donnant la possibilité de dire à l'Angleterre :

— Nous traiterons, mais avant tout, vous déposerez le titre de *roi de France*. Il y a trop longtemps que cette humiliation pèse sur nous. L'homme de la destinée, qui nous conduit aujourd'hui, vous dit ces paroles en vous forçant à plier dès la première relation.

Il fallait bien payer ce léger triomphe. Mais quoi? Existe-t-il donc des dettes qui ne s'acquittent qu'avec du sang, avec la vie? Hélas! nous ne l'avons que trop vu!

Oui, notre état était alors bien prospère. L'enthousiasme, la confiance entouraient le nom de Bonaparte. Oh! quel temps, quel temps! Je puis bien le dire encore.

Vers cette époque les sœurs de charité furent rétablies. On leur donna une maison rue du Vieux-Colombier. Elles devaient y former des élèves pour le service des hospices. Le premier consul affecta une somme de trois cents francs à l'entretien de chaque élève. Les hospices eurent une administration formée sous la protection spéciale du gouvernement. M. de La Rochefoucauld-Liancourt, M. Mathieu de Montmorency,

M. Delessert, une foule de noms respectables et respectés étaient à la tête de cette administration et donnaient une garantie de plus aux malheureux. Les Enfants-Trouvés furent également soumis à une inspection plus immédiate. Aussitôt que je fus mariée, je devins, en ma qualité de commandante de Paris, une personne *importante* pour faire quelque peu de bien. Mais cette même position me faisait voir des actions admirables. J'ai vu des choses dont le souvenir seul fait du bien, rafraîchit l'âme, lorsque, désespérée de ne trouver dans sa route en cette vie que crimes, ingratitude, impiété et cœurs de pierre, elle rentre en elle-même pour vivre dans le temps passé.

Un mois avant la machine infernale [1], Moreau avait remporté la fameuse victoire de Hohenlinden. Ceux qui accusent Napoléon de *jalousie* et d'injustice envers Moreau, ne l'ont pas entendu comme moi parler des avantages de cette victoire et combien la république devait lui en avoir de reconnaissance. Bourrienne, qui a su dire tant de belles choses relativement à l'*inimitié* de Napoléon pour Moreau, sentiment que je ne crois pas qu'il ait jamais éprouvé pour lui, aurait bien pu également parler du mouvement de Napoléon en apprenant la victoire de celui qu'on a fait son rival. Il le sait mieux que personne, lui que Bonaparte pressait pour écrire le message au sénat, comme s'il eût dû mourir dans la nuit, et que ce fût un devoir immédiat à remplir. Ce message si honorable, si simple, si laconique, eh bien, je l'ai entendu attaquer par la malveillance qui ne respecte rien.

[1] Pas précisément un mois, mais trois semaines, car je crois que la bataille d'Hohenlinden est du 3 décembre, et la machine infernale est du 24.

— Bonaparte, disait-on, aurait dû ne parler que du général Moreau !

Après cela ayez, si vous le pouvez, de la patience, écoutez tranquillement des gens qui veulent, pour abattre un homme, en élever un autre. Car ne croyez pas que ce soit une véritable admiration pour Moreau. Non, non, c'est pour frapper Napoléon. L'attachement vrai est calme et en tout la vérité n'est jamais passionnée. Moreau aurait été lui-même bien plus grand si les gens qui le grimpaient malgré lui à une élévation à laquelle il serait bien parvenu sans eux, ne lui avaient pas fait faire cinq cent mille bévues plus ridicules les unes que les autres. Il faut aussi qu'il y ait justice pour tous les généraux qui combattirent sous lui à cette même journée de Hohenlinden. Et puis faire la part de l'Autriche qui, bien loin d'avoir son Hector [1], n'obéissait qu'à l'archiduc Jean, ayant pour conseil le général Lauër. Tout cela faisait aussi beaucoup. Nos généraux formaient un beau groupe de gloire, Richepanse, Ney, Grenier, d'Hautpoul, Grouchy, Decaen, Dessolles, et Moreau, général en chef. Quatre-vingts pièces de canon, dix mille prisonniers, dont deux généraux, six mille cadavres couvrant le champ de bataille, voilà le résultat de cette journée; tandis que, de l'aveu de l'ennemi, nous n'avons pas perdu trois mille hommes!... Et puis qu'on vienne *nous dire* que nous n'avons pas de motifs *d'être vains* du nom de Français [2] !...

Le premier consul nous dit une particularité fort

[1] Le prince Charles.

[2] Il a été dit, ce mot. Il l'a été, et par qui?... Je souffre assez de le savoir; je ne veux pas que ma patrie connaisse le nom d'un enfant ingrat.

remarquable. C'est que dans la journée de Hohenlinden rien ne fut le résultat du hasard. Il paraît que Moreau avait fait le plan d'avance et que rien ne vint le changer. Je me rappelle à ce propos que le premier consul dit un mot assez plaisant là-dessus :

— C'est par hasard, dit-il, que ce même *hasard* ne s'en est pas mêlé. Car, avec de la neige dans les yeux et du verglas sous les pieds, on ne peut répondre de rien.

Puis il ajouta plus sérieusement :

— Au fait, Moreau, en homme habile et prudent, aura fait prendre ses renseignements ; et s'il n'a pas été trompé par ses espions, race toujours infâme, il a dû savoir à quelle heure l'archiduc Jean a demandé au général Lauër : « *Faut-il commencer?* » Le conseil aulique décide toujours à Vienne. Cependant je les ai habitués à ne pas tant compter sur leurs forces et surtout à ne pas se croire infaillibles.

En relisant ces mots : *le premier consul nous dit*, j'espère que l'on ne me croira pas assez *sotte* — je me sers de ce mot — pour raconter que le premier consul nous faisait l'honneur de nous admettre à ses hautes conversations, soit sur une question comme celle de Hohenlinden, soit comme le jour où il parlait à Fouché. Si je le faisais, d'abord mes contemporains sauraient très bien que cela ne fut jamais ; et nos petits-neveux, d'après ce qu'ils pourront recueillir de Napoléon, sauront très bien aussi qu'il n'était pas très causeur avec les femmes. Mais je dois employer cette formule, *il nous dit*, parce que, en effet, il parlait dans le salon de M^me^ Bonaparte où nous étions toutes, et si quelques-unes de ces dames ne l'écoutaient pas, quant à moi, je réponds qu'*il me parlait*, car je sui-

vais mot à mot tous ses discours et il m'est quelquefois arrivé de faire une telle attention à ce qu'il avait dit, qu'en rentrant chez moi j'écrivais la conversation que j'avais entendue sans qu'un seul mot y manquât. Au reste, il me savait quelque gré d'écouter avec cette attention. Il me le disait, et cela m'a souvent valu de bonnes paroles qui m'auraient été inconnues.

J'ai parlé tout à l'heure d'un général de l'armée de Moreau, dont le nom est très honorablement cité dans nos fastes militaires. Il le fut un jour d'une manière tellement plaisante qu'elle finit par ne plus l'être du tout. Il y eut même un duel entre le propriétaire du nom et le général Kilmaine. Le propriétaire était le général d'Hautpoul. Il était aussi homme de qualité. Mais, pour le savoir autant qu'il le savait, il aurait fallu avoir été autrement appris et même élevé. Il était excellent homme, mais d'une telle vanité qu'il était impossible de tenir à tout ce qu'il vous contait d'absurde sur lui et tous les siens. Je ne sais pas ce qu'il était en naissant, mais ce dont je réponds, c'est qu'il s'était fait *paon*. Cette vanité nobiliaire [1] et cette vanité de lui-même produisaient quelquefois des scènes dont il ne se tirait pas toujours avec succès. Il était une fois à l'armée du Rhin et commandait une division de cavalerie. Il y avait dans son état-major un adjudant général, homme d'esprit, railleur et ne persifflant pas son général parce que... la discipline avant tout. Le général le crut un simple. Parce qu'il ne mordait pas, il pensa qu'il n'avait pas de dents et un jour

[1] Il était homme de qualité et d'une belle naissance; son éducation avait été tellement négligée, ou lui-même en avait si mal profité, qu'il ne paraissait ni l'un ni l'autre.

à table, chez lui, ayant vingt-cinq officiers à diner, il entreprit l'adjudant général dont le nom était Martial-Thomas. Le général d'Hautpoul, trouvant que le texte prêtait, lui dit avec ce ton péremptoire qu'il avait toujours, excepté lorsqu'il voulait plaire et croquer un cœur:

— Monsieur Martial Thomas, pourquoi donc votre nom est-il si bizarrement arrangé? Pourquoi ne vous appelez-vous pas Thomas le Martial, au lieu de Martial-Thomas.

— Mon général, lui répondit très tranquillement l'adjudant général, par la même raison qu'on vous appelle d'Hautpoul, au lieu de vous appeler *Poule d'eau.*

— Hem!... quoi? dit le général commandant à son inférieur, avec des yeux interrogateurs tout flamboyants.

— Oui, mon général, dit Martial en achevant de peler une poire, par la même raison qu'on vous appelle d'Hautpoul, au lieu de vous appeler *Poule d'eau.*

Le général ne dit pas cette fois : « Hem ! » et « quoi! » Il se le tint pour dit et fit bien.

CHAPITRE XVI

Achat de la Malmaison. — Mme Lecoulteux. — L'ancien parc — Projet de Bonaparte et Mlle Julien. — La montagne et la rivière. — Embellissements et simplicité. — L'appartement de Mlle Hortense. — Vie de château à la Malmaison. — Les déjeuners de femmes et le premier consul. — La tente, amour de l'air et le feu en été. — Facilité de Mme Bonaparte à accorder sa protection. — Mme Savary et Mme Lannes. — Histoire d'une parure de turquoises. — Les dames de l'ancien régime chez Mme Bonaparte. — Mme d'Houdetot et M. de Céré. — Faveur inattendue, mission, retard et disgrâce. — Le mémoire et la pétition. — Bonaparte recommandant la simplicité, et les toilettes de Mme Bonaparte.

Je n'ai pas encore parlé de la Malmaison. C'était cependant un lieu dans lequel on allait peut-être encore plus souvent qu'aux Tuileries, lorsqu'on était de l'intimité de la famille du premier consul. Comme c'est aujourd'hui une personne toute dépouillée de ses ornements et même de ses vêtements que la Malmaison, je vais tâcher de la rappeler au souvenir de ceux qui, comme moi, ont vu cette charmante habitation lorsqu'elle était encore *elle-même*, et que Mme Lecoulteux venait de la vendre à Mme Bonaparte.

La Malmaison, propriété d'une famille riche aimant à tenir un grand état et mettant de l'orgueil à imiter les Anglais dans leurs coutumes *de château*, la Mal-

maison était déjà, à l'époque de l'acquisition qu'en fit M^me^ Bonaparte, une délicieuse demeure. Le château, sans être aussi grand que celui de Petit-Bourg ou de Méréville, l'était autant que celui de Morfontaine et d'Ermenonville. Seulement le bout des deux ailes avançant sur la cour n'existait pas. Mais cette addition fut plus commode pour le service des communs que pour les habitants du château.

Le parc était délicieusement distribué, malgré sa proximité avec la montagne assez aride qui se trouve sur la gauche. Rien n'était plus frais, plus vert, plus ombragé que toute la partie bordant la route et le champ dont le parc était séparé par un saut de loup. Le voisinage de la rivière, bien que le parc fût plus haut que la route et la berge, donnait toujours par sa communication une fraîcheur salutaire aux plantes et aux arbres et la végétation était plus belle dans cette portion du village de Rueil que dans la partie supérieure. Le premier consul voulant plus tard, c'est-à-dire à son retour d'Egypte, agrandir la Malmaison et son parc, demanda comme service de voisin à M^lle^ Julien, vieille fille très riche, demeurant à Rueil, de lui céder, au prix qu'elle voudrait y mettre, un parc ou plutôt un jardin qui, n'étant séparé que par un chemin vicinal qu'il était facile de changer, lui donnerait la chose qu'il désirait vraiment beaucoup, le moyen d'avoir un parc dont l'étendue au moins pourrait ne plus le faire rougir à côté de la magnifique propriété de Joseph. Le parc de la Malmaison n'avait pas, je crois, à cette époque, plus de cent arpents, et du côté de la montagne et de M^lle^ Julien il était surtout tellement étranglé, si l'on peut le dire, que d'un jardin situé au sommet de cette montagne où était un petit

belvédère à l'italienne, on pouvait voir avec une lunette d'approche tout ce qui se passait dans le parc inférieur. Le premier consul avait un petit jardin particulier auquel on arrivait par un pont recouvert de coutil comme une tente et qui aboutissait immédiatement à son cabinet particulier. C'était là qu'il prenait l'air lorsque l'excès de travail lui rendait un peu d'exercice nécessaire. Car alors, comme dans les deux années suivantes, il ne prit de repos que ce que la nature exigeait impérativement. Ce pont, dont je viens de parler et qui était arrangé comme une petite tente, lui formait une chambre de plus. Il y faisait porter une table et travaillait tout seul sur le pont, soit en piquant des cartes, soit en faisant des notes et des remarques sur des pétitions.

— Lorsque je suis à l'air, disait-il, je sens que mes idées prennent une direction plus haute et plus étendue. Je ne conçois pas comment il y a des hommes dont le travail peut s'opérer avec succès à côté d'un poêle et privés de la communication du ciel.

D'un autre côté Napoléon ne pouvait supporter le moindre froid sans en souffrir à l'instant même. Il faisait faire du feu dans le mois de juillet et ne comprenait pas que l'on ne fût point comme lui saisi au moindre vent de bise.

La vie que l'on menait à la Malmaison, à l'époque de mon mariage, ressemblait à la vie que l'on mène dans tous les châteaux, lorsqu'on rassemble beaucoup de monde chez soi à la campagne. Nos appartements étaient composés d'une chambre, d'un cabinet et d'une chambre pour notre femme de chambre, ainsi que cela se voit toujours dans les maisons de campagne des gens riches. Les meubles en étaient fort simples

et l'appartement de la fille de la maison, qui touchait au mien, n'en différait que par une porte à deux battants ; encore n'eut-elle, je crois, cet appartement qu'après son mariage. Les chambres n'étaient pas parquetées, ce qui me surprit, sachant à quel point point Mme Lecoulteux était elle-même recherchée. Elles donnaient toutes sur un long corridor auquel on montait par une marche, laissant à droite l'appartement de Mme Bonaparte et le petit salon dans lequel on déjeunait. Ce corridor était fort étroit, carrelé comme le reste et donnant sur la cour.

Le matin on se levait à l'heure qu'on voulait, et jusqu'à onze heures, moment fixé pour le déjeuner, on était sa maîtresse. A onze heures, on se réunissait dans un petit salon très bas donnant sur la cour, au premier et dans l'aile droite. Il n'y avait jamais d'hommes, ainsi que dans les déjeuners de Paris, à moins que ce ne fût Joseph ou bien Louis ou Fesch, enfin quelqu'un de la famille. Les exceptions étaient tellement rares que je ne puis me rappeler si j'ai vu un homme admis à nos déjeuners de la Malmaison. Après le déjeuner, on causait, on lisait les journaux ; il arrivait toujours quelqu'un de Paris, pour avoir *une audience* ; car *malgré la volonté prononcée* du premier consul pour que Mme Bonaparte ne fît rien qui pût blesser en quoi que ce fût l'opinion générale, elle accordait déjà des audiences, apostillait des pétitions, quoique la colère du premier consul l'eût déjà fait pleurer, et abondamment, pour avoir ainsi apostillé une pétition relative à un marché de chevaux. Au fait, elle croyait bien faire. Cet homme offrait de livrer deux ou trois mille chevaux à un prix tellement au-dessous de celui qui était payé par le minis-

tère, que l'affaire paraissait extrêmement tentante. Mais Napoléon vit clair dans cette apparence de bénéfice pour l'Etat. Il comprit que l'avantage très réel qui en proviendrait ne sortirait pas du rayon de la Malmaison, et surtout de *Rueil*. Il voyait toutes ces manœuvres et sa sévère probité les lui faisait haïr et persécuter de telle sorte, que rien n'était plus rare sur la fin de son règne que ces concussionnaires avides qui sont les chancres les plus rongeurs d'un État. Mme Bonaparte ne voyait pas aussi loin, et même elle ne regardait nullement à ce qui pouvait résulter de la protection accordée par le gouvernement à un homme plutôt qu'à un autre. Et lorsque cet homme offrait, avec toute la politesse imaginable, un beau collier de perles, un bracelet de rubis, qu'il les offrait surtout par la main de M. de Bourrienne ou de quelque autre ami, une chose si élégante était si éloignée d'une écurie et d'une botte de foin que Joséphine ne songeait guère à l'origine de la mine qui les produisait. Et si on l'eût interrogée sur celle qui les avait fournies immédiatement, elle aurait répondu naïvement : Golconde.

On ne voyait jamais le premier consul avant le dîner. Il descendait à cinq ou six heures du matin dans son cabinet particulier. Il travaillait avec Bourrienne ou avec les ministres, les généraux, les conseillers d'État et ce travail durait jusqu'à l'heure du dîner, qui avait toujours lieu à six heures. Il était rare qu'il n'y eût pas quelqu'un d'invité. Dans ce moment tout ce qui entourait le premier consul se mariait et formait une nouvelle famille ajoutée à celle déjà si nombreuse qui existait. Le colonel Savary venait d'épouser Mlle de Faudoas, parente de Mme Bo-

naparte. Ce mariage était un bonheur inespéré pour un homme dont la vie n'avait d'autre mobile que le désir d'avancer. Sa femme aurait été fort jolie, s'il ne s'était trouvé une distance toujours désagréable entre sa bouche et son nez et si ses dents n'eussent été, quoiqu'elle fût fort jeune, déjà presque toutes gâtées.

Une personne vraiment belle était Mme Lannes. Elle était fort en faveur à la Malmaison et aux Tuileries, et elle le méritait non seulement à cause de son mari, mais à cause d'elle-même. Elle était fort douce, point envieuse, ne sacrifiant jamais à un mauvais bon mot le repos ou la réputation de quelqu'un, ainsi que je l'ai souvent vu et entendu faire, lorsque dix ou douze de ces nouvelles mariées, dont au reste je faisais partie, se trouvaient réunies à la Malmaison. Mais je dois dire pour ma justification, dans le cas où l'on me confondrait avec quelques-unes de ces bonnes personnes, que je fus bien plus souvent sur la défensive que sur l'offensive.

Mme Lannes était la copie d'une des plus belles vierges de Raphaël ou du Corrège. C'était la même pureté de traits, le même calme dans le regard, la même sérénité dans le sourire. La première fois que je la vis, c'était au bal. Elle dansait peu ou même point, quoique sa taille fût belle et bien prise. Ce bal était donné par une de nos amies communes, Mme Itier. Mlle de Guéhéneuc me frappa comme l'une des plus belles personnes que j'eusse encore rencontrées. Et lorsque je la revis plus tard étant Mme Lannes, je trouvai qu'elle avait encore gagné, et que sa tournure surtout avait acquis plus d'aisance, ainsi que cela devait être, en établissant la différence qui existe dans les deux contenances de la jeune fille

et de la femme mariée. J'aimais beaucoup M^me^ Lannes. Depuis, nos deux existences se sont souvent rencontrées. Jamais nous ne nous sommes *heurtées*, jamais je n'ai éprouvé d'elle de ces aigreurs mielleuses excitées à la vue d'un diamant un peu plus gros, d'une perle un peu plus blanche, que ne l'étaient ceux appartenant à une jeune femme de la cour. M^me^ Lannes ne fut jamais ainsi. Je lui rends avec plaisir une justice qu'elle mérite. Je ne sais comment en ont agi avec elle beaucoup de personnes qui auraient dû la défendre, mais je sais que, dans la position élevée où le sort l'avait placée après la mort de son mari, M^me^ la duchesse de Montebello n'a pas fait une action qu'il soit possible de lui reprocher. Elle fut au contraire bienveillante et serviable, autant que cela pouvait s'accorder avec la sévérité de l'empereur, qui aurait pris en défaveur, au contraire, une affaire recommandée par une femme, et l'apathie de l'impératrice qui tout en ayant quitté son ancienne patrie, ne s'en était pas recréé une nouvelle. En adoptant chaque Français pour son enfant, comme bien sûrement le prince Charles le lui avait conseillé, elle aurait retrouvé une tendresse générale qui au jour du danger se serait resserrée sur elle, autour d'elle, partout.

Ne parlons pas de cela. Je finis, en répétant que M^me^ Lannes était à cette époque une belle et bonne personne, et de plus fort agréable dans la vie de famille que nous menions à la Malmaison.

Je parlais, je crois, avant de m'occuper du mariage de M^me^ Savary, des audiences que M^me^ Bonaparte donnait après son déjeuner. C'était le seul moment où la surveillance du premier consul la laissait en repos;

il se fiait pour cela sur Bourrienne, « qui aurait cru honteux, nous dit-il, de surveiller la femme de son ami. »

Le secrétaire intime du premier consul a donc repoussé toute surveillance sur la conduite politique et financière de Joséphine, se bornant à cacher au général les acquisitions un peu trop fortes, comme, par exemple, celle d'un collier de perles et d'autres bijoux, qui en effet ne furent pas achetés, mais donnés. Foncier, qu'on fit intervenir sans qu'il le sût pour une certaine parure de turquoises, fut très fâché de cette licence-là. Et il avait raison. Il faut dire que la plupart du temps Mme Bonaparte ne savait rien de toutes ces petites manigances. Elle se bornait à écrire avec ses petites pattes de mouches à Berthier, qui, sensible à la bonté de Mme Bonaparte dont l'indulgence plaidait pour faire admettre Mme Visconti à la Malmaison — chose que le premier consul a constamment refusée, s'en expliquant même d'une manière assez dure, — faisait pour Mme Bonaparte beaucoup plus que les autres ministres, auprès desquels son crédit était presque nul et n'avait d'effet qu'à force d'importunités. Mlle Hortense en aurait eu un bien plus positif si elle en avait usé.

Mais si le crédit de Mme Bonaparte était sans force chez les autorités, la renommée de ce même crédit avait reçu de rudes atteintes par sa propre faute à elle-même. En voici un exemple, arrivé à peu près vers cette époque.

Mme Bonaparte avait retrouvé, depuis la faveur dans laquelle la fortune l'avait fait rentrer, une foule d'anciens amis qui ne l'auraient pas reconnue si elle était demeurée la veuve du brave et malheureux

général Beauharnais. Depuis qu'elle était presque souveraine, Mme de M..., Mme de La..., Mme de Cha..., Mme de N..., venaient lui dire : « Vous qui êtes des nôtres ! » tandis qu'à Fontainebleau, à l'époque du premier exil de la noblesse, il y en avait beaucoup qui se tenaient loin d'elle en disant : « Elle n'était pas présentée ! »

Dans le nombre il y en avait cependant qui lui étaient attachées, du moins j'aime à le penser. L'une d'elles, Mme d'Houdetot, avait un frère, nommé M. de Céré, dont elle désirait vivement pousser la fortune. Elle en parla à Mme Bonaparte, dont la coutume, comme on le sait, n'était pas de refuser. Elle accueillit la demande de Mme d'Houdetot et lui promit de s'occuper de M. de Céré. Cette fois l'effet suivit de près la promesse. Je ne sais comment le colonel Savary fut mêlé dans toute cette affaire, ou, si je l'ai su, je l'ai oublié. Le fait est que M. de Céré, qui avait de l'esprit, de jolies manières, une fort belle tournure, ce qui ne nuit à rien, devint presque commensal de la maison du premier consul. Il eut une mission et partit immédiatement.

Mais à la source très-authentique où j'ai puisé ces renseignements sur M. de Céré et cette petite histoire, on m'a dit aussi que sa jeune tête n'avait pas bien compris toute l'étendue de la gravité de sa position. Le premier consul n'était pas un patron comme un autre. Le premier consul voulait de la tenue dans les hommes qui l'entouraient, et si quelques étourderies de Junot, dont les vingt-sept ans pouvaient servir d'excuse, n'étaient pas même pardonnées par son général, on peut croire qu'il était sévère pour un étranger, un individu qui lui avait été recommandé

par sa femme, dont il était assez en défiance avec raison pour les choses de ce genre. Aussi M. de Céré, dont les démarches fort légères eurent une publicité assez notoire pour venir à la connaissance du premier consul, perdit-il en un moment tout le crédit que sa tournure avenante, sa facilité à comprendre lui avaient procuré à l'instant même auprès du premier consul. Cependant cela ne vint qu'en suite de ce qui lui arriva dans cette mission dont il fut chargé. Il devait aller à Bordeaux et en être revenu, je crois, dans un temps donné. Au surplus, je ne réponds pas de la quantité de jours; je sais qu'il en mit quinze de trop. Un de mes amis, qui le rencontra à Bordeaux au moment où son cabriolet venait de casser, lui rendit le service de le ramener. Il lui donna de bons conseils, en outre, sur la manière dont il devait se conduire dans cette circonstance assez épineuse. Il lui dit que, puisque Savary le connaissait et le protégeait, ainsi que M^me^ Bonaparte, il fallait qu'il allât le voir à l'instant même de son arrivée. C'est ce qu'il fit. Mais le crédit de Savary, qui n'était pas grand à cette époque, ne fut pas suffisant pour ramener M. de Céré au point de faveur auquel il était parvenu si extraordinairement. M^me^ Bonaparte elle-même dit avec aigreur :

— Pourquoi est-il resté trois fois plus de temps qu'il ne le fallait, aussi? Maintenant ses amis ne peuvent plus rien pour lui. Quand on a une tête volcanique et qu'on fait des sottises pour ne pas réfléchir, il ne faut pas avoir une indolence créole.

M. de Céré était créole.

Le fait est que ce jeune homme devait être nommé aide de camp du premier consul au retour de sa mission.

Mais il n'en fut pas ainsi. Napoléon, fort en colère et du retard mis par quelqu'un chargé de ses ordres et de l'erreur dans laquelle il était tombé pour avoir mal jugé, ce qui ne lui arrivait pas souvent, défendit à M. de Céré de se présenter devant lui. Madame sa sœur fit tout ce quelle put pour ramener Mme Bonaparte à de meilleurs sentiments; tout fut inutile. Pourquoi restait-il quinze jours en route, aussi?

Cependant le souvenir de ce qu'il avait perdu lui tenait fortement au cœur. Il ne pouvait voir passer cette troupe brillante qui entourait le premier consul, sans se dire :

— Je devrais être là!

Enfin, au bout de plusieurs mois écoulés, il tente un nouvel effort et à son retour à Paris, en revenant d'un voyage qu'il venait de faire, il sollicite, par le moyen de sa sœur et de Savary, une audience de Mme Bonaparte. On était alors à la Malmaison. A sa grande joie, elle lui fait dire que le lendemain même elle le recevra, qu'il apporte une pétition sur ce qu'il demande, bien claire, bien explicative, et qu'elle promet de la remettre. Enchanté de la tournure que prend son affaire, M. de Céré commande que son cheval soit attelé à dix heures le lendemain et, lorsque son domestique vint l'avertir que tout était prêt, il descendit rapidement l'escalier de l'hôtel garni dans lequel il logeait avec cet ami dont j'ai parlé plus haut et qui lui donnait de si bons avis. M. de Céré avait bien soigné sa toilette, car on sait qu'il était joli garçon, et il ne voulait pas perdre un de ses avantages. Une figure agréable est bien plus persuasive dans son regard, son parler, qu'un visage comme celui de Mme de Bou.., par exemple; et, pour compléter ces

agréments, une toilette bien soignée est très loin de nuire. M. de Céré, fort content de lui, descendait donc en triomphant d'avance l'escalier de son hôtel lorsqu'il fut désagréablement arrêté dans sa course par son tailleur. Cet homme avait appris son retour et, comme il lui devait de l'argent, il lui apportait son mémoire. M. de Céré lui raconta qu'il allait à la Malmaison, lui dit de revenir dans quelques jours, et qu'il serait payé. Le tailleur lui remit son mémoire et le laissa monter en cabriolet, assez ennuyé d'avoir été retenu par cet homme et craignant de manquer l'heure du rendez-vous; mais, après quelques tours de roues, il ne pensa plus qu'à ce qui se présentait à lui de nouveau, et il oublia le tailleur et son mémoire aussi complètement que si jamais ils n'eussent existé[1]. Arrivé à la Malmaison, il trouva M^me^ Bonaparte, comme toujours, charmante et gracieuse. Elle lui dit que le premier consul, déjà prévenu par elle, oublierait facilement une étourderie que M. de Céré promettait de faire oublier à force de soins et de bonne

[1] Ce mot de mémoire et de tailleur m'en rappelle un du prince de Ligne. Il avait le défaut de faire des jeux de mots et des calembours peut-être un peu trop souvent, mais quelquefois il s'en trouvait d'assez plaisants. Il y avait en Piémont une famille noble, la maison de Montailleur, composée d'honorables et braves gens. Il y avait, entre autres, deux frères aussi bons que le reste de la famille, mais dont l'un, le comte de Montailleur, était fort ennuyeux. Ce n'est pas un crime, mais le prince le regardait comme tel et il disait, quand son valet de chambre annonçait M. de Montailleur : « Si c'est le marquis de Montailleur, à la bonne heure, mais si c'est le *compte de mon tailleur* (comte de Montailleur), je sais ce que c'est, je n'en veux pas. » Du reste, il aimait fort les deux frères, et disait cette plaisanterie devant le comte de Montailleur lui-même.

conduite, et finit en prenant sa pétition et lui recommandant de venir en chercher la réponse dans quelques jours. M. de Céré lui remit la bienheureuse pétition qui devait lui rouvrir la porte du sanctuaire et se retira enchanté de sa course, et rêvant tout ce qu'une tête ambitieuse, jeune et active, peut imaginer d'heureux. Il fut chez sa sœur, chez ses amis les plus intimes, leur fit part de son bonheur et passa enfin la journée dans un vrai délire. Le soir il se retira fort tard. En se déshabillant, il fut désagréablement réveillé de son doux laisser-aller dans les balancements de son imagination, par le mémoire de son tailleur, qu'il avait mis le matin dans la poche de son habit.

— Diable, dit-il, voilà un coquin qu'il faut que je paie au plus vite; il paraît que le patron n'aime pas les dettes. Pardieu, ni moi non plus! Si j'avais de l'argent! Mais ce diable d'argent, il semble qu'il fond dans mes mains! Ah! ah! je deviendrai sage, ajoutait-il en bâillant et en étendant les bras. Il le faut bien. Mais voyons donc combien je lui dois, à ce voleur-là. Son mémoire n'en finit pas. Quelle pancarte! on dirait une pétition à un ministre. Ah! mon Dieu!

Je crois bien que le papier ressemblait à une pétition! c'était la sienne. Il avait donné le mémoire du tailleur.

Le malheureux fut atterré. Dans le fait, le coup était rude. La pétition, qui était à présent non plus sa bienheureuse, mais sa maudite pétition, devait être remise par M^me^ Bonaparte au premier consul lui-même. Point d'intermédiaire! Rien qui pût le sauver! Et cela, quand il vient protester de son retour à la sagesse et à la raison! Il passa aussitôt, quoiqu'il fût une heure

du matin, chez M. Bory de Saint-Vincent, qui logeait, comme je l'ai dit, dans le même hôtel que lui, et, racontant sa mésaventure, il lui demanda son avis et surtout un conseil à suivre immédiatement.

— A l'heure même, lui dit le colonel, c'est difficile, il est deux heures du matin. Mais, mon cher, si vous voulez m'en croire, suivez la route directe et droite. C'est toujours la meilleure, surtout lorsqu'on est embarrassé. Allez-vous-en demain matin à la Malmaison; voyez au plus tôt M^me^ Bonaparte, racontez-lui votre histoire. Elle n'a rien de si effrayant pour vous, au fait. Que diable! M^me^ Bonaparte sait bien que vous ne faites pas vos habits vous-même. Voyez le colonel Savary avant de partir et contez-lui ce qui vous est arrivé. Peut-être vous donnera-t-il un bon avis.

Le pauvre M. de Céré ne ferma pas l'œil de toute la nuit. Il se leva presque avant le jour et courut chez M. Savary. Celui-ci jugea, comme Bory de Saint-Vincent, qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de tout conter à M^me^ Bonaparte, et sans perdre de temps. M. de Céré refit sa belle toilette et courut à la Malmaison. M^me^ Bonaparte sortait de déjeuner et rentrait dans le grand salon du rez-de-chaussée. A peine aperçut-elle M. de Céré à travers les colonnes du vestibule, qu'elle courut à lui et lui présentant la main :

— Que je suis heureuse! lui dit-elle. J'ai remis votre pétition au premier consul. Nous l'avons lue ensemble. Elle était à merveille, ajouta-t-elle avec un air approbateur et souriant. Elle a fait beaucoup d'impression sur lui. Il m'a dit qu'il allait faire faire le rapport à Berthier et d'ici à quinze jours tout sera terminé... Je vous assure, mon cher, que cette réus-

site, car je puis regarder l'affaire comme faite, m'a rendu la personne la plus heureuse du monde toute la journée d'hier.

M. de Céré fut confondu et, s'il n'avait pas eu la véritable pétition dans la poche de son habit, il aurait cru que la nuit, en rêvant, il avait fait lui-même le triste échange que sa maladroite étourderie avait produit et que la pétition avait en effet été donnée au premier consul. Il fut au moment de la tirer de sa poche et de la donner à Mme Bonaparte : mais le moyen de dire à une femme qui nous fait un discours en trois points, dont la conclusion est qu'elle a *lu* le papier que vous lui avez remis la veille : « *Madame, le voici!* » Il aurait fallu, pour une pareille hardiesse, être plus maladroit que M. de Céré. Il sentit que jamais Mme Bonaparte ne lui pardonnerait, si un tort de cette nature lui était prouvé aussi positivement. Il comprenait d'ailleurs fort bien qu'elle ne voulait plus se mêler de cette affaire et que le mémoire avait été probablement jeté au feu en sa qualité de *pétition*, et qu'il n'aurait pas eu les honneurs de la cheminée s'il eût été connu pour le mémoire du tailleur, que M. de Céré, dans sa colère, aurait volontiers lui-même jeté dans un bûcher et non pas dans la cheminée

Le résultat de tout cela fut que M. de Céré revint à Paris par cette même route que la veille il avait parcourue si joyeusement, triste et abattu, ne conservant aucun espoir. Comme je n'ai pas suivi cette aventure, j'ignore si M. de Céré a été dédommagé de son malheur dans cette circonstance. Mais on peut en conclure que Mme Bonaparte, quoiqu'elle fût parfaitement bonne et excellente, toute disposée à obliger,

n'était pas toujours une personne sur laquelle on devait faire reposer une confiance entière pour la réussite d'une affaire. Elle était bienveillante, avait le désir en effet d'obliger, mais ce désir cédait à la moindre crainte de mécontenter le premier consul. Et puis la dernière personne venue avait toujours raison avec elle sur la même affaire. J'ai vu de graves inconvénients de cette faiblesse. Elle désolait Napoléon.

La Malmaison était fort affectionnée par lui. Je disais tout à l'heure comment on y passait la matinée, c'est-à-dire le commencement de la matinée. Il avait ordonné, si l'on peut parler ainsi, que l'on fût complètement à son aise. C'était toujours lui qui mettait des entraves à tout ce que Mme Bonaparte voulait introduire, déjà à cette époque, de choses gênantes et imposées par une étiquette dont elle-même souffrait, mais qui lui plaisait. J'ai bien ri en lisant dans des mémoires, fort estimables du reste et bien au dessus des Mémoires contemporains, que Joséphine disait un jour :

— *Ah ! que tout cela m'ennuie ! j'étais faite pour être la femme d'un laboureur !*

En vérité, il ne faut pas que cette personne ait jamais entendu parler Mme Bonaparte, ni Joséphine, ni l'impératrice. Il ne faut pas qu'elle l'ait suivie dans aucune de ses positions. La toilette surtout était une des parties de la vie de Mme Bonaparte bien autrement importante que celles qui regardaient le soin de sa vie. Elle n'aurait pas *vécu*, si le matin le travail des trois toilettes n'avait pas été fait. Au reste, il n'y a rien à dire sur cette occupation dans une personne qui est assise auprès de la suprême puissance. Il au-

rait été à désirer que les reines de France n'eussent jamais eu de goûts plus pesants sur le peuple que celui de la toilette de Joséphine. Il ne fallait pas de grands impôts pour acquitter le mémoire de Leroy ou de M^lle^ Despaux, lorsque le premier consul trouvait qu'ils excédaient de quelques mille francs la somme fixée pour la dépense de sa femme.

CHAPITRE XVII

Les mercredis de la Malmaison. — La troupe comique de la Malmaison. — Cambacérès Montauciel. — Bonaparte *traité en petit garçon*. — Dîners dans le parc. — Parties de barres et le premier consul l'habit bas. — Deux curieux et frayeur de Mme Bonaparte. — Rapp, Eugène et un vieux militaire. — Soldat reconnu par le premier consul. — Engagement volontaire. — Scène curieuse et touchante. — La mère et le fils. — Terreur panique à la Malmaison et les habitants en chemise.

Les mercredis, il se donnait un dîner presque de cérémonie à la Malmaison. Il y avait le second consul — le troisième ne sortait presque jamais de sa famille et vivait fort retiré[1] — des conseillers d'État, des ministres, quelques généraux plus particulièrement estimés et des femmes d'une réputation intacte, car, à cette époque, Napoléon se montra sévère dans le choix qu'il fit pour la société de Mme Bonaparte.

Mlle de Beauharnais et Mme Bonaparte m'avaient prévenue que nous allions jouer la comédie, et que j'aurais l'*emploi* des soubrettes. Le colonel Savary venait, comme je l'ai dit, de se marier, et sa femme

[1] Il donnait de petits bals le mardi chez lui, tandis qu'il occupait le pavillon de Flore, où il logeait dans les appartements supérieurs. Il avait alors ses enfants qui n'étaient pas mariés, et dont il s'occupait beaucoup. C'était un digne homme. Son fils aîné, dont la bonté et l'honneur ont fait partie de l'héritage paternel, a épousé la fille de Barbé-Marbois.

devait être aussi de notre troupe. Junot était notre plus beau talent, avec Bourrienne et Eugène de Beauharnais. Lauriston était aussi bon acteur, à ce qu'on disait.

— Citoyen Cambacérès, dit un soir le premier consul, vous devriez jouer la comédie avec nos jeunes gens. Vous feriez les pères nobles.

— Ne croyez pas plaisanter, citoyen consul, lui répliqua Cambacérès, j'ai joué, et, je puis le dire, avec quelque succès, le Montauciel du *Déserteur*.

— Vraiment! Eh bien, cela prouve, dit le premier consul, qu'il ne faut jamais dire : « Ceci est *impossible!* »

Nous avions l'honneur de faire tous les frais du spectacle de la Malmaison, et le commencement ne fut pas *sans douleurs*. Ce n'était pas une chose de peu d'importance que de jouer devant non seulement trois cents personnes, mais devant le premier consul. Quant à moi, j'avoue que j'aurais mieux aimé voir doubler l'auditoire. Il était même assez singulier que *moi*, de toutes les personnes de la Malmaison sans contredit la plus hardie avec lui et la plus prompte à lui répondre un mot, quelquefois même trop fort, moi enfin qui, dès cette époque, annonçais la femme qui le traita *en petit garçon*, comme il l'a dit lui-même à Sainte-Hélène, le jour où il fit entendre à mon oreille des paroles qu'il ne me convenait pas d'écouter, eh bien, je ne pouvais supporter sa censure juste ou injuste dans la manière de prendre un rôle, toute convaincue que j'étais cependant qu'il se trompait et que je pouvais comprendre mon affaire moi-même, surtout avec le secours de Dugazon qui était mon répétiteur.

On dînait, comme je l'ai dit, à six heures. Lorsqu'il faisait beau, le premier consul ordonnait que l'on servît dans le parc. On mettait la table à gauche de la pelouse qui est devant le château et un peu en avant de l'allée droite, dont il n'existe plus maintenant d'autres traces que quelques marronniers épars. On était peu de temps à table et le premier consul trouvait que le dîner était long, lorsqu'on y restait une demi-heure.

Quand il était de bonne humeur, que le temps était beau et qu'il avait à sa disposition quelques minutes dérobées à ce travail constant qui le tuait alors, il jouait aux barres avec nous. Il trichait comme au reversis, par exemple. Il faisait tomber, il arrivait sur nous sans crier : *barre!* Enfin c'était des tricheries qui provoquaient des rires de bienheureux. Dans ces occasions-là, Napoléon mettait habit bas et courait comme un lièvre, ou plutôt comme la gazelle à qui il faisait manger tout le tabac de sa tabatière, en lui disant de courir sur nous, et la maudite bête nous déchirait nos robes et bien souvent les jambes.

Un jour, après dîner, il faisait beau. Le premier consul dit :

— Jouons aux barres!

Et voilà l'habit par terre, et le conquérant du monde courant comme un écolier de seconde.

Le parc de la Malmaison n'était pas alors fait comme il est fait aujourd'hui, quoique le vandalisme le plus éhonté ait tout fait pour détruire même les souvenirs attachés à quelques brins d'herbe. Insensés! Comme si cela dépendait d'eux, de dépouiller un pareil séjour de sa magie toute puissante!

Il y avait donc alors un saut de loup qui longeait une partie de la route, c'est-à-dire du champ que plus tard on a acheté pour la grande plantation de platanes et de tulipiers. Les curieux pouvaient donc aisément, en entrant dans ce champ, voir de loin et voir ce qui se passait dans le parc de la Malmaison. Il y avait du côté du château une balustrade en fer sur laquelle on pouvait s'appuyer. Mme Bonaparte, qui ne jouait pas aux barres, était avec Mme de La Valette contre cette balustrade, lorsqu'en avançant de quelques pas, elle fut tout effrayée à la vue de deux hommes dont la figure et surtout la tournure étaient faites pour causer de la crainte, surtout dans un moment où la France était encore frémissante de l'attentat de nivôse. Ces deux hommes étaient mal vêtus et tous deux parlaient bas en regardant le premier consul. Je ne jouais plus, et dans ce moment j'arrivais auprès de Mme Bonaparte. Elle prit mon bras et dit à Mme de La Valette d'aller chercher son mari ou bien Eugène, mais surtout de prendre garde que le premier consul la vît, car il détestait toutes les enquêtes et les précautions de ce genre-là.

— Voulez-vous quelque chose, citoyens? leur demanda-t-elle avec une voix toute tremblante.

— Oh! mon Dieu! non, citoyenne. Nous regardons. Est-ce qu'il n'est pas permis d'être dans ce champ?

— Si fait, si fait! s'empressa de répondre Mme Bonaparte; mais...

— Ah! parce que nous regardons le premier consul? C'est que c'est une chose étonnante, comme je le disais à mon frère, de voir le premier magistrat *s'a-*

muser là[1], comme le Français le plus pauvre de la république. Tiens! dit cet homme en saisissant le bras de son camarade, et lui montrant du doigt le premier consul qui tenait mon mari par l'oreille, tiens, comme *il a pris Junot!* Je voudrais bien me trouver comme ça face à face avec lui; je crois qu'il n'aurait pas si bon marché de moi.

Dans le moment où cet homme finissait sa phrase, il fut forcé de pirouetter subitement, et se trouva *face à face* avec Rapp que Mme de La Valette avait rencontré, et qu'elle n'avait pas eu besoin de stimuler, comme on peut le penser, pour l'envoyer là où se trouvait l'ombre même d'un danger pour son général.

— Qu'est-ce que vous cherchez ici? demanda-t-il d'une voix de tonnerre à cet homme? Qu'est-ce que vous voulez? Est-ce l'aumône? Allez au tourne-bride. Qu'est-ce que vous avez à regarder ainsi dans ce jardin et effrayer des dames avec vos tournures de bandits? Je vais vous faire arrêter, moi, si vous ne me répondez pas.

— Ah ça! il me paraît que ça se gâte, mon colonel, répondit celui qui n'avait pas encore parlé; depuis quand donc ne peut-on pas regarder notre général? Est-ce que c'est lui qui a dit qu'on le cache à ses vieux soldats? Oh, que non! je suis bien sûr que non, moi...

— Ah! bien sûr, bien sûr que c'est pas lui! répéta l'autre.

— Êtes-vous militaires? leur demanda Rapp, com-

[1] Cette phrase m'est demeurée présente, je ne l'ai jamais oubliée. Cet homme qui mêlait la gaieté avec la pauvreté! C'est chose rare que le peuple la sente; car pour lui l'argent est tout, et la morale de la fable du savetier lui est inconnue.

mençant à s'adoucir, en voyant que ces hommes étaient *de la robe*.

— Tiens! si nous sommes militaires? Cette question!... Ah! en voilà un qui ne nous mettra pas à la porte.

C'était Eugène, qui s'était dérobé le plus tôt qu'il avait pu à la partie de barres, et qui arrivait en courant pour voir ce que pouvaient faire Rapp et ces hommes, et nous, par-dessus tout, ne faisant probablement qu'embrouiller les choses.

— Eh! c'est toi! dit-il à l'un des deux hommes qui avait un bras de moins; — nous ne l'avions pas vu, parce qu'il avait une grande redingote et qu'elle l'enveloppait en entier.

— Oui, mon commandant, et voilà un colonel qui veut, comme ça, nous faire mettre en prison; mais vous l'empêcherez bien, n'est-ce pas?

— T'arrêter, mon garçon, mais aussi que fais-tu là?

— Je venais vous parler, mon commandant; je venais dire qu'à présent ce mâtin de boulet autrichien qui m'a emporté un bras ne m'en a pas rendu un autre pour servir mon pays: je suis donc *à la retraite*, mais non pas A L'AUMÔNE, comme disait ce citoyen-là. Enfin... pas de rancune... Étant à la retraite, mon commandant, vous savez qu'on ne peut plus servir, surtout quand on n'a qu'un bras. J'ai une jolie pension, mais raison de plus pour être reconnaissant. J'ai donc pris mon frère que voilà, beau garçon de trente-un ans, ma foi, fort, bien portant et brave. Ah! par exemple, pour ce qui est de çà, il n'a rien à demander à personne. Je réclame pour lui, mon commandant, un cheval et une carabine, et vous verrez, en cas de besoin, ce qu'il sait faire.

Le premier consul, avec ces yeux qui voient sans regarder et ces oreilles qui entendent sans écouter, avait, depuis le premier mot, eu la clef de l'histoire; car il avait reconnu le maréchal des logis de ses guides, qui, à Montebello ou à Marengo, avait eu le bras emporté d'un boulet de canon, en défendant un officier supérieur de son corps, dangereusement blessé et que des hulans voulaient achever. Le premier consul avait veillé lui-même à ce qu'il fût emporté du champ de bataille sur les fusils croisés de quelques soldats; il avait ensuite revu cet homme à une parade, lorsqu'on le lui avait présenté, et sa figure lui était demeurée dans la mémoire.

— Oh! oh! voilà les invalides en route... Bonjour, garçon! Eh bien! tu es donc venu me voir? Allons, fais le tour. Viens encore une fois à l'ordre de ton général. Conduis-le, Eugène.

Et passant son bras autour de la taille de Joséphine, il se dirigea vers l'entrée du château à laquelle nous trouvâmes les deux frères, Eugène et Rapp qui avait embrassé le maréchal des logis d'aussi bon cœur qu'un maréchal de France, en lui demandant pardon. Le vieux guide présenta son frère au premier consul et lui fit remarquer qu'il n'était pas susceptible d'être atteint par la loi pour être contraint de rejoindre les drapeaux.

— C'est un engagement volontaire, mon général, et vous êtes son capitaine de recrutement.

Et le brave homme se trouvait si heureux! Il trépignait, ses yeux étaient pleins de grosses larmes et son moignon s'agitait dans sa manche comme si ses deux mains avaient voulu se frotter l'une contre l'autre.

— Puisque je suis le capitaine de recrutement, dit le premier consul, il faut que le conscrit boive à la santé de la république et à la mienne. Eugène, emmène ton soldat, mon fils. Tu lui feras raison en mon nom.

Le vieux guide regarda aller le premier consul ; tant qu'il put croire qu'il se retournerait, il fit assez bonne contenance : mais une fois qu'il ne le vit plus, la digue se rompit, il fondit en larmes.

— Allons, allons, mon vieux camarade ! lui dit Eugène, un peu plus de force sur nous-mêmes. Eh ! que diable ! vous êtes comme une femme.

— Ah ! mon Dieu ! en parlant de femme, dit le manchot, j'ai fait de la bonne besogne vraiment ! — Quoi donc ? — Eh ! pardieu ! j'ai parlé à la *générale consule* comme je l'aurais fait à Toinon, Margoton. Elle a tout de même l'air *bien bonne* cette brave citoyenne-là...

— C'est ma mère, dit Eugène. — Votre mère, mon commandant !. . C'est pas possible ! A quel âge qu'elle vous aurait fait ? Et puis, le général, il n'est pas votre aîné de beaucoup... Vous vous moquez de moi.

Eugène lui expliqua le lien de parenté qui l'unissait au général Bonaparte. Le vieux guide voulut alors boire à la santé de M^me^ Bonaparte, mère de son commandant, et, en reposant le verre sur la table, il dit à son frère :

— Garçon, rappelle-toi que la citoyenne au chapeau jaune c'est la mère du commandant. Je ne te dis que ça.

Lorsque le premier consul jouait aux barres, on faisait une promenade. Alors il n'y avait pas de reversi et l'on ne jouait pas aux échecs. Ce soir-là

donc il se retira dans son cabinet et nous restâmes dans la petite galerie qui est dans le salon. Mme Bonaparte avait été si effrayée par la vue de ces deux hommes que rien ne pouvait la rassurer. Eugène était reparti pour Paris avec Bessières. Il ne restait plus que Rapp. Junot était également retourné à Paris, attendu que, depuis l'affaire de Ceracchi et celle de nivôse, les autorités gardiennes de la ville avaient reçu du premier consul lui-même l'ordre spécial et péremptoire de ne point coucher hors de Paris. Mme Bonaparte n'avait donc personne pour la rassurer; car le colonel Rapp, si brave, si vaillant devant l'ennemi, n'avait plus sa raison libre dès qu'il lui fallait tenir tête à un danger dans lequel son général pouvait être enveloppé. Il voyait cent fantômes à combattre. Il ne reculait pas devant eux, mais il ne rassurait pas alors ceux qui avaient peur. Le premier consul ne rentra pas dans le salon de la soirée et jusqu'à onze heures, moment de la retraite générale, nous ne fîmes autre chose que de rappeler toutes les tentatives faites depuis un an contre la vie du premier consul. On me fit raconter dans le plus grand détail tout ce qui s'était passé à l'Opéra le jour des *Horaces* et de l'affaire Ceracchi. Mais ayant eu le malheur de dire que j'avais rencontré ce dernier dans une maison tierce, les questions arrivèrent en foule pour savoir s'il n'avait pas de cornes et le pied fourchu, et puis toutes les inquiétudes de Junot!

— Voyez, disait Mme Bonaparte en pleurant, voyez, voilà un point sur lequel se réunissent les mêmes craintes. Junot, qui sait, comme commandant de Paris, tout ce que Bonaparte peut redouter, eh bien, son sommeil est troublé par la terreur à un tel point

de violence qu'il ne reconnaît pas sa femme dans ce sommeil plus qu'agité[1] !

Je répondais à cela que cet accident était arrivé le lendemain du 3 nivôse et dans toute l'ardeur de cette fièvre — littéralement parlant — allumée dans le sang de Junot par ses craintes sur le salut de son général. Mais les premiers conspirateurs n'existaient plus et Saint-Réjant était arrêté.

Je disais cela pour tranquilliser Mme Bonaparte, que je voyais pâle et tremblante, car elle aimait le premier consul et s'était rattachée à lui de toute la force qu'une reconnaissance sentie par un bon cœur peut faire naître. Elle pleurait et me dit en m'embrassant :

— Madame Junot, la figure de cet homme m'a fait une si terrible impression, que je suis sûre de ne pas dormir de la nuit... Et Bonaparte ! s'il m'entend me plaindre seulement, il se fâche... Il n'a jamais rien à craindre à ce qu'il prétend.

Je me retirai dans ma chambre et, tout en remontant l'escalier à pente douce qui y conduisait, je me mis à causer avec M. et Mme de La Valette de toute cette histoire de la soirée. Elle me troublait aussi, et Mme de La Valette lui donnait encore plus d'importance que moi. Quant à son mari, il ne faisait qu'en rire et répondait à toutes nos attaques :

— C'est un ancien guide, un des chasseurs d'Eugène.

— Mais, lui dit sa femme, Eugène ne peut répondre de tous ses hommes. Un mauvais sujet a pu être atteint, comme un honnête homme, et parce qu'il

[1] Ce qui m'arriva lorsque, étant endormi et brusquement réveillé par moi, Junot me lança un coup violent dans la poitrine, croyant attraper un assassin du premier consul.

a un bras de moins, s'il n'avait pas de vertus, cela ne lui en donne pas la moitié d'une.

— Et puis, disais-je de mon côté, le frère peut être un franc coquin, en admettant que le manchot votre ami soit un vrai féal. Le voilà dans les guides... Enfin, que Dieu nous protège...

— Ensuite, reprit Mme de La Valette, tu comprends bien que...

— Oh, dit M. de La Valette en riant et en bâillant tout à la fois, allons nous coucher !... Le premier consul dort depuis une heure et il rirait bien s'il savait que nous sommes ici à deviser au lieu de faire comme lui.

Nous nous retirâmes donc dans nos chambres, et minuit n'était pas encore sonné que le château, tout entier plongé dans le sommeil, aurait ressemblé à celui de la Belle au bois dormant, si par intervalle on n'avait vu briller les rayons de la lune sur les armes de ces fidèles gardiens, de ces guides à cheval qui parcouraient silencieusement le parc pour veiller à la sûreté de celui qui faisait alors celle de tous.

Tout à coup on entend un coup de feu. Il est parti des fossés du château. A l'instant même, et dans un délai moins court qu'il n'en fallut pour reprendre notre respiration suspendue par la peur, tout le monde fut sur pied. Les femmes vêtues d'un seul jupon, les hommes avec un pantalon Le premier consul était déjà dans le corridor, en robe de chambre, avec un bougeoir à la main, et criant de sa voix forte et sonore :

— Qu'on ne s'effraie pas ! Ce n'est rien.

Il était aussi calme que si son sommeil n'eût pas été troublé, et j'en suis sûre, car en ce moment, par

une singularité que je ne puis expliquer, je ne m'occupais que de lui et surtout d'examiner sa physionomie dans un pareil instant. Elle était calme et tranquille, sans indifférence; mais on voyait qu'il avait mille coudées au-dessus d'un péril commun. Sa destinée n'était pas remplie, et il le sentait. Rapp et M. Lacuée, ou peut-être bien M. Lemarrois, un des bons fidèles aussi de cette époque, remontèrent du parc où ils étaient aussitôt descendus et annoncèrent que le cheval d'un guide s'était abattu en mettant le pied sur une taupinière, tandis qu'il traversait la pelouse devant le château. Dans sa chute, la carabine était partie et avait mis tout le château en émoi. Lorsque le premier consul eut entendu le rapport de son aide de camp, il se mit à rire et cria du petit tambour qui est au fond du palier d'honneur :

— Joséphine, ne pleure plus! C'est une taupe qui est cause de tout cela. C'est tout simple, car c'est une laide bête. Quant au guide, deux jours d'arrêts pour lui apprendre à passer sur mon gazon avec son cheval. Comme je présume qu'il a eu une belle peur, lui-même, sa punition ne sera pas plus longue. Bonsoir, mesdames, allez vous recoucher et dormez bien.

Et comme il allait rentrer dans son appartement :

— Eh! mon Dieu, madame Junot, comme vous êtes pâle! Est-ce que vous avez eu peur?

— Vraiment oui, général, et beaucoup.

— En vérité! Voyez un peu! et moi qui vous aurais cru si brave! Au surplus, cela ne regarde pas les femmes. Mais qu'elles ne pleurent pas. Allons! *Felice notte, signora Loulou, dolce riposo.*

— *Felicissimo riposo, signor generale.*

Et je fus me coucher.

CHAPITRE XVIII

Influence du temps sur le premier consul. — Le seigneur de château. — Exigences impérieuses du premier consul. — Le ravin et la calèche. — Larmes inutiles de Mme Bonaparte. — Concession du premier consul en ma faveur. — Humeur et vivacité de Bonaparte. — Voyage de Mme Bonaparte à Plombières. — Mme Louis Bonaparte remplaçant sa mère à la Malmaison. — Mme Bessières. — Le reversis et les *cœurs*. — *Les bêtes*. — Le Petit-Bièvres et galanterie de Junot. — La cour et la cage. — Le premier consul lit ses dépêches dans ma chambre. — Cinq heures du matin. — Paroles admirables sur les devoirs d'un chef d'État. — *Tout voir par soi-même* et la pétition d'une veuve. — Jolie écriture et déclaration. — Les rendez-vous d'amour envoyés au ministre de la police. — Six heures du matin. — Visite du lendemain. — Une gazette, Mlle Abel et le prince de Würtemberg. — Le prince Charles. — Un compliment de Bonaparte. — Déjeuner au Butard. — Nuit de tristesse. — Enlèvement de clef et la porte fermée à double tour. — Nouvelle visite du premier consul. — Le passe-partout. — Position embarrassante et cruelle perplexité. — Arrivée de Junot à la Malmaison. — Monge et gaieté du premier consul. — La partie d'échecs avec Bonaparte. — Confidence impossible et faux soupçon de Junot. — Situation impossible à décrire. — Junot endormi et le premier consul à ma porte. — Scène incroyable. — Bonaparte et moi en calèche. — Démenti formel et sans conséquence. — Explication. — Lettre de ma mère montrée au premier consul. — Fin d'une scène pénible et mon départ pour Paris. — Retour de Mme Bonaparte et visite à la Malmaison. — L'anniversaire et mémoire singulière du premier consul.

Il était dans la nature de Napoléon de prendre l'air et de faire de l'exercice. La privation de ces deux

choses le mettait dans un état violent. On s'apercevait toujours du temps qu'il faisait, à l'humeur qu'il témoignait en dînant. Si la pluie ou tel autre motif l'avait empêché de faire sa promenade habituelle, il était non seulement maussade, mais souffrant. Et je ne comprends que trop, hélas ! que cet infortuné ait succombé sous la double action d'un soleil dévorant et d'une réclusion forcée. Tout ce que la barbarie peut trouver dans sa quintessence est produit par cette conduite de monstre à figure humaine, délégué par l'Angleterre à Sainte-Hélène.

Le premier consul fut bientôt ennuyé de parcourir le parc de la Malmaison ; l'étendue n'en était pas assez vaste alors pour lui permettre de s'y promener à cheval, comme il aurait pu le faire à Morfontaine. Il en parlait souvent. Il regrettait fort de n'avoir pas une terre aussi belle, et le curieux de ses regrets c'est que c'était principalement sous le rapport *rural* qu'il aurait voulu être *seigneur* de château.

M^lle^ Julien ne voulant décidément pas vendre, le premier consul chercha alors à étendre le parc sur sa gauche et devant lui, puisqu'il ne pouvait le faire autrement. Il eut un moment l'idée la plus singulière ; ce fut d'acheter l'île *Channorier*. C'est une île plantée d'arbres, dans laquelle il y a de beaux ombrages, de beaux gazons, et d'une étendue assez considérable. Elle est au milieu de la Seine ; à la vérité, en face de la Malmaison, mais à une distance bien trop grande pour qu'on pût avoir la pensée de la faire servir à l'agrandissement du parc.

— Mais *à Morfontaine*, répondit le premier consul un jour que Joséphine lui en faisait l'observation, *à Morfontaine*, les lacs sont de l'autre côté de la route :

on peut facilement faire un chemin souterrain, et, en achetant tout le terrain qui se trouve entre la route et la rivière et le plantant en jardin anglais, il me semble que cela pourrait se faire?

Je crois que Fontaine le fit renoncer à son projet, vu que M. de Channorier ne voulut pas vendre son île. Ce que je sais, c'est que le premier consul chercha d'un autre côté et ce fut alors qu'il acheta les bois *du Butard.*

C'était une addition ravissante à la propriété de la Malmaison, parce que des bois ont toujours un charme à nul autre pareil. Et pour Napoléon surtout, ils en avaient plus encore que pour nous. Le premier et le second jours de son acquisition, il en était tellement enchanté qu'il voulut absolument nous y mener pour que Mme Bonaparte pût voir surtout le pavillon du Butard, dont il voulait faire un rendez-vous de chasse. Joséphine avait une de ces affreuses migraines qui la torturaient si souvent, la malheureuse femme; alors elle souffrait à un tel point qu'il n'y avait pas d'autre remède que de la faire coucher et de la laisser dormir.

— Allons, allons! viens avec nous, lui dit le premier consul, l'air te fera du bien. C'est le remède souverain pour toutes les douleurs.

Mme Bonaparte n'osa pas refuser plus longtemps. Elle fit demander un châle, un chapeau, et nous montâmes, elle, Mme de Lavalette et moi, dans une de ces calèches en forme de corbeille et menée par un jeune postillon conduisant *à la d'Aumont.*

Napoléon était en avant de nous avec Bourrienne. L'aide de camp de service n'avait pas même été demandé pour cette course, dont le premier consul était enchanté comme un jeune garçon en congé. Il était à

cheval et galopait devant nous, puis revenait pour prendre la main de sa femme, ainsi qu'un enfant, courant devant sa mère, va, vient, repart, revient encore pour l'embrasser et reprend de nouveau sa course.

Aucune parole ne peut exprimer la terreur que Mme Bonaparte éprouvait en voiture. Je ne conçois pas non plus de terme pour rendre l'impatience où je suis, lorsque je vois être sans pitié pour de telles faiblesses. Elles sont importunes, je le sais, mais c'est à l'éducation qu'il faut s'en prendre et non pas à la personne assez malheureuse pour éprouver un vrai martyre. Napoléon ne pensait pas tout à fait comme moi à cet égard. Il était sans pitié pour sa femme et ne lui faisait aucune concession.

Ce jour-là, comme nous allions pour la première fois au Butard, le postillon ne connaissait pas la route. Il arriva devant un ravin, ou plutôt un ruisseau, dont les deux berges extrêmement élevées rendaient le passage difficile pour la calèche. Dès que Mme Bonaparte aperçut *ce précipice*, comme elle l'appelait, elle s'écria qu'elle défendait que l'on allât plus avant. Le piqueur, interrogé par elle et connaissant sa frayeur, lui répondit que véritablement le passage pouvait être dangereux.

— Voyez-vous ! s'écria-t-elle, je ne veux pas aller au Butard par ce chemin. Allez dire au premier consul que je retourne au château, à moins qu'il ne connaisse un autre chemin.

Et, commandant au postillon de tourner bride, nous revînmes sur nos pas. Mais nous n'en n'avions pas fait dix, que le premier consul avait rejoint la calèche.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-il avec cette expression que lui seul avait dans la physionomie lorsque quelque chose l'affectait désagréablement, qu'est-ce que c'est que ce nouveau caprice ? Retournez d'où vous venez ! ajouta-t-il en touchant légèrement du bout de sa cravache l'épaule du postillon.

Et donnant de l'éperon à son cheval, il repartit aussitôt. Nous le trouvâmes devant le fatal ruisseau dont il regardait les bords assez élevés. Mais comme il venait de traverser ce même ruisseau à cheval, il fallait que tout le monde le passât. Cette petite scène est le modèle de beaucoup de choses que j'ai pu observer par la suite.

— Allons ! dit Napoléon au petit jeune homme qui conduisait la calèche, un bon élan, et puis rends la la main et tu passeras.

M^me^ Bonaparte jeta un cri perçant, qui fit retentir la forêt.

— Jamais vous ne me ferez rester dans la calèche. Laissez-moi descendre ! Bonaparte, je t'en prie en grâce, laisse-moi descendre... laisse-moi descendre !

Elle joignait les mains en pleurant. Elle faisait pitié. Napoléon la regarda. Mais, loin d'être attendri, il leva les épaules et lui commanda assez rudement de se taire.

— C'est de l'enfantillage ! Vous passerez, et dans la calèche ! Allons ! m'as-tu entendu ? dit-il en jurant au postillon.

Je vis qu'il était temps d'intervenir pour moi-même, espérant d'ailleurs que cette diversion pourrait lui faire voir son tort, *car il avait tort* dans ce moment-là. J'étais enceinte et je ne voulais pas commettre la vie de mon enfant au hasard de la réussite du passage

de cette calèche. On pouvait verser, et le moins qui dût arriver de l'entêtement de Napoléon, c'était le brisement de la calèche.

— Général, dis-je au consul, en faisant signe au piqueur de venir m'ouvrir la portière, je suis responsable de la vie d'un autre ; je ne puis rester ici. La secousse sera violente et pourrait me faire non seulement beaucoup de mal, mais me tuer, dis-je en riant, et vous ne le voulez pas, n'est-il pas vrai, général ?

— Moi ! s'écria-t-il. Ah ! mon Dieu, vous faire le moindre mal, à vous ! Descendez, vous avez raison. Une secousse pourrait vous faire grand mal.

Et, s'approchant de la calèche, il m'aida lui-même à mettre pied à terre, car, depuis le commencement de la scène, il était descendu de cheval.

Encouragée par l'expression toute bonne et même plus que bienveillante qui était sur sa figure, je me hasardai assez ridiculement peut-être à lui dire, comme il me soutenait pour descendre :

— Mais une secousse pourrait peut-être faire bien mal à M^me^ Bonaparte, général ? Car, enfin, si elle était comme moi...

Je laisse à ceux qui expliquent les énigmes le soin de me traduire celle-ci. Le premier consul me regarda avec un air si plaisamment stupéfait que, au lieu de sauter à terre, je demeurai sur le marche-pied en riant comme une jeune folle que j'étais. Et tout à coup lui me répondit par un éclat de rire unique, mais si bruyant, si clair, que nous en tressaillîmes. Enfin je sautai à terre et Napoléon, qui avait repris son sérieux aussitôt après avoir ri, me fit observer que je venais de faire une imprudence en sautant ainsi. Puis, comme s'il craignait de n'avoir pas été assez amer

pour témoigner son mécontentement à sa femme :

— Relevez le marche-pied et que la calèche passe! dit-il d'un ton qui n'admettait aucune réplique.

M^me^ Bonaparte était si pâle, elle souffrait déjà tant au moment du départ, que je ne pus m'empêcher de dire à Napoléon :

— Général, vous paraissez méchant, et cependant vous ne l'êtes pas. M^me^ Bonaparte est malade, elle a de la fièvre. Je vous en conjure, laissez-la descendre!

Il me regarda sans me dire une parole, mais avec une expression qui me *fit froid*, si je puis parler ainsi :

— Madame Junot, je n'ai jamais aimé les remontrances, même étant enfant. Demandez à la signora Lætitia, ainsi qu'à M^me^ Permon... Jugez si depuis lors je me suis assoupli?

Et voyant que ce qu'il me disait, et surtout le ton de sa voix, son regard, m'effrayaient presque :

— Allons, venez! que je vous fasse passer ce *fleuve épouvantable, ce précipice effrayant!*

Bourrienne était aussi descendu de cheval. Tous deux m'aidèrent à passer le ruisseau sur quelques pierres disposées pour cela. Lorsque nous fûmes de l'autre côté, Napoléon vit que la calèche ne bougeait pas. Et en effet Joséphine, pleurant comme elle aurait pleuré devant les apprêts de son supplice, demandait au postillon d'attendre encore une minute, comme un condamné demande un sursis.

— Ah ça! drôle que tu es, dit le premier consul, veux-tu bien exécuter mes ordres?

Et cette fois ce ne fut pas *légèrement*, mais de toute la force de sa belle petite main blanche et rose qu'il appliqua un coup de sa cravache sur le dos du pos-

tillon. Et tout aussitôt, fouettant les deux chevaux, il leur fit prendre leur élan et la calèche franchit le ruisseau, mais, pour dire la vérité, avec une telle difficulté et elle reçut une si violente secousse que l'un des cols du cygne fut cassé, un boulon sortit de sa place et la petite caisse de la calèche fut endommagée par les roues au point de ne pouvoir plus servir. Quant à M^me^ Bonaparte, elle était encore plus maltraitée par ce passage de malheur. Sa figure était bouleversée, et l'on sait que les vives émotions ne rendent intéressants que les jeunes visages. Elle pleurait, à la vérité, sans faire la *lippe*, grand avantage pour une femme; mais le *pochement* de ses yeux, l'abattement flasque de ses joues retombant après la tension forcée de la colère, tout cela enlaidit bien. Joséphine le savait sans doute, car elle s'enveloppa dans un grand voile de mousseline qu'elle avait sur sa tête, et nous n'entendîmes plus que ses sanglots; cela dura jusqu'à notre arrivée au Butard. Et lorsqu'en descendant Joséphine offrit à son mari une figure en pleurs, il témoigna plus que de l'humeur, c'était de la colère. Il la tira assez brutalement même de la voiture et, l'emmenant dans une partie peu éloignée du bois, nous pûmes entendre qu'il continuait à gronder avec d'autant plus de force que le matin en partant il se préparait à faire une course joyeuse. Il avait eu tort en forçant sa femme à passer le ruisseau; mais ensuite tout était de son côté. Il parait que Joséphine avait d'autres reproches à lui faire que celui du passage du ruisseau, car j'entendis Napoléon lui répondre :

— Tu es folle, et si tu répétais un pareil mot j'ajouterais une folle méchante, parce que tu ne penses

pas ce que tu dis là. Et puis tu sais que je hais comme la mort toutes ces jalousies n'ayant pas le sens commun. Tu finiras par m'en donner l'envie à la fin. Allons, embrasse-moi et tais-toi, tu es laide quand tu pleures, je te l'ai déjà dit.

Le retour fut triste, malgré le raccommodement. Mme Bonaparte me lança quelques petits mots à l'hydromel sur ma faveur spéciale d'avoir pu descendre de la calèche. Comme j'aurais fait une fausse couche en y demeurant, je ne songeai même pas à m'excuser de n'y pas être demeurée. J'avoue que cette folie de Mme Bonaparte me semblait bien plus folie que l'entêtement du général.

Ceci me conduit tout naturellement à parler d'une petite histoire arrivée, je pense, l'année d'ensuite à cette même Malmaison, et dont le souvenir est aujourd'hui pour moi la clef explicative de beaucoup de mystères, qui sans elle me sembleraient aussi difficiles à traduire en langage de raison que les hiéroglyphes les plus abstraits le sont à M. Champollion pour les mettre en français.

Mme Bonaparte était à Plombières. Elle y était allée seule, sans sa fille, et cette dernière était demeurée à la Malmaison pour en faire les honneurs et rendre possible notre séjour au château, ce qui n'aurait pu avoir lieu si la mère et la fille l'eussent quitté toutes deux. On jouait la comédie tous les mercredis. On allait beaucoup à la chasse comme j'aime qu'on aille à la chasse, pour prendre l'air et courir. Le soir, on riait, on causait. Mme Louis Bonaparte, qui venait de se marier, était la plus aimable des jeunes femmes comme elle l'avait été des jeunes filles. Mme Bessières nous avait été amenée de Cahors depuis peu, par son

mari, et formait une bien agréable addition à notre société intime. Elle avait de la douceur et de la finesse, de l'esprit et de la bonté. Elle me plaisait beaucoup ; il n'en était pas de même de toutes celles qui arrivaient. Aussi qu'en advint-il ? Que cet intérieur si doux, si agréable pour le premier consul lui-même, devint un petit enfer de bonne compagnie très ennuyeux à partager. Mais alors cet ennui ne l'avait pas frappé de son anathème et l'on s'amusait franchement à la Malmaison. Il faut que j'ajoute, avec justice, que jamais je n'ai vu le premier consul aussi aimable qu'il le fut alors pendant une quinzaine de jours. Il était *aimable*, c'est le mot seul à employer. Il était constamment de bonne humeur, riant joyeusement, s'amusant beaucoup à me faire réciter des vers italiens, et puis nous jouions au reversis. Alors c'étaient des rires, des rires ! Il se trouvait toujours que le premier consul avait tous les cœurs dans ses levées et, lorsqu'on voulait forcer le quinola, il ne se trouvait pas un seul cœur dans le jeu des trois autres. Alors il enlevait en triomphe le panier des remises en disant :

— Je tiens les bêtes, toutes les bêtes ! Qui veut acheter toutes les bêtes de la maison ?

Une autre fois, il jouait aux échecs. Comme il n'étais pas bien fort, il employait le même moyen qu'au reversis. Jamais la partie ne pouvait finir, parce qu'il se trouvait toujours deux fous blancs, ou deux fous noirs. Il n'aimait pas que l'on en fît la remarque trop sérieusement. Il en riait tout le premier. Mais il était évidemment fâché qu'on y mît trop d'importance. Et au fait, ne jouant jamais d'argent, il y avait plus à en plaisanter qu'à se fâcher.

Nous menions ainsi joyeuse vie et l'été s'écoulait agréablement. Cependant quelques-unes d'entre nous avaient demandé la permission d'aller passer quelques jours chez elles. J'avais moi-même rédigé la pétition et pris toutes les mesures pour qu'elle fût *octroyée*. Je venais de recevoir, en l'honneur de ma grossesse, un cadeau de mon mari que j'étais curieuse d'examiner. C'était une charmante maison de campagne, située à Bièvres [1]. Je désirais une maison de campagne et Junot employa à l'achat de celle-là la plus grande partie de la dot que lui avait donnée le premier consul lors de notre mariage. Je désirais donc aller chez moi pour juger de l'effet que produirait *une dame de château* âgée de dix-sept ans. Et puis, je voulais revoir ma mère, mes amis, que je ne voyais plus depuis quelques mois. Mais il fallut renoncer à tous nos projets. Nous n'avions pas même la possibilité d'aller jusqu'à Rueil. Nos voitures et nos chevaux étaient à Paris. A la vérité, nos maris venaient presque tous les jours et nous avions la facilité de repartir avec eux car, de ce que je viens de dire, il ne faut pas conclure que nous étions *en prison*. Mais déjà la cour consulaire était une cage, dont, à la vérité, les barreaux étaient voilés de fleurs. Néanmoins déjà nous étions en cage. Par la suite, les fleurs devinrent plus rares, mais on dora les barreaux.

[1] Cette maison était le *petit Bièvres*. Elle appartenait autrefois à M. de Channelly, premier valet de chambre du roi. Elle était, selon moi, plus agréable que le *château de Bièvres*. Nous l'avons payée 90,000 francs à M. de Lannoy, ami de ma mère, le chef de la Compagnie Rochefort. C'était fort petit, mais charmant. Le jardin avait soixante-dix arpents et contenait les plus beaux arbres exotiques de France.

Un matin je dormais profondément. Tout a coup je suis réveillée par un coup très violent frappé près de moi, et tout aussitôt j'aperçois le premier consul près de mon lit! Je crus rêver et me frottai les yeux. Il se mit à rire.

— C'est bien moi, dit-il. Pourquoi cet air étonné?

Une minute avait suffi pour m'éveiller entièrement. Pour réponse j'étendis en souriant la main vers la fenêtre que la grande chaleur m'avait forcée de laisser ouverte. Le ciel était encore de ce bleu vif qui suit la première heure de l'aube. On voyait au vert sombre des arbres que le soleil était à peine levé. Je pris ma montre, il n'était pas cinq heures.

— Vraiment, dit-il quand je la lui montrai, il n'est que cette heure-là? Eh bien, tant mieux, nous allons causer.

Et prenant un fauteuil, il le plaça au pied de mon lit, s'y assit, croisa ses jambes et s'établit là comme il le faisait cinq ans avant dans la bergère de ma mère à l'hôtel de la Tranquillité. Il tenait à la main un énorme paquet de lettres sur lesquelles on voyait en gros caractères : *Au premier consul; à lui-même; à lui seul en personne.* Enfin toutes les formules de secret et de sûreté pour le solliciteur étaient employées et avec succès, car le premier consul réservait *pour lui seul* les lettres qui portaient ces mots sur la suscription.

Et je puis justifier que ce même jour, lorsque je lui dis qu'une pareille besogne était faite pour le bien ennuyer et qu'il devrait s'en remettre à une personne de confiance, il me répondit :

— Plus tard, peut-être. Maintenant c'est impos-

sible. Je dois répondre à tous. Ce n'est pas au commencement du retour de l'ordre que je puis ignorer un besoin, une réclamation.

Ce sont ses propres paroles.

— Mais, lui dis-je en montrant du doigt une grande lettre dont l'adresse mal écrite, le cachet mal posé annonçaient que l'auteur n'était pas fort habitué au travail épistolaire, cette lettre ne contient peut-être qu'une demande qui pourrait vous être soumise par l'intermédiaire d'un secrétaire?

Napoléon ouvrit la lettre et la lut d'un bout à l'autre; elle avait trois grandes pages remplies d'une assez mauvaise écriture. Lorsqu'il eut fini, il me dit :

— Eh bien ! cette lettre elle-même est une preuve que je fais bien de voir par moi-même. Tenez; lisez-là.

Cette lettre était d'une femme dont le fils avait été tué en Égypte, à la bataille du 4. Cette malheureuse, n'ayant pas de moyens d'existence et déjà veuve d'un militaire mort des suites de ses campagnes, avait écrit plus de dix lettres, à ce qu'elle disait, au ministre de la guerre et au premier consul, « ainsi, ajoutait-elle, qu'à monsieur son secrétaire, et jamais de réponse. »

— Vous voyez donc bien qu'il est nécessaire que je voie moi-même tout ce qu'on m'écrit en me le recommandant spécialement?

Et il se leva pour aller prendre une plume sur une table; il fit une sorte de signe, convenu probablement entre Bourrienne et lui, sur la lettre de cette mère et veuve de soldats, et revint s'asseoir comme s'il eût été dans son cabinet. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il pensait y être en effet.

— Ah ça ! voici une attrape, dit-il en ôtant une, deux, trois, quatre enveloppes. Sur chacune étaient toujours les mots sacramentels : *Pour lui seul, et en mains propres.*

Enfin, impatienté, il dit fort drôlement et comme si la lettre pouvait l'entendre :

— Mais c'est moi ! Et quant à mes mains — et il retournait sa jolie petite main modelée — j'espère qu'elles sont propres ?

Il était enfin arrivé à la dernière enveloppe. Toutes celles qu'il avait enlevées sentaient l'essence de rose à n'y pas résister. J'avais attrapé une de ces enveloppes et je regardais l'écriture, qui était assez jolie, lorsque le premier consul se mit à rire. C'était toujours assez extraordinaire chez lui. Aussi, nous qui le connaissions, avions-nous la mesure assez juste de son hilarité, pour attendre une explication d'un accès aussi joyeux.

— C'est une déclaration, dit-il, après avoir jeté encore un ou deux petits éclats, non pas de guerre, mais d'amour. C'est une belle dame, qui m'aime, dit-elle, depuis le jour où elle me vit présenter le traité de paix de Campo-Formio au Directoire. Et si je veux la voir, je n'ai qu'à donner des ordres au factionnaire de la grille du côté de Bougival, pour qu'il laisse passer une femme vêtue de blanc, qui dira : *Napoléon* Et cela, — il regarde la date — ma foi, dès ce soir !

— Mon Dieu ! m'écriai-je, vous n'irez pas faire une pareille imprudence ?

Il ne me répondit pas, mais me regarda fixement :

— Qu'est-ce que cela vous fait, que j'aille à la grille de Bougival ? Que peut-il m'arriver ?

— Ce que cela me fait ? Ce qu'il peut vous arriver ?

Mais, général, voilà d'étranges questions. Comment ne voyez-vous pas que cette femme est une misérable gagnée peut-être par vos ennemis? Mais le piège est lui-même trop grossier. N'importe, il peut y avoir péril! Et vous me demandez après cela ce que peut me faire votre imprudence?

Napoléon me regarda encore, puis se mit à rire :

— Je disais cela pour plaisanter, me dit-il; croyez-vous donc que je sois assez simple, assez bête pour mordre à un pareil appât? Imaginez-vous que tous les jours je reçois des lettres de ce genre-là, avec des rendez-vous indiqués tantôt ici, tantôt aux Tuileries, tantôt au Luxembourg; mais la seule réponse que je fasse à ces belles missives, et la seule qu'elles méritent, c'est celle-ci.

Et, allant de nouveau vers la table, il écrivit quelques mots. C'était un renvoi au ministre de la police.

— Diable! voilà six heures, dit-il en entendant sonner une pendule. Adieu, madame Junot.

Et, s'approchant de mon lit, il ramassa tous ses papiers, me pinça le pied à travers mes couvertures et, me souriant avec cette grâce qui éclairait sa figure, il s'en alla en chantant d'une voix fausse et criarde, malgré le bel accent sonore qu'elle avait en parlant :

Non, non, *z'il* est impossible
D'avoir un plus aimable enfant.
Un plus aimable ? Ah ! si vraiment, etc.

C'était son air favori. Il paraît que M^me^ Dugazon avait fait impression sur lui dans le rôle de Camille, car c'était l'unique chanson qu'il répétât. Mais une chose particulière, c'est que, à dater du premier jour

où il a chanté cet air, il a dit *s'il est impossible.* Junot, qui le lui a entendu dire à Toulon, n'a jamais pu parvenir à lui en faire perdre l'habitude. Il ne chantait au reste cet air que lorsqu'il était de fort bonne humeur.

Je me levai sans penser autrement à cette visite du premier consul. Je ne pensai pas davantage, ainsi que lui, à cette foule d'enveloppes laissées par terre dans ma chambre, et ma femme de chambre n'y songea pas plus que nous deux. La journée se passa comme toutes les autres, à l'exception d'une occupation qui m'amusait assez, c'était l'étude d'un rôle. Je crois que c'était celui de M^me^ Derval dans les *Rivaux d'eux-mêmes.* Le soir, vers neuf heures, le premier consul s'approcha de moi et me dit très bas :

— Je vais à la grille de Bougival.

— Je n'en crois pas un mot, lui répondis-je sur le même ton. Vous savez trop bien que vous feriez trop de mal à la France s'il vous arrivait de succomber. Si vous dites encore une semblable parole, je le dis à M^me^ Hortense ou à Junot.

— Vous êtes une petite folle, dit-il en me pinçant l'oreille.

Puis me menaçant du doigt :

— Si vous vous avisiez de dire *un mot* seulement de ce que je vous ai laissé voir, je serais non seulement mécontent, mais vous me feriez de la peine.

— La dernière considération suffisait, général.

Il me regarda :

— La tête de la mère, la tête de la mère absolument !

Je ne répondis pas. Il attendit quelques minutes. Voyant que je continuais à garder le silence, il se leva et passa dans le billard.

Le lendemain matin, je fus encore réveillée par le même coup, à la porte de ma femme de chambre, et le premier consul entra, comme la veille, avec un paquet de lettres et de journaux à la main. Il ne me demanda pas pardon, comme la veille, de m'avoir éveillée trois heures trop tôt, mais il me dit :

— Pourquoi dormez-vous la fenêtre ouverte ? C'est mortel pour les femmes qui ont, comme vous, des dents comme des perles. Il ne faut pas vous exposer à perdre vos dents. Elles sont comme celles de votre mère, de vraies petites perles.

Et il se mit à lire les journaux et à faire des marques à plusieurs lignes avec son ongle. Il levait quelquefois les épaules et marmottait un ou deux mots que je n'entendais pas. Il dit ce jour-là une parole sur quelqu'un que je dois rapporter dans toute sa vérité, car je suis sûre que dans cet instant la vérité le portait seule à la dire.

Il tenait un journal. Je ne me rappelle plus lequel, mais je crois être sûre cependant que c'était une gazette étrangère, écrite en français. Je ne sais s'il y en avait à cette époque, mais j'en suis presque certaine. Il était question, autant que je pus en juger par une question qu'il me fit, du prince de Wurtemberg. Ce jeune prince avait été trouvé à Paris, presque déguisé, avec une demoiselle bien née qu'il avait non pas enlevée, mais séduite. Il paraît que le duc n'était pas d'humeur facile, et M^lle^ Abel n'obtint pas la réparation *unique* qui puisse être offerte à une jeune fille crédule. Junot avait été mêlé dans cette affaire pour faire trouver les jeunes gens. Je savais tout cela confusément, mais, n'y attachant aucune importance, parce que je n'y mettais aucun intérêt, je ne savais que

ce qu'on en disait partout, et ce qu'on en disait n'était pas à la louange du jeune prince. Il parait que ses compatriotes n'en jugeaient pas plus favorablement, car l'article était sanglant.

— Avez-vous vu cette jeune fille? me demanda le premier consul.

Je répondis négativement.

— Ah! oui. Je me rappelle que, lorsque je parlais à Junot de la prendre chez vous pour en avoir soin, il fit un saut de dix pieds en l'air... Et le jeune duc?

Je ne l'avais pas non plus rencontré, ou bien, si je l'avais vu à l'un des diners du quintidi, comme en effet cela devait être, je n'y avais pas fait attention. J'ignorais quelle figure il avait.

— C'est un de ces jeunes fous qui se croient tout permis, *parce qu'ils sont princes*, dit le premier consul. Au surplus, il a mal agi dans cette circonstance et le père de la jeune fille, ayant un nom connu dans la diplomatie, aurait dû mettre plus d'insistance dans la réparation.

Et frappant le journal du dos de la main :

— Voilà un homme qui n'attirera jamais la parole du blâme sur lui, c'est le prince Charles. Cet homme a une âme des temps héroïques, un cœur de l'âge d'or. C'est un homme vertueux. Cette parole renferme tout, lorsqu'elle est dite sur un prince.

Il est à remarquer que bien certainement, à cette époque, Napoléon avait déjà des idées d'ambition souveraine. Du moins je le crois. Mais je crois aussi que les éclairs qui jaillissaient encore par intervalles de son âme pour éclairer une pensée républicaine, étaient véritables. C'était un feu qui s'éteignait et qui bien certainement aurait toujours brûlé si les corps

de l'État avaient eux-mêmes défendu la liberté de la république.

Après avoir encore parcouru quelques journaux et quelques lettres, le premier consul me pinça encore le pied à travers ma couverture, me dit bonjour et descendit dans son cabinet en marmottant quelques fausses notes.

J'appelai ma femme de chambre. C'était une femme que j'avais depuis peu de temps à mon service. Je lui dis, sans aucune explication, que je lui défendais d'ouvrir lorsqu'on frapperait d'aussi bonne heure chez moi.

— Mais, madame, si c'est le premier consul?

— Je ne veux pas être réveillée d'aussi grand matin par le premier consul plus que par tout autre. Faites ce que je vous dis.

La journée fut encore semblable à toutes les autres. Seulement, le soir, on fit une promenade en calèche et l'on fut du côté du Butard. En passant près de l'endroit qui avait tant effrayé M^me^ Bonaparte, le premier consul loua beaucoup mon courage.

— Mais il me semble que je fus assez poltronne pour descendre, dis-je tout franchement.

— Mais c'était une précaution pour votre état, et cette précaution n'en est que mieux à vous. Néanmoins, j'ai vu que vous n'aviez pas peur.

Il n'est peut-être pas arrivé à Napoléon de faire un compliment aussi long, deux fois dans sa vie. J'en fus tellement surprise que je ne pus répondre. Mes oreilles n'étaient pas les seules ouvertes et occupées à entendre, l'étonnement ne fut pas pour moi seule.

— Je veux vous donner à déjeuner ici après-demain, dit le premier consul, lorsque nous fûmes au

pavillon du Butard. Nous chasserons un peu avant et après. Cela me fera du bien et nous amusera tous. Après-demain mardi[1], je vous donne rendez-vous ici, à dix heures.

On se promena encore quelque temps, puis on rentra au château. Le premier consul, après avoir fait deux ou trois tours dans le salon, s'en fut travailler et nous ne le vîmes plus de la soirée.

En rentrant dans mon appartement, je donnai de nouveau l'ordre à ma femme de chambre de ne point ouvrir ma porte le lendemain matin, et je me couchai fort ennuyée sans savoir pourquoi. J'étais triste. Je voulais revoir mes amis. Tout cet intérieur si heureux, si animé, dont ma vie était embellie, je ne l'avais pas à la Malmaison. J'étais bien accueillie, mais enfin je vivais là au milieu d'étrangers. Quelle différence d'existence pour une jeune personne entourée depuis sa naissance d'une perpétuelle affection qui remplissait chacun de ses jours! Et puis, je ne voyais presque pas mon mari à cette époque. Cet intérieur marital qui, par la suite des temps, change toujours, en se refroidissant, jusqu'au moment où la raison et une sincère amitié remplacent tout ce que l'amour a donné de beaux jours et le remplacent avec une sûreté qui en détermine à jamais la durée, cet intérieur était entre Junot et moi dans toute sa fraîcheur de bonheur. Nous étions heureux autant que des êtres humains peuvent l'être. Ce bonheur, je le sentais vivement et je regrettais de vivre ainsi éloi-

[1] Il peut paraître extraordinaire qu'après un aussi long temps je me rappelle le jour précis de cette chasse. Mais il s'y rattache un événement qui me donne l'indication juste de cette journée.

gnée de ma famille, de mon mari. Et pourquoi? On ne l'exigeait pas : C'était une déférence que Junot avait pour le premier consul et cette déférence lui coûtait, car à cette époque, il m'aimait avec cette même force de sentiment qui l'avait porté à conclure une alliance dans laquelle il ne pouvait trouver que du bonheur de cœur. Je savais que je lui étais nécessaire. J'étais encore trop jeune pour me dire que ce besoin ne serait pas éternel. La jeunesse est plus que crédule à cet égard. Elle est elle-même créatrice et donne sa main pour serrer le bandeau posé sur ses yeux.

Toutes les réflexions que je viens de donner furent faites par moi, dans la nuit du dimanche au lundi, avec des sensations beaucoup plus vives que je ne puis même les retracer aujourd'hui, quoique l'âge n'ait certes pas glacé mon cœur. Il résultait, de beaucoup de ces réflexions, des choses pénibles dans leur aspect et tellement pénibles que mon état finit par être un état de vraie souffrance. Je voyais confusément un malheur, un malheur dont les suites pouvaient être terribles. Mais je le vis en enfant et, tout en voulant l'éviter, je pensai l'amener. Je passai ma nuit à pleurer. J'aurais donné, je crois, des années de ma vie, de ma vie encore à son matin et dont la journée promettait d'être si belle et si brillante! Eh bien, j'en aurais donné des années au démon familier qui m'aurait portée près de ma mère ou de mon mari. Je ne savais que résoudre. Je voulais m'en aller et je craignais que Junot lui-même, malgré son désir de m'avoir près de lui, ne voulût pas consentir à mon retour à Bièvres avant celui de M^me^ Bonaparte à la Malmaison. Enfin, je m'endormis, comme les en-

fants, quand leurs yeux sont fatigués de larmes. Mais mon sommeil fut agité et la première clarté du matin perçait à peine à travers mes persiennes, lorsque je m'éveillai. J'avais cru entendre du bruit près de ma porte. J'écoutai et n'entendis rien. Tout à coup il me vint en pensée que je devrais peut-être prendre la clef, parce que ma femme de chambre n'oserait sans doute pas refuser d'ouvrir au premier consul et j'étais bien déterminée à ce que ces visites du matin ne se renouvelassent pas. Je n'y voyais aucun mal. Mais, enfin, le monde m'était assez connu pour juger de l'effet qu'elles pourraient produire. Je me levai donc très doucement et, traversant la chambre de ma femme de chambre qui ronflait comme un soufflet d'orgue, je fus à sa porte pour en prendre la clef. Mais je fus bien étonnée de trouver la porte aussi peu fermée que le soir, lorsque nous nous étions couchées. La clef était en dehors et le verrou n'était même pas poussé. J'eus un moment de vraie colère, mais je me contins. J'ouvris doucement la porte, je retirai la clef, je fermai à double tour et, l'emportant avec moi dans ma chambre, je me couchai sans pouvoir m'endormir. J'avais ma montre près de moi. Je suivais le mouvement de l'aiguille. Lorsqu'elle marqua six heures, j'entendis les pas du premier consul dans le corridor. Il s'arrêta à la porte et frappa, mais un coup beaucoup moins fort que les jours précédents. Il attendit un moment, puis frappa une autre fois. Ma femme de chambre s'éveilla alors probablement, et j'entendis qu'elle lui disait que j'avais pris la clef. Il ne répondit rien et s'en alla.

Lorsque le bruit de ses pas se perdit dans l'escalier qui menait à son cabinet, je respirai comme si le

plus lourd des fardeaux avait été enlevé de ma poitrine, puis je me mis à pleurer encore. Je regardais le premier consul comme mon frère, et même, le sentiment que j'avais pour lui ayant toujours été appuyé sur une profonde admiration, je le voyais plutôt comme un père. Il était le protecteur de mon mari, son appui, Junot lui-même le considérait comme sa plus chère affection. De quel œil verrait-il cette sorte de méfiance grossière que je lui témoignais, en le privant d'un moment de distraction qu'il se donnait en venant causer avec une enfant qu'il avait presque vue naître? Oui, mais les autres ne verront pas la chose aussi innocemment, me dis-je. J'ai déjà surpris des regards malveillants et d'autres *trop bienveillants* — car, à cet égard, la corruption habite surtout auprès du pouvoir — et j'étais bien déterminée à ne pas les mériter.

Je me rendormis, après avoir dit à ma femme de chambre de fermer la porte qui donnait chez elle. J'avais presque pris mon parti et j'étais plus tranquille. Je dormais donc profondément lorsque ma porte s'ouvrit avec assez de force et je vis le premier consul.

— Craignez-vous donc que l'on vous assassine? me dit-il avec une aigreur assez forte pour m'ôter toute crainte.

Car aussitôt que l'on veut me passer le mors, je deviens rétive et il put juger, à ma physionomie, que j'étais plus fâchée que repentante.

Je lui dis que, étant levée de grand matin, j'avais été dans la chambre de ma femme de chambre et que, voulant désormais qu'on entrât par ma chambre, j'avais ôté la clef de la sienne. Napoléon fixa sur moi

ses yeux de faucon et d'aigle tout ensemble et ne me répondit pas. J'eus le tort de ne pas lui dire à l'instant même ce que j'avais résolu, mais j'eus une sotte timidité et je m'en suis bien repentie.

— C'est demain notre chasse au Butard, me dit le premier consul. Vous ne l'avez pas oublié depuis hier soir, n'est-ce pas? Nous partirons de bonne heure et, pour que vous soyez prête, je viendrai moi-même vous éveiller. Et, comme vous n'êtes pas ici au milieu d'une horde de Tartares, ne vous barricadez pas comme vous l'avez fait. Au reste, vous voyez que votre précaution contre un vieil ami ne l'a pas empêché d'arriver jusqu'à vous. Adieu.

Et il s'en alla, mais cette fois sans chanter.

Je regardai ma montre. Elle marquait neuf heures. Je fus désolée. Cette heure était celle où toutes les femmes de chambre allaient et venaient dans la maison pour le service de leurs maîtresses et il était impossible que l'une d'elles au moins ne l'eût pas vu entrer ou sortir, et c'en était assez pour que tout le château en fût informé.

— Mais comment est-il donc entré? me demandai-je.

J'appelai M^lle^ Caroline et lui demandai pourquoi elle n'avait pas suivi mes ordres. Elle me dit que le premier consul avait ouvert avec un passe partout et qu'elle n'avait pas osé l'empêcher d'entrer dans ma chambre.

Je ne dis rien à cette fille qui ne m'aurait pas comprise et je me mis à réfléchir sur ce que j'avais à faire. Demander une voiture à M^me^ Louis Bonaparte fut ma première idée. Mais quelle raison donner? M'en aller aux écuries? Dire à Jardin, le premier écuyer, de faire atteler deux chevaux à une calèche? Il le ferait

bien certainement, mais comment dire le premier mot de ma demande?

Dix ans plus tard, je l'aurais fait. Mais alors mes dix-sept ans me donnaient une timidité dans les manières, bien que je ne l'eusse pas dans le caractère, qui m'empêchait de manifester ce qui était la pensée de mon esprit. Je m'habillai donc et m'en allai au déjeuner avec une irrésolution dans la façon d'exécuter ma volonté qui était pourtant bien positivement arrêtée.

Duroc était absent. S'il eût été à la Malmaison, j'aurais eu un conseil, un ami, et surtout un moyen d'agir. Mais il était en Lorraine pour plusieurs jours et son secours m'était immédiatement utile. Jamais son amitié ne me faillit autant. Parmi les personnes qui alors étaient au château, il n'en était pas une qui fût jugée par moi susceptible de recevoir et de comprendre ce que j'avais à lui dire; M^me^ Louis Bonaparte, elle-même, bonne, spirituelle et connaissant assez le monde pour accorder avec les convenances tout ce qui pouvait être admis, aurait été la seule femme que j'aurais consultée. Mais je fus arrêtée par une considération toute puissante, qui me retint au moment où je me levais pour passer chez elle.

Je retombai presque anéantie. Je ne savais quel parti prendre. Je voulais positivement retourner à Paris. Le lendemain, cela ne m'embarrassait pas. En écrivant à Junot ce même jour et lui disant que j'étais malade et que je voulais m'en aller chez moi, j'étais certaine de voir arriver ma voiture dans la journée. Mais c'était le lundi que je voulais m'en aller, et non pas le mardi, et encore moins le mercredi. Ensuite, je ne voulais pas faire une chose désobli-

geante pour M^me^ Louis Bonaparte, que j'aimais véritablement, et encore moins une démarche qui pût blesser le premier consul, et cependant!...

— Mon Dieu! dis-je en laissant tomber ma tête sur mes deux mains, mon Dieu! comment donc faire?

Dans ce moment je me sentis entourer par deux bras qui me pressèrent doucement et une voix bien connue me dit :

— Qu'as-tu donc, ma Laure?

Dieu tout puissant! C'était mon mari! Je m'élançai dans ses bras, je l'entourai des miens, je le pressai, je l'embrassai, je baisai ses cheveux, ses mains. Dans la vivacité de mes caresses, je me blessai même à la joue contre une de ses épaulettes, et mon sang coula.

— Mais qu'as-tu donc? me répétait Junot en étanchant le sang de mon égratignure en même temps qu'il essuyait mes larmes — car je pleurais aussi. — Qu'as-tu donc, ma pauvre enfant? Mais regarde-moi d'abord. Sais-tu que voilà quatre jours que je ne t'ai vue?

Et lui aussi me prenait les mains, me les baisait, m'embrassait, puis m'éloignait de lui pour juger des progrès que faisait notre enfant.

— Tu as toujours la même taille, me dit-il d'un air fâché... Tu ne grossis pas!...

Ah! qu'on ne me reproche pas de m'arrêter sur de semblables souvenirs. Ils sont purs et doux comme le bonheur même. Tous deux voyageurs sur cette route pénible de la vie, sans doute nos deux têtes n'eurent pas toujours au-dessus d'elles un ciel calme et serein, mais alors, oui, alors nous étions bien heureux!...

— Mon ami, je veux m'en aller, dis-je à Junot. Je veux retourner à Paris.

— Oh! tu peux compter qu'aussitôt après le retour de M^me^ Bonaparte, je t'emmène avec moi.

— Et pourquoi pas à présent?

— A présent? Avant son retour? Mais tu n'y songes pas, ma chère enfant.

Je n'insistai pas davantage, mon plan était fait.

Depuis la machine infernale et la conspiration de Ceracchi, j'ai déjà dit qu'il était défendu à toutes les autorités agissantes de quitter Paris une seule nuit. Junot et le préfet de police étaient les deux plus assujettis à cette sévère ordonnance. Depuis mon séjour à la Malmaison, il y venait très fréquemment, indépendamment de ses voyages *de service.* Il venait le soir à l'issue du dîner et restait jusqu'à onze heures, ou bien le matin il se mettait en boghey ou en caricle et en trois quarts d'heure il était à la Malmaison. Alors le premier consul lui faisait dire de rester à dîner et il ne repartait que le soir lorsque nous rentrions dans nos appartements.

Ce même jour dont je viens de parler, ce lundi, veille d'une chasse au Butard, Junot vint à la Malmaison, ainsi que je viens de le raconter. Il resta pour dîner, le premier consul le lui ayant fait dire par l'aide de camp de service. Lorsqu'on se réunit dans la salle à manger, le premier consul était fort gai. Il plaisanta tout le temps du dîner avec M. Monge, lui fit répéter plus de dix fois ce que c'était que les vents *alizés*, quoiqu'il le sût fort bien, mais le digne homme avait dans le fait une si singulière manière d'arranger ses mains en parlant et puis de courir la poste dans ses narrations, qu'il était fort amusant et l'aurait

été bien plus s'il n'eût réuni la plus excellente bonté à son haut savoir. L'après-dîner se passa comme à l'ordinaire. On joua au billard. Je fis une partie d'échecs avec le premier consul et à l'heure ordinaire tout le monde se sépara, les uns pour s'aller coucher, les autres pour retourner à Paris. J'avais empêché Junot de repartir avec Bessières, en lui disant que j'avais une commission à lui donner pour ma mère et, comme il me fallait écrire, je devais remonter dans ma chambre.

Lorsque nous y fûmes, je lui dis que je le suppliais de m'emmener avec lui [1].

— Laure, mon amie, me dit-il, je t'ai déjà fait l'observation que c'était une chose ridicule, que ce caprice de ne pas vouloir attendre dix ou douze jours. Tu sais combien je t'aime et pourtant je n'y céderai pas. Quelle raison peux-tu donner ? On te comble de bontés, on a pour toi des attentions dont j'ai été moi-même témoin encore aujourd'hui. Quelqu'un t'aurait-il fait de la peine ici ? s'écria-t-il ensuite, comme frappé d'une idée soudaine. Ne me le cache pas. Si quelque femme, jalouse de l'accueil que tu reçois ici, a pu te blesser, toi, si bonne et si inoffensive, ma Laure, dis-le moi. Je ne lui parlerai pas, mais elle a un mari... et, maintenant que j'y pense, ton entêtement à vouloir partir ne peut pas avoir une autre cause.

— Non, non, m'écriai-je, tout à fait alarmée de la tournure que prenait cette affaire, car la physionomie de Junot devenait terrible aussitôt qu'une affection

[1] On me demandera pourquoi je n'avais pas demandé tout simplement à Mme Louis Bonaparte la permission de m'en aller à Paris avec Junot. C'est très vrai, mais Junot ne le voulait pas, lui, et, pour l'y déterminer, il aurait fallu lui communiquer tout ce qui me traversait la cervelle, ce qui était *plus qu'inutile.*

forte venait l'animer, non, personne ne m'a offensée. Mais je voudrais m'en aller. Je sais que ma mère est plus souffrante, qu'elle me désire. Mon frère est loin d'elle, ma place est près de la chaise longue où ma mère languit.

Quelques raisons que je pusse ajouter à mon vif désir de m'en aller avec Junot, il ne voulut en écouter aucune. Au fait, à présent que je puis réfléchir à toutes les particularités de cette étrange semaine, je conçois très bien que mon mari ne pouvait me laisser commettre une aussi ridicule action. J'étais bien jeune alors.

Notre discussion avait été longue. Il était minuit et demi lorsque Junot me dit qu'il était résolu à ne pas m'emmener ainsi, au milieu de la nuit, comme une héroïne de roman. Ce n'est pas la première fois que l'on combat des raisonnements solides avec des mots spécieux et vides de sens. Mais il me fut impossible de trouver un autre expédient que celui de faire rester Junot près de moi. Aussitôt que je lui en dis le premier mot, il se récria comme si j'avais reparlé de m'en aller avec lui. Mais ici j'avais bien plus de marge pour étendre mon texte et, malgré sa résistance, ce fut en souriant qu'il me dit:

— Heureusement que je ne crains plus les arrêts. Mais tu me feras gronder.

Et il resta.

Je laissai la porte de ma femme de chambre fermée à double tour et je gardai la clef, en ayant soin de pousser les verroux. Je laissai ma porte simplement fermée avec la clef en dehors. Tout cela disposé, je me couchai, très bêtement convaincue que j'avais pris le meilleur moyen — ne pouvant m'en aller —

de faire comprendre au premier consul que je préférais que ses visites, puisqu'il voulait bien m'en honorer, eussent lieu à une toute autre heure que celle qu'il choisissait.

Cinq heures venaient de sonner à l'église de Rueil lorsque je m'éveillai et j'entendis encore vibrer les deux derniers coups de la cloche du village. Tout était calme dans le château comme au milieu de la nuit. Le temps était admirable et, à travers mes persiennes entr'ouvertes, je voyais les beaux ombrages du parc se balancer sous le vent frais du matin, tandis qu'un rayon doré jaunissait déjà leur cime. Il y avait dans tout ce silence et ce repos un contraste si frappant avec l'inquiétude qui me dominait malgré moi, que je ne pus m'empêcher de tressaillir lorsque mon regard tomba sur Junot endormi, reposant à côté de moi. Son sommeil était calme, et pourtant c'était une chose imposante que cette figure, ce mâle et beau visage encore basané par le soleil d'Afrique, ce front si jeune et déjà labouré de cicatrices. C'était un coup d'œil pittoresque que cette tête blonde aux traits caractérisés, coiffée d'un châle de mousseline turque tombé sous sa main la veille et dont il s'était servi pour bonnet de nuit. Junot, sans avoir une beauté remarquable, avait un ensemble qui faisait dire: *Il est bien!* A cette époque surtout, il avait à peine vingt-huit ans et la jeunesse ajoutait encore à ces dons naturels.

La demie de cinq heures venait de sonner lorsque j'entendis le bruit des pas du premier consul retentir au bout de notre long corridor. Le cœur me battit violemment. J'aurais donné ma vie pour que Junot fût à Paris. J'aurais voulu le rendre invisible, le cacher, mais il n'était plus temps.

Encore une minute, et Napoléon était à ma porte !

Mes yeux troublés parcouraient tous les traits de mon mari, et il me semblait dans cet instant que je ne l'avais jamais tant aimé ! Il y avait de la colère à côté de cet amour, mais elle n'était pas pour lui. Je *craignais*, et cette obligation où j'étais de *craindre* m'irritait contre le premier consul, tandis que j'aurais dû ne l'être, au fait, que contre moi-même.

Dans cet instant un mouvement que fit Junot en dormant entr'ouvrit sa chemise et me laissa voir deux cicatrices de blessures reçues à la bataille de Castiglione. Un peu plus bas, au-dessous du cœur, était celle que lui fit Lanusse en Égypte, lorsque, pour défendre son général bien-aimé, il croisa le fer avec un brave compagnon d'armes.

— Ah ! dis-je alors, je ne crains rien. C'est un bon clier bien fort que celui-là !

Et, reposant ma tête sur mon oreiller, j'attendis l'événement.

La porte s'ouvrit avec bruit.

— Comment ! Encore endormie, madame Junot ! un jour de chasse ! Je vous disais bien que...

Tout en parlant, le premier consul avait fait le tour nécessaire pour arriver en face du lit, il avait soulevé le rideau et demeurait immobile à la vue de cette figure tant connue, de ce visage de l'ami le plus fidèle, le plus dévoué !

Je suis presque sûre qu'il crut d'abord que c'était une vision.

De son côté, Junot, à peine éveillé, appuyé sur un de ses coudes, regardait le premier consul avec un air étonné qui aurait égayé un tiers dans ce moment singulier. Cette figure fortement colorée, avec un

turban rouge et brun qui lui entourait la tête, l'expression animée de cette physionomie mobile, tout donnait à cette scène un caractère oriental. Mais dans le regard de Junot il n'y avait nulle colère.

— Eh! mon Dieu, mon général, que venez-vous donc faire chez nos femmes à cette heure-ci?

Et ces paroles furent dites par lui avec un ton de bonne humeur.

— Je venais réveiller Mme Junot pour la chasse, répondit le premier consul sur le même ton, mais après m'avoir lancé un long regard dont le prolongement est encore présent à ma pensée, malgré les trente années qui me séparent de ce moment. Mais je vois qu'elle a un réveil-matin beaucoup *plus matinal* encore que moi. Je pourrais gronder, car enfin, monsieur Junot, vous êtes ici en contrebande.

— Mon général, répondit Junot, si jamais faute fut digne de pardon, c'est bien la mienne. Si vous aviez vu cette petite sirène-là, hier soir, employer toute sa magie pendant plus d'une heure pour me séduire, je crois que vous me pardonneriez.

Le premier consul sourit, mais il était évident que son sourire était forcé.

— Aussi je t'absous, et entièrement. C'est Mme Junot qui sera punie.

Et il se mit à rire de ce rire qui *ne rit pas*.

— Pour te prouver que je ne suis pas fâché, je te permets de venir à la chasse avec nous. Es-tu à cheval?

— Non, mon général, je suis venu en voiture.

— Eh bien, Jardin te donnera un cheval, et je te permets de me gronder tout à ton aise[1]. Adieu, ma-

[1] Parce qu'il ne savait pas chasser.

dame Junot. Allons, levez-vous et soyez diligente.

Et il sortit.

— Ma foi, dit Junot en sautant de son lit, *voilà, je vous l'avoue, un bien excellent homme!* Quelle bonté!.. Au lieu de me gronder, au lieu de me renvoyer comme un vilain faire mon devoir à Paris. Ma Laure, conviens que c'est vraiment un être non seulement étonnant, mais hors du cercle de l'humaine nature.

Lorsque tout le monde fut prêt et réuni sur le pont de pierre du jardin, on amena plusieurs calèches et des chevaux de main. Une petite calèche à la Daumont s'avança, le premier consul s'y plaça et me faisant signe de la main :

— Madame Junot, voulez-vous m'honorer de votre compagnie?

Il y avait dans le sourire qui accompagnait ces mots fort simples, une expression qui ne me plaisait pas. Je montai sans répondre. Vigogne referma la portière, et la petite et légère voiture, prenant à droite, suivit une allée qui menait à l'une des grilles du parc. Je savais que le premier consul ne resterait en voiture que pendant le trajet du château au rendez-vous, car alors il devait monter à cheval, mais ce temps me paraissait bien long et pour beaucoup j'aurais voulu être hors de là.

Lorsque nous fûmes à quelque distance du château, le premier consul, qui jusqu'alors avait regardé les personnes à cheval qui passaient auprès de nous en rejoignant la tête de la troupe, se tourna de mon côté et, se croisant les bras, il me dit :

— Vous vous croyez beaucoup d'esprit?

Je ne répondis rien. Il répéta :

— Vous vous croyez beaucoup d'esprit, n'est-ce pas?

Je répondis, — car le ton devenait positivement interrogatif — mais avec fermeté, quoique avec mesure. Avec un tel homme j'étais perdue, si je me laissais intimider en ayant raison.

— Je ne me crois pas un esprit au-dessus de la portée ordinaire, mais je pense que je ne suis pas une imbécile.

— Une imbécile, non, mais une sotte.

Je gardai le silence.

— Pouvez-vous m'expliquer pour quelle raison vous avez fait rester votre mari?

— L'explication sera claire et concise, général. J'aime Junot. Nous sommes mariés et j'ai pensé qu'il n'y avait nul scandale à ce qu'un mari demeurât près de sa femme.

— Vous saviez que je l'avais défendu et vous savez aussi que mes ordres doivent être exécutés.

— Ils ne me regardent pas. Lorsque les consuls auront signifié leurs volontés pour le degré d'intimité qui doit régner entre deux personnes mariées ensemble, et le nombre de jours et d'heures qu'elles doivent accorder à leurs entrevues, alors je verrai à m'y soumettre. Jusque-là, général, mon bon plaisir, je vous l'avoue, sera ma seule loi.

Ic je devenais impolie, mais j'étais en colère. Probablement que cette manière d'être de ma part lui donna de l'humeur aussi, car il reprit avec aigreur et une sorte d'ironie :

— Vous n'avez pas eu d'autre raison que votre *amour* pour votre mari en le faisant rester?

— Non, mon général.

— Vous en avez menti.

— Général!

— Oui, vous en avez menti, reprit-il avec une voix altérée. J'ai deviné la raison qui a provoqué cette démarche. Vous avez eu de moi une méfiance... que vous ne devez pas avoir. Ah! vous ne me répondez pas, dit-il d'un air triomphant.

— Et si j'avais eu en cela un autre motif que la méfiance dont vous parlez, général, si je m'étais aperçue que vos visites à une telle heure dans la chambre d'une jeune femme de mon âge pourraient me compromettre étrangement aux yeux des personnes qui habitent cette maison avec moi, et que j'eusse pris ce moyen pour les faire cesser?

Je n'oublierai jamais l'expression de la physionomie de Napoléon dans ce moment. Il y eut une rapide succession de sentiments dont aucun n'était mauvais.

— Si cela était vrai, dit-il enfin, pourquoi ne pas m'avoir parlé à moi-même de ce qui vous troublait. Ne vous ai-je pas montré assez d'amitié, méchante enfant, depuis huit jours, pour avoir confiance en moi?

— Voilà mon tort peut-être. J'aurais dû songer que vous m'avez connue enfant, général, que mes parents vous aimaient, que vous étiez vous-même tendrement attaché à ma mère — il regarda de l'autre côté de la route — et que surtout et avant tout il y avait une raison, la plus forte de toutes, qui devait me donner l'assurance de vous dire ce que je pensais de ces visites matinales dès le deux ou le troisième jour, c'est que je suis la femme de Junot, de l'homme qui vous aime le mieux et le plus en ce monde. Tenez, tout à l'heure, lorsque j'entendais vos pas, lorsque vous alliez entrer dans ma chambre, je craignais, je l'avoue, votre humeur. Mais en voyant ces cicatrices reçues en partie pour votre gloire, je me suis dit que jamais vous

ne feriez souffrir le noble et excellent cœur qui bat pour vous peut-être plus que pour moi dans cette poitrine mutilée de Junot.

— C'est presque une homélie que vous me faites là. Qui vous parle d'affliger Junot? Pourquoi ne m'avoir pas parlé à moi?

— Et le moyen de le faire! Lorsque hier matin vous employiez un moyen qui serait appelé indigne, pour entrer chez moi, après que ma manière d'agir a dû vous montrer, général, que les visites du matin que vous aviez la bonté de me faire étaient jugées par moi ce qu'elles sont en effet, c'est-à-dire compromettantes? Vous êtes entré une seule minute, et certes avec un air d'humeur qui n'appelait pas la confiance. J'ai dû alors ne recourir qu'à moi-même. Peut-être ai-je eu tort dans le moyen.

— N'y a-t-il pas de conseil de votre mère, dans tout cela?

— De ma mère, général? Comment ma mère pourrait-elle me diriger? Ma pauvre mère! il y a un mois que je ne l'ai vue.

— Vous pouvez vous écrire.

Et le regard de Napoléon m'entourait de son interrogation.

— Mon général, je n'ai point écrit à ma mère que je n'étais point en sûreté sous votre toit. Je lui aurais fait trop de peine.

— Madame Junot, vous me connaissez depuis assez longtemps pour savoir que vous n'obtiendrez pas la continuation de mon amitié en parlant comme vous le faites. Il ne manquerait plus à votre manière d'agir en tout ceci, que vous eussiez été dire à Junot ce que vous avez si heureusement imaginé.

Et ce même regard investigateur m'enveloppait de nouveau.

— Je ne réponds pas à cette interpellation, général, répondis-je avec une humeur que je ne dissimulai plus. Si vous ne m'accordez ni de bon sens, ni d'esprit, accordez-moi du moins assez de cœur pour ne pas blesser celui que je connais, et que vous connaissez aussi.

— Encore!

Et il frappa le bord de la calèche avec son poing fermé.

— Encore!... Taisez-vous!

— Non, général, je ne me tairai pas. Je continuerai ce que je veux avoir l'honneur de vous dire. Je vous supplie de croire que ma mère, ni mon mari, ni même un de mes amis, n'ont été instruits de ce qui s'est passé depuis huit jours. Je dois vous ajouter que ne vous supposant aucune mauvaise intention, il y aurait eu inconséquence à moi à me plaindre d'une marque d'amitié, parce qu'elle pouvait me compromettre. Mais j'ai jugé à propos de la faire cesser, quelque prix que je dusse y mettre. Et voilà où ma jeunesse sans conseils m'a sans doute fait errer, puisque je vous ai déplu. J'en suis peinée. Mais voilà tout ce que je puis dire.

Nous allions arriver. On entendait déjà les chiens, les cors, tout le bruit de la chasse. Le premier consul prit une physionomie moins sombre que celle qu'il avait pendant mon long discours.

— Et vous me donnez votre parole d'honneur que Junot ne sait rien de toute cette sotte affaire?

— Grand Dieu! général, comment une pareille idée peut-elle se présenter à vous, connaissant Junot

comme vous le connaissez! Mais c'est un Othello pour la violence des passions, un Africain pour la chaleur du sang; sa faible raison française n'aurait pas eu la force de juger sainement de tout ceci, et...

Je m'arrêtai.

— Eh bien! après?... Allons! n'ayez pas de réticences en parlant. Rien n'est plus sot.

— Eh bien, général, si j'avais dit à Junot tout ce qui s'est passé depuis huit jours, ni lui ni moi nous ne serions ici ce matin! Junot vous est assez connu pour cela, n'est-ce pas?

Napoléon ne répondit rien à son tour et fit jouer ses doigts sur le bord de la calèche. Enfin, se tournant vers moi:

— Vous ne voulez donc pas croire que je ne vous voulais aucun mal?

— Moi, général! Je suis au contraire si convaincue que vous n'aviez aucune mauvaise intention que je puis vous assurer que mon attachement pour vous, attachement qui date de l'enfance, ainsi que l'admiration que vous inspirez et que je sens plus qu'une autre, n'en éprouveront nulle atteinte. Et voilà une main pour gage de mes paroles.

Je ne puis rendre, non, je ne puis *expliquer* ni *exprimer* son mouvement de front, son regard et son demi-sourire, secouant négativement et doucement la tête, en refusant ma main. Je fus blessée de ce refus.

— Ainsi, lui dis-je, nous sommes brouillés, parce qu'il vous a convenu de faire une chose dans laquelle, au fait, tous les torts sont de votre côté, et vous allez *laisser croître la barbe* et mettre le *stylet au côté*[1], parce que vous m'avez fait de la peine!

[1] On sait qu'en Corse, la personne offensée, ou qui croit l'être,

Il demeura une minute les yeux attachés sur la route, puis, se tournant tout à coup vers moi, il me tendit sa petite main après l'avoir dégantée :

— Croyez bien que j'ai de l'amitié pour vous, madame Junot. Il aurait tenu à vous qu'elle fût plus solide encore. Mais l'éducation première ne change pas. Elle inculque les sentiments et ceux qui vous ont été inspirés pour moi sont d'une méchante nature. Vous ne m'aimez pas, et je suis sûr...

— Je prends la liberté de vous interrompre, général, pour vous supplier de ne jamais parler ainsi. Vous m'affligez et d'autant plus que c'est faux de raisonnement, de conséquences et de tout enfin. Dites-moi que vous ne le pensez pas, il me serait trop pénible de vous quitter ainsi.

Le premier consul regardait alors les couples de chiens que menaient les piqueurs ; il se retourna si brusquement, que la calèche fit un mouvement sur le côté et il s'écria :

— Vous partez !

— Au retour de la chasse, général, j'ai déterminé Junot à m'emmener, et voici qui vous prouvera que, même sans aucun des incidents qui nous ont occupés tous ces jours-ci — je dis cela en souriant — je n'en serais pas moins partie ce matin pour aller auprès de ma mère.

Et je lui montrai une lettre de ma mère qui, se doutant que Junot voulait me faire rester à la Malmaison, m'écrivait directement pour me demander d'aller près d'elle :

se met ainsi en état de vendetta, aussitôt que l'injure a été commise.

« Si le premier consul fait quelques difficultés pour te laisser aller, ajoutait-elle, ainsi que Mme Louis Bonaparte, montre-leur ma lettre et demande-leur de laisser venir une fille à sa mère bien malade. »

On m'avait remis cette lettre le matin, pendant que je m'habillais. Le premier consul y jeta les yeux et leva les épaules en souriant avec une sorte de dédain qui me fit mal. Il fallait que cette scène se terminât. elle n'avait que trop duré !

— Et quand reviendrez-vous? me demanda-t-il avec un air assez moqueur pour donner de l'humeur à quelqu'un mieux disposé que moi. Aussi je répondis avec aigreur :

— Lorsque je serai nécessaire pour mon rôle, général. Mais vous pouvez disposer de mon appartement. Je ne l'occuperai plus à l'avenir. Je vous en *donne ici l'assurance.*

— Comme vous le voudrez. Au surplus, vous faites bien de vous en aller ce matin. Après toute cette sotte affaire, vous et moi nous n'aurions pas grand plaisir à nous voir maintenant. Vous avez raison... Jardin ! mon cheval.

Et, ouvrant lui-même la portière de la calèche, il sauta à terre, monta sur son cheval et partit au galop.

Lorsqu'on revint au château, je dis à Mme Louis que la santé de ma mère me demandait impérieusement à Paris et que j'allais repartir avec Junot. L'excellente femme me comprit et je crois même qu'elle me comprit tout à fait. Elle voulut me retenir à dîner, mais Junot était absent de la veille et il avait besoin de se retrouver chez lui. Nous refusâmes donc et revînmes à Paris, où nous dînâmes chez ma mère.

Je retournai à la Malmaison quelque temps après

pour le retour de Mme Bonaparte. Elle revint de Plombières où elle avait été passer ce qu'on appelle *une saison d'eaux*, c'est-à-dire six semaines. Je retrouvai le premier consul fort bien pour moi, mais je pus facilement m'apercevoir qu'il avait toujours cette pensée à la fois injurieuse et bizarre, que j'avais été dirigée dans tout ce qui s'était passé entre nous dans la semaine qui avait précédée mon départ. J'en fus peinée. Mais ne connaissant aucun moyen humain de détruire cette prévention, je laissai le temps[1] en faire l'ouvrage et n'en changeai pas davantage le plan de conduite que je m'étais tracé.

Un an après, je fus un jour dîner à la Malmaison. J'étais alors à Bièvres et dans mon contentement d'habiter une maison vraiment charmante, dont j'étais la maîtresse, je la quittais le moins qu'il m'était possible et, selon ma détermination, je revenais toujours le même soir. Le jour de ce dîner à la Malmaison, ayant demandé mes chevaux pour dix heures, au moment de partir il éclata un orage tellement terrible, que les arbres du parc se rompaient sous la violence du vent. Mme Bonaparte me dit qu'elle ne voulait pas que je partisse au milieu de cette tempête et qu'on allait me préparer *ma chambre*. Je la remerciai et lui dis que l'on m'attendait chez moi et à l'instant :

[1] A cette époque, je sais très positivement que des rapports et des *rapports faux* envenimaient toutes les paroles de ma mère redites dans un sens différent et tout dénaturé au premier consul. Je suis presque sûre que cette histoire est venue à la connaissance de ceux qui devaient nécessairement en faire un usage pernicieux pour elle et pour moi. Le premier consul a gardé longtemps une sorte de rancune qu'il n'aurait pas ressentie bien certainement si elle n'avait pas été non seulement éveillée, mais entretenue avec soin.

— Je ne vous laisserai pas partir au milieu d'un tel orage, madame Junot, me dit Mme Bonaparte en allant vers la porte pour donner ses ordres.

Je l'arrêtai en lui donnant pour raison que je n'avais pas de linge, pas de femme de chambre.

— On vous donnera un de mes bonnets de nuit, une de mes camisoles, vous aurez tout ce qui vous est nécessaire. Une de mes femmes sera à vos ordres. Allons, restez. C'est entendu, n'est-ce pas ? Comment, d'ailleurs, vous en iriez-vous à cette heure, seule, au milieu des bois ? Vous courez des risques. Savez-vous que les bois de Bougival ne sont pas sûrs ?

— Je ne crains rien du tout, madame, j'ai quatre hommes avec moi, et puis je vous assure que les bois de la Celle et ceux de Bougival n'ont aucune bête féroce. Permettez-moi donc de partir et de prendre congé de vous.

Le premier consul était à la cheminée, occupé à tourmenter un malheureux tison avec les pincettes et ne se mêlant pas du tout de la conversation. Seulement, de ma place, je le distinguais parfaitement, je le voyais sourire, mais sans aucune expression méchante. Il était clair pour moi que son souvenir lui rappelait une de mes paroles. Enfin, au moment où Mme Bonaparte insistait une dernière fois avec plus de force pour me faire rester, il lui dit de sa place, sans quitter sa pincette et la tête toujours dans la cheminée :

— Ne la tourmente pas davantage, Joséphine ; je la connais, elle ne restera pas.

CHAPITRE XIX

Nouvelle époque. — Manifeste du duc de Brunswick. — Erreurs accréditées sur le maréchal Brune. — Le prote et le général en chef. — Le roi Barras. — Exploits de Brune en Hollande et en Italie. — La convention de Montfaucon. — Le général Mathieu Dumas, et justice rendue à chacun. — La bataille de Pozzolo. — L'Autriche achetée par l'Angleterre. — Lettre d'un républicain au premier consul. — Affaires d'Italie et triomphes. — Brune à Paris. — Le roi de Suède et les deux Gustave. — Le roi dénonciateur. — Causes des préventions de l'empereur contre Brune. — Brune en Provence. — Anticipations inévitables, et mort tragique de Brune. — Les assassins et le couplet prophétique. — Avignon et le marquis d'Aulan. — Dévouement sublime et fureurs populaires.

Nous voici à une époque de prodiges, peut-être plus surprenants que les victoires qui ont suivi les temps que je vais décrire. La France, qui était en guerre avec presque toute l'Europe, quelques mois auparavant, repoussée par les puissances ses sœurs du cercle de famille dans lequel jusqu'alors elle avait si noblement rempli le rôle de l'une des aînées, la France avait en peu de mois recouvré sa puissance et sa force. Elle remontait à ce rang dont on avait voulu la priver, par le pouvoir de la gloire et par le seul secours de ses fils. Cette France, mine inépuisable de talents et de courage, dans laquelle le souffle empesté des fausses doctrines n'avait pu dessécher les bons germes, florissait de nouveau par les soins d'un gou-

vernement habile et honorable. Le temps n'était plus où des ennemis insensés, rêvant à la fois sa faiblesse et son partage, faisaient des manifestes[1] pour *menacer de mort le Français qui oserait se défendre !* Elle ne craignait plus d'avoir le sort de cette Pologne, dont les lambeaux sanglants se partageaient par un accord qui eût sans doute présidé au déchirement de la France, si l'homme, que la destinée fit revenir du rivage africain pour nous sauver, eût trouvé dans sa course périlleuse la mort ou la captivité. Mais à peine arrivé, Bonaparte prend en main le gouvernail de ce vaisseau qui faisait eau de toutes parts et menaçait de sombrer. Aussitôt, ordonnant la manœuvre de cette voix forte et puissante du génie, il contraint l'équipage à lui obéir. Il marche, il est sauvé. En deux ans, ce qu'il a fait ne se peut concevoir. Mais c'est maintenant, au moment où commence ce chapitre, lorsque la paix va se conclure avec deux grandes puissances du Nord, que la Vendée est pacifiée, que les finances, dans l'anéantissement naguère, reprennent le crédit le plus actif, que tout enfin se consolide et que notre force vient surtout de notre gloire. C'est alors qu'on peut juger de la grandeur du gouvernement que nous nous étions donnés deux ans auparavant. Bientôt notre orgueilleuse rivale viendra conclure aussi la paix. Déjà le roi d'Angleterre renonce au titre de roi de France et de *roi*

[1] La manifeste de Frédéric de Brunswick, généralissime des cours alliées, est du 25 juillet 1792, date assez remarquable aujourd'hui. Cette pièce, vraiment curieuse pour l'histoire, est si ridicule qu'à l'époque où elle parut en France, elle fut nuisible à la cause que les cours alliées voulaient défendre. Elle provoqua le 10 août, qui sans ce manifeste n'aurait pas eu lieu.

de Corse!...[1] Partout on demande la paix, et Napoléon l'accorde avec la même grandeur généreuse qu'il mit à vaincre. Maintenant les jours de la France ne peuvent que s'accroître, nous marchons rapidement vers cette ère fameuse devant laquelle s'inclinent les siècles passés, devant laquelle reculeront les siècles à venir; car ils ne sauraient l'égaler.

Oui, la France vit alors s'ouvrir pour elle une illustre carrière. Elle s'y élança avec toute l'ardeur de sa noble essence.

— Mais, murmureront quelques voix sourdes, ils furent courts, ces jours de gloire!

Peut-être!

Mais, soit; j'accepte ce moyen de vengeance d'une basse envie. Oui, en effet, elles furent trop peu nombreuses, nos belles journées triomphales, mais, ainsi qu'en amour, un instant voit souvent en lui se fondre toute une vie; ainsi l'existence de la France est grandement et noblement remplie par ces jours de victoires, dont la haine remarque en vain la brièveté. Mais, ensuite, pourquoi n'auraient-ils pas de frères, ces jours si beaux? Ceux qui les ont produits n'existent plus, sans doute. Presque tous sont morts! Mais ils n'ont pas tellement versé leur sang sur le champ de bataille, quelque généreusement qu'ils l'aient donné à la patrie, qu'il n'en reste encore dans les veines de leurs fils. Ils sont pleins de courage, ces jeunes rejetons. Ils ne demandent que combats.

[1] A l'époque où Pasquale Paoli appela les Anglais en Corse, le roi d'Angleterre prit le titre de roi de Corse. Quant à celui de roi de France, depuis longtemps c'était un droit *pour lui*. L'abandon qu'il en fit à la première demande fut le premier pas fait vers un but conciliateur.

Vienne, vienne le jour du péril, et la France jugera s'ils sont de brave lignée, de race vaillante ! Et, si parmi ces fils de nobles et braves pères il s'en trouvait qui ne pensassent pas ainsi, honte à eux !

Tandis que Moreau battait les Autrichiens sur tous les points de l'Allemagne, que la famille impériale[1], effrayée de ses progrès, emballait ses trésors et se disposait à partir pour la Moravie, Brune battait le maréchal Bellegarde en Italie, faisait capituler les châteaux de Vérone et déployait toutes les qualités d'un habile général. Le premier consul, en recevant toutes ces nouvelles, montrait une joie si vraie qu'on voyait dès lors qu'il voulait rendre la France la première des nations.

Brune est un de nos maréchaux sur lesquels l'opinion vulgaire a été étrangement faussée. Une grande partie de ceux que j'ai entendus sur son compte croient, par exemple, que Brune était un *général* de Moreau, comme on appelait, il y a quinze ou seize ans, tout ce qui avait fait partie de l'armée du Rhin. Si les princes rentrés avaient aussi cette opinion, il aurait fallu qu'ils le protégeassent contre une fureur populaire tout aussi insensée que tout ce qui a été dit sur lui. Le général Dessolles, le général Dupont, le général Saint-Cyr, une foule d'autres qui étaient connus pour ne pas aimer l'empereur, furent comblés de grâces et d'honneurs pour remplacer les grâces et les honneurs de l'empire. Brune eut le noble courage

[1] Il est singulier que ce que l'on a pardonné à l'un ait été un crime pour un autre. Jamais il n'est venu à l'esprit de la *rancune européenne* de reprocher à Moreau d'avoir été en vue de Vienne où il serait entré sans la paix de Lunéville, et j'espère que cela ne fait pas un doute. Cela est étrange.

de rappeler des motifs de reconnaissance auxquels il joignait la même façon de voir, la même pensée républicaine qu'il avait toujours eues sous Napoléon. Ce fut un crime. Et pourtant jamais Brune n'avait été révolutionnaire.

C'est merveille, en vérité, de voir avec quelle facilité un homme est accusé, jugé, condamné ! Et tout cela par des contemporains, par des têtes dont les yeux ont vu, dont les oreilles ont entendu. Je ne puis supporter une telle injustice. Et pourtant que vois-je chaque jour? Je ne puis faire un pas dans la route de ma triste vie, sans me heurter à quelques-unes de ces misères humaines dont j'ai eu la naïve bonne foi de rougir pour ma pauvre espèce, jusqu'au moment où, blessée moi-même par des mains méchamment meurtrières, j'ai dû me mettre en garde contre leurs atteintes et prendre enfin la résolution d'être sévère pour ces impies en humanité,

— Méprisez-les ! dira-t-on.

Vraiment, je n'y manque pas non plus. Mais le silence est un abus dans une pareille occurrence et la punition des méchants qui se trouve dans la vérité dévoilée, dans la justice que le tribunal du monde finit par rendre à ceux que leur malice avait prétendu stigmatiser, tout cela peut très bien s'accorder avec le plus profond mépris, car le mépris devient lui-même le résultat de cette justice qu'on réclame pour soi-même et pour les amis qui dorment dans leur tombe.

Brune est de Brives. Il était comme tout ce qui prend naissance dans le Midi, ardent, actif, et aimant la littérature, la poésie et les beaux-arts. Il s'occupait beaucoup, avait une grande instruction et se mit à composer. Pour avoir plus de facilité à faire paraître

ses ouvrages, il se fit imprimeur. Ce qui a fait dire à beaucoup de gens qu'il n'était qu'un *méchant prote*. Mais cette profession, qui d'ailleurs est très honorable, et ne peut être exercée que par des hommes instruits, il ne la remplit que dans sa propre imprimerie. C'est à cette époque que la révolution commença. Brune était jeune. Sa tête et son cœur également d'accord, n'avaient qu'une pensée, qu'une idée : la gloire et la patrie !

Ce temps-là était le vrai moment des vocations réellement patriotiques. Depuis, nous voyons beaucoup de gens se lever, se faire un bouclier de ces vieilles utopies malheureusement impossibles, se retrancher derrière elles, avec leurs intérêts bien compris, bien calculés, et de là crier : « *Vive la patrie !* »

Pauvre patrie !

Mais Brune était un vrai patriote, dans le sens littéral du mot. Tout ce qui se passait alors sous ses yeux alimentait encore le feu de ses pensées. Il jeta bientôt la plume, l'encre et le papier, prit le sabre et le fusil pour entrer dans l'un de ces bataillons de héros que la France enfantait par milliers dans ces jours radieux de gloire et de liberté, et qui se formaient alors sans que le rappel eût besoin de battre. Il entra dans le bataillon de Seine-et-Oise que commandait le général Lapoype.

Brune n'était point à Paris à la fin de 1792. Ceux dont le mensonge a voulu tacher sa vie, pour atténuer l'horreur de sa mort, auraient dû s'informer, avant de l'accuser d'une infamie, si la possibilité matérielle de la commettre avait existé. Un alibi de plusieurs centaines de lieues doit avoir quelque poids, il me

semble, aux yeux de toute personne qui n'est pas déterminée à trouver un coupable dans un accusé — ainsi, par exemple, qu'une certaine magistrature le fait aujourd'hui dans un pays qui n'est pourtant pas celui des Hottentots.

Eh bien, Brune, accusé d'avoir trempé dans l'horreur des septembrisades, n'était pas alors à Paris, il était à Radmeck. Mais eût-il été à Paris, jamais il n'aurait ni du cœur, ni de la voix, ni du geste, participé à ces saturnales d'anthropophages qui souillent notre histoire aux pages déjà sanglantes. Et rien dans la vie antérieure de Brune n'a pu même donner un point de départ pour dire une aussi criminelle absurdité. Bien loin de partager les idées révolutionnaires qui prenaient la place des nobles pensées régénératrices de 91 et dont la sanglante nature devait faire succéder des jours de mort, sombres et sinistres, à ces jours lumineux de vie et de liberté, Brune professa toujours une opinion républicaine. Mais c'était celle de Guadet, de Vergniaud, de Gensonné, de ces martyrs de la cause, rendant témoignage sur un échafaud, mais n'y faisant pas monter un innocent. Et si Valazé fit couler le sang d'un noble cœur, ce fut le sien qu'il répandit.

Brune n'avait pas encore quitté Paris, lorsque les persécutions commencèrent en 1792. Un prêtre de la doctrine chrétienne, nommé l'abbé Challeret, fut décrété d'accusation et forcé de se cacher. Brune apprit son danger. Il l'avait connu, il le jugeait innocent. Il décida que l'abbé Challeret serait sauvé, et il le fut en effet. Cet homme vivait, il y a peu d'années encore. Pourquoi donc sa voix demeura-t-elle sans force au jour de péril de son bienfaiteur, tandis qu'elle avait

si bien retenti pour appeler à son secours, à lui, lorsqu'il vit venir la mort! S'il existe encore, je lui demanderai pourquoi ce silence?

Tout le monde a connu M. Perold de Beaussol, cet homme admirateur passionné de la malheureuse Marie-Antoinette, l'auteur de l'*Antonéide*[1]. Eh bien! M. de Beaussol était l'ami le plus intime du maréchal Brune. Leur liaison datait cependant de ces jours de désastres, pendant lesquels, certes! M. de Beaussol n'eût pas touché la main de Brune s'il ne l'eût connue pure de tout homicide.

Je pourrais encore citer une infinité de faits à l'appui de l'opinion que je donne comme certainement et légalement assise sur une juste conviction, mais je pense que ceux-ci seront suffisants pour les honnêtes gens qui ont erré d'après de fausses notions. Quant à ceux qui *ne veulent pas croire*, qu'y puis-je faire? Rien. Je ne puis que répéter que Brune n'était pas à Paris, *au mois de septembre 1792*, pour bien spécifier et les temps et les dates.

Brune acquit rapidement un grade élevé. Il avait du courage et de la bonne volonté. Cette réunion amène toujours une réussite. Mais à cette époque, elle était certaine. Le canon éclaircissait les rangs avec une effrayante rapidité. Ceux qui demeuraient

[1] Ce M. Perold de Beaussol fit pour la reine l'*Antonéide*. Cette pièce de poésie, tout à la louange de la belle Antoinette dont elle prenait son titre, avait des passages fort remarquables. M. de Beaussol est l'auteur d'une tragédie appelée les *Arsacides*. Cette pièce, faite à une époque bien antérieure à la naissance du genre romantique, a cela de particulier qu'elle est en six actes. Je ne sais si elle en est meilleure. Je ne crois pas qu'elle ait jamais été jouée.

se rapprochaient. Ils avaient sans doute un cruel héritage, mais l'épaulette tachée du sang d'un camarade peut l'être demain du vôtre, et cette pensée vague, fugitive, presque incertaine même, donne de l'insouciance — ou de l'égoïsme, si vous voulez — même à l'homme le plus sensible.

Quoi qu'il en soit de cette question, Brune avançait avec vitesse dans la carrière militaire. Il fut remarqué de ses chefs et l'armée d'Italie fut son berceau de gloire à l'époque où elle était commandée par le général Kellermann et le général Brunet. Une particularité assez singulière, c'est que, malgré l'activité de la vie militaire du général Brune, qui avait un renom mérité à l'époque de l'arrivée du général Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie en 1795, il n'est aucunement fait mention de lui dans les nombreux journaux du temps. Peut-être l'un d'eux parle-t-il d'une action particulière, mais le *Moniteur*, par exemple, ne cite le général Brune qu'en 1797.

Quoi qu'il en soit, sa renommée s'accrut à cette époque par sa belle conduite dans les trois journées qui précédèrent et suivirent la bataille de Rivoli. Le combat de Saint-Georges et de La Favorite, ainsi que ces engagements partiels qui abîmèrent Alvinzi, décidèrent, avec la grande bataille, du sort de la haute Italie. Brune fournit grandement son contingent de gloire.

Nommé peu de temps après général en chef de l'armée d'Helvétie, il met le siège devant Berne, la prend par capitulation et cette prise entraîne la reddition du reste de la Suisse. Envoyé ensuite au Texel, il y dut souffrir de la mauvaise foi du Directoire qui,

jaloux et craintif, redoutait tous les généraux ayant quelque talent.

Forcé d'employer ces généraux pour la défense de la République le Directoire tente tous les efforts pour neutraliser leurs opérations, dans la crainte que des victoires rapides comme celles du général Bonaparte en Italie n'amènent un second traité de Campo-Formio, dont ils ne veulent pas, parce ce que la guerre peut seule les maintenir dans leur poste usurpé.

Qu'importe la mort de cinquante, de cent mille Français, pourvu que le gentillâtre Barras, devenu roi, ait de l'argent pour satisfaire ses honteuses passions ; que le grand-prêtre d'une religion sans dogmes et sans rites puisse bavarder impunément dans nos églises profanées; qu'un rhéteur ennuyeux reste possesseur d'un cabinet doré pour y composer ses théories raisonneuses ; pourvu que tout enfin soit ordre dans le désordre, il est bien égal que nos armées soient ou non triomphantes.

Le Directoire ne veut pas de gloire ; il sent trop bien que la nation et lui sont parfaitement séparés. C'est par cette raison qu'il a jeté Bonaparte sur le rivage de l'Afrique, pour que la peste l'enveloppât dans l'un de ses périodiques ravages, que Moreau est en retraite et que Hoche a bu du poison. Oh! je hais le Directoire ! ! !

Mais c'est en vain que ce gouvernement coupable a donné un commandement à un homme habile s'il lui refuse les moyens d'agir. Brune, en trouvant une constante résistance à toutes ses tentatives, prend enfin la résolution d'agir d'après sa propre résolution.

Déjà une fois, quelques années auparavant, un homme incapable, placé à la tête de nos troupes,

avait sacrifié des milliers de têtes. Maintenant que le talent et la bravoure étaient au commandement, fallait-il qu'un gouvernement impur nous communiquât le venin de sa plaie? La position de Brune dans la Nord-Hollande était des plus importantes. Les Anglo-Russes devaient y débarquer, ayant à leur tête le duc d'York. Cette descente, dont nous étions menacés, était pour nous le coup mortel si elle n'était arrêtée, puisque, dans le même moment, Souvarow accablait Masséna du côté de la Suisse. La bataille de Zurich n'était pas encore gagnée.

Les Anglo-Russes débarquent à Alkmaar, au nombre de ving-six mille. Ils s'augmentent encore de dix-huit mille hommes de troupes, qui les attendaient en Hollande. Brune n'a que vingt mille hommes, mais ils combattront pour la patrie, et dans ce temps, ce n'était pas un mot vide de sens que celui-là. Il faisait mourir pour la gloire et vaincre pour la défense du pays. Brune, animé d'un sentiment inconnu, comme lui-même me l'a dit, fit, le jour de cette bataille de Bergen, des choses dont la veille il ne se serait pas jugé susceptible. Mais il voyait la route libre jusqu'à Paris!

— Je voulais au moins y mettre mon cadavre, disait-il, si je ne pouvais empêcher les ennemis d'avancer. Ce n'est que sur lui qu'ils auraient franchi la frontière.

Mais ce furent les cadavres russes et anglais qui couvrirent le champ de bataille de Bergen. La victoire fut complète. Le duc d'York, battu honteusement, se retira après une perte immense, et le général Hermann, commandant les troupes russes, fut fait prisonnier. Dans le même temps, Masséna gagnait la

bataille de Zurich[1]. Brune et Masséna, par ces deux victoires, que notre génie protecteur fit remporter, pour ainsi dire, le même jour, sauvèrent la France comme le maréchal de Villars l'avait sauvée à Denain.

Mais il ne suffisait pas à la gloire de Brune d'avoir battu l'armée anglo-russe. Il fallait qu'il fît peser sur elle la honte d'une capitulation infligée à une troupe supérieure par une troupe inférieure en nombre. Le duc d'York, complètement battu, s'était retiré dans la presqu'île du Helder à Alkmaar. Ce pauvre prince, ayant encore complètement échoué à Castricum dans ses efforts pour s'étendre hors de l'étroite péninsule sur laquelle il a débarqué, se trouve, par suite de son inhabileté, privé de secours, sans autres vivres que ceux qu'il tire de ses vaisseaux. Il capitule et abandonne subitement cette idée de conquérir la Hollande, ce que lui-même il avait proposé aux ministres anglais. Le fils de Georges III capitule aussi peu glorieusement — car il peut y avoir de la gloire dans une capitulation — à Alkmaar, que le fils de Georges II avait capitulé à Closter-Seven en 1757.

Une des clauses de la capitulation fut spécialement de ne causer aucun dégât par des digues rompues et par des inondations dans les pays que l'armée combinée abandonnait. Brune avait été prévenu que les Russes surtout formaient ce projet bien digne des soldats de Souvarow. Huit mille Français et Bataves, faits prisonniers avant la campagne, devaient être renvoyés libres sans échange ni condition. C'était une

[1] Le 25 août. Celle de Bergen est du 19 du même mois. Le général Vandamme contribua vaillamment à cette victoire de Bergen. Je crois que c'est à cette affaire que le général Charbonnier fit la scène que j'ai rapportée précédemment.

des clauses de cette belle capitulation, qui attachait un laurier de plus à la couronne civique de Brune. Ce n'est pas là qu'il aurait trouvé des assassins, la Hollande reconnaissante aurait plutôt voté des remerciements à l'homme humain qui, sans être enivré par sa victoire, songea à l'avenir du pays qu'il avait sauvé.

Mais lorsqu'une paix momentanée a tranquillisé nos frontières, lorsque le Directoire renversé nous permet enfin de respirer après une si longue étreinte du malheur, l'intérieur de la France est bouleversé de nouveau par les perturbateurs du repos et de l'ordre, qui s'établissent dans les parties les plus saines du royaume, comme un chancre dévorant le sein d'une belle femme. Le premier consul fait des efforts surhumains pour arrêter ce fléau. Il veut surtout pacifier les provinces de l'ouest. Il choisit Brune. A peine a-t-il paru dans le département de Maine-et-Loire que la convention de Montfaucon[1] est signée, et les provinces de l'un et de l'autre côtés de la Loire sont tranquilles et soumises. Il est vrai de dire que, dans cette seconde guerre, les royalistes avaient montré bien moins d'énergie et même de courage que dans la première. Larochejaquelein, Lescure, d'Elbée, Bonchamps étaient des héros. Leurs successeurs ne furent que des chefs de bandes et non des chefs de parti. Les hommes qu'ils conduisaient étaient des misérables, agissant comme des contrebandiers, attaquant les voyageurs et les habitations isolées. Mais ils étaient nombreux et faisaient un grand ravage.

[1] Il faut dire que le général Hédouville avait préparé cette œuvre honorable et vraiment belle.

Maintenant nous voici revenus au point de départ. J'ai parcouru le cercle de la vie militaire de Brune. Me voilà avec lui à la tête de l'armée d'Italie, dont le premier consul lui a donné le commandement. Murat ne commandait que l'armée de réserve. Beaucoup de personnes se sont trompées à cet égard, ainsi que pour Masséna. Il y a eu confusion de temps et non d'époques, parce que quelques mois faisaient seuls l'intervalle. Brune commandait en chef l'armée d'Italie.

Dès le mois de novembre 1800, vers la même époque, on vit un nouveau prodige opéré par nos troupes, c'est le passage des Alpes tyroliennes. Macdonald, qui était à l'armée des Grisons, comprit l'importance de sa mise en rapport immédiat avec Brune et l'armée d'Italie. Il pénètre dans la Valteline à travers le *Splugen*, un des sommets les plus élevés des Alpes [1], bravant les tempêtes, les avalanches, les amoncellements de neige, enfin par les efforts les plus inouïs de patience, de courage et d'industrie. Le chef d'état-major de cette armée est encore vivant parmi nous. C'est à lui [2] plus peut-être qu'au général Mac-

[1] Dix-neuf cent vingt-cinq mètres au dessus du niveau de la mer.

[2] Quelqu'un, m'entendant raconter cette particularité de nos fastes militaires, me disait que le maréchal Macdonald pouvait être blessé de ce que je disais en ce moment, parce qu'une femme ne peut avoir d'opinion sur de semblables matières que celle qui lui est inculquée. C'est vrai. J'ai entendu non seulement des hommes de la plus haute capacité avancer l'opinion que je rapporte sur ce passage étonnant des Alpes tyroliennes, mais nos ennemis même ont eu la même pensée. La mienne ne s'est modelée que sur de telles assurances, qu'il ne m'a pas été permis d'avoir un scrupule en écrivant ce que je viens d'écrire.

donald, que la victoire remportée sur les éléments en colère et sur une nature marâtre doit être attribuée. C'est le général Mathieu-Dumas. Il était, comme je viens de le dire, chef d'état-major de l'armée, et tout ce que la patience, le courage, l'admirable activité de la philanthropie et de l'homme de guerre peuvent donner de ressources, le général Mathieu-Dumas l'a communiqué aux officiers et aux soldats dont il avait la responsabilité.

— Un chef d'état-major, disait-il quelquefois, lorsqu'on lui parlait de ses fatigues, un chef d'état-major est le père des soldats. C'est à lui de veiller sur leurs besoins, et de leur éviter les dangers qui sont hors de la balle, du sabre et du boulet de canon.

Et lorsque vous ajoutez à une telle conduite, — car avec lui la théorie était mise en pratique, — un oubli entier de sa propre conservation, une probité sévère, vous dites, sans craindre de vous tromper :

— Le général Mathieu-Dumas est un digne homme, autant qu'un homme habile.

Pour revenir au général Brune, qui, pendant le passage de Macdonald à travers les glaces, les rochers et les torrents, tentait lui-même celui du Mincio sans avoir pu l'effectuer encore, il faut examiner dans quelle position était alors l'armée d'Italie, ayant en tête une belle armée autrichienne conduite par M. de Bellegarde. C'était, je crois, la quatrième qu'il menait en Italie, pour son propre compte. Il devait savoir le chemin. C'était un métier dont il faisait la navette, que la route de Vienne à Milan. Mais les soldats répandus sur sa surface et formant les fils de la trame commençaient à devenir de plus en plus rares et se brisaient ensuite trop souvent sous sa main. Désespéré

de ses défaites, il voulut tenter encore une fois la fortune et la trouva tout aussi rebelle. C'est une femme, elle n'aime pas les maladroits. Elle le lui prouva à la bataille de Pozzolo. Brune la gagna, passa le Mincio après avoir presque détruit l'armée autrichienne, lui avoir pris trente canons et détruit dix mille hommes tués, blessés ou prisonniers. Les dispositions du général Brune étaient sans doute fort bien faites, mais leur exécution rapide et admirable doit être le motif d'une juste reconnaissance envers un homme que la patrie doit aussi aimer et pleurer. Son nom me rappelle encore un ami que la mort a frappé, c'est le général Suchet. Il commandait le centre de l'armée française. Brune lui-même était juste dans la part de gloire qu'il lui attribuait largement.

Pendant toute une journée le général Suchet soutint à lui seul le poids terrible d'une responsabilité morale qui devenait effective, jointe à tout le danger matériel qui écrasait ses hommes à mesure qu'il leur faisait passer le fleuve pour aller attaquer des gens retranchés, dont les balles, les boulets et la mitraille foudroyaient ses soldats. Il ne m'appartient pas à moi, femme, de décider une question qui tient à l'art stratégique. Je ne puis dire pourquoi le général Suchet demeura seul si longtemps en face de l'ennemi, ce qui lui fit au reste presque à lui seul gagner la bataille. Je raconte, et les faits que je rapporte *sont certains*. Le général Davout (depuis maréchal) décida la victoire par une charge de cavalerie admirablement faite.

Le général Dupont commandait la droite de l'armée, le brave et respectable général Moncey commandait la gauche, le général Davout la cavalerie et le géné-

ral Marmont l'artillerie. Le général Oudinot était chef d'état-major et Brune général en chef. Suchet, comme je l'ai dit, conduisait le centre et se trouva presque seul exposé à tout le feu ennemi. Je dirai encore une fois que ses habiles et savantes dispositions, son courage, sa fermeté non seulement le sauvèrent, mais décidèrent la fortune de ces trois journées des 25, 26 et 27 décembre 1800. La gloire en revient aussi, je crois l'avoir également dit, à la belle charge de cavalerie faite si à propos par le général Davout.

Tandis que nos balles et nos boulets faisaient reculer l'ennemi de tous côtés, le congrès de Lunéville venait de s'ouvrir relativement aux négociations de paix avec l'Autriche, qui enfin consentait à traiter sans l'Angleterre[1]. C'était une grande victoire remportée sans canons, que celle-là, car enfin l'Angleterre avait acheté l'Autriche, quoique cette puissance appelât les subsides qu'elle touchait *un emprunt*. Quoi qu'il en fût, Joseph Bonaparte, après avoir donné, à Paris, à M. le comte Louis de Cobentzel de fort beaux et bons dîners, ce en quoi nous l'avions secondé de tout notre pouvoir, avait maintenant avec lui, à Lunéville, de chaudes discussions sur chaque article qu'il fallait abandonner, car hélas ! nous demandions beaucoup. Heureusement pour notre plénipotentiaire, que le général Brune envoyait un courrier apportant une lettre de lui, toujours écrite en vrai style républicain, concis, et annonçant une nouvelle victoire.

[1] Le 20 juin 1800, il fut passé une convention entre l'Angleterre et l'Autriche par laquelle elles s'engageaient réciproquement à ne point traiter l'une sans l'autre. Par le même traité l'Autriche recevait du cabinet anglais une somme annuelle pour les frais de la guerre.

« Citoyen premier Consul,

« J'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai passé l'Adige, hier 1er janvier, près et au-dessus de Vérone; ce qui me met dans la position de vous annoncer incessamment l'occupation de cette ville.

« Salut et respect.

« Brune. »

Et, en effet, le 3 janvier, Vérone était occupée par nos troupes. Et puis, quelques jours après, c'était Vicence. Ensuite on passait la Brenta. Enfin on s'acheminait, on faisait même assez vite le trajet, à l'effet de donner la main au frère d'armes Moreau, qui de son côté, campé à vingt-cinq lieues de Vienne, avait conclu un armistice avec S. A. I. l'archiduc Charles, bon prince, honnête homme, grand capitaine et toujours malheureux. M. de Bellegarde, qui l'était aussi (malheureux, quant aux autres choses, je ne sais pas), usa du même remède afin de dormir un peu en repos. Un armistice fut également conclu entre lui et le général Brune. Les détails ne m'en sont pas connus, et puis ils sont peu importants. Je sais seulement que le Tagliamento devait former la ligne-barrière entre les deux armées. Trois semaines après les conférences de Lunéville amenèrent un beau traité de paix qui rendit tout à fait le sommeil à M. de Bellegarde et, soit dit en passant, à quelques autres généraux en chef autrichiens, qui en avaient assez de cette guerre avec nous. Le prince Charles est le seul dont la noble conduite fut toujours digne, même pendant les revers, de sa noble naissance et de son grand cœur. J'ai plus que de l'estime pour le caractère du prince Charles. Je crois le connaître aussi bien qu'on peut connaître

quelqu'un de sa sorte, sans avoir eu l'honneur de l'approcher, mais j'en sais assez pour asseoir mon opinion sur des bases qui ne peuvent inspirer qu'un sentiment de vénération.

Brune revint en France après la paix de Lunéville. Il se retira dans sa terre de Saint-Just, en Champagne, fit du bien autour de lui, et s'occupa de littérature. Quelques années après, lorsque Napoléon créa vingt-quatre grands officiers de l'empire, seize maréchaux et huit colonels généraux et inspecteurs généraux, Brune eut un des bâtons brodés d'abeilles. Nommé maréchal en 1804 (19 mai), il devait encore servir sa patrie avant de mourir assassiné par ses compatriotes.

Napoléon eut vers cette époque du mécontentement contre Brune. Il fut accusé près de l'empereur de fautes que celui-ci ne pardonnait pas même à ses plus chers amis. Je n'ai eu à cet égard aucune révélation ni aucun indice qui ait pu me donner une certitude[1]. Je sais qu'il faut avoir une grande et profonde connaissance de tels délits pour prononcer. J'ai des preuves à fournir à l'appui de ce que je dis ici, qui donneront de la crainte à ceux qui attaqueront légèrement ce qu'un homme possède de plus précieux, sa réputation. Toujours légers, même en distribuant des paroles de vie ou de mort, nous répétons un mauvais jeu de mots qui paraît charmant, et dès lors doit être répandu, n'importe quel en puisse être le résultat.

[1] C'était une sorte de chanson dans laquelle un bel esprit de régiment donnait à un conscrit des leçons pour aller en maraude. « N'y va jamais le jour, lui disait-il, c'est trop bête. Mais vas-y à *la brune*, tu ne manqueras jamais ton coup. »

Toute cette rumeur fit impression sur Napoléon. Il ne donna pas de commandement à Brune dans la première campagne qui vit rouvrir pour nous une suite non interrompue de malheurs et de désastres d'autant plus douloureux qu'ils furent d'abord inaugurés par des triomphes et des gloires si lumineuses que les yeux de celui qui pouvait tout regarder en furent éblouis. Mais en 1807, Brune reçut l'ordre d'aller avec un corps d'armée dans la Poméranie suédoise. Il prit Stralsund, l'île de Rügen et força l'armée suédoise de se retirer, ainsi que la marine de la Suède d'abandonner les parages de la Poméranie. L'occupation de Rügen complétant les conquêtes des Français pendan cette campagne mémorable, Brune semble destiné à mettre un frein à cette ambition de l'Angleterre, qui à Rügen comme à Bergen attaquait la France par le bras d'un allié. Il est toutefois une exception dans cette dernière circonstance, c'est que les Anglais, se reposant sur la fougue de leur ami Gustave, avaient jugé inutile de lui adjoindre de leurs troupes. Le roi de Suède était seul avec les forces suédoises, et l'or de l'Angleterre était le seul appui qu'elle eût donné à son plus fidèle allié.

On ignore assez généralement le motif de la disgrâce subite du maréchal Brune, après un succès éclatant dont les suites étaient si remarquablement avantageuses pour la France. Un hasard assez particulier me l'a fait connaître. Je le mets ici comme fanal pouvant éclairer d'autres faits encore dans l'ombre.

Pendant le siège de Stralsund, Gustave demanda et obtint un armistice. Le maréchal Brune l'accorda avec d'autant plus de facilité que sa position était bien autrement avantageuse que celle du roi de Suède.

Mais où il mit plus de légèreté, dans cet abandon chevaleresque et tout loyal qui lui faisait ainsi peut-être négliger son devoir, ce fut en consentant à une entrevue entre lui et le roi Gustave.

Si le roi de Suède de 1807 eût été le roi de Suède de 1769, sans doute le maréchal n'aurait pas eu sujet de se repentir de son trop de confiance, mais le fils n'avait de son père que le nom, comme on le sait fort bien aujourd'hui. En conséquence, il n'est donc pas étonnant que les brillantes qualités du Gustave de 1769 n'aient jeté aucune lueur influente dans les actions du Gustave de 1807 lorsqu'il voulut aussi, *lui*, faire voir qu'il était roi. Mais ce fut surtout à l'occasion de cette entrevue avec le maréchal Brune que le peu de noblesse de son caractère parut dans son entier.

L'empereur fut très mécontent lorsqu'il apprit que le général en chef de son armée avait eu un entretien avec un homme faisant état d'une haine pour lui qui ne devait pas lui permettre d'en parler convenablement. Le mécontentement devint de la colère lorsque, par une indiscrétion et une mauvaise foi révoltantes, le roi de Suède non seulement rendit publique cette entrevue, mais la dénatura entièrement, fit dire à Brune ce qu'il n'avait pas dit et fit ainsi l'action d'un félon et d'un roi sans parole et sans foi, car il avait engagé l'une et l'autre de ne pas parler de la démarche que Brune se permettait, uniquement au reste pour les intérêts de Gustave, car ceux de la France étaient mille fois assurés. Il fallait les yeux fous de ce roi insensé pour ne pas voir qu'il était seul à combattre Napoléon.

Le ressentiment de l'empereur fut violent. Il

attribua cette conduite de Brune à un motif peu honorable, et il eut tort. Brune, injustement soupçonné, fut irrité, malgré sa douceur habituelle, que Napoléon crût un rapport infidèle plus que la parole qu'il donnait que le roi de Suède *en avait menti!* Il ne fit ancune démarche pour ramener l'empereur et bientôt toute l'armée sut qu'il était en disgrâce. Elle fut longue et, pendant bien des années son nom, le nom du vainqueur de Bergen, du pacificateur de l'Ouest, ne fut pas prononcé. Cependant Napoléon connaissait le mérite de Brune. A cette époque il était le seul maréchal qui fût conseiller d'État.

Lors du retour de Napoléon, en mars 1815, le maréchal Brune sortit de sa retraite et, en avril suivant, il accepta un poste de grande confiance et de difficile exercice. C'était le commandement de la huitième division militaire. Il s'en acquitta à la satisfaction générale, ce qui n'était certes pas aisé dans un pays où chaque parti est continuellement armé de griffes ou de dents, et de quelques poignards par-dessus le marché. Mais Brune était ferme en même temps qu'il était doux, et l'ordre fut maintenu tout le temps de son séjour à Marseille. Lorsqu'il apprit la rentrée de Louis XVIII, il se hâta de courir à Toulon parce que le même courrier lui donnait avis qu'il y aurait sûrement du trouble pour arborer le drapeau blanc. Il le fit mettre lui-même et, par cette conduite, évita des malheurs qui auraient eu une couleur sanglante; car dans ces provinces au sang brûlant, aux têtes volcaniques, la révolte prend aussitôt un caractère féroce et meurtrier. Dès que l'opération du placement du drapeau est terminée, Brune dépose le commandement et part pour Paris, où l'appelle le gouvernement

Brune est tranquille, il ne préjuge aucun malheur. Que peut-on lui reprocher? Il n'était pas à Waterloo! Il oublie même que sur les bords du Rhône, le duc d'Angoulême, fait prisonnier, tandis que lui, Brune, commandait à Marseille, ne reçut aucune insulte et, conduit à Cette, y recouvra la liberté en s'embarquant. Ce souvenir devrait le rassurer, il ne l'invoque même pas, car il n'a nulle inquiétude. En passant à Avignon, il est arrêté!

Je ne devrais pas anticiper ainsi sur les temps à venir et décrire une scène épouvantable, avant l'époque à laquelle elle appartient, époque souillée par elle d'une honte sanglante à jamais ineffaçable. Cependant, il est une circonstance de la vie du maréchal Brune tenant à ses jours heureux écoulés dans la belle Italie, et que je dois placer ici, qui recevra bien plus de force du rapprochement immédiat des deux événements. Cette considération me fait passer par-dessus l'inconvénient d'une anticipation d'ailleurs peu importante à la marche de ces Mémoires.

Le maréchal Brune, en arrivant à Avignon, fut prévenu qu'il y avait de l'agitation dans la ville et qu'elle était particulièrement dirigée contre lui. Il ne voulut pas écouter les avis qui lui étaient adressés et commanda aux postillons de le mener à la poste. Je passe ici sur une infinité de détails d'autant plus précieux que je les tiens d'un homme assez malheureux pour avoir vu le crime sans pouvoir l'empêcher. Je donnerai ces détails plus tard, lorsque 1815 sera notre domaine. Maintenant je dirai seulement comment le maréchal, retranché dans une chambre, se voit assiégé par huit cents misérables armés alors pour *la cause royale*, *par des royalistes*, qui oublient que ces

mêmes hommes ont servi sous *Jourdan-Coupe-tête* et l'ont aidé lors des malheurs de la ville d'Avignon, en 1791. Trois mille citoyens, spectateurs immobiles de cette tragédie fabuleusement atroce, ne partagent pas ce délire de sang et ne secondent cependant nullement les efforts que le maire et le préfet, réduits au seul secours de quelques gendarmes, prolongent quatre heures entières. Enfin, la lâcheté de toute une population a livré la victime, sous le prétexte faux et stupide que le maréchal a été le meurtrier de M^me^ la princesse de Lamballe, tandis qu'à l'époque des septembrisades il n'était pas même à Paris. Les monstres l'égorgent de la manière la plus barbare que le manuel de leur chef Jourdan peut leur présenter. Ils lacèrent son corps, le traînent dans la boue et, enfin, le jettent dans le Rhône. Les eaux de ce malheureux fleuve, lasses d'être toujours teintes de sang, refusent le cadavre de la pauvre victime. Ses vagues le rejettent sur la grève où il est demeuré deux jours sans sépulture [1] !

Quelles réflexions peut-on faire en arrêtant sa

[1] La conduite remarquable que tint M. Dupin aîné lors du procès que la maréchale Brune intenta pour obtenir justice, mérite d'être connue des personnes qui pourraient l'ignorer. On sait qu'il fit tout ce qui était en son pouvoir d'homme, de Français et d'homme habile, pour que justice et vengeance fussent accordées, et qu'il ne fut pas coupable certes de la non-réussite. Lorsque tout fut terminé, la maréchale Brune se rendit chez lui et, ne l'ayant pas trouvé, elle remit à M^me^ Dupin, qui existait alors, une petite cassette contenant le témoignage de sa reconnaissance et l'acquittement de ce qu'elle devait aux soins de M. Dupin. De retour chez lui, après avoir ouvert la boîte et pris connaissance de ce qu'elle contenait, il fut touché, car il savait que la maréchale n'était pas riche. Le lendemain,

pensée sur cet acte plus affreux qu'aucun de ceux offerts à la curiosité par le voyageur échappé aux mains des plus féroces sauvages?

Hélas! je me rappelai, lorsque j'entendis raconter cette déplorable aventure, que, étant à Beaucaire avec ma mère — je crois avoir rapporté ce fait — je vis, dans l'excavation d'un rocher que battaient les flots du Rhône, deux cadavres de femmes dont les seins avaient été coupés!...

Maintenant, il faut que je rapporte cette circonstance vraiment étrange qui vient, en s'échappant du milieu des jours de gloire du maréchal, se rattacher au dernier anneau de la chaîne de sa vie brisée si violemment.

C'était en l'an V de la république (1797). Le général Masséna ayant été appelé à Milan, auprès du général en chef Bonaparte, pour assister à une fête nationale[1], le général Brune, attaché à la division Masséna, dut prendre le commandement. Son quartier général était à Padoue. Il ordonna la célébration de la même fête et, au banquet qui eut lieu, différentes pièces de poésie furent lues ou chantées.

Le général Brune s'occupait de littérature et il aimait la poésie.

Après avoir entendu chanter quelques couplets d'une chanson politique dont les principes lui plai-

il passa lui-même chez elle et lui remit la cassette dont il avait retiré ce qu'il jugeait nécessaire pour ses honoraires.

— Madame la maréchale s'était sûrement trompée en les taxant aussi haut, lui dit-il en lui remettant la somme excédante.

Cette somme était de 20,000 francs.

[1] C'est, je crois, la fête du 1er vendémiaire.

saient, il improvisa et chanta le couplet que voici[1] :

On se met deux cents contre un homme,
On le terrasse, on vous l'assomme,
Disant : Nous n'aimons pas le sang !
Ce sont là les honnêtes gens. (*bis.*)
Animés d'une ardeur guerrière,
Ils vous traînent dans la rivière
Et s'en reviennent triomphants.
Ce sont là les honnêtes gens. (*bis.*)

Dix-huit ans séparent 1797 de 1815. Quel rapprochement bizarre ! Quelle fantastique couleur cet incident répand sur la fin de Brune ! Il ne croyait pas prophétiser, et pourtant il expliquait, dans un étrange mystère, les détails à venir de sa terrible mort[2].

Cette déplorable histoire m'a reportée vers le passé. C'est la cloche tintant pour l'office des morts. Nous avions des amis bien estimables dans cette ville d'Avignon, des amis que mon père chérissait avec tendresse et qui périrent d'une manière si étrangement atroce, que, quelque douloureux que soit ce souvenir, il faut que cet événement vienne former l'effroyable pendant de l'assassinat du maréchal Brune.

Il faut savoir, avant de commencer cette courte

[1] Air de Tarare : *Je suis né natif de Ferrare.*

[2] Tous les détails qu'on vient de lire sont parfaitement authentiques. Ils m'ont été donnés par un officier attaché au maréchal Brune et qui était au dîner où ces couplets ont été chantés, ainsi que M. le chevalier Suchet, frère du maréchal Suchet, qui peut en certifier l'authenticité. Je dirai de plus qu'il est nécessaire d'examiner le sens des paroles du couplet. Elles peignent bien parfaitement le vrai et honnête républicain, et non pas le verseur de sang, le bourreau de ses compatriotes.

histoire, que cette *charmante* cité d'Avignon, tout embellie du voisinage de Vaucluse et du souvenir de Pétrarque et de Laure, était, au moment de la révolution, et plus d'un an avant les rumeurs populaires, en proie à des brigandages et à des crimes inouïs. Définitivement réuni à la France par une décision de l'Assemblée nationale, le Comtat-Venaissin nous apporta ces haines, ces vengeances qui vinrent entretenir leur flambeau à celles de nos discordes. Des bandits, des forçats libérés sont accourus des côtes de l'Italie, des îles de la Méditerranée, répandant autour d'eux le meurtre, le pillage, le sacrilège et les plus *honteux* excès. Ils obéissaient à un chef qui depuis eut un nom fameux et sinistre. C'était *Jourdan-Coupe-têtes* [1].

Cet homme, né dans les *Cévennes*, et non pas dans le Comtat, comme plusieurs autorités le prétendent, fut d'abord contrebandier. Son nom, son vrai nom est *Jouve*. C'était un paysan. Ennuyé de sa misère, il se fit contrebandier. Mais, ne se bornant pas à ce métier dangereux qui lui seul méritait punition, il fut arrêté et mis en prison à Valence en Dauphiné. Il s'échappa, lui septième, et ce fut alors qu'il quitta le nom de Jouve pour celui de *Jourdan* et se livra à de nouveaux crimes. Encore recherché, il quitta alors *les affaires*, cessa de faire *suer les chênes* et vint à Paris.

Il était robuste, né dans les montagnes. Il se fit

[1] Les détails que je donne ici ne se trouvent dans aucun des journaux du temps, ce qui me détermine à les mettre tous. Je sais par expérience qu'on est fort aise de trouver des renseignements sûrs relativement à une époque intéressante. Celle-ci peut dire beaucoup avec l'aide de cette sorte de glossaire. J'ajouterai que ces faits sont de la plus parfaite exactitude.

garçon maréchal ferrant et entra au service de S. A. R. Mgr le duc d'Orléans. Peu après il en fut chassé pour avoir volé un fer de cheval. Le penchant l'entrainait. Avant d'entrer chez le duc d'Orléans, il était chez un maréchal ferrant rue Clos-Georgeot, d'où il avait été chassé pour le même motif de vol.

Ce fut alors que ce misérable retourna à Avignon et qu'il y porta le fer et le feu. Quelques personnes d'Avignon elles-mêmes crurent que Jourdan avait rapporté ce funeste nom de Coupe-tête parce que le jour de la prise de la Bastille il avait coupé la tête à M. de Launay, gouverneur de la forteresse. Le fait n'est pas vrai. Jourdan a bien assez de crimes sans lui prêter ceux des autres. Celui qui mutila le malheureux de Launay, était un grand vieillard portant une longue barbe blanche. Il fut désigné au 6 octobre sous le nom du *Vieillard à la longue barbe.*

Le 10 juin 1790, M. Demanez, marquis d'Aulan, l'homme d'Avignon peut-être le plus estimé et le plus digne de l'être par le bien qu'il faisait et par l'exercice de toutes les vertus, est entraîné par la foule jusqu'au pied d'une potence de cinquante pieds qu'on avait élevée sur la place du palais[1]. On allait y pendre dans le même moment le marquis de Rochegude, l'abbé Offraye et un nommé Aubert, marchand de soie et propriétaire de la ville même d'Avignon.

Lorsque M. d'Aulan vit ce délire effréné gagner ses malheureux compatriotes, il leur parla avec cet accent

[1] Le marquis d'Aulan était un ami de mon père, ainsi que M. l'abbé Offraye, chanoine du bas chœur de la métropole. M. d'Aulan surtout était un ange de bonté. Tous les détails que je rapporte ici sont d'une grande exactitude, et, comme je l'ai fait observer plus haut, ne se trouvent dans aucun journal.

du cœur et de la vertu, cette voix qui toujours est entendue des plus furieux. Mais dans cette journée de meurtre rien n'était écouté, rien, que le cri de la victime.

M. d'Aulan ne perdit pas courage. Avec une persévérance que d'autres n'auraient pas même eue pour se sauver, le marquis parvint enfin au pied de la potence. Au moment où il arrivait, le bourreau se battait avec un voiturier du pays, nommé *Buffardin*, que le peuple avait condamné, le malheureux, sous prétexte qu'il avait *accaparé des blés*. Cet homme était innocent, et M. d'Aulan le savait.

— Vous êtes des monstres, s'écrie-t-il en s'élançant à côté de cet homme qu'il aide à se débarrasser du bourreau! Vous êtes des tigres! Que vous a fait ce malheureux? Voulez-vous le tuer? Et sa femme et ses enfants, qui les nourrira ensuite? Avez-vous soif de sang? Voulez-vous encore une victime? Eh bien, laissez cet homme, prenez-moi, mais à condition que je serai le dernier.

Aussitôt la foule s'écria :

— Il a raison! il a raison!

Parmi le peuple, il y en avait qui connaissaient le marquis d'Aulan pour le père des malheureux et qui voulurent parler. Mais leurs voix furent étouffées par les cris, les vociférations des scélérats qui entouraient encore la potence de M. de Rochegude.

— Oui... oui, s'écrièrent-ils! Puisqu'il veut payer pour le voiturier, qu'il meure!

Et l'infortuné fut pendu!

Ce qui sauva la ville d'Avignon dans cette horrible journée, ce fut le sang-froid et le vrai courage de M. le chevalier d'Aymar. Il était maire d'Orange. Ayant

été appelé avec sa garde nationale, M. d'Aymar sauva la ville et rétablit la tranquillité... pour ce jour-là. Ce fut le 6 octobre de l'année suivante qu'arriva l'horrible catastrophe de la Tour de la Glacière. Un nommé l'Écuyer, parlant dans l'église des Cordeliers, fut tué à coups de ciseaux par une troupe de femmes ou plutôt de furies. Elles promènent son cadavre et elles crient que c'est une victime et qu'il faut la venger. On court aux prisons, on enfonce les portes, on arrache, de leur asile de douleur, des malheureux réduits à le regretter et à se cramponner à leurs barreaux qu'ils ne veulent pas quitter, car ils prévoient leur sort. Soixante-trois personnes de tout âge, de tout sexe sont jetées dans la Tour de *la Glacière*. On y avait mis d'avance de la chaux vive. Mais on oublia l'eau et les premiers qui furent précipités furent étouffés. M. Lami, architecte, fut une des victimes avec son fils. Ils furent trouvés l'un près de l'autre, le fils aux genoux de son père.

CHAPITRE XX

Paris en 1801. — Les théâtres. — Mes loges. — M. Carrion de Nisas et *la Mort de Montmorency*. — Vanhove et la tabatière de Louis XIII. — Les trois questions espagnoles. — Première représentation de *Pinto*. — Prédilection pour le théâtre Feydeau. — Vogue d'Elleviou et la meilleure troupe de Paris. — La première troupe italienne et Raffanelli. — Cimarosa.— Le duc de Mouchy et le duo du *Matrimonio*. — L'Opéra et le théâtre Montansier. — Brunet et Tiercelin. — Le carnaval de 1801 et le bal masqué. — Scène comique. — Retour du printemps et la comédie à la Malmaison.

Le chapitre précédent est peut-être un peu long, en ce qu'on pourra me demander pourquoi je me suis autant arrêtée sur la vie du général Brune. Je répondrai que le maréchal Brune est d'une haute importance dans notre existence politique. Sa vie eut une grande influence sur la destinée de la France, sur celle de Napoléon lui-même. Comment ses projets auraient-ils reçu leur exécution, si le duc d'York avait été à Meaux ou à Senlis? Mais une conséquence plus directe résulte de sa mort, de cet assassinat d'un maréchal de France, dans une ville de la France et et par des hommes de la France. Tout est grave dans une si grande affaire. J'ai dû anticiper pour le rapprochement de cette singulière prévision, maintenant il faut laisser sommeiller cette cause. Au moment des *débats*, nous saurons la retrouver.

Pour égayer le tableau que vient de rembrunir un si pénible sujet, je vais essayer de représenter Paris tel qu'il était déjà à cette époque, c'est-à-dire la ville des enchantements.

Un des avantages attachés à la place de Junot était d'avoir une loge à chaque spectacle. J'avoue que j'ai joui du bonheur que cela m'a procuré avec une profonde reconnaissance. J'étais surtout heureuse de rendre service et Dieu sait qu'on ne m'épargnait pas les billets du matin et même ceux du soir. J'ai vu recevoir dans la même journée, pour une seconde représentation (*les Templiers*, c'était beaucoup plus tard), onze demandes pour ma loge à la Comédie-Française. J'avais sept à huit générosités à faire tous les jours. Je les donnais, je croyais que cela me ferait, sinon des amis, au moins une sorte de relation amicale qui survivrait par décorum à *la haute puissance*. J'étais jeune, alors que je faisais de pareils rêves.

J'allais donc souvent au spectacle. C'était un plaisir que je connaissais si peu, que je n'avais été qu'une seule fois à l'Opéra et deux ou trois fois à la Comédie-Française. Encore était-ce pour voir la première représentation de *Pinto*, celle de *Montmorency*, par Carrion de Nisas, et un début de Lafont qui avait été tellement orageux, qu'en vérité je croyais que la salle de la Comédie-Française était autrement bâtie qu'une autre, pour résister à de tels assauts.

En parlant des hommes de la société de ma mère, il est bien mal à moi de n'avoir rien dit de celui qui en était peut-être le plus spirituel, M. Carrion de Nisas. Je connais peu d'esprit plus varié, plus aimable, plus gai et plus inoffensif tout en étant fort piquant. Mais

il avait du malheur pour ses productions théâtrales, et cependant il avait du talent. Je me rappellerai toute ma vie l'état dans lequel le mit la première représentation de cette *Mort de Montmorency* qui, je crois, l'a plus tué que le connétable ne l'a été, et cela par des circonstances tout à fait étrangères à son œuvre. Oh! sans doute, il devait être en colère! Et en vérité, il avait raison.

Il y avait de fort beaux vers et des situations attachantes. Toute la scène où le cardinal dévoile ses plans pour l'agrandissement de la France, ainsi que ses vues politiques, sont de la plus grande beauté et les inconvénients eussent peut-être passé inaperçus si la tragédie eût été jouée avec ensemble. Mais le malheur était complet.

Talma, qui autant que je puis me le rappeler faisait Montmorency, était le seul qui eût le sens commun. Baptiste ainé, M^me^ Talma (M^me^ Petit-Vanhove), mais surtout Vanhove le père, tout cela était hors de place. Mais Vanhove y était admirablement pour faire rire, ce qui mettait M. de Nisas au désespoir.

On sait, ou peut-être un si heureux souvenir est perdu, que le père Vanhove avait l'habitude assez triviale de se griser, pour ne pas dire enivrer, toutes les fois surtout qu'il y avait une première représentation. Comme il était habituellement détestable, il y avait à espérer que le vin produirait un heureux changement, mais pas du tout, il n'en était que plus mauvais. Le jour de la première représentation de *la Mort de Montmorency*, il prit ce qu'il appelait *du courage*, malgré la surveillance exacte de sa fille et de Talma, dont il était le beau-père en herbe. Mais ce fut bien une autre affaire vraiment, le soir, lorsqu'il

fut question de prendre enfin un air un peu royal. Quoique ce ne fût guère à l'usage de Louis XIII — car tel était le noble personnage qu'il devait représenter — il n'y eut pas moyen de lui faire abandonner une petite caisse ronde contenant une livre de tabac, qu'il appelait sa tabatière. Sa fille, déjà habillée pour le rôle d'Anne d'Autriche, employait tous les arguments possibles pour qu'il n'entrât pas sur la scène avec cette malle à contrebande. Comme il était gris et même complètement ivre, il avait trouvé une phrase dont il ne sortait pas :

— Prouvez-moi que Louis XIII ne prenait pas de tabac et je dépose les armes. Prouvez-le moi...

— Mais, mon père..., disait M^me^ Petit-Vanhove.

— Prouvez-moi que Louis XIII ne prenait pas de tabac.

Et il en bourrait tellement son malheureux nez qu'à peine on l'entendait et que la fumée de ce tabac le grisait encore plus. Aussi joua-t-il quelquefois tellement en parodie, que le rire dominait de beaucoup et les sifflets et les applaudissements. M. de Nisas venait de temps à autre dans notre loge, et là j'ai pu juger d'un supplice dont je n'avais aucune idée. Il était quelquefois au moment d'expirer, pâle, la respiration suspendue, son front était trempé de sueur. En vérité, il n'y avait pas moyen de rire, cela l'aurait achevé. Ensuite il regardait sans voir et n'avait qu'un sens dans lequel venaient mourir tous les autres. Ah! quel supplice! Comment peut-on volontairement endurer une aussi cuisante torture? En vérité je serais, je crois, plus à mon aise dans la rigole à l'eau par-devant le très saint tribunal[1].

[1] On donnait trois genres de question en Espagne dans les

Prévention d'amitié à part, il y avait de fort belles choses. Je me rappelle, entre autres passages, celui-ci qui fit beaucoup d'effet.

Montmorency, condamné à mort, est au moment d'être délivré par les soldats et par le peuple; sa sœur, sa femme, la reine qui l'aime toujours, attendent dans l'anxiété la plus déchirante quelle a été l'issue de cette tentative. Le cardinal, qui raconte le fait, termine en disant :

Pour réponse, aux mutins j'ai fait jeter sa tête.

La situation était vraiment admirable dans cet instant, elle rappelait celle d'Iphigénie. C'était fort bien. Cette beauté dans l'action fit oublier le malheureux:

Duc de Montmorency, retournez en prison.

Mais la pièce tomba et tomba parfaitement. Ce qui prouve qu'un homme spirituel autant qu'on peut l'être peut aussi faire une mauvaise pièce. Et cela, j'en ai peur, se voit bien souvent encore.

Mais le plus beau des tapages passés, présents et à venir, c'est celui qui eut lieu le jour de la représen-

prisons du saint-office. L'eau était la plus douloureuse de toutes. On étendait le patient dans une sorte de rigole ou de cercueil ouvert aux pieds et à la tête; ensuite on recouvrait le visage du patient d'une batiste mouillée, sur laquelle on laissait tomber l'eau qui, pour entrer dans la gorge, devait s'infiltrer goutte par goutte; et comme le nez et la gorge ne peuvent pas aspirer à travers ce linge, qui intercepte à la fois l'air et cette eau, il en résulte que lorsqu'on enlève le linge, ce linge est plein de sang ainsi que la gorge. Ce sont tous les petits vaisseaux qui se rompent.

tation de *Pinto*. Lemercier, qui avait deviné l'école romantique, fut accablé, car *Pinto*, Figaro politique, avec son caractère naturel et dans l'ordre de chaque événement, parut une conception bizarre au goût non pas mauvais de l'époque, mais à ce goût soumis aux ciseaux *rogneurs*, à la serpette *élaguante* et surtout à la parole *tranchante* qui vous disait : « Otez cette phrase. — Pourquoi? — Parce que je ne veux pas qu'elle y soit. — Mais encore? — Cela ne se doit pas. — Mais, la raison? ce que je dis est-il donc inconvenant? — Oh! pas du tout. Mais enfin il faut l'ôter. »

Ce court colloque n'a aucun rapport avec *Pinto*. *Pinto* était une œuvre composée d'un jet, faite pour rester telle qu'elle est sortie des mains de son père. Je crois que, si ce sujet n'avait pas été travaillé et lancé au public dans un temps de prévention, ce qui chez nous est une des plus terribles massues qui puissent accabler une pauvre pièce, quelle qu'elle soit, elle ferait aujourd'hui le plus grand effet. Le talent de Lemercier s'y rencontre à chaque ligne.

Je n'ai pas vu *Pinto* depuis le jour où Dugazon faisait l'archevêque. Eh bien, l'on m'a dit que, lorsque Lemercier avait voulu faire jouer sa pièce il y a quelques années, il n'avait trouvé personne qui comprît ce rôle difficile et si dramatique comme mon cher répétiteur. Cependant que de sottes et plates plaisanteries furent faites alors sur cette innovation! C'est selon moi un des plus beaux sujets pour la scène que cette conspiration de Bragance. Il n'y a pas un personnage qui soit de peu d'intérêt et Lemercier en a tiré un grand parti. Cependant je ne sais si d'avoir habité les lieux où la scène véritable s'est passée, m'a

donné plus d'exigence, je crois que Lemercier, avec son beau talent et surtout son original talent, aurait pu faire encore mieux, simplement avec les événements seuls.

Feydeau était un des théâtres où j'aimais le mieux aller passer ma soirée. Il avait alors un degré de perfection qu'il n'a jamais recouvré. Elleviou, Martin, Chenard, Solié, Juliet, M^lle^ Philis, M^lle^ Desbrosses, M^me^ Gavaudan, Gavaudan, et puis un orchestre parfait, et des pièces charmantes jouées dans la plus rare perfection par M^me^ Saint-Aubin, M^me^ Dugazon et Dozainville.

Je ne finirais pas si je nommais tous les acteurs de ce théâtre; mais le premier de tous, celui qui les formait, parce que, pour jouer avec lui, tous se montaient tant qu'ils pouvaient à sa hauteur, c'était Elleviou. Que d'efforts impuissants j'ai vu faire depuis sa retraite à toute cette monnaie de lui-même! Elleviou avec sa voix, sa méthode, sa tournure, son jeu, toute sa personne de bon acteur enfin, n'a jamais été remplacé, même de loin. Je ne porte pas dans mon jugement le ridicule des grands-mères qui disent : « *De mon temps!...* » Quoique grand' mère en effet, je ne radote ni ne rabâche et je suis de bonne foi pour convenir de la bonté du jeu d'une actrice, de la beauté de son talent de chant, lorsque je les trouve en effet et réellement *bon* et *beau*. Martin, par exemple, quelle est la voix qui a la prétention de faire oublier la sienne dans *Gulistan*, ou dans quelque autre opéra, comme *l'Irato*, ou *Ma tante Aurore*, ou *Picaros et Diégo?*

Ce charme que nous autres Français nous éprouvions à entendre chanter de notre bonne musique,

gaie, brillante, chantante, ne nous empêchait pas de goûter un vrai plaisir à la comédie italienne qui venait d'arriver à Paris en 1801. Cette troupe était composée de deux sujets chantants, M^me^ Strina-Sacchi et le ténor Lazzarini. Quant à Raffanelli, le plus excellent acteur qu'on puisse trouver pour les rôles à manteau, il ne chantait pas même mal, il ne chantait pas du tout. Eh bien, cependant, quelle admirable précision, quelle perfection dans l'air : *Udite, tutti, udite,* et le duo : *Se fiato in corpo avete.* Raffanelli chantait ces morceaux-là comme Cimarosa les lui avait montrés, comme l'esprit du maître les lui avait inculqués. Et puis quel acteur ! J'ai entendu dire à Grandménil qu'il gagnait toujours quelque chose avec lui.

Cette première troupe italienne joua d'abord sur un petit théâtre, la salle Olympique, situé rue Chantereine. Ce théâtre, qui n'est pas beaucoup plus grand qu'une salle de spectacle pour jouer en société, réunissait alors la meilleure compagnie de Paris. On sait comme les loges découvertes entre de hautes colonnes exigent une toilette tout à fait parée. Cette obligation plaisait assez aux femmes, et je me rappelle que le jour de la première représentation *Dei virtuosi ambulanti,* la première rangée des loges n'était garnie que par des femmes presque toutes jeunes et fort élégamment mises. Une autre particularité, c'est qu'il ne se trouva que deux loges qui fussent remplies par des femmes qui n'étaient pas de notre connaissance, à vingt-cinq ou trente jeunes têtes que nous étions là.

Ma mère, pour qui la bonne musique italienne était la plus souveraine des panacées pour guérir ses

souffrances, ne manquait pas de venir dans ma loge tous les jours d'opéra bouffon. Le duc de M... l'accompagnait souvent. Il était dès lors ce qu'il est toujours demeuré, un excellent *dilettante*. Il était passionné pour la musique italienne et, comme il chantait le genre bouffe à ravir, il venait prendre de ces leçons de bon goût que les vrais amateurs de musique ne laissent pas échapper et qui leur profitent bien plus que dix leçons prises devant un piano et en filant des gammes et faisant des *gorgheggio*. J'ai accompagné souvent au duc de M... et à mon mari ce duo du mariage secret : *Se fiato*, etc. Eh bien, jamais l'un d'eux n'a manqué ni une note, ni une mesure. C'était aussi juste, non seulement d'intonation, mais d'expression, de ce je ne sais quoi donné par l'harmonie à ceux qui la comprennent, qu'aurait pu l'être *Pria che spunti* chanté par Garat, à cette époque. Le duc de M... avait une voix superbe, une de ces basses-tailles pleines et sonores, sans avoir rien du lutrin, et puis le genre, l'accent. Enfin, il faisait vraiment plaisir à entendre alors. Il laissait Junot bien loin derrière lui; Junot n'avait d'autre mérite que celui d'aller en mesure et de chanter juste. Mais il avait la voix dure, parce que des *demi-tours à droite* et des *par quatre à gauche* ne rendent pas la voix souple si elle reste juste, et les leçons que je lui donnais n'étaient pas assez sévères pour le mettre en état de *chanter pour faire de la musique*.

Puisque j'ai prononcé le nom du roi de l'harmonie, il faut que je place ici une courte notice sur lui.

Cimarosa avait à peine cinquante ans lorsqu'il mourut. Né à Naples, à Capo-di-Monte, il fut élevé au conservatoire de Loretto et suivit l'école de l'incom-

parable Durante. Lorsqu'il sortit du conservatoire il était jeune, agréable; il dut se choisir une maison patronale comme le faisaient alors tous les compositeurs commençants. Il connut Mme Ballante, dont l'immense fortune lui donnait la possibilité de protéger les arts. Elle accueillit le jeune musicien et vit bientôt combien la protection qu'on lui accordait lui serait à elle-même honorable. Mme Ballante avait une fille. Elle n'entendit pas impunément les accents ravissants de Cimarosa redisant des sons plus ravissants encore, elle l'aima bientôt avec passion. Mme Ballante le nomma son gendre. Peu de temps après, la jeune et heureuse épouse mourut au milieu de son bonheur, laissant un fils à Cimarosa. Il fut au désespoir; sa belle-mère, Mme Ballante, avait élevé une eune orpheline et l'avait adoptée. Elle la donna à Cimarosa en lui disant :

— Mon ami, c'est ma seconde fille!

Hélas! le bonheur n'était pas fait pour cette âme si tendre, si sensible, si bien faite pour le sentir. Sa seconde femme mourut jeune, lui laissant un fils et une fille.

Cimarosa avait la bonté d'un être supérieur. Il avait une instruction et un esprit remarquables, hors même cette faculté communiquée à son âme par le contact immédiat du flambeau du génie. Il chantait comme le plus habile professeur de chant et accompagnait dans une rare perfection. Mon frère, qui était passionnément épris des compositions de Cimarosa, comme le seront toujours ceux qui sentiront la musique, mon frère m'a dit avoir fait une fois avec lui une sorte d'assaut qui dura toute une matinée. Cimarosa était au piano et mon frère avait sa harpe. Cimarosa fai-

sait un thème, puis Albert le prenait et le variait. Alors l'auteur le chantait dans tous les tons et dans tous les mouvements, comme barcarolla, canzonna, polacca, romanza, etc. Cette joyeuse lutte dura plus de trois heures, « les plus agréables heures de ma vie », m'a dit souvent mon frère.

C'était dans le fait un don enchanteur et précieux qu'il tenait de la nature, cet homme extraordinaire, et lorsque dans un déjeuner ou un dîner il improvisait à l'instant la plus charmante chanson dont il faisait les paroles avec sa ravissante facilité, on ne pouvait s'empêcher de lui donner cette épithète de divin que mon admiration lui dédie. Il était gai, bon compagnon, aimait à rire et possédait au plus haut point cette qualité toujours inhérente à l'artiste habile et digne du nom d'artiste, la générosité. Que de malheureux émigrés ont été secourus par Cimarosa ! A Paris, lorsque des transports presque frénétiques font applaudir son beau *finale del Matrimonio*, *Pria che spunti*, ou bien *Quelle pupille tenere*, on ne sait pas que le produit de ces immortelles productions servait à soulager le malheur de plusieurs de nos malheureux compatriotes. Mais il vivait sous un gouvernement qui n'était pas fait pour apprécier un tel homme. Au lieu de lui donner une couronne au nom de la patrie, des persécutions, des chaînes, des supplices, voilà comment l'honneur de Parthénope fut récompensé d'avoir été humain. On sait que les persécutions éprouvées par Cimarosa ont été cause de sa fin prématurée.

Également victime des troubles qui déchiraient leur belle patrie, M^me^ Ballante perdit toute sa fortune. Une âme comme celle de Cimarosa ne pouvait rendre que

des accents purs et harmonieux comme toutes ses pensées. Il eut le bonheur de recevoir chez lui sa bienfaitrice.

— Soyez maîtresse dans ma maison, lui dit-il. Tout ce que j'ai n'est-il pas votre bien? N'êtes-vous pas ma mère?

Il essaya de lutter contre le terrorisme royal, mais il n'y eut pas moyen. Ce terrorisme-là était plus habile que l'autre, il avait une cruauté plus active et plus permanente, ce qui n'était pas facile. Les horreurs commises à Naples ne sont pas connues. Mais lorsque l'œil pénètre dans ce cloaque d'impureté, lorsque la vue se familiarise avec cette foule d'assassinats, de vols juridiques, de vengeances religieuses, de *vendette* satisfaites sous le prétexte populaire, il faut alors reculer d'épouvante. Mais lorsque vous savez ensuite que c'est une femme qui a commandé toutes ces horreurs — oui, une femme — que faites-vous?

Cimarosa est mort le 10 janvier 1801. Son nom sera immortel comme ses ouvrages.

Revenons à Paris.

L'Opéra était, comme toujours, la merveille de l'Europe. Il a beaucoup gagné cependant depuis cette époque. Les décorations sont bien plus soignées, les machines sont dirigées par des mains plus habiles que celles qui laissèrent tomber M^lle^ Aubry, et le ballet de *Psyché*, tout charmant qu'il est, s'est vu non pas surpassé, parce que jamais il ne le sera, mais au moins égalé. L'opéra est devenu une œuvre de féerie.

Un théâtre qui était aussi bien couru, et qui le prouvait par ses recettes, c'était le théâtre de Mon-

tansier. Tiercelin, Vertpré et Brunet, ainsi que Bosquier-Gavaudan, faisaient courir à eux tous les amis d'une bonne et franche gaîté. Brunet se répétait bien un peu, mais Tiercelin était un véritable acteur, ainsi que Bosquier-Gavaudan. Vertpré n'a pas été remplacé et, ce qui prouve en faveur d'eux tous, c'est qu'une année, Junot, ayant voulu, par curiosité, connaître le revenu fixe du théâtre Montansier, dans sa différence avec l'Opéra, il se trouva que la recette de Montansier excédait l'autre de 14 ou 15,000 francs.

Mais il était une chose qui, depuis quelques semaines, me causait une telle curiosité, que je ne pouvais penser qu'avec douleur que le carnaval allait finir sans que je m'y fusse amusée, comme je l'entendais, en allant enfin au bal masqué. Les bals masqués avaient été rétablis par le premier consul et lui-même s'y était fort diverti. Je me décidai donc à demander à ma mère de m'y conduire. Mais au premier mot que je lui en dis, elle me renvoya bien loin.

— D'abord, c'est une chose qui m'ennuie, me répondit-elle, et puis, je ne veux pas que tu ailles bâiller pendant quatre heures dans une salle remplie de poussière et de puanteur d'huile rance.

— Moi, bâiller ! m'écriai-je, bâiller au bal masqué ! Mais tout le monde dit que c'est le plus divertissant des amusements !

— Tu ne sais ce que tu dis, me répondit ma mère. Au surplus, si tu es entêtée, vas-y avec ton mari. Vous êtes encore assez nouveau-mariés pour que cela ne paraisse pas extraordinaire, si l'on te reconnait.

Dans le moment, je vis entrer ma tante Comnène.

Elle était arrivée à Paris depuis quelque temps et, en attendant que le reste de sa famille l'eût rejointe, ma tante logeait chez ma mère dans l'appartement de M. de Geouffre, mon beau-frère. Ma tante était encore une jeune femme à cette époque. Elle était gaie, parce qu'elle était heureuse. Tout l'amusait. Elle était encore plus aimable, si c'est possible, qu'aujourd'hui. Maintenant on souffre tant de la voir souffrir!

Aussitôt qu'elle entendit parler de mon désir d'être *chaperonnée*, elle s'offrit de me conduire au bal de l'Opéra, avec une grâce si parfaite, que je ne pus m'empêcher de lui sauter au cou et de la remercier mille fois.

— C'est entendu, me dit-elle, j'irai dîner avec vous. Nous nous masquerons jusqu'aux dents et nous ferons enrager bien des gens qui ne se doutent pas que nous serons ce soir au bal de l'Opéra.

Or, pour savoir combien tout le monde devait être avide de ce plaisir de *bal masqué*, il faut dire que depuis la révolution on avait supprimé ce passe-temps fort innocent, parce que les Romains et les Athéniens n'avaient pas de mascarades. Encore se trompait-on, car à Rome, les traditions le montraient de reste, et si elles n'étaient pas semblables aux nôtres, elles suffisaient pour les autoriser au moins. Enfin la génération partant voulait encore se divertir sous le masque, la génération entrant ne demandait qu'à rire. Ce n'était donc qu'un cri après le bal masqué. Il n'y en avait encore eu que deux de donnés.

Junot, en apprenant que j'avais envie d'aller au bal de l'Opéra, se mit à rire et me dit la même chose que ma mère.

— Ah ! ma pauvre Laure, que tu vas t'ennuyer !

— Ah çà ! vous êtes donc tous ligués contre ma joie ? dis-je toute prête à pleurer. Qu'est-ce que ce refrain ? Pourquoi m'ennuierais-je là où tout le monde s'amuse ?

— Laissez-les dire, ma nièce. Nous nous amuserons de manière à les faire repentir de leur impertinence. Laissez arriver deux heures du matin, et vous ferez voir à votre mari si vous ne vous amusez pas.

— Parbleu, je ne demande pas mieux ! s'écria Junot, mais nous verrons.

Nous dînâmes fort gaiement et nous passâmes une charmante soirée. Ma tante était très communicative dans sa gaieté, parce qu'elle était franche et vraie. Enfin à mon inexprimable joie, j'entendis sonner minuit. J'appelai ma femme de chambre, et ma tante et moi fûmes prêtes en un instant. Comme j'allais regarder si mon camail allait bien, je fis un cri perçant et un saut de deux pieds, en voyant derrière moi, dans la glace de ma psyché, un grand fantôme noir dont les yeux brillaient dans une figure de nègre.

— Mon Dieu, que tu m'as fait peur ! dis-je à Junot qui m'embrassait en riant aux éclats.

— Oh ! oh ! est-ce donc ainsi que tu es aguerrie ? Alors tu n'as qu'à te bien tenir. Tu vas te trouver tout à l'heure au milieu de deux mille figures comme la mienne.

Je le regardai. Il me faisait peur. Ce grand corps tout noir me faisait un effet tout autre que plaisant.

— Et pourquoi t'es-tu affublé de la sorte ? lui dis-je.

— Pourquoi ? Mais n'est-il pas convenu que je te donne le bras, ainsi qu'à ma tante ?

— Oui, mais qu'est-ce que cela fait ?

— Comment, qu'est-ce que cela fait ? Ne veux-tu pas que je m'en aille te promener dans la salle de l'Opéra, moi étant à visage découvert ? Nous ferions vraiment de la bonne besogne de bal masqué. Je me dévoue pour ce soir. Allons, les masques, et partons.

Je ne me le fis pas répéter deux fois. Il me semblait que je n'allais pas assez vite à mon gré et que nous n'arriverions jamais à cet Opéra bien heureux. Enfin nous y entrâmes comme une heure sonnait. Junot nous tenait toutes deux sous le bras, ma tante et moi.

Les premiers pas que je fis, les premiers regards que je jetai autour de moi, me firent l'effet de marcher sur un vaisseau. La tête me tournait et je me cramponnais à Junot de toute la force de mon poignet. Ma tante me fit asseoir. C'était l'effet des lumières et de la grande chaleur. Il y avait au moins trente-deux degrés dans la salle.

Lorsque je fus remise :

— Ah çà ! me dit Junot, que comptes-tu faire ? Il faut t'amuser comme tu en avais l'envie. Parle à quelqu'un de ta connaissance.

— Je ne vois personne.

Il en passait à chaque instant.

Ma tante se mit à rire et me prédit que peut-être de la nuit je ne dirais un mot à personne.

— Allons donc, me dit Junot, prends courage.

Le cœur me battait comme si j'allais faire une mauvaise action, et je suis sûre que, si j'avais ôté mon

masque, on aurait pu comparer mes joues à des cerises. Enfin je pris mon parti et, en me trouvant sur l'escalier par lequel on communique de la salle aux corridors et aux foyers, je m'adressai à une personne que je voyais chez ma mère et chez tous nos amis. C'était M. Victor de Laigle. Je m'approchai de lui et je lui dis spirituellement :

— Bonsoir, comment te portes-tu ?

Il me regarda, prit ma main, regarda ma taille, mon pied et dit entre ses dents :

— Euh ! euh ! pas trop mal... Eh bien ! après, ne sais-tu que demander des nouvelles des gens ?

Et laissant aller mon bras :

— Voilà un masque bien bête !

Et il tourna sur ses talons.

Je ne puis dire ce que j'éprouvai dans ce moment. M'entendre appeler bête par quelqu'un que je voyais habituellement ! Cela me confondait à un tel point que je demeurai stupéfaite et comme un petit dieu Therme. M. Victor de Laigle était à l'autre bout de la salle, riant et plaisantant avec d'autres masques, à qui probablement il disait :

— Mon Dieu ! que ce petit masque-là est bête !

Ce fut en vain que Junot et ma tante voulurent me faire entendre raison. Rien ne me consolait du chagrin d'avoir été qualifiée du nom de *bête* à ma propre personne parlant.

— Conviens aussi, me dit Junot, que tu l'as bien mérité. Que diable ! jamais on ne va dire à un homme qu'on connaît : « Comment vous portez-vous ? »

— Eh ! que voulais-tu que je lui disse ?

— Ma foi ! je n'en sais rien. Mais toute autre chose.

Et, dans le fait, il avait bien raison et il est difficile d'avoir été plus sotte que je ne l'ai été ce soir là.

Je ne crois pas avoir jamais raconté cette petite scène à M. Victor de Laigle et il l'ignore encore, à moins que Junot ne lui ait fait charitablement connaître quelle était la personne si soigneuse de s'informer de sa santé au bal de l'Opéra.

Le résultat de cette ennuyeuse soirée, que je croyais être pour moi la plus amusante du monde, fut de me donner pendant beaucoup d'années un dégoût, je puis dire le mot, pour le bal de l'Opéra. Et, à vrai dire, il ne m'a jamais amusée. C'est une chose digne de remarque, que les projets *ad hoc*, comme celui que j'avais formé le matin de ce malheureux bal, tournent toujours de manière à donner non pas un ennui indifférent, mais une impression désagréable. Heureusement que vers cette époque les bals masqués finissaient, et le printemps allait nous faire oublier nos toilettes enfumées pour les belles retraites de la Malmaison.

CHAPITRE XXI

Le théâtre de société de la Malmaison. — *Esther* chez Mme Campan. — Représentation du *Barbier de Séville*. — Mme Louis Bonaparte dans le rôle de Rosine. — Eugène de Beauharnais et M. Didelot. — M. de Bourrienne excellent comédien. — La troupe de Neuilly en rivalité avec la troupe de la Malmaison. — Lucien-Zamore et Elisa-Alzire. — Mme Murat. — *Les Folies amoureuses*. — Mon désespoir et les bottes étroites. — L'officier en souliers de satin blanc. — Le sabre de comédie et blessure réelle. — Le premier consul directeur de spectacle. — M. Fox et les trois physionomies de Bonaparte. — Répertoire comique de Cambacérès. — Isabey et le *Cheval-Fondu*. — Le général Lallemand. — Aventure tragi-comique arrivée à Michau pendant la Révolution.

Je crois difficile de trouver une chose qui réunisse en elle deux sensations aussi diamétralement opposées que celles qu'on éprouve en jouant la comédie. Tous ceux qui ont fait gémir les planches des théâtres de société conviendront, avec moi, que rien dans leur vie ne leur présente un souvenir plus entouré de joie, de gaieté, de rire franc, que celui des répétitions et, en général, de tout ce qui tient à *l'avant-propos* de la chose. Mais aussi, avec la même franchise, ils doivent convenir que c'est un vrai supplice, une question torturale, que le moment de la représentation. J'ai éprouvé tout ce que je viens de dire et j'en puis parler avec une sorte de science pratique.

Mlle de Beauharnais avait eu de trop grands succès

chez Mme Campan, lors des représentations d'*Esther* et des autres pièces, où MMlles Auguié, Mlle Pannelier faisaient, avec elle, preuve d'un talent vraiment remarquable, pour n'avoir pas la pensée d'utiliser le théâtre de la Malmaison. Eugène de Beauharnais jouait parfaitement bien. Sans aucune prévention flatteuse, Junot avait un talent supérieur; M. Didelot était un admirable Crispin. Je ne me tirais pas mal de mes rôles et le général Lauriston faisait un fort noble Almaviva, ou tout autre amoureux en habit de cour.

Mais le plus habile de la troupe était M. de Bourrienne. Il jouait les rôles à manteau dans une réelle perfection. Il faisait d'autant plus de plaisir que son talent n'était pas du tout le résultat de l'étude. Il jouait bien, parce qu'il comprenait et sentait son rôle. Grandménil et Caumont, qui alors étaient les deux manteaux de la Comédie-Française, n'auraient pu trouver à censurer dans la manière dont M. de Bourrienne jouait le rôle de Bartholo, celui d'Albert, dans les *Folies amoureuses*, celui de l'avare, d'Harpagème dans le *Florentin*. Et peut-être bien leur offrit-il quelquefois des nuances fines et délicates à saisir et à copier.

Le premier consul avait lui-même presque organisé notre répertoire. D'abord, il fut assez circonscrit; on n'osait pas se hasarder dans de grandes pièces, ni entreprendre un rôle au-dessus de ses forces. On jouait les *Héritiers*, les *Étourdis*, les *Rivaux d'eux-mêmes*, *Défiance et malice*, une foule de petites pièces spirituelles et charmantes, et qui, certes, n'ont pas trouvé leur suite, en bon goût comme en bon style. Puis on s'enhardit. Le premier consul lui-même demanda des pièces plus longues, le répertoire s'augmenta tout à

coup de cinquante pièces, qu'on nous mit entre les mains, en ayant soin de répartir les emplois selon les facultés de chacun.

A cette époque, le théâtre de la Malmaison était vraiment bien monté. Plus tard, tout le monde s'en est mêlé. C'était à n'y plus tenir.

La première pièce représentée à la Malmaison avec une sorte de solennité, fut le *Barbier de Séville*. En disant que cette représentation fut parfaite, je ne hasarde pas un mot que la magie des souvenirs peut me demander. Nous sommes encore beaucoup ayant survécu à cette belle et riante époque et je ne crains pas d'être démentie, en affirmant de nouveau que le *Barbier de Séville* fut joué à la Malmaison, comme à cette époque il ne pouvait être joué sur aucun théâtre de Paris.

M^lle^ Hortense de Beauharnais remplissait le rôle de Rosine. M. de Bourrienne celui de Bartholo ; M. Didelot, Figaro ; le général Lauriston, Almaviva ; Eugène, Basile et le général Savary éternuait dans la perfection, dans le rôle de l'Éveillé.

J'ai dit tout à l'heure que M. de Bourrienne jouait bien ses rôles, parce qu'il les comprenait et les sentait. Il en était de même de M^lle^ Hortense. Sans doute, on les lui faisait répéter, mais qu'est-ce que cela? Vous donnerez la réplique toujours juste, vous ne direz jamais que de bon sens. On n'aura pas prise sur vous, mais vous aurez ennuyé ; et tout cela arrivera si vous n'êtes que bien montré. Il faut pouvoir *montrer* soi-même le rôle à un autre aussitôt qu'on l'a lu, si on veut le bien jouer, et voilà ce qu'elle aurait pu faire.

Finesse, gaieté, esprit, sensibilité, tout ce que Beaumarchais a voulu mettre de gracieux dans sa

Rosine, M^me^ Louis l'avait compris. Elle avait deviné la jeune fille andalouse avec toute sa grâce native et sa gentillesse. Elle joignait à son jeu, à cette époque, une figure charmante et une tournure tout à fait remarquable, à la scène surtout, l'une par son extrême fraicheur et l'autre par son élégance. Bien des années se sont écoulées depuis ces soirées joyeuses et je me rappelle encore l'aimable et gracieuse forme de M^lle^ de Beauharnais, avec cette profusion de boucles blondes sous un chapeau de velours noir à longues plumes roses; et ce corset noir qui serrait sa taille mince et bien prise! Je la vois encore et je crois l'entendre. Et certes, c'est une douce et riante illusion.

M. de Bourrienne fut également parfait dans le rôle de Bartholo et son frère Eugène dans celui de Basile. Le général Lauriston fut très bien dans les différentes situations d'Almaviva. Cependant on trouvait fort à dire dans la scène du soldat et dans celle du bachelier. Il n'était tout à fait bien que lorsque le grand d'Espagne reparaissait sous le manteau du bachelier. M. Didelot fut excellent dans le Figaro.

Et puis, ce qu'il y eut de remarquable et ce qui fait toujours le désespoir des directeurs de théâtre de société, ce fut l'ensemble parfait pendant toute la durée de la pièce. Les rôles étaient bien appris, tout allait bien. Je répète que je n'ai jamais vu représenter le *Barbier de Séville* de manière à me faire autant de plaisir que j'en ai éprouvé ce soir-là.

M^me^ Murat joua quelquefois sur le théâtre de la Malmaison. Elle était bien jolie. Ses bras et ses mains étaient ravissants, sa poitrine étincelait de blancheur sous le velours noir d'une jeannette à cœur d'or. Mais il y avait un malheureux accent qui était fu-

neste, surtout dans les rôles qu'elle choisissait. Néanmoins, comme elle était la sœur du premier consul, tout cela passait, tandis que Mme Louis Bonaparte, n'eût-elle été que la femme d'un *aide de camp* de *l'aide de camp* du premier consul, aurait toujours été applaudie pour la perfection de son jeu.

Cela me rappelle une histoire qui m'est arrivée un peu par le fait de Mme Murat, ou du moins par son peu d'habitude de la scène.

Il existait une sorte de rivalité entre la Malmaison et Neuilly. Lucien jouait fort souvent la tragédie et la comédie avec sa sœur aînée, Mme Baciocchi. Lucien s'en acquittait remarquablement bien et déclamait dans une grande perfection. La seule chose qu'on pouvait lui reprocher et qui ne dépendait pas de lui, était la qualité du timbre de sa voix. Elle était trop claire et montée sur un diapason trop élevé pour le ton tragique. Mais cet inconvénient était fort léger et Lucien faisait un vrai plaisir dans le rôle de Zamore. Cependant je l'ai entendu critiquer. Quant à moi, je n'ai pas vu les défauts qu'on lui reprochait et j'ai été enchantée de lui, dans presque tout son rôle.

Mais il n'en était pas de même de Mme Baciocchi. C'était à donner le fou rire. Le premier consul ne s'en fit pas faute et, bien loin d'être en colère, comme le dit M. de Bourrienne, il ne fit que rire pendant toute la représentation, chaque fois que sa sœur arrivait sur la scène, et dit après qu'on fut réuni dans le salon :

— J'espère que voilà une Alzire joliment parodiée.

Il le répéta à Mme Baciocchi elle-même, qui n'en fut pas du tout contente.

On jouait des pièces de tous genres, comme on le voit, et le cothurne ne faisant pas peur, la haute co-

médie effrayait encore moins. On jouait donc des comédies en trois, puis en cinq actes. Les *Folies amoureuses* de Regnard nous donnèrent envie de lutter. On monta la pièce. Mme Louis devait faire Agathe, moi Lisette, M. de Bourrienne Albert, Eugène Eraste et M. Didelot Crispin. De cette manière, la pièce était, je crois, montée de façon à bien marcher. Mais le diable vint à la traverse. Mme Louis, toujours douce et bonne, sur une simple demande, renversa l'ordre du semainier. Mme Murat fit Lisette ; je fus chargée du rôle d'Agathe, que je n'aimais pas, qui n'était nullement dans mes attributions, et, pour combler la mesure, Eugène ne put faire le rôle d'Eraste. Je ne me rappelle pas pour quel motif. On ne l'apprit que l'avant-veille de la représentation et Junot fut obligé d'apprendre le rôle tout entier et de le jouer, n'ayant répété qu'une fois. Mais tout cela n'était rien en comparaison de ce qui devait suivre.

Ce malheureux rôle d'Agathe est fort difficile, bien qu'il soit presque toujours chargé. Il exige une grande finesse dans la manière de dire. Il y a une nuance de raison qui doit être toujours visible pour l'amant, tandis que le tuteur, homme cependant habile et fin, doit croire la jeune fille complètement folle; puis de la sensibilité à travers tout ce chaos de chant, de danse, de bonne aventure, de bataille; enfin, c'est un rôle difficile à bien jouer, et Dugazon, qui était mon répétiteur et qui tenait à me voir réussir, faillit me décourager en me disant un jour :

— Il ne faut pas jouer ce rôle-là, vous ferez comme à Neuilly.

— Ah! mon Dieu! m'écriai-je, tout effrayée du souvenir.

— Sans doute! continua-t-il. Et cela est d'autant plus certain que vous êtes horriblement secondée. Le général joue aussi de son côté un rôle qui ne lui va pas. C'est une représentation manquée.

Et voilà Dugazon se mettant à contrefaire toutes les personnes qui devaient me donner la réplique, et cela d'une manière tellement bouffonne qu'on ne pouvait, quelque sérieux que l'on fût, s'empêcher de rire aux larmes en l'écoutant. Toutefois, mon amour-propre ne riait pas en l'entendant prophétiser que la représentation devait manquer et je fis tout ce que je pus afin de l'empêcher. Mais il n'y eut pas moyen, et le jour de la tragi-comédie arriva enfin.

Pour avoir une juste idée de la terreur — c'est le mot — qui devait s'emparer de nous autres *comédiens ordinaires* de la Malmaison, le jour de nos représentations, qui était ordinairement un mercredi, c'est que presque toujours le premier consul faisait inviter ce même jour quarante personnes à dîner et cent cinquante à venir passer la soirée, et conséquemment nous écouter, nous juger et nous draper sans pitié. Les consuls, les ministres, le corps diplomatique, des conseillers d'État, des sénateurs, leurs femmes et tout ce qui composait alors la maison militaire du premier consul formaient notre auditoire. Ce n'était pas mal imposant, comme on voit. Mais le plus terrible épouvantail, c'était le premier consul lui-même. Il était là dans sa loge, immédiatement à côté de nous, et ses yeux nous suivaient en accompagnant leur course d'un sourire plus ou moins malin, dont la justesse, au reste, était fort à redouter.

Le jour de la représentation des *Folies amoureuses*, Dugazon me dit le matin, après m'avoir entendu ré-

péter avec Bourrienne, qui faisait Albert admirablement bien :

— Allons! mon élève, du courage, et vous sauvez l'État. A vous deux vous pouvez tout. Le Crispin est bon aussi. Quant au général, son rôle est nul... Allons! mordieu, enlevez-moi cela et vous mériterez de la patrie en déjouant la conspiration!

On sait que dans le rôle d'Agathe les costumes changent cinq à six fois. Comme il faut une grande prestesse dans les évolutions de coulisses, j'avais recommandé à Mme Murat, et Dugazon le lui avait recommandé également, de ne pas entrer en scène, en commençant le troisième acte, sans s'être informée auparavant si j'étais habillée en officier, sous mon domino noir de vieille grand'mère. Le commencement de la pièce n'avait pas mal été, sauf quelques erreurs de mémoire et un peu de froid dans le mouvement. Mais enfin la pièce marchait. Elle ne devait bientôt plus aller que d'un pied.

Soit que Lisette eût mal entendu, soit qu'elle l'eût oublié, elle entra en scène sans s'inquiéter si j'étais prête. La chose méritait pourtant attention. Il n'y avait qu'une très courte scène entre celle où je prends l'argent d'Albert et celle où je reviens avec un habit d'officier. Il était donc de toute nécessité que je fusse habillée sous mon grand manteau noir. Je me disposais en conséquence à mettre mes bottes, lorsque j'entends le premier vers de l'acte, et tout aussitôt je me récriai. Mais vraiment je n'étais pas au bout de mes peines! Il faisait ce jour-là une chaleur étouffante L'agitation, la crainte, me mettaient dans un état violent. J'étais dans une fournaise. Cela n'avançait pas les affaires, et les bottes ne voulaient pas entrer

— Mon Dieu, disais-je en joignant les mains, tandis que ma femme de chambre me donnait des secousses à me casser la jambe, mon Dieu, ayez pitié de moi !

Et Dieu, qui ne se mêle pas des gens qui jouent la comédie, faisait, je crois, enfler mon pied et la botte de malheur n'avançait pas d'un pouce. Enfin, j'entendis la réplique précédant la mienne. Je jetai la botte à dix pas de moi et, passant à la hâte mon domino noir, j'entrai en scène.

Mais ma pauvre tête n'y était plus du tout. Machinalement je disais mon rôle, mais toute mon attention était en ce moment à mes pieds.

— Mon Dieu, dis-je tout bas à Junot pendant un intervalle de couplets, comment faire? Je ne puis pas mettre mes bottes.

— Hein?... quoi?... me dit-il.

Il n'avait pas entendu.

— Je ne puis pas mettre mes bottes, dis-je à Bour rienne.

Mais comme je parlais très bas et très rapidement, aucun d'eux ne m'entendait et ils ne savaient à quoi attribuer ce marronnement qui faisait une sorte d murmure de moi à eux.

Enfin je sortis de la scène, je courus à mes bottes je voulus les mettre. Bast ! impossible ! Le pied s'était encore enflé, et il aurait autant valu prétendre chausser avec le colosse de Rhodes que de faire entrer ma jambe dans l'une d'elles.

Dans ce moment, Dugazon, qui rôdait dans nos coulisses et que j'avais envoyé chercher, arriva pour être témoin de mon désespoir. Il vint à moi et m'embrassa :

— Cela va bien. Mais, que diable aviez-vous donc

à regarder toujours le bout de vos pieds, tout à l'heure?

Et comme je n'avais qu'une idée fixe dans ce moment-là, je le regardai d'un air consterné en lui disant :

— Je ne puis pas mettre mes bottes.

— Vous n'avez pas vos bottes! s'écria-t-il en jurant comme un charretier embourbé, vous n'avez pas vos bottes!

Dans le même instant, le valet de chambre de mon mari, qui devait m'apporter un très petit sabre que j'avais fait faire, frappa à la porte de ma loge et, passant un sabre grand comme le damas de Mahomet, il me dit, dans son jargon allemand, que mon sabre n'était pas prêt, mais qu'il m'apportait le plus petit de ceux du *chénérâl*, que seulement il fallait prendre garde, parce qu'il coupait comme un rasoir.

— Ah! mon Dieu! en voici bien d'une autre! m'écriai-je.

— Eh! ne vous inquiétez pas, dit Dugazon en faisant un saut de trois pieds en l'air; tout est bien. Vous avez une redingote, donnez-vous garde de mettre des souliers noirs, gardez vos souliers blancs. Agathe est folle, ce n'est pas un déguisement. Tous ceux qui sont autour d'elle dans la pièce savent qu'un accès de folie vient de la prendre et qu'elle a endossé un habit militaire parce que sa tête n'est plus à elle. Eh bien! ses souliers blancs sont restés. En vérité, mon honneur, cela n'est pas mal.

Il me poussa sur la scène, en me disant cela, et il fit bien, car mon tour était arrivé, et jamais je n'aurais eu le courage de paraître ainsi en officier de dragons et en souliers blancs. Je me donnais

bien garde de jeter les yeux sur la loge du premier consul. Si je l'avais vu rire ou froncer le sourcil, j'étais muette. Le résultat de cette belle histoire fut que je jouai cette dernière scène comme une vraie folle. Mais tout entière à mes malheureuses bottes, j'oubliai le sabre turc et son tranchant, et lorsqu'à la fin, Agathe se met à espadonner autour des oreilles d'Albert et finit par se trouver mal, le malheureux damas entra de pointe dans mon soulier blanc et me fit au pied une entaille assez profonde dont je porte encore la marque.

Mais aussi, je le demande, vit-on jamais quelqu'un arriver sur un théâtre en habit de dragons et en souliers blancs ?

Le premier consul fut impitoyable, pendant plus de six mois, pour ces malheureux souliers blancs. Je crois qu'il en aurait parlé à propos de la bulle *Unigenitus*.

Ce fut, je me le rappelle à présent, ce même jour, que, parlant à table du plaisir qu'on trouvait à jouer la comédie à la campagne, le premier consul dit à Cambacérès, qui semblait encore y être, « que ce n'était sûrement que par ouï-dire, car bien sûrement jamais il n'avait joué la comédie. » Cambacérès, comme je l'ai dit précédemment, prit un air piqué et répondit avec un accent fort plaisant, avec sa figure triste et sévère :

— Et pourquoi, citoyen premier consul, ne me jugez-vous pas assez *plaisant* pour jouer la comédie?

— Mais, citoyen Cambacérès, répondit Napoléon, parce qu'en effet vous n'avez pas l'air plaisant du tout.

— Eh bien ! j'ai joué très souvent la comédie, non seulement à Montpellier, mais à Béziers, chez l'une

des amies de ma famille, où six mois de l'année le théâtre était en activité, et l'un des rôles dans lesquels j'avais un grand succès était celui de Renaud d'Ast.

— Comment, vous chantiez? s'écria Mme Bonaparte.

Et tout le monde se mit à rire. Mais, sans se mettre en peine de notre hilarité, Cambacérès poursuivit:

— Et comme tous les rôles me convenaient également, j'ai joué également bien le Montauciel du *Déserteur*.

Pour le coup, on n'y tint pas et le rire fut universel. Mais ce n'était pas pour en sortir d'abord, que Cambacérès s'engageait dans une route plaisante et, une fois qu'il eut commencé à raconter les histoires de coulisses, les petites noirceurs, les jalousies, les intrigues de sa troupe, il n'y eut pas moyen de l'en faire sortir d'une grande demi-heure; d'autant plus que Napoléon, le coude appuyé sur la table, l'écoutait avec une attention qui ne m'étonnait pas, parce que je savais à quel point il portait celle qu'il nous accordait dans les mille événements qui surgissent pendant la répétition d'une pièce. Il faut avoir vu le premier consul dans ses fonctions d'*impresario*, pour le connaître sous un aspect tout à fait étranger à ses portraits connus.

— Le premier consul à la Malmaison, le premier consul à Saint Cloud, le premier consul aux Tuileries, me disait M. Fox, ce sont trois hommes formant bien toujours *ce tout* idéal de grandeur admirable. Mais je voudrais savoir peindre, poursuivait-il, pour faire son portrait dans ces trois différents endroits, parce que j'aurais trois visages ressemblant au même homme avec trois physionomies.

Et l'homme d'État avait raison. Je l'avais remarqué avant lui et je fus heureuse que cette nuance forte et sensible se fût laissée apercevoir à l'homme que j'appréciais le plus en Angleterre, à cette époque. Moi aussi, dans ce temps, j'avais pour notre sauveur cette admiration profonde qui tenait du fanatisme. J'aurais voulu voir le monde à ses pieds, et l'Angleterre me semblait lui prêter hommage dans une aimable parole de M. Fox. Je lui prêtais au reste bien plus de charme qu'elle n'en avait réellement. Quoi qu'il en soit, elle était vraie, et Bonaparte à la Malmaison était admirablement beau, d'une immense simplicité.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, la troupe était fort bien montée dans l'origine. Un des meilleurs acteurs surtout était Isabey, peut-être même dirai-je le meilleur, la reine Hortense exceptée. Il cessa de faire aussi souvent partie de notre corps comique plus que dramatique, et la raison en fut obscurément expliquée.

Un jour le premier consul descendait de cheval. Traversant la petite galerie qui suit le salon du milieu à la Malmaison, il s'arrêta pour regarder un cahier de gravures qu'on avait déposé sur une table, au bout de la galerie du côté du parc. On dit qu'Isabey entra en ce moment, venant du théâtre et par la porte opposée, du côté de la cour.

A cette époque, le premier consul était fort mince, et portait l'uniforme des guides ou chasseurs à cheval de la garde, cet uniforme chéri, dont la vue seule fait encore aujourd'hui battre le cœur. Eugène Beauharnais, comme on le sait, était alors colonel de ce beau régiment de chasseurs à cheval.

Isabey, qui n'avait pas entendu rentrer le premier

consul, voyant au bout de la galerie un personnage petit, svelte, revêtu de l'uniforme des guides, remarquant les deux épaulettes, prend ce personnage pour Eugène avec lequel il était fort lié et se dispose à lui faire une *surprise*. Adroit, léger et moelleux dans ses mouvements comme un vrai chat, il avance doucement sans faire même crier le parquet sous ses pas. Puis, prenant son élan, il saute d'un seul bond sur le premier consul et retombe à cheval sur son cou. Napoléon croit que la maison s'écroule, ou que le diable est venu l'étrangler. Il se relève, se dégage avec force de son étrange collier, qu'il jette à son tour sur le carreau et présente aux regards stupéfaits d'Isabey un visage qu'il ne s'attendait certes guère à trouver.

— Que signifie cette plaisanterie? lui dit-il d'un ton sévère.

— Je croyais que c'était Eugène, balbutia le bon jeune homme.

— Et quand c'eût été Eugène, répliqua le premier consul, fallait-il lui briser les épaules?

Et il sortit de la galerie.

Le bruit de cette histoire courut bientôt le monde, quelque soin qu'on prit de la cacher. Le premier consul avait trop le tact des convenances pour ne pas comprendre qu'il était le plaisant de l'aventure et qu'elle devait faire rire tous ceux qui l'apprendraient. Isabey le comprenait de son côté encore bien davantage, et tous deux auraient voulu en garder le silence. Mais soit que l'un, dans le premier moment de sa frayeur, ait été conter la chose à Eugène lui-même, soit que le premier consul ait dit dans son mécontentement quelques mots à M^me^ Bonaparte, l'affaire fut ébruitée.

Je sais bien que peu de temps après, on dit que ce n'était pas vrai. En tous cas, si elle fut cause du départ d'Isabey et de son retranchement de notre troupe, je dirai que c'était une injustice, et une injustice sans résultat, car bien certainement il faudrait être descendu en droite ligne et sans aucune mésalliance de Timon ou d'Héraclite pour ne pas rire à la pensée d'Isabey escaladant ainsi le premier consul.

Le général Lallemand, alors aide de camp de mon mari, était un de nos meilleurs acteurs. Il joue toujours bien, et ce mot *bien* auquel je n'ajoute aucune épithète, doit être pris dans toute son acception. Le général Lallemand est un excellent acteur, son talent est naturel. Cependant Michau fut quelque temps son répétiteur et lui communiqua de cette verve, de cet abandon qui faisait le charme du talent de Michau. J'ai vu peu de personnes du monde bien jouer la comédie et, parmi celles qui jouaient bien, j'en ai peu vu encore qui pussent s'égaler au général Lallemand.

Le nom de Michau que je viens d'écrire me rappelle ce qui lui arriva dans la révolution.

— Il est toujours utile de faire rire, me disait cet excellent homme.

Il me racontait qu'un jour, passant à l'Apport Paris, il est arrêté par une de ces troupes en délire qui parcouraient la bonne ville à ces jours heureux où les réverbères servaient à accrocher les braves gens. Cette troupe veut le faire marcher avec elle; il résiste et demande au nom de cette liberté dont le bonnet se promène au bout d'une perche, qu'on lui laisse continuer sa route, attendu qu'*il veut s'en aller*. Discussion. Bref, on décroche la lanterne et le pauvre Michau, dont on a déjà ôté l'habit, allait être hissé en

sa place lorsqu'un gros père aux bras blancs, potelés, à la face vermeille et réjouie, s'élance au milieu de la troupe de bandits, leur enlève Michau comme un enfant en s'écriant :

— Eh ben, qu'est-ce donc que vous faites, vous autres ? Est-ce que vous ne reconnaissez pas le *pourichinel* de la République[1], donc ?

Et Michau est libre, grâce à son titre de *polichinelle*, dont l'a décoré le bon garçon boucher qui l'a sauvé, et reçoit les excuses des deux cents coquins qui lui demandent pardon d'avoir voulu le pendre, comme s'ils lui eussent simplement marché sur le pied.

[1] On disait alors *le Théâtre de la République* au lieu de *la Comédie française*. Dans le monde on disait : *les Français*.

CHAPITRE XXII

Le fruit de nos triomphes et la paix avec l'Autriche. — Fêtes brillantes à Paris. — Résurrection du commerce. — Le luxe et l'élégance. — Les jolies danseuses de la Malmaison. — Souvenir antérieur. — Discours du général Bonaparte et le *Moniteur* rectifié. — Bonaparte *insatiable du bonheur de la France* et M. de Talleyrand prophète. — Rectification d'erreurs graves de M. de Bourrienne. — Justification de Junot. — Les partis et nécessité d'une surveillance active.

Une suite continuelle de nos triomphes avait enfin déterminé l'Autriche à conclure la paix. Elle fut signée à Lunéville [1] par le comte Louis de Cobentzel pour l'empereur d'Allemagne et le corps germanique d'une part, et par Joseph Bonaparte au nom de la république française, qui alors pouvait encore se dire une et surtout indivisible. Tout ce qui avait fait partie du congrès vint à Paris afin d'y prendre part aux fêtes que le premier consul ordonna, pour que le peuple pût à son gré témoigner sa joie et commencer un mouvement, une circulation d'argent qui devait alimenter le commerce en faisant travailler cette foule d'ouvriers qui, au nombre de plus de cent mille individus, n'existent dans Paris que par le travail de leurs mains, acheté par la classe supérieure, et dont le travail, qui ne consiste souvent qu'en objets de luxe,

[1] 9 février 1801.

est cependant composé de choses dont cette classe ne pouvait pas, à cette époque, se passer, plus que l'autre ne pouvait se passer de pain. Les fêtes que le gouvernement donnait étaient un signal non seulement pour Paris, mais pour le reste de toute la France, de bals, de dîners, de réunions de tous les genres. Il en résultait dans Paris, à cette époque, une vie, un mouvement qui du reste ne s'est arrêté qu'en 1814. Chaque jour on avait dix invitations pour occuper sa soirée. Le luxe oriental que depuis l'empereur exigea dans sa cour, n'était pas encore connu. M^me^ Bonaparte, qui possédait dans une réelle perfection l'art de se bien mettre, donnait l'exemple de la plus extrême élégance. Rien n'était charmant à voir comme un bal à la Malmaison, composé de cette foule de jeunes femmes que la famille militaire du premier consul venait de mettre dans le monde et qui formaient dès lors, sans qu'elle en eût encore le nom, la cour de M^me^ Bonaparte. Toutes étaient jeunes. Beaucoup étaient jolies, et je n'en connais qu'une seule qui fût laide au point de mériter cette épithète. Et lorsque cette belle troupe était vêtue de robes de crêpe blanc, garnies de fleurs, coiffée de guirlandes aussi fraîches que le teint de ces jeunes visages riants, gracieux, et beaux de gaîté et de bonheur, c'était un charmant et remarquable coup d'œil de voir la danse animée et joyeuse dans ces salles que parcouraient en même temps le premier consul et les hommes avec lesquels il pesait les destinées de l'Europe. Les toilettes se renouvelaient souvent. Aussi la première année du consulat n'était pas écoulée que les villes manufacturières de la France refleurissaient et devenaient de nouveau l'honneur de la patrie. Sans doute les

hommes en place accumulaient de moins grosses sommes ou achetaient moins de rentes, mais les marchands vendaient, les domestiques étaient placés, les ouvriers étaient occupés, parce que, lorsque dans un hiver il y avait huit mille, dix mille bals dans Paris, cinq ou six mille dîners, il suivait tout naturellement, de cette manière de vivre, que les marchands de soieries avaient vendu un million d'aunes de satin ou de florence, du crêpe et du tulle en proportion, que les cordonniers faisaient des souliers. Enfin toutes les branches de commerce se trouvaient plus heureuses, car, pour la toilette d'une femme élégante, le fleuriste pour les fleurs, le coiffeur et la couturière pour leur industrie, le parfumeur pour ses gants, ses éventails et ses essences, sont également appelés à y concourir. L'argent qui leur sera donné passera en grande partie de leurs mains dans celles des ouvriers qu'ils emploient. Il en est de même dans la classe plus élevée du commerce, les bijoutiers, les orfèvres, les marchands de porcelaines, de cristaux, les tapissiers, les ébénistes, toute cette immense partie de la population de la grande ville, tout cela est plus heureux quand la classe supérieure reçoit du monde et dépense sa fortune honorablement. J'ai vu le bonheur du peuple des faubourgs au temps où il était occupé et lorsque, dans sa laborieuse vertu, il ne demandait pour être paisible que de l'ouvrage, et il lui était abondamment fourni. C'est peut-être la partie la plus riche en vertus, la plus noble en sentiments, que la classe ouvrière à Paris. Jamais, dans le cours de la révolution, elle ne s'est soulevée que forcée par le malheur ou par la faim. La faim, le plus impérieux de tous les besoins ! celui qui rend aveugle et sourd

à toutes les considérations, et ne produit que les fruits semés par un gouvernement imprévoyant : le désespoir et la révolte.

Mais à l'époque à laquelle nous sommes maintenant dans ces Mémoires il n'en allait pas ainsi, tout prospérait. La paix de Lunéville[1], comme je viens de le dire, avait été signée et la gloire que le premier consul répandait sur la France, en lui assurant pour limite le Rhin jusqu'au territoire hollandais, était vivement sentie par une nation reconnaissante. Les cessions stipulées à Campo-Formio entre le général Bonaparte et le même plénipotentiaire, M. le comte Louis de Cobentzel[2], y furent confirmées de nouveau. Tout était gloire pour nous.

Ce que je viens de dire sur le traité de Campo-Formio me rappelle un fait que j'ai omis de rapporter dans les volumes précédents. Mais il est toujours temps de retracer sur une époque passée. Le souvenir doit trouver de l'indulgence, et lorsqu'il s'égare, il faut lui permettre de revenir sur lui-même.

Lorsque le général Bonaparte vint à Paris après avoir terminé la première guerre continentale de la révolution et remit au Directoire le traité de Campo-Formio, il prononça lors de la cérémonie qui eut lieu le jour de sa réception au Luxembourg, un discours que le Directoire fit imprimer dans le *Moniteur* et

[1] C'était, comme on le sait, la cession des Pays-Bas à la France; le duché de Milan, Mantoue, Modène, à la république Cisalpine, et les îles Ioniennes à la France.

[2] C'est M. le comte Louis de Cobentzel qui était le plénipotentiaire pour l'empereur d'Allemagne, au traité de paix de Campo-Formio.

que, d'après cette feuille, tous les journaux du temps répétèrent. Ce discours composé et dicté par le général Bonaparte, fut écrit par Junot, qui alors était son premier aide de camp et qui, en raison de sa très belle écriture, était souvent employé par son général en qualité de secrétaire. J'ai retrouvé dans les papiers de mon mari l'original de ce même discours, celui enfin que le général Bonaparte lut au Directoire, à l'occasion duquel un ministre de cette époque dit en lui répondant et en parlant du jeune vainqueur de l'Italie :

— ... Tout en lui est l'ouvrage de cet amour *insatiable* de la patrie et de l'humanité . . . . . .

. . . . . .

Il déteste le luxe et l'éclat, misérable ambition des âmes communes, mais il aime les chants d'Ossian parce qu'ils détachent de la terre. Ah ! loin de redouter ce qu'on *voudrait appeler son ambition* JE SENS qu'il faudra peut-être le solliciter un jour pour l'arracher aux douceurs de sa studieuse retraite. La France entière sera libre, peut-être lui NE LE SERA JAMAIS. TELLE EST SA DESTINÉE.

Il y avait une sorte de seconde vue dans ces deux dernières lignes, car cette même voix qui, le 10 décembre 1797, appelait sur la tête du vainqueur pacificateur les bénédictions de la patrie, ne fut-elle pas plus tard *la destinée* qui TUA la liberté de Napoléon ?

Je reviens au discours dont j'ai parlé plus haut.

Ce discours fort simple, très concis, comme tout ce que le général Bonaparte écrivait et disait, ne fut pas publié tel qu'il fut lu au Directoire. L'omission est peu de chose, mais elle indique l'esprit jaloux et inquiet de ce gouvernement directorial et, d'une

autre part, il montre que dès lors le général Bonaparte voyait toute l'influence qu'il exerçait sur les destinées de la France.

Comme ce discours est dans le *Moniteur*, ainsi que dans tous les journaux de l'époque, je juge inutile de le transcrire ici de nouveau; mais je vais rétablir tel qu'il est le paragraphe retranché. Après cette phrase : « ... J'ai l'honneur de vous remettre le traité de paix signé à Campo-Formio, et ratifié par sa majesté l'empereur, » il y avait, dans l'original. « Cette paix assure la liberté, la prospérité et la gloire de la république. » Cette phrase tout entière fut retranchée et, ce qui est singulier, ou peut-être fort naturel, c'est que dans les *Mémoires* de M. de Bourrienne, où ce discours est également rapporté, la phrase que je viens de faire connaître est omise. Cela s'explique pour M. de Bourrienne, parce que, n'ayant pas eu l'original du discours dans ses papiers, un autre que lui l'ayant écrit, il fut obligé de recourir au *Moniteur* pour avoir cette pièce.

Quant à l'omission de la phrase par le Directoire, elle est facile à comprendre. Cette paix de Campo-Formio, qui en effet assurait la gloire et la prospérité de la France, ce n'était certes pas le Directoire qui l'avait conclue et encore moins préparée. Lui qui au contraire, depuis un an, mettait des entraves à tout ce que le général Bonaparte avait proposé et voulu exécuter. Elle lui déplaisait cette paix. Et convenir par la voix même de celui qui l'avait donnée par la force de ses armes, que nous lui en étions redevables, voilà ce que le Directoire ne pouvait ni ne voulait faire. J'ai rectifié cette omission pour ce motif d'abord, ensuite pour montrer que, dès cette époque,

le général Bonaparte comprenait toute son importance, et tout ce qu'il pouvait oser.

C'est ici le lieu de parler d'un fait qui doit nécessairement faire l'objet d'un paragraphe spécial de mes Mémoires. J'ai déjà relevé quelques erreurs dans les volumes précédents, pour que les événements ayant quelques rapports avec le duc d'Abrantès, se trouvent réintégrés dans leur entière vérité. Justice doit toujours être faite, et certes personne ne me déniera le noble droit de la faire rendre à la mémoire du père de mes enfants lorsque l'erreur ou la malice cherchent à l'attaquer.

Dans le troisième volume de ses *Mémoires*, chapitre XVIII, M. de Bourrienne parle des *polices secrètes* établies par le premier consul, et ajoute :

« M^me^ Bonaparte appelait *ce métier* un vil espionnage. »

Je ne sais pas comment M^me^ Bonaparte appelait ou n'appelait pas telle ou telle branche d'administration qu'il convenait à son mari d'instituer; mais ce que je sais fort bien, c'est que, si elle se permettait d'en parler, c'était alors dans le plus intime intérieur et loin de toute oreille pouvant entendre et de la bouche pouvant répéter une telle parole au premier consul. La police, dans l'acception de ce mot, chose vile et basse par ses résultats dangereux, par la manière dont elle est surtout exercée, n'avait aucun rapport avec la surveillance que devaient nécessairement avoir à cette époque le préfet de police, le ministre de la police et le commandant de Paris ainsi que le chef de la gendarmerie. L'un surveillait l'intérieur de Paris, le lieu de l'Europe peut-être le plus dangereux alors par la foule de chouans sans asile, de misé-

rables poursuivis, traqués pour ainsi dire dans les provinces et venant chercher un refuge dans le chaos de la grande ville. Jamais Paris ne fut plus exposé dans la sûreté de ses habitants que pendant les deux années qui suivirent le 18 brumaire. C'est alors que M. Dubois donna de son habileté, comme administrateur et comme homme d'État, des preuves qui fixèrent le premier consul sur le degré de confiance qu'il pouvait lui accorder, et chacun sait qu'elle fut entière jusqu'au moment où une basse intrigue la lui ravit. C'est à propos de lui que le premier consul dit cette parole remarquable : « Il ne faut pas prendre l'homme à qui la place convient, mais l'homme qui convient à la place. »

Alors, quoi qu'en puisse dire M. de Bourrienne, une surveillance active était l'un des moyens les plus positifs à employer pour ramener l'ordre. Dix factions déchiraient encore la France, et pour les vaincre, il fallait bien les empêcher d'agir et neutraliser leurs projets. Si Louvel eût été surveillé, M. le duc de Berry vivrait encore. Il me répondra à cela qu'il existait une police active à l'époque de la machine infernale, et, moi, je dirai que deux mois auparavant, Chevalier avait été arrêté lui et son baril; que plus tard Georges le fut et que, si d'autres conspirateurs ont échappé à la surveillance de l'autorité, il est absurde d'opposer un pareil cas à la nécessité d'avoir établi, au moment du 18 brumaire, un système de surveillance très actif dans une ville où, dès sept heures du soir, on était attaqué dans la rue du faubourg Saint-Honoré. Le ministre de la police portait les regards sur toute l'étendue de la France, désolée par des bandes de brigands dont la politique avait

d'abord causé la réunion et qui depuis un an ne suivaient qu'une bannière : *Vols, meurtres et incendies.* Quant aux conspirations nombreuses dont M. de Bourrienne veut, à ce qu'il paraît, dénier la vérité et même décliner l'existence, et dont il me semble qu'il est aujourd'hui de mode de rire en les révoquant en doute, la chose est vraiment absurde. Sans doute je pense qu'il y a trente ans, comme il y en a cent, le gouvernement sans être en hostilité ouverte avec le peuple, ce qui était certes contre son intérêt, se tenait sur la défensive envers une multitude scélérate qui était loin d'être le peuple et qui voulait le renverser pour renouveler les jours d'anarchie. Il fallait donc épier le danger, les surveiller, et pour cela on employait des moyens qui pouvaient avoir de l'odieux pour ceux qui remplissaient un rôle honteux, mais nécessaire. M. de Bourrienne part de là pour dire que la police, pour se faire valoir, a tramé les grandes conspirations du règne de Napoléon, et que les agents subalternes ont forgé les petites. Je crois avec lui que dans tous les pays encore palpitants de convulsions révolutionnaires, l'autorité seconde cherchera toujours à profiter des éléments de troubles laissés comme un sinistre héritage pour se faire valoir auprès de la première puissance. Mais d'imaginer qu'un ministre va jouer un pareil jeu avec un homme surtout comme Bonaparte, il était aussi trop naïf d'écrire de telles choses en 1829 ; tandis que nous qui vivions en 1801, vivons encore aujourd'hui avec nos facultés pleines et entières, et notre mémoire aussi fraîche, aussi sûre que dans nos jeunes années. Sans doute la morale, l'humanité, je ne dirai pas l'honneur, car de pareils êtres et ce nom ne doivent

avoir aucun rapport même comparatif, et la simple morale du monde, réprouvent avec justice ces hommes odieux nommés agents provocateurs. Mais, sans accuser un temps plus moderne, je dirai que la police établie depuis quinze ans, et la surveillance nécessaire exercée sous le consulat et l'empire, ne peuvent avoir aucun point de comparaison. Quelque étrange que soit ce que je viens d'écrire, je n'en persiste pas moins à le soutenir; et comme ces Mémoires sont destinés à produire, par le choc des différentes opinions, quelques lumières conductrices dans le dédale des difficultés amoncelées dans la route que nous suivons, je vais développer ma pensée.

A tous ceux de mon âge je dirai : « Rappelez-vous. » Aux plus jeunes, je dirai : « Étudiez l'histoire du temps passé et comparez-la à celle de nos jours. » Alors nous trouverons la France environnée, sous le consulat et l'empire, d'ennemis acharnés, excités par la vengeance et la haine, contraints à la paix. Mais, lorsqu'ils la signent, c'est avec une main cachant derrière leur dos et la torche et le poignard. Non seulement ces ennemis entourent la France du couchant au levant et du nord au midi, mais dans son intérieur elle renferme des éléments de mort et de destruction. Il faut détruire, pour parvenir à un but, le gouvernement ferme et vigoureux qui vient de s'établir. Les successeurs de Babœuf sentent qu'aujourd'hui il faut autre chose pour ramener les beaux jours anarchistes, que de monter à cheval et de s'en aller au camp de Grenelle ou à tout autre, en criant : « *Vive la liberté!* » Les royalistes qui ont une plus grande capacité que cette foule révolutionnaire qui ne veut que le trouble, jugent encore plus

certainement que le général Bonaparte est en ce moment le plus grand obstacle au retour de leurs maîtres. L'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Russie voient à cette heure au pouvoir un homme qui jusqu'alors les a vaincues sans avoir l'autorité exclusive.

Que fera-t-il donc maintenant qu'il a la puissance? C'est ainsi que par tous le premier consul est considéré comme un obstacle à la volonté de chacun en particulier. Son ascendant, tout en ayant prévalu, est redouté et attaqué. Le seul parti qui sache l'apprécier est précisément celui dont il se méfie le plus et qu'il redoute, tandis que lui-même sorti de ses rangs, lui-même, fils de ce parti, il aurait multiplié sa force au point d'en faire le levier du monde, s'il se fût rallié à ce parti, qu'il eût accepté son amour et justifié sa confiance. Ce parti était celui de la révolution, restes infortunés du parti républicain; mais républicain pur et sans rien de ces idéologies terribles dans leurs essais, plus terribles encore dans leur résultat. Le général Bonaparte influencé par ses souvenirs[1], peut-être par une autre cause que je n'ose deviner, fit la faute immense d'abandonner son plus ferme appui. Cette faute lui fut comptée bien cher!

Mais je m'éloigne de mon sujet. Je dois revenir à cette époque que je retraçais à l'instant où la France, couronnée tout à la fois de lauriers et d'oliviers, n'en était pas moins entourée d'ennemis voulant sa perte,

[1] Tous ses généraux, la plus grande partie des officiers supérieurs de l'armée, jusqu'aux colonels et chefs d'escadrons, avaient acquis leurs grades dans les guerres de la révolution, et leur opinion était connue.

et cherchant à ébranler, à renverser le colosse qui déjà lui communiquait ses forces.

C'est ainsi que de toutes parts le danger s'infiltrait en France, et s'y présentait sous toutes les formes. Il tentait le passage par toutes les voies. Peu lui importait pourvu qu'il atteignit Bonaparte. Est-ce donc un crime à lui lorsqu'il avait en son âme cette ferme conviction que la France était convoitée comme une proie par tous les vautours qui planaient autour d'elle, et que lui SEUL pouvait la sauver dans ce pressant danger? Est-ce donc un crime à lui d'avoir fait jouer tous les ressorts que la puissance lui donnait alors? Il fallait prévenir le partage de la France. Il était arrêté, il était immanquable, il devait avoir lieu si la coalition était entrée en France en 1799. Nous étions épuisés à cette époque fatale; le vertige tournait encore nos têtes. Nous avions une infamie habituelle, une honte sanglante qui devait nous rendre de facile conquête pour qui alors aurait bien voulu nous prendre. Mais 1814 nous trouva retrempés, et cent victoires glorieuses faisaient peur à qui voulait mettre la main sur nous.

Une extrême surveillance était donc d'absolue nécessité dans ces temps orageux. Et M. de Bourrienne, que sa position près du premier consul mettait plus qu'un autre en mesure de tout considérer d'un œil impartial, s'il l'eût voulu, ne peut prononcer un tel jugement sur l'organisation que le premier consul forma en 1800, et surtout en 1801 après la machine infernale.

Certes je suis loin de chercher à faire l'apologie, à défendre même ce système inquisitorial qui s'établit sous l'empire et par les soins de Fouché. Honte éter-

nelle sur lui ! Non jamais ma voix ne s'élèvera sur un tel sujet que pour prononcer anathème sur tout ce qu'il a d'infâme. Il a produit des crimes inconnus jusqu'à lui, il a provoqué des sentiments, des passions dont l'odieux était considéré comme fable. On a vu des hommes portant les insignes de l'honneur, plus coupables que le brigand dont on se méfie, violer l'entrave sacré de la loi à l'abri de l'impunité. Rien ne peut excuser les indignités commises lorsque le système despotique une fois établi, les esclaves les plus volontaires crurent de leur devoir de lutter de bassesse et de cruauté.

Que d'actions commises au nom de l'empereur, tandis qu'il ignorait quelquefois l'offense de la victime[1] ! Mais faut-il donc abuser de la connaissance que nous avons de quelques turpitudes pour intervertir l'ordre des temps, pour accuser qui n'est pas coupable ?

M. de Bourrienne aurait dû chercher à s'élever jusqu'à Napoléon et non pas le faire souvent, trop souvent même, descendre jusqu'à lui.

[1] Des scellés enlevés sans les formalités requises. Je raconterai cette histoire plus tard. Elle m'est personnelle.

CHAPITRE XXIII

Encore M. de Bourrienne. — Un mot sur la prétendue police de Junot. — Mme de Montesson et le jeune lieutenant de hussards. — Conduite de Junot et approbation du premier consul. — Bonaparte voulant tout savoir. — Faussetés avancées par M. de Bourrienne. — Junot à la Malmaison. — L'hôtel de la rue de Varennes et la place du Palais-Bourbon. — Mme d'Avaux et le vicomte de Ségur. — Les ennemis généreux et le proverbe italien. — Anecdote sur la femme de Louis XVIII. — Intime amitié de Junot et de M. Collot. — Deux lettres de M. Collot. — M. Lageard de Cherval calomnié. — Préventions du premier consul. — M. de Talleyrand et les amitiés du séminaire oubliées. — Mme Murat, M. de Bourrienne et un banquier de Vienne.

Je n'ai pas encore tout à fait fini avec M. de Bourrienne. Je ne sais si le temps qui s'est écoulé depuis cette époque, a mis en oubli dans sa pensée une foule de choses qu'il doit cependant connaître. Ainsi par exemple, il parle de *police secrète de Junot;* Junot n'était chargé d'aucune police. Il savait beaucoup de faits, d'événements, parce que le commandant militaire d'une grande ville doit chaque matin recevoir un rapport sur l'état intérieur, et sur l'ordre ou le désordre. Le commandant de Berne, celui de New-York, de Philadelphie sont dans la même obligation. La police de Paris ne concernait Junot en aucune façon. C'était M. Dubois qui en était chargé et qui, certes, s'en acquittait de manière à n'avoir nullement

besoin d'un surveillant. Seulement, je le répète, la police militaire que l'état-major de la place était chargé d'exercer, ouvrait à Junot une infinité de portes par lesquelles bien souvent il ne regardait même pas. Que de fois j'ai vu de ces rapports faits par le vieil adjudant de place Laborde et que Junot faisait transcrire pour en enlever quelques noms, quelques mots, pouvant compromettre ceux qu'ils concernaient, et n'étant d'aucune importance pour la sûreté du premier consul! Je citerai à ce sujet une petite anecdote.

Une femme fort importante dans la bonne société se trouva compromise à l'époque d'une conspiration sous le consulat. Je ne me rappelle pas bien si c'était celle de la machine infernale ou bien celle de Chevalier. Le fait est seulement que cette femme, parfaitement innocente, se trouva compromise par l'étourderie d'un jeune fou qui alla lui demander asile. Le jeune homme était lieutenant dans le régiment du colonel Fournier. Il était fortement compromis et, loin de le faire connaître à la personne qu'il compromet en lui confiant son sort, il lui cache le motif politique de sa proscription. La gendarmerie était sur ses traces. Elle l'eut bientôt atteint et le prit sous *l'aile* de M^me^ de Montesson, car telle était sa protectrice. Aussitôt qu'elle sut la vérité, elle s'empressa de prier Junot de passer chez elle. Le premier consul la considérait beaucoup. M^me^ Bonaparte l'aimait. Elle-même voulait mériter la bienveillance qu'on lui témoignait et la pensée qu'elle pouvait voir son nom dans une affaire dont les tribunaux auraient à connaître lui parut fort pénible. Junot vit aussitôt qu'elle n'avait en effet aucun tort. Le rapport fut changé et le nom de M^me^ de Montesson n'y parut même pas, attendu qu'il

était inutile qu'il y fût. Le jeune homme était arrêté, voilà ce qu'il fallait. A quelque temps de là le premier consul demanda à Junot :

— Dans quelle maison le jeune lieutenant du douzième fut-il arrêté?

Junot fut d'abord interdit, mais il se rappela qu'il avait fait mettre sur le rapport qu'il avait été pris se promenant dans les Champs-Élysées. Il le dit au premier consul. Ce dernier se mit à rire.

— Tu n'as pas une bonne mémoire, Junot, lui dit-il en lui tirant l'oreille.

Et alors Junot n'eut pas peur.

— C'est chez M^me^ de Montesson qu'il a été arrêté.

Puis cessant de rire :

— Mon cher Junot, tu as fort bien fait d'écouter la demande de M^me^ de Montesson. C'est une femme que je considère. Tu pouvais donc très bien te dispenser de mettre son nom dans ton rapport, mais il fallait ne pas l'oublier et me le dire verbalement.

Ici l'on reconnaît le caractère de Napoléon, qui voulait toujours TOUT savoir, et se blessait du moindre mystère. Junot voulut connaître celui qui était son dénonciateur. C'était Fouché.

J'ai raconté cette petite histoire pour prouver que Junot évitait toujours le scandale, lorsque la chose n'était pas immédiatement attachée à la cause de l'empereur. Il existe encore aujourd'hui dans ses papiers beaucoup de ces rapports purement militaires, mais qui dans ces temps de troubles recevaient dans leur cadre une foule de noms étrangers au fond de l'affaire qui donnait lieu à des recherches, et se trouvaient ainsi eux et leurs secrets à la disposition d'un homme qui, heureusement pour les compromis, était un

nomme d'honneur. Quant aux *fortes* SOMMES *que Junot recevait pour la police secrète* DE LA CAPITALE, *et dont il remettait trois mille francs à un mauvais bulletiniste*, j'avoue que je n'en eus jamais connaissance. Le reste, ajoute-t-on, *passait à la police des écuries de Junot et de sa table* [1].

Deux mots répondront à ce verbiage, qui semble écrit sur le coin de la table d'une antichambre ou d'un office. Le premier consul, voulant donner au commandant de Paris, *parce qu'il était Junot*, des appointements qui fussent d'accord avec son attachement pour lui, autorisa Junot à toucher ses appointements sur des fonds extraordinaires, déposés au ministère de la police générale et que Napoléon se réservait le droit de répartir lui-même. Je crois que cet argent venait de la ferme des jeux. Le premier consul ne voulait pas ordonnancer à la guerre les appointements d'un jeune général, se montant à 250,000 ou 300,000 francs. Quant au *bulletiniste*, comment M. de Bourrienne, qui devait tout connaître autour du premier consul, ne savait-il pas que les rapports de chaque matin se faisaient à l'état-major de la place, sur le quai Voltaire, et étaient apportés à Junot par leur auteur, l'adjudant général Doucet, chef d'état-major de la ville de Paris? Celui-ci travaillait d'après les rapports plus détaillés que lui remettaient les adjudants, et voilà comment se faisait *la police* ou plutôt *la surveillance* dans la place de Paris. Je puis ajouter que jamais Junot ni le maréchal Mortier, qui en sa qualité de général commandant la première division militaire était son chef,

[1] Je rapporte les propres paroles.

n'ont compromis un innocent tout en faisant leur devoir. Mais je conçois que des hommes dont la marche est douteuse, souvent oblique, et qui désirent demeurer dans l'ombre, aient cherché à déverser sur cette surveillance tout ce qui pouvait, sinon en empêcher le résultat, au moins en atténuer l'effet immédiat; voilà la cause de cette animosité inexplicable pour beaucoup de personnes; je vais la rendre encore plus frappante.

Immédiatement après la fin du XVII[e] chapitre du troisième volume, où se trouve une histoire de collier de perles, dans laquelle, pour le dire en passant, M. Bourrienne, qui joue fort bien la comédie, consentit à remplir un rôle qu'il faudrait être bien habile casuiste pour trouver honorable, il rapporte une autre petite histoire qu'il prétend lui être relative, et d'après laquelle Junot aurait remis au premier consul, à la Malmaison, un rapport où il aurait été, lui M. de Bourrienne, *injustement* et *méchamment* accusé par Junot d'avoir été dans une maison du faubourg Saint-Germain, rue de Varennes, et là, dans une conversation fort animée, d'avoir dit que le premier consul voulait se faire roi.

M. de Bourrienne ajoute que Junot persista à soutenir que, étant sûr de son *agent*, il devait ne rien retrancher à son bulletin — ce qui eut lieu en effet; que le premier consul haussa les épaules en disant que Junot était toujours ainsi et se laissait attrapper.

Ici, M. de Bourrienne, qui a totalement oublié les usages de la Malmaison et du premier consul, car il parle comme quelqu'un qui n'aurait pas dépassé l'antichambre, raconte que, après avoir reçu lui-même de Junot le rapport et l'avoir reçu dans le cabinet du

premier consul, où lui M. de Bourrienne *avait fait appeler Junot*, lorsqu'il y était seul, le premier consul voulut à son tour voir Junot. Il lui tint un fort long discours tout aussi exact que le reste. Et le curieux de la chose, c'est que M. de Bourrienne aurait pu lui donner une couleur de vérité en ne retranchant pas une particularité qui ne peut l'être dans le plus petit rapport entre Junot et le premier consul, et même l'empereur, jusqu'en 1807. Ce ne fut qu'alors, au retour de Portugal, lorsque l'empereur revit Junot à Angoulême, que le *duc d'Abrantès* reçut le *vous* du souverain, à la place du *toi* de l'ami. Jamais, quelque fâché qu'il fût contre Junot, Napoléon n'a cessé une seule fois de le tutoyer: cette remarque est essentielle à faire; il faut l'ajouter à cette phrase du premier consul:

« Chassez *votre agent*, il me déplaît depuis longtemps. »

Cet *agent* paraît être une idée fixe pour M. de Bourrienne. Mais j'ai acquis depuis quelque temps l'explication de l'*idée fixe*. Au surplus, le premier consul n'a pas dit et n'a pas pu dire une pareille chose. Il savait, mieux que personne, que Junot n'avait pas un *agent*. J'ai déjà dit que l'adjudant général Doucet, ayant sous ses ordres plusieurs adjudants, faisait exercer une grande surveillance sur toute la ville de Paris, pour y maintenir l'ordre, et voilà les *agents* de Junot. Ils n'étaient point *espions de police*. Lorsqu'il était question d'une affaire importante, on réclamait l'assistance de la police civile, et voilà tout. Mais, pour terminer cette petite et cependant trop longue histoire, je dirai qu'à peu près à l'époque dont parle M. de Bourrienne, il fut accusé d'avoir dit

dans le salon d'une personne du faubourg Saint-Germain, que le premier consul commençait à prendre sous *sa direction* [1], des sentiments conformes à ceux qui animaient les personnes présentes. Mais cette maison n'était pas rue de Varennes, elle était située place du Palais-Bourbon, et la maîtresse était la plus noble des amies, la plus digne des femmes. C'était M^me^ d'Avaux. Aussi le propos lui parut-il choquant, sortant de la bouche d'un homme pour qui les secrets du premier consul devaient être sacrés. Elle en parla dans ce sens, lorsqu'il fut parti, avec les personnes de son intimité, et M. le vicomte de Ségur [2], qui s'y trouvait également, proposa d'écrire le proverbe vénitien, et de l'envoyer sous enveloppe triple et quadruple au premier consul. On le plaisanta beaucoup sur cette tendresse et cette sollicitude pour Napoléon, car la franchise et la noblesse de son caractère lui faisaient mettre au jour des sentiments qui auraient pu lui nuire avec un autre homme que le premier consul. Il ne tint compte de la raillerie, écrivit tranquillement son proverbe, ou plutôt son adage, et l'expédia à l'aide de camp de service, sans aucun commentaire. J'ignore si le premier consul reçut en effet l'envoi du vicomte de Ségur. S'il l'a reçu, je ne sais quel effet il aura produit sur lui. Ce n'était pas alors, lorsqu'il n'avait autour de sa personne que des êtres dévoués, à l'exception de deux ou trois hommes dont il fit lui-même justice peu de temps après,

[1] A lui M. de Bourrienne.

[2] Le frère du comte de Ségur, grand-maître des cérémonies. Un jour, ayant été faire une visite et n'ayant pas de carte à laisser au suisse de la personne qu'il ne trouvait pas, il écrivit sur le livre de la porte : « Ségur, sans cérémonie. »

qu'il pouvait faire usage de l'avis prudent du vicomte de Ségur. Il aurait dû le retrouver en 1813 et 1815; c'est alors qu'il pouvait dire avec l'habitant de l'Adriatique:

Di chi mi fido guardami Dio [1],
Di chi non mi fido mi guarderò io.

Voilà l'histoire de M. de Bourrienne telle qu'elle est arrivée en 1801 ou 1802, je ne me rappelle pas précisément l'année. Mais ce que je me rappelle parfaitement, c'est que Junot en parla lui-même à M. de Bourrienne, pour le prévenir de ce qui pouvait en cela le compromettre, et je puis ajouter que non-seulement il n'y avait pas eu de rapport pour ce fait, mais il ne pouvait pas y en avoir, attendu que c'était ce qu'on pouvait appeler des caquets de société. L'histoire est singulièrement travestie, comme on le voit, et présentée sous l'aspect controuvé, il est possible de mettre l'innocence à la place de son contraste et de faire ainsi changer à tout le monde d'attitude. Mais il faut tout réintégrer en son lieu, et nous nous en trouverons plus à l'aise et plus contents. Ceci me rappelle une petite anecdote qui m'a été contée par un témoin oculaire et auriculaire du fait.

Madame, femme de Louis XVIII, étant un jour à Versailles, dans sa maison de Montreuil, avec M. de Créqui, dont l'esprit était si mordant et si fin, lui dit d'un ton pénétré :

— Comprenez-vous, Monsieur de Créqui, que la reine porte son inimitié contre moi au point de m'ac-

[1] Gardez-moi, mon Dieu, de celui auquel je me fie; je me garderai moi-même de celui dont je me défie.

cuser d'avoir une intrigue avec mon jardinier ! Voyez comme la haine est aveugle. Cet homme est infirme, il a quatre-vingts ans... Tenez, regardez-le marcher !

— Madame, répondit M. de Créqui en s'inclinant profondément, Madame est en un lieu trop élevé pour que ces paroles puissent l'atteindre. Mais je prendrai la peine de rectifier une erreur dans laquelle Madame paraît être. Ce n'est pas ce vieillard impotent et goutteux que la méchanceté a fait le héros d'une calomnie, mais bien ce jeune homme de vingt-cinq ans, ce beau et jeune garçon que je vois là-bas arrosant ces œillets.

Pour en revenir à M. de Bourrienne, je répondrai également ici à une autre attaque concernant le duc d'Abrantès et qu'il est aussi par trop naïf à moi d'avoir même laissé si longtemps sans réponse. Je veux parler de l'affaire de M. Collot.

Puisque son nom est prononcé, je dois d'abord parler de lui avec quelques détails, avec tout l'intérêt que peut inspirer une amitié vraie. C'est un homme remarquable que M. Collot. Il l'est pour l'homme d'État, comme pour la maîtresse de maison qui recherchera toujours un homme spirituel et instruit pour l'admettre dans son salon. Il l'est pour ses amis, car, pour lui, l'amitié n'est certes pas un vain mot. Peut-être le peu de justice de Napoléon envers lui le rendit-il trop sévère pour cet homme si grand. Néanmoins, il fut pour l'empereur ce qu'un cœur comme le sien devait être, c'est-à-dire que le malheur du colosse de gloire le trouva plus flexible qu'il ne l'avait jamais été devant le pouvoir et la puissance. M. Collot est un de ces hommes dont on

est fier d'être l'ami, parce qu'on les estime en même temps qu'on les aime.

Il était fort attaché à Junot, qui le lui rendait avec toute la chaleur d'une âme aimante et généreuse. En me le présentant, Junot me dit :

— Je l'aime comme un troisième frère[1].

Lui, M. Van Berchem et M. Charles étaient, après Marmont, les trois affections les plus vives que j'aie connues à Junot en amitié.

On sait combien M. Collot fut utile au général Bonaparte, à l'époque des guerres d'Italie. Il ne le fut pas moins au 18 brumaire. Non seulement ses conseils, ses soins, son activité furent prodigués avec profusion dans cette journée, mais son argent, son immense crédit furent d'une ressource que le général Bonaparte ne pouvait trouver que dans un homme tel que M. Collot. J'ignore quelles furent plus tard les raisons qui éloignèrent l'un de l'autre deux hommes si bien faits pour se connaître et s'apprécier. C'est un malheur que j'ai souvent entendu déplorer à Junot :

— Quel ministre aurait fait Collot ! me disait-il.

Quel que soit le motif qui ait semé entre lui et le premier consul le poison se déversant sur leurs plus légères relations, il fut assez grave pour éloigner des affaires un homme plein de bonne volonté, de talents, de savoir, et dont le crédit dans le monde commercial aurait étayé notre reconnaissante prospérité. Je sais que le premier consul, paraissait animé contre M. Collot d'une sorte de vengeance. J'ai eu souvent

[1] Junot aimait tendrement mon frère, et toujours il l'appelait ainsi.

occasion de l'entendre parler de lui, et ce fut toujours avec cette aigreur que produit un sentiment amer et profond. M. de Bourrienne devait en savoir quelque chose. Je dirai plus loin un mot qui pourra le prouver.

C'est alors que M. de Bourrienne place le moment d'une audience demandée par M. Collot au premier consul, sollicitée et obtenue par Junot. *Mais*, disent les *Mémoires*, toujours dans les mêmes termes dont en vérité il est difficile de ne pas rougir malgré la fausseté de la chose, *ce ne fut pas sans de grands sacrifices de la part de Collot.*

Nous voici encore retombés dans cette même ignorance des temps, des choses et des hommes. Mais c'est M. Collot lui-même qui va répondre non-seulement à ce qui me concerne, mais à un autre fait également inconvenant et faux.

J'étais de retour à Paris depuis quelques mois, lorsque les *Mémoires* de M. de Bourrienne parurent. Peu curieuse de ma nature, je l'étais encore moins de lire la relation de faits qui s'étaient passés sous mes yeux. Je ne lisais donc pas les *Mémoires* de M. de Bourrienne, lorsque mes amis m'avertirent de ce qu'ils renfermaient d'injurieux et de dicté par un sentiment vindicatif et haineux contre un homme que la tombe et le désastre qui entoura son agonie auraient dû lui rendre sacré. Mais le rocher de Saint-Hélène et les souvenirs de reconnaissance n'avaient pas arrêté sa plume devant *l'agonie et la tombe* de son bienfaiteur. Pouvais-je me plaindre? Je n'avais plus qu'à réfuter. J'écrivis donc à M. Collot, et voici sa réponse :

« MADAME LA DUCHESSE,

« Il y a plus de quatre ans que je n'ai vu M. de Bourrienne, et il y en a plus de vingt que je le vois très peu. Il ne m'a consulté en rien pour ses *Mémoires*, et je ne lui AI JAMAIS DIT UN MOT qui ait pu autoriser le propos que vous me rapportez. Ce propos EST FAUX. J'en dis autant de celui qu'il prête à Bonaparte dans une conversation que le premier consul eut avec moi, en présence de Bourrienne. Celui-ci affirme que Bonaparte m'a dit : « Donnez 300,000 francs à tel « ministre, 200,000 à tel autre, etc., etc. » Bonaparte, maître de la France, avait trop le sentiment des convenances pour vomir ces turpitudes. Certes, je ne suis point payé pour faire le panégyrique de Bonaparte ; mais je dois à la vérité de purger sa mémoire de pareilles vilenies. Je les aurais désavouées dans un journal, sans une répugnance extrême à y faire parler de moi. J'aurai l'honneur d'aller vous voir et, si l'attestation que je vous donne dans cette lettre ne vous suffit point, j'y ajouterai tout ce qui pourra vous paraître désirable pour repousser l'injuste inculpation faite à la mémoire de votre mari.

« Agréez, madame la duchesse, l'hommage de mon respect affectueux.

« COLLOT.

« Paris, 30 juin 1829. »

A cette époque je n'avais aucune intention de faire paraître mes Mémoires. Cependant je voulais répondre à cette turpitude dont on chargeait une mémoire qui m'était sacrée et précieusement chère. Je fis donc demander à M. Collot s'il ne lui serait pas trop désa-

gréable de voir son nom dans un journal, car pour moi-même et pour les amis de Junot, une réfutation était plus que nulle. C'était pour la multitude qu'il fallait qu'elle fût publiée. Je connaissais la répugnance de M. Collot à faire parler de lui par cette voie polémique, toujours pénible pour le principal acteur comme pour les accessoires. Mais la mienne n'était certes pas moindre et il me semblait que, la surmontant, personne ne pouvait parler de la sienne. Toutefois les intérêts sont respectifs et je raisonnais mal. J'écrivis une seconde lettre à M. Collot et, dans sa réponse, toujours celle d'un ami et d'un homme de bien, il me disait :

« ... Je ne vous dissimule pas que je répugne beaucoup à me voir citer en public dans tout ce qui est incrimination ou bavardage. Les Mémoires dont vous avez à vous plaindre ne sont pas autre chose ; vous devriez mépriser le passage qui vous offense. Si vous croyez cependant devoir démentir ce que M. de Bourrienne a publié et qu'une attestation de ma part vous soit nécessaire, je vous la donnerai aussi formelle que vous puissiez la désirer. Je déclarerai que jamais je n'ai demandé à Junot de solliciter une audience pour moi, et je prouverai que je n'avais nul besoin de son intervention.

« Si vous désirez causer avec moi sur tout cela, faites-moi savoir l'heure où je vous trouverai chez vous.

« Recevez, madame la duchesse, l'expression de mon constant attachement et l'hommage de mon respect.

« Collot.

« Jeudi, 23 juillet 1829. »

Voilà qui répond pour deux attaques de M. de Bourrienne. Quant aux autres, je n'y réponds pas. Il y a, je pense, assez pour avoir gain de cause, dans les marques d'une haute confiance dont Junot fut comblé par le premier consul et par l'empereur dans les années qui suivirent immédiatement celle où M. de Bourrienne prête à Napoléon des mots que ne prononça jamais sa bouche et une conduite aussi éloignée de la véritable, et surtout de ses manières, que son visage l'était de ces gravures faites sur cette croyance, qu'il était couleur de pain d'épices [1], hâve, maigre et laid. Maintenant j'ajouterai quelques faits qui concernent un ami bien cher à Junot ainsi qu'à moi et dont M. de Bourrienne a brisé toute la vie par la fausseté de ces mêmes rapports dont il accusait avec raison le mortel venin et que pourtant la police inquisitoriale qu'il exerçait à Hambourg faisait parvenir à l'empereur jusqu'au nombre de cinq par semaine. Je puis, sans craindre d'anticiper sur les temps, dire dès à présent combien l'empereur était souvent malheureux en lisant ces bulletins! C'est *alors*, et non pas antérieurement, ainsi que le dit M. de Bourrienne, que la vie de Napoléon était empoisonnée par des détails dont l'amertume lui était breuvage de calice. Je sais à cet égard des faits bien curieux; mais nous en parlerons dans le volume suivant. Maintenant, je parlerai seulement de mon ami, cette époque étant celle de son retour en France après l'émigration, et M. de Bour-

[1] J'ai connu beaucoup de personnes, non seulement en France, mais dans les pays étrangers, qui ne connaissaient l'empereur que sous ce signalement et qui ne l'auraient certes pas reconnu d'après le magnifique portrait de Gérard, aussi ressemblant qu'admirablement peint.

rienne avait dès lors commencé contre lui cette guerre sourde dont enfin nous avons fini par connaître toutes les trames.

Parmi les erreurs et les calomnies qui circulent dans les *Mémoires* de M. de Bourrienne, il en est de plus ou moins dangereuses, de plus ou moins coupables. Celles que je vais relever me paraissent réunir ces différents caractères. On en jugera ainsi par les suites fâcheuses qu'elles ont eues pour la personne qui en a été la victime pendant tout le règne de Napoléon.

M. de Bourrienne, ayant perdu la confiance de l'empereur et la place de secrétaire de son cabinet, fut quelque temps après envoyé à Hambourg comme chargé d'affaires de France, auprès des cercles de la Basse-Saxe. C'est de là que, s'occupant à nourrir de soupçons un pouvoir déjà soupçonneux, il lui signala M. de Lageard-Cherval comme un homme dangereux pour le gouvernement et qu'il fallait strictement surveiller comme très attaché aux Bourbons. Cette dernière chose était vraie, mais M. de Lageard ne faisait nul mystère de ses sentiments. Il vivait paisiblement sous un gouvernement qu'il admirait, sans l'aimer, et son caractère avait à cet égard une telle couleur de fermeté généreuse, que Junot, qui certes ne pouvait être accusé de partialité pour un homme qui n'aurait pas aimé son idole, fut jusqu'à sa mort son ami cher et intime et son défenseur intrépide auprès de Napoléon. M. de Talleyrand, allié, parent même de M. Lageard-Cherval, élevé avec lui au séminaire, lié à sa destinée par cette mutuelle chaîne que l'amitié de la jeunesse devrait rendre imbrisable, si je puis le dire, fut moins le défenseur de sa cause auprès de l'empereur que Junot et moi le fûmes toujours. Dans ses

Mémoires, M. de Bourrienne le signale pour la seconde fois comme un homme dangereux. « Il faut, dit-il, le surveiller *sans en avoir l'air* [1], et surtout prendre garde à ses nombreuses visites dans les bureaux des affaires étrangères. »

Il est bon de remarquer que jamais M. de Cherval n'a mis le pied dans les bureaux des affaires étrangères. Il a franchi quelquefois le seuil de la porte de l'hôtel pour aller chercher un ancien ami et quelques consolations auprès de lui. Mais de longues années s'étaient écoulées, l'ami avait de trop nombreuses occupations comme homme d'État pour donner beaucoup de temps à l'exilé malheureux, revoyant sa patrie. Et quelque envie qu'il eût sûrement de le servir, M. de Cherval, dont le noble cœur sentait et souffrait de son infortune, ne le lui rappela jamais. Ce n'est donc pas non plus dans les salons du ministère que M. de Bourrienne a pu faire la méprise de *croire apercevoir* M. de Cherval. Mais avec une tout aussi coupable légèreté, il ajoute qu'il fut secrétaire d'ambassade du duc de Montebello à Lisbonne, tandis qu'il n'a jamais connu ni même *vu* le maréchal Lannes.

Tout cela ne serait que risible et méprisable, si une continuelle surveillance, d'après les propres injonctions de M. de Bourrienne, n'avait pas suivi cette dénonciation, en y ajoutant que M. de Cherval était un agent des princes et n'eût ainsi tenu un homme de mérite et d'une haute capacité éloigné de tout emploi et de la possibilité de servir sa patrie. Les préjugés de l'empereur contre lui étaient si fortement enracinés qu'un jour, à mon premier retour de Portugal,

[1] C'est-à-dire l'*espionner*.

s'asseyant près de moi, il me dit que je me plaisais à recevoir ses ennemis. Et parmi plusieurs noms qui au reste figurèrent l'année suivante dans l'*Annuaire impérial*, il me cita M. de Cherval.

Il y a deux ans, lorsque mon gendre passa par Vienne en allant à Constantinople, il eut l'honneur de voir M^me^ la comtesse de Lipona [1]. Sa Majesté lui dit combien elle souffrait de ne pouvoir publier ce qu'elle savait en réponse aux pages pamphlétaires de M. de Bourrienne. Et elle dit alors à M. Aubert qu'elle avait la certitude que, pendant le temps, où M. de Bourrienne était auprès de l'empereur son frère, il entretenait une correspondance suivie avec un banquier de Vienne, pour le tenir parfaitement au courant des affaires de la France.

Peut-être était-ce un moyen d'arriver plus promptement à la paix. Ces deux lignes au reste sont un commentaire bien éloquent pour les pages qui précèdent et peuvent elles-mêmes servir de texte à des volumes.

[1] La comtesse de Lipona était M^me^ Murat, l'ex-reine de Naples. (*Note de l'éditeur.*)

CHAPITRE XXIV

Le comte Louis de Cobentzel. — Goût pour les spectacles et les frivolités. — Le comte *en polisson*. — Anecdotes sur l'ambassade du comte de Cobentzel à la cour de Catherine. — Le théâtre de Tsarkoë-Sélo — L'ambassadeur en comtesse d'Escarbagnas. — Le courrier novice et les dépêches. — Singulier changement de costume. — Victoires de Bonaparte en Italie et la diplomatie dans les coulisses. — Lord Withworth. — Le comte Philippe de Cobentzel. — Le traité de Naples et l'île d'Elbe cédée à la France.

Le comte Louis de Cobentzel, qui venait de signer, à Lunéville, le traité de paix avec l'Autriche, était le plus grand amateur de spectacles, de fêtes, de divertissements joyeux que j'aie rencontré de ma vie. Certes, l'empereur, son maître, avait habilement choisi en le nommant pour signer un traité de paix. Il aurait volontiers demandé à connaître les plans des fêtes ordonnées, pour en jouir d'avance, en donnant son avis sur les préparatifs. Je le voyais fort souvent, et comme il aimait passionnément le spectacle et que j'avais une loge à chaque théâtre, il préférait y venir avec moi et Junot, *en polisson*, comme il le disait, que d'aller s'ennuyer en grande représentation dans la loge du ministre des affaires étrangères. Le comte Louis de Cobentzel était un homme assez âgé, c'est-à-dire ayant alors cinquante ans, fort laid et ressemblant en effet, ainsi qu'on l'avait dit, à Mirabeau.

C'était cette même figure blafarde, ces mêmes yeux petits, mais bornant là leur ressemblance. Puis *la facia di graticola* et cette immense coiffure qui donnait à Mirabeau une physionomie — je ne parle pas ici de la physionomie intellectuelle — si singulière. Le comte Louis de Cobentzel avait néanmoins beaucoup d'esprit. Il avait même plus que de l'esprit, mais prodigieusement de ridicules. On prétend que ces ridicules ne lui avaient été inculqués que par le désir de ressembler plus parfaitement au prince de Kaunitz. Je trouvai à ce désir lui-même un ridicule, car il n'y a plus d'originalité dans une telle façon d'être, et alors que reste-t-il? Le comte de Cobentzel avait été longtemps ambassadeur d'Autriche à la cour de la grande Catherine et il lui restait une admiration profonde, fanatique, pour cette souveraine, qui faisait jouer la comédie, la jouait elle-même et poussait *la condescendance* jusqu'à faire aussi elle-même des comédies pour divertir sa cour. Lorsque le comte Louis de Cobentzel en était sur cet objet, il ne fallait pas espérer de lui une parole qui n'eût pas de rapport aux appartements de l'Ermitage, dans lesquels sa terrible figure l'a bien certainement empêché de jouer un autre rôle que ceux du répertoire dramatique.

Un soir le premier consul nous raconta que M. de Cobentzel avait fait construire un petit théâtre dans le palais de l'ambassade d'Autriche à Pétersbourg, et l'on pense bien que c'était surtout pour y jouer lui-même. On était en l'an de grâce 1796, tout au milieu des victoires répétées du général Bonaparte en Italie, lesquelles victoires le même comte Louis de Cobentzel devait quelques mois après aller lui-même sanctionner

à Campo-Formio. Un jour l'ambassadeur d'Autriche devait jouer le rôle de la comtesse d'Escarbagnas. L'impératrice devait venir à la représentation, et le comte-*comtesse* s'était habillé de fort bonne heure pour être prêt à monter en scène aussitôt que la czarine serait entrée dans la salle. Elle arrive, on cherche l'ambassadeur. On ne trouve *ni lui ni la comtesse :*

Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.

Enfin, après bien des recherches, on finit par découvrir le comte dans son cabinet, mais en pouf, en culotte et en souliers à talons. Il était dans une telle fureur qu'il pouvait à peine articuler cette seule phrase : « Pendez-moi ce coquin-là! »

Et il montrait un homme qui priait tous les saints du paradis, parce qu'il se croyait avec un fou. Le fait, c'est que cet homme était un courrier de Vienne, venu en toute hâte pour apporter à l'ambassadeur d'Autriche des dépêches fort importantes, avec l'ordre spécial de ne les remettre qu'à l'ambassadeur lui-même[1]. Ce courrier était un jeune homme attaché depuis peu aux affaires étrangères et ne connaissant nullement le comte de Cobentzel, qu'il n'avait même jamais vu. Il arrive, il était sept heures du soir ; le comte venait de terminer sa toilette de M^me^ la com-

[1] Catherine II n'avait nul scrupule de violer non seulement le secret des lettres de ses sujets, mais cette inquisition ou plutôt ce vil espionnage s'étendait sur les étrangers et même sur les ambassadeurs, malgré leur caractère diplomatique, bouclier sacré défendant de toute injure, même chez les peuples les plus sauvages. M. de Bausset, ambassadeur de France, eut gravement à se plaindre de cette atteinte au droit des gens.

tesse d'Escarbagnas et n'attendait que l'impératrice pour monter en scène. Il se regardait complaisamment dans une grande glace qui lui donnait le reflet d'une figure dont peut-être la seconde ne s'est jamais vue depuis, souriait à ce visage hétéroclite, ajoutait une mouche, jouait de l'éventail, élargissait encore ses paniers et répétait les passages les plus marquants de son rôle. C'est alors qu'on vint lui annoncer l'arrivée du courrier de Vienne. Il répondit qu'il le verrait le lendemain matin; que, quant à présent, il était bien autrement occupé; qu'il lui conseillait de s'aller coucher et au lendemain les affaires.

Mais le jeune homme était un nouveau venu dans la partie, il faisait son devoir en conscience. Son ordre portait de faire diligence et d'arriver à Pétersbourg, à quelque prix que ce fût, tel jour avant minuit. Ce jour c'était celui où il se trouvait. Il était arrivé et il voulait parler à l'ambassadeur. Il le dit très haut et fit du bruit. Un des secrétaires de l'ambassadeur fut le dire à M. de Cobentzel.

— Ah ça ! que veut donc cet entêté-là? Il a donc le diable au corps? Eh bien ! faites-le entrer.

Le secrétaire d'ambassade, accoutumé aux folies de son ambassadeur, ne fit pas un seul instant la réflexion qu'il fallait prévenir l'homme qu'il introduisait dans un cabinet, en lui disant : « Voilà M. l'ambassadeur, » et qui se trouve en face d'une femme habillée comme les portraits de ses grand'mères, qui s'avance vers lui en minaudant et qui, tout en mettant une mouche sur une grosse joue couverte d'un pied de rouge, lui dit, en avançant l'autre main :

— Eh bien, monsieur, voyons les fameuses dépêches !

Le courrier se retourne au lieu de répondre, car il veut l'explication de l'étrange spectacle qui s'offre à lui. Mais le secrétaire est sorti après l'avoir introduit, la porte est refermée et il se trouve seul avec la burlesque vision.

— Je veux parler à l'ambassadeur, s'écrie le jeune homme dont la tête, échauffée par la fatigue de plusieurs jours d'une course rapide, est au moment de se perdre en voyant un masque se jeter sur le paquet ministériel et tenter de le lui arracher en criant :

— Le voilà, l'ambassadeur ! C'est moi qui suis l'ambassadeur !

Et il le tirait à lui de toutes ses forces.

Le jeune Viennois était robuste. Il tint ferme et défendit le dépôt qui lui était confié. Mais, commençant à s'effrayer, il appela au secours, voulant toujours son ambassadeur et refusant opiniâtrément de le reconnaître sous cette mascarade. C'est en vain que le comte de Cobentzel courait après lui dans le cabinet, en lui expliquant pourquoi il avait mis ce jour-là sa belle robe de brocart et sa jupe de gros de Tours, l'autre aurait plutôt compris du grec. Enfin, le comte désespéré lui dit :

— Eh bien, tu vas le voir, entêté, ton ambassadeur !

Et passant dans sa chambre à coucher, il se fit ôter sa robe et sa jupe et revint trouver l'obstiné courrier en bas de soie blancs, souliers à talons, culotte noire et pouf en tête. C'était vraiment bien une autre affaire que mon uniforme de dragon et mes souliers blancs. Aussi le jeune courrier, persistant plus que jamais à croire que cet homme était fou, retint encore

plus fortement le paquet impérial et l'ambassadeur se fâcha sérieusement. Ce fut alors que, pour achever de le mettre en fureur, on lui annonça l'arrivée de l'impératrice. Le secrétaire d'ambassade expliqua au courrier diplomatique tout ce que la scène qui venait de se passer avait d'étrange et le détermina enfin à remettre au comte Louis de Cobentzel les dépêches dont il était chargé. Le comte les lut et, certes, elles faisaient un singulier prologue à la comédie qui allait être jouée. On lui annonçait que Beaulieu et Wurmser n'avaient pas un meilleur sort sur le Tessin que le prince Charles sur le Rhin. Le général Bonaparte, alors âgé de vingt-six ans, s'emparait de l'Italie, n'ayant avec lui que trente-six mille Français et battait le général Beaulieu malgré et peut-être bien à cause de ses soixante-seize ans, quoiqu'il eût cinquante mille hommes sous ses ordres. On prévenait aussi l'ambassadeur qu'il était de la plus haute importance de faire enfin déterminer la czarine à effectuer ses promesses et à mettre à la disposition des puissances ennemies de la France les armements de terre et de mer qu'elle promettait depuis si longtemps. On recommandait à l'ambassadeur de ne pas perdre une seule minute en retards inutiles, pour communiquer les nouvelles importantes à l'impératrice et aborder en même temps la question de l'armement.

Il n'y avait pas moyen de reculer devant un tel ordre. Le comte de Cobentzel le sentit, et je puis dire douloureusement. Mais le curieux de l'affaire, ce fut la façon dont il s'en tira. Il fit demander le ministre d'Angleterre, qui était, autant que je puis me le rappeler, le chevalier Withworth. L'Angleterre était alors au moment de signer avec la czarine un traité

de subsides et d'alliance avec la Russie. L'Autriche avait un intérêt intime à ne rien faire qui blessât la Grande-Bretagne et malgré toute la capacité de M. le comte de Cobentzel, il était bien aisé de montrer une sorte de déférence à son noble confrère.

Mais pour avoir une juste idée de cette entrevue, quelque rapide qu'elle ait été, il faut avoir connu les deux personnages. L'un, lord Withworth, était grand, parfaitement beau et bien fait, et avait une tournure et un visage de la plus noble distinction. Je n'ai jamais connu d'homme représentant mieux que lui un état grand, prospère et impertinent. Toujours magnifiquement vêtu, même à la cour consulaire, on doit penser de quelle recherche il devait user à celle de Catherine II, dont le luxe oriental était presque magique.

Ce fut donc un étrange contraste à opposer à M. de Cobentzel, dont certes beaucoup d'entre nous se rappellent aujourd'hui la figure et la tournure un peu burlesques, le tout embelli, pour la joie de ceux qui étaient présents à cette conversation, de l'agrément du costume de la comtesse d'Escarbagnas.

Lord Withworth reçut la communication de M. de Cobentzel avec la froideur polie qui lui était habituelle et, l'engageant à ne pas faire attendre l'impératrice, il fut la rejoindre pour lui expliquer la cause d'un retard qui n'était pas explicable à moins de dire la vérité. Je crois, sans en être bien sûre, que l'impératrice, dans son impatience d'apprendre plus en détail les nouvelles seulement ébauchées par l'ambassadeur d'Angleterre, fit demander le comte de Cobentzel et qu'il arriva avec sa robe, son pouf et ses paniers dans le cabinet où elle le fit appeler. Mais je ne puis l'affirmer.

Le comte de Cobentzel était fort aimable, de cette amabilité du temps de Louis XV, mais prise du mauvais côté, et ayant de plus tout l'inconvénient d'une naturalisation étrangère. C'était en conversation, en manières, ce que la littérature était dans les romans, au théâtre, la peinture dans les tableaux de Vanloo, de Boucher, et ainsi de tout le reste... même de la moralité et de l'immoralité qui s'en allaient professant toutes deux autrement que par le passé. M. de Cobentzel avait reçu cette tradition par une voie qui avait eu garde de lui donner de la simplicité dans son enseignement, c'était celle du prince de Kaunitz. Il portait dans sa personne une intention très marquée de lui ressembler, ainsi qu'au prince Potemkin. C'était la même frivolité, le même goût exclusif, abnégatif de toute autre chose pour lui que le monde. Et encore fallait-il ici faire une différence, car le monde, pour M. le comte Louis de Cobentzel, c'était la cour. Hors du cercle lumineux qui entoure cette brillante région, tout devenait chaos pour lui. Son esprit vraiment remarquable lui faisait cependant comprendre qu'il s'attachait aux noms qu'il entendait annoncer habituellement chez les ministres, un lustre glorieux qui valait des quartiers. Il le savait, le comprenait, mais l'habitude, cette seconde nature, le faisait souffrir de n'avoir pas à saluer M^me^ Lannes du titre de princesse. Et, pour ses oreilles aristocratiques, entendre appeler le chef d'un gouvernement, *citoyen*, c'était un son parfaitement dissonnant avec toute harmonie sociale.

Du reste, il était bien spirituel et racontait une foule d'anecdotes sur la cour de Russie, toutes fort divertissantes. Il ne fut que passagèrement à Paris. Le comte de Cobentzel, qui y fut ambassadeur jus-

qu'à la rupture de 1805, était son cousin, le comte Philippe de Cobentzel, J'en parlerai en son lieu. Jamais deux hommes ne furent plus dissemblables.

On pense bien que le jour où le premier consul parla à M. de Cobentzel de son histoire de la comtesse d'Escarbagnas, ce ne fut pas d'une manière aussi détaillée que je viens de l'écrire. Il la rappela seulement comme gaieté. Et je crois qu'il connaissait bien l'homme, car je ne m'aperçus pas que M. de Cobentzel en fût le moins du monde embarrassé. J'appris ensuite les détails que je viens de donner, de quelques Russes de la cour de Catherine et du cousin Philippe de Cobentzel lui-même.

La paix planait de nouveau sur la France et ramenait les beaux jours. Cette même année de 1801 vit signer à Florence le traité qui rétablissait l'union entre la France et la couronne de Naples. Sans doute, les souverains napolitains avaient été contraints par la force des circonstances à conclure une paix qu'ils ne pouvaient avoir dans leur cœur, car ils nous haïssaient. Mais, quel que fût le motif qui détermina cette alliance, elle eut lieu et donna une grande force à notre pouvoir dans le midi de l'Europe. Une particularité de ce traité entre Naples et la France, qui sans doute à cette époque fut à peine remarquée, fut la cession que fit le roi de Naples de l'île d'Elbe, en même temps que de ses droits sur Piombino et les Présides. Ce nom de l'île d'Elbe, d'une île presque sauvage, au terrain de fer, passait alors presque inaperçu. Et treize ans plus tard, elle devenait le seul asile que le sort eût laissé au maître de l'Europe.

CHAPITRE XXV

L'ambassadeur au théâtre Montansier. — Les petits théâtres de Paris sous le consulat. — Le vaudeville dégénéré. — La gaieté française effacée. — Jadis et aujourd'hui. — L'ancien répertoire du Vaudeville. — L'Opéra-Comique en 1802. — Dozainville et Elleviou. — M. Henri Monnier et digression involontaire. — La Comédie-Française. — Talma et Mlle Raucourt. — *Cinna*, Monvel et Molé. — Fleury. — Mme Vestris et Mlle Fleury. — Les débuts. — Mlle Volney et Mlle Bourgoin. — Mlle Duchesnois et Mlle Georges. — Le monde actuel. — Les hommes du consulat. — La vie d'autrefois. — Les comédiens en prison. — Toutes les supériorités à l'index. — Fleury roi de Prusse et le comte de Périgord en prison. — Un serrurier et la charrette du duc d'Orléans. — Mme Boireau, Fleury et le capitaine de vaisseau.

Le comte de Cobentzel aimait surtout à rire lorsqu'il était, comme il le disait, habillé *en polisson*, c'est-à-dire lorsqu'il laissait dans sa voiture une vingtaine de cordons et de plaques et qu'il n'en gardait que deux ou trois, ce qui, avec son immense coiffure, son habit noir presque à la française, ses bas de soie, ses souliers à boucles de diamants, n'en faisait, comme on le voit, qu'une personne très peu solennelle pour aller courir dans les corridors de Montansier ou du Vaudeville. Mais le second consul avait habitué Montansier à entendre rire des têtes coiffées à l'oiseau royal, et ma loge du Vaudeville ayant une entrée et un escalier particuliers par la rue de

Chartres, l'inconvénient disparaissait pour l'ambassadeur et ne devenait plus pour nous qu'un motif de gaieté de plus.

C'est une chose remarquable que le changement qui s'est opéré dans les petits théâtres de Paris. Ce changement tient particulièrement à l'époque. C'est aussi une partie de la littérature que les vaudevilles et les opéras. Quant aux pièces d'un ordre plus relevé, la chose ne fait pas un doute. Il est donc essentiel de faire observer les nuances d'abord, puis le changement absolu survenu dans la littérature théâtrale depuis 1799. Sans doute, nous venions de passer par des épreuves bien difficiles. Mais ce n'était qu'une effrayante fantasmagorie, un cauchemar fatigant, et nous n'épousions aucune des positions qui s'offraient fugitives à nous. Lorsqu'elles devinrent plus riantes en 1800, 1801 et 1802, nous nous retrouvâmes dans l'état heureux que nos pères connaissaient et que nous aspirions à partager. Le Vaudeville se remit à chanter, mais il reprit son couplet, son refrain interrompu et n'alla pas se mettre en quête pour trouver des sujets dans Plutarque et dans Tite-Live, et dans les *Causes célèbres*.

Pourquoi pas, s'ils font rire?

Oh! d'accord, il a mille fois raison alors, et dans les *Causes célèbres* il en est qui certes sont fort drôles, quand ce ne serait que celle du chanoine qu'on voulait empêcher de l'être, parce qu'il était trop petit, et lui qui se voyait géant, qui voulut plaider lui-même et pirouettait devant les juges, en leur disant : « Vous voyez bien que je suis grand et bien tourné. » Prenez des sujets semblables, mais non pas des catastrophes à faire pleurer *à verse* et

puis de ces noms si terriblement grands qu'ils sont eux-mêmes mal à l'aise sur cette petite scène du Vaudeville. Je sais bien qu'après tant de secousses, après des scènes dont la gravité se communique aux nourrices et aux *mies* et rend chaque jour le sourire plus rare même sur les lèvres de l'enfance, il faut que la littérature du théâtre, comme la haute littérature, nous donne des émotions capables de remuer l'âme engourdie sous les coups d'affections véritables; et souvent les horreurs qu'un journal du matin vous a fait connaître vous font paraître bien fades la potence, les chevalets et même la roue de Mandrin. Je sais tout cela, mais je n'en dirai et je n'en répéterai pas moins que la chose est fâcheuse. Jusqu'à ce jour — il faut remarquer ce fait fort important — jusqu'à ce jour, nous avons toujours ri. N'importe dans quelle position, notre caractère, que nos envieux appelaient léger, ce caractère dominait tous les périls, narguait tous les dangers et riait au nez camard de la mort[1]. Certes, les trois années de la révolution sanglante

[1] Je trouve qu'à cette époque désastreuse cette gaieté courageuse et presque insouciante était coupable. C'est à ce calme des victimes que leurs bourreaux devaient leur plus grande force. Un homme de ma connaissance, assez malheureux pour se trouver surpris par la foule cruelle qui revenait de l'exécution de Mme Dubarry, entendait deux femmes du peuple dont l'une disait à l'autre : « Comme elle a crié, celle-là!... s'ils criaient tous comme ça, je n'y viendrais plus!... » Il y a tout un volume de réflexions profondes dans ce mot dit avec toute l'insouciance de la barbarie...

Mon malheureux ami était lui-même proscrit à cette époque et, quoique sa tête fût presque mise à prix, il demeurait à Paris, se cachant sous mille déguisements. C'est M. Lageard de Cherval.

appelée révolution de 93 nous devaient apprendre à pleurer, ou il fallait y renoncer. Et en descendant les marches du tribunal révolutionnaire et sur les planches sanglantes, M. de Champcenetz demandait *si l'on pouvait se faire remplacer, comme à la garde nationale, pour vingt-quatre heures seulement.* Or donc, on riait sous les haches rougies de sang. On riait, comme la victime dormait à Venise sous les fers brûlants qui interrompaient son sommeil. Le Français doit rire pour vivre, comme l'homme doit dormir et manger. Ah! qu'il faut qu'ils soient profonds, les malheurs qui l'ont ainsi changé! Car il ne rit plus, le joyeux Français, et s'il eut jadis des journées heureuses *et plaisantes*, son soleil de gaieté est couché... Quand doit-il se relever?

A l'époque de 1801, tous les étrangers qui arrivaient alors en France, à Paris, me faisaient cette remarque avec une sorte ce respect, du moins ceux dont l'esprit leur faisait comprendre la vérité du caractère national français. Je n'ai vu que les Anglais persister à juger notre gaieté par un côté mauvais.

Ce changement survenu depuis quinze ans dans notre humeur, tandis que la ligue, les horreurs des guerres de religion, les malheurs affreux de la France sous Charles IX, Henri III, les règnes tyranniques de Louis XI et de Louis XIV, et tant d'autres enfin, n'avaient pu l'altérer. Ce changement n'était pas encore opéré en 1801, comme je viens de le dire.

La folle de la maison m'a entraînée avec elle, Dieu sait où! mais c'est une condition que le lecteur a dû accepter en commençant ces Mémoires, ainsi que je l'en ai prévenu. Ils sont mon œuvre, je les écris sans plan, sans manière. Les souvenirs viennent au bout

de ma plume, je ne l'arrête pas pour placer une époque dans son cadre régulier, de façon à ce qu'un jour, une heure se trouvent en concordance avec le *Moniteur* ou tel autre journal, ou tel autre livre. Ce n'est pas ainsi que je donne mes souvenirs. Je les appelle, ils viennent, mais sans ordre, et je ne pourrais m'astreindre à les classer autrement que par année. Cela me rend peut-être plus lente dans ma narration, mais aussi le lecteur voyage avec moi dans les temps que je vais retrouver. S'il en est qui soient sans intérêt, il doit le pardonner, en raison de la douleur que font éprouver une foule d'autres époques. Et cette douleur tuerait par sa violence quelquefois, si l'âme, toujours évoquée par ces souvenirs saignants, était contrainte de toujours comparaître à ce tribunal de la mémoire. Je l'ai éprouvé bien des fois depuis que la première ligne de cet ouvrage est tracée. Et je puis dire, oui, je puis dire : « C'est une question, c'est une torture. »

Mais pour en revenir au vaudeville, que nous avons laissé avec le plénipotentiaire allemand, vrai Sosie de Mirabeau, comme Sosie l'était de Mercure — car ici le dieu ne se sentait pas à la ronde comme chez le héros de la tribune — nous allions donc souvent avec lui aux petits théâtres. On demandait le matin un spectacle amusant, et l'affiche aussitôt annonçait : *Piron et ses Amis*, le *Mariage de Scarron*, *M. Guillaume*, les *Deux Edmonds*, ou bien *Lantara*, que sais-je? Enfin une foule de jolies pièces qui alors composaient le répertoire du théâtre de la rue de Chartres. On n'y voyait pas encore se développer ce goût pour la royauté, qui lui a pris depuis quelque temps, précisément depuis que les rois passent de mode. On

n'avait pas besoin d'aller consulter le nom annoncé sur l'affiche, pour savoir quel est le souverain ou la souveraine que vous voyez se heurter les coudes lorsqu'ils veulent faire les beaux bras, chose à laquelle ils ne s'entendent guère, parce que la tradition toute joyeuse et toute naïve du Vaudeville, gai chansonnier, bon vivant, bon garçon, ne se retrouve pas du tout dans ces belles grandeurs qu'on nous donne depuis dix ans sur le théâtre de Chartres. Pour le Vaudeville, une tête à perruque vaut cent fois plus qu'une tête à couronne, à moins que ce ne soit le roi d'Yvetot, coiffé par Jeanneton d'un bonnet de coton, ainsi que nous le dit notre charmant Anacréon.

Je me rappelle qu'à l'époque joyeuse de 1801, le Vaudeville et le théâtre Montansier étaient montés admirablement bien en pièces, en acteurs et en auteurs. J'ai parlé plus haut du théâtre Feydeau et, sans revenir sur ce sujet, je dois pourtant rappeler un nom que la reconnaissance de ceux qui aiment à rire ne me pardonnerait pas d'oublier, c'est Dozainville. Quel excellent comique ! Quelle facilité pour se grimer, dans *Une Folie*, dans *Maison à vendre*, dans *l'Irato*, dans une foule de charmantes pièces du répertoire de Feydeau! Il est impossible de ne pas placer Dozainville dans un rang tout à fait distingué. J'ai entendu, il y a quelques jours, dans une pièce à tiroirs jouée sur le théâtre du Vaudeville, parler *de feu* Dozainville comme d'un vieux toupet ennuyeux. Car cela seul doit être, puisqu'il était lié avec M. Prud'homme qui n'a pas certes la prétention d'être amusant, et le charmant talent de celui qui le représente reçoit même un reflet de plus par la perfection avec laquelle il nous montre un homme ennuyeux. Or, je

doute fort que *feu* Dozainville ait été jamais l'ami d'un homme qui faisait bâiller. M. Henri Monnier est, je crois, trop jeune pour avoir vu jouer Dozainville et il a peut-être eu sur lui des notions qui l'ont engagé à le prendre pour point de mire dans le rôle de M. Prud'homme[1], qu'il joue au reste parfaitement. Dozainville était un excellent comique. Il chantait horriblement mal, mais sa voix n'était plus d'aucune importance dès qu'il avait donné l'aperçu de son rôle. Ceux qui l'ont vu dans le vaudeville du *Tableau des Sabines*, ne l'ont certes pas oublié dans le rôle de M. Fadet, et je ris moi-même en me rappelant cette figure vraiment unique, lorsque à la question : « Monsieur est-il poète? » il répondait : « Non, monsieur, je suis Champenois. »

Et dans *Maison à vendre*, toute cette scène dans laquelle le roi de Feydeau, Elleviou, lui donnait au reste la réplique d'une manière tout aussi inimitable, lorsqu'il parlait du rideau de peupliers, du ruisseau détourné.

Et le voisin monsieur!... et le voisin!... Il faut

[1] M. Henri Monnier possède un talent fort remarquable que je voudrais voir mieux apprécié. Il est si rare de rencontrer autant de choses réunies pour former un bon acteur! Voilà pourquoi Elleviou était parfait. C'est qu'il était en même temps homme du monde, que ses manières étaient celles d'un mauvais sujet, mais de bonne compagnie. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je veux être comprise et que, en disant ce mot d'exigence pour de « bonnes manières », je n'entends pas bannir la franche et bonne gaieté et surtout ce qui est naturel. Ce qui le prouve, c'est que M. Henri Monnier joue dans la perfection les deux derniers rôles de sa pièce à tiroirs. La mère Pitou et le marchand de bœufs sont crayonnés et coloriés de main de maître. Le marchand de bœufs est au-dessus de tout éloge.

avoir vu la figure maigre, allongée, l'air piteux *du voisin*, pour se faire une idée de l'excellent acteur. C'était alors, comme je persiste à dire que c'est toujours, le véritable comique que celui-là.

Pour le vaudeville, je ne l'ai vu que décroître, le pauvre petit. *Fanchon la vielleuse* est la première pièce qui lui porta une atteinte funeste. Avec elle arrivèrent au Vaudeville le faux goût, la fausse gaieté, la prétention. Ce n'étaient plus ces bons et spirituels vaudevilles, fins et malins, au refrain joyeux, à la réplique mordante, cette foule de petits chefs-d'œuvre dont chaque couplet restait dans la mémoire.

La Comédie-Française avait également à cette époque ses jours d'une gloire radieuse. Talma, Lafont, Saint-Prix, Monvel, dont les derniers moments dramatiques redoublaient les regrets qu'il nous faisait éprouver en le voyant quitter la scène. Quel talent admirable! quelle diction toujours juste! Talma est le seul qui ait joué Auguste comme Monvel l'a indiqué. Je ne puis rendre quel effet cet acteur a produit sur moi la première fois que je vis *Cinna* joué d'une manière aussi parfaite. Monvel remplissait le rôle d'Auguste, Talma celui de Cinna et M^lle^ Raucourt celui d'Émilie. Elle était encore admirable et belle dans ce rôle d'une Romaine altière qui n'a de l'amour que la juste faiblesse qui lui fait promettre son cœur à celui qui vengera sa patrie opprimée et avilie par l'esclavage. Talma fut sublime dans *Cinna*, notamment dans la scène où il vient rendre compte à Émilie des dispositions des conjurés; il fut surtout applaudi avec excès au moment où il dit :

Et sa tête à la main demandant son salaire.

Il tenait derrière lui un casque à crinière rouge. Il avança alors la main, et l'effet de ce casque fut tellement violent, que plusieurs femmes poussèrent des cris. C'était un essai que voulait faire Talma. Les avis furent partagés. Les uns prétendaient que tout est permis quand la chose réussit. Les autres disaient que ce n'était qu'une jonglerie indigne de la haute tragédie. C'était bien aussi mon avis. Je trouvais qu'il en était de cela comme d'un drap mis au bout d'un bâton pour effrayer des enfants. La chose fait effet la première fois, et la seconde on en rit. Je ne pense pas que Talma ait renouvelé cet essai. Voilà pourquoi 'en parle ici. Il fut du reste admirable dans tout ce rôle de Cinna. C'est de cette époque que date sa réforme dans laquelle Geoffroy lui fut d'un grand et utile secours.

Mais qui fut sublime dans son rôle? Ce fut Monvel. Non, je ne verrai jamais jouer Auguste comme Monvel me le représentait. C'était lui. Bien certainement, Auguste n'a pas délibéré autrement, avec un accent différent de celui de l'excellent acteur, lorsque, raisonnant de sa position avec Livie, nous voyons ce qu'ils se dirent tous deux dans le *Traité de la Clémence* de Sénèque. Le monologue était dit d'une façon vraiment admirable. C'était Octave le maître du monde, mais Octave maître aussi de lui-même. Sa parole n'était ni vulgaire ni trop relevée. La scène entre l'empereur et Cinna fut surtout applaudie avec transport, parce que Talma et Monvel furent tous deux admirables. Cette représentation est une de celles où j'ai éprouvé le plus grand plaisir.

La tragédie avait encore un grand nombre de sujets distingués. Larive quittait le théâtre dans une

époque encore brillante pour sa gloire. Je lui ai vu jouer *Philoctète*, la plus classique, la *plus grecque* de nos pièces tragiques peut-être, et cependant intéressante.

Larive était bien beau dans ce rôle de Philoctète.

Puis venaient les femmes ; c'étaient M^lle^ Raucourt, M^me^ Vestris, M^lle^ Fleury, M^lle^ Georges, M^lle^ Duchesnois, M^lle^ Volney, M^lle^ Bourgoin. Les débuts des quatre dernières étaient tout récents et agitaient encore toutes les factions de la société de Paris. Mais les trois premières étaient trois anciens piliers de la Comédie-Française [1]. Le talent de M^lle^ Raucourt n'a pas besoin de mes éloges pour être dignement connu et, malgré plusieurs défauts assez marquants, les deux autres nous rendraient encore bien fiers si nous pouvions les avoir aujourd'hui.

Les feuilletons du *Journal des Débats*, rédigés à cette époque par Geoffroy en ce qui concernait la partie théâtrale, ont donné les détails des combats qui furent livrés dans le temps à l'occasion des débuts de M^lles^ Bourgoin et Volney. M^lle^ Volney avait pris dès les premiers jours une attitude de victime qui lui donnait une manière de suppliante à laquelle Geoffroy, qui aimait assez qu'on s'humiliât devant lui, ne sut pas résister. Malgré l'uniformité et la lourdeur du débit, il prit parti pour M^lle^ Volney et, quelque rempli que fût

[1] L'une, M^me^ Vestris, avait un débit froid, lent, et puis une prononciation défectueuse. Elle avait de la peine à prononcer les *r*. Néanmoins elle avait un talent au-dessus de l'ordinaire. Quant à M^lle^ Fleury, elle avait de la chaleur dans le débit, elle disait juste ; mais sa tournure était tout à fait disgracieuse. Elle était tellement courbée en deux qu'on l'appelait l'*Accent circonflexe*.

son feuilleton, il trouvait toujours moyen d'y ajouter un petit alinéa pour sa protégée et un grand coup de griffe pour Voltaire. L'un était aussi sûr que l'autre et ne faisait pas plus de mal au mort que de bien à la vivante, car, avec toute la déférence possible pour les jugements de l'aristarque de notre scène, il était hors de sens de vouloir trouver du talent dans une voix pleureuse dont l'accent sourd et tout à fait bouché par intervalle semblait appartenir à une tête dont le nez aurait eu un polype. Et, pour le dire en passant, la grosseur de celui de la débutante pouvait autant le faire croire que sa voix sourde, que Geoffroy gratifiait du surnom de *voix avec des larmes*. Mlle Bourgoin avait des rôles dans lesquels elle était excellente. Et puis, comme elle était jolie! Quel charmant visage! Ses yeux sont les plus beaux que j'aie jamais vus. Ensuite elle avait un avantage sur sa rivale, elle jouait fort bien la comédie. Mlle Volney s'en mêlait aussi dès cette époque; elle avait choisi pour ses débuts des rôles dans quelques vieilles pièces de Fagan, de Dufresny. Je ne me rappelle pas le titre, mais je me souviens fort bien de m'être grandement ennuyée à tous les débuts de Mlle Volney, et pourtant alors ce ne pouvait être que d'instinct.

On a beaucoup parlé des débuts de Mlle Bourgoin, en attribuant une partie de leurs succès à la protection que lui accordait le ministre de l'intérieur. Il n'est jamais venu en pensée à qui que ce fût que Mlle Volney pouvait aussi être protégée. La chose est pourtant réelle et, pendant plusieurs années, elle le fut d'une manière assez positive pour avoir la certitude d'être applaudie, quelle que fût la manière dont elle jouât. Je

crois même qu'elle l'était en ne jouant pas du tout[1].

Mais un domaine qui était bien riche en beaux sujets, c'était celui de la comédie. L'inimitable Mlle Mars était alors dans la fleur parfaite de son talent. Elle était déjà ce que nous la voyons encore aujourd'hui, un diamant sans tache et sans défaut. Mlle Contat, qu'on appelait toujours ainsi, bien qu'elle fût Mme de Parny, embellissait notre scène comique et nous faisait passer de délicieuses soirées lorsqu'elle jouait la comtesse du *Mariage de Figaro* et qu'elle nous montrait cette même Rosine dans *la Mère coupable*. Elle était charmante aussi dans *les Femmes savantes*, *le Tartufe*, *le Misanthrope* et une foule d'autres pièces qu'on ne peut plus jouer parce que notre théâtre est désert. Venait ensuite Mlle Devienne, inimitable soubrette à la parole mordante, au sourire malin, au regard effronté, à la tournure agaçante. Puis les mères étaient faites par Mme Lachassaigne, Mme Thénard. Trouvez aujourd'hui une Mme Pernelle comme Mme Lachassaigne ! Il y avait aussi Mlle Mézeray, mais j'avoue que je n'ai jamais pu la trouver bonne dans aucun rôle, non plus que Mlle Mars aînée et Mlle Contat cadette[2].

Les hommes étaient encore plus riches en beaux talents. A la tête de tous, nous étions fiers de Fleury. Molé venait de se retirer au moment de mon mariage et je ne le vis que deux ou trois fois. J'avoue que je ne pus trouver en lui ce talent si vanté. Il avait des mouvements brusques et le bourru bienfaisant

[1] Il y a, je crois, à Paris une famille qui possède de curieux documents à cet égard-là et qui peut en répondre avec connaissance de cause, ceci ayant même eu un triste résultat.

[2] Celle qu'on appelait Mimi Contat.

se rencontrait bien plus que le doux et bon célibataire. Il faut dire aussi, pour expliquer ma prévention contre Molé, que je l'ai vu un jour à l'Opéra jouant le rôle d'Auguste dans *Cinna*. C'était, je crois, pour un bénéfice à lui... L'Auguste de *Cinna !* mon rôle favori !... ce rôle consacré par l'admirable Monvel ! J'avoue que je n'ai jamais pardonné à Molé la façon burlesque dont il a joué ce superbe rôle. C'était une parodie, et une parodie sans gaieté. Il n'y avait que du ridicule qui n'était pas plaisant, si ce n'est pourtant la figure et la tournure de Molé. Comme il était habitué à sentir à ses oreilles cette paire d'ailes d'oiseau royal poudrées et pommadées selon l'usage, il secouait de temps en temps la tête, tout étonné qu'il était de trouver sur son chef une guirlande de lauriers, ou la couronne impériale si l'on veut. C'est qu'en vérité il avait si peu l'air d'un empereur, que je ne puis, même en souvenir, lui mettre cette couronne. Et puis tous ceux qui l'ont connu peuvent se rappeler son bras droit auquel un tic assez désagréable faisait faire le mouvement d'un marteau de porte qui s'élève et retombe ? Ce mouvement était toléré dans la comédie, mais pour la tragédie la chose était impossible. Aussi les deux mille personnes contenues dans la salle de l'Opéra applaudirent-elles le Molé de dix ans en arrière, car pour celui qui nous fit endurer le supplice de cette représentation *quasi comique*, *quasi tragique*, il n'y avait pas moyen. Ce même jour on donna pour petite pièce *le Babillard*, jolie bleuette remplie d'esprit, dans laquelle Molé nous fit grandement oublier l'empereur travesti. Ce n'était plus l'homme ridicule, c'était l'homme plaisant. Et l'on riait de bon cœur surtout en lui entendant dire :

— Savez-vous bien, mesdames, que j'ai joué dans *les Fureurs d'Oreste ?*

Après cette belle représentation il s'éteignit peu à peu et l'éclat des renommées naissantes acheva de le mettre tout à fait, sinon dans l'oubli, tout au moins dans une grande obscurité. Quant à moi, je dois m'accuser de mauvais goût peut-être, mais je n'ai jamais pu voir en lui un bon acteur. Il avait un débit emphatique, exagéré, une parole souvent lourde et jamais naturelle dans son accent, même dans les phrases les plus simples. Quelle différence de lui à Fleury! Voilà une tradition à suivre ! Fleury était un des acteurs de la Comédie-Française qui m'ont fait le plus de plaisir. Je ne lui ai jamais entendu dire un rôle autrement que juste et de bons sens. La chose est d'autant plus remarquable dans mes souvenirs, que Fleury jouait dans la même semaine et avec le même talent le rôle de l'Homme à bonnes fortunes et celui du Tartufe, le rôle du Colonel du cercle et celui du Philosophe marié. Et puis, quelle parfaite manière, quelle tenue sur la scène ! Il y portait ce qu'il possédait, au reste, un ton excellent, des façons d'homme de bonne compagnie, non pas de cette bonne façon d'aujourd'hui, qui se trouvait, il y a vingt-cinq et trente ans, parmi les palefreniers et les garçons épiciers. A cette époque les hommes bien élevés ne fumaient pas dans la chambre de leur femme, parce que c'est une sale et dégoûtante chose. Ils lavaient leurs mains. Quand ils allaient dîner ou passer la soirée dans une maison, ils en saluaient la maîtresse en entrant ou en sortant, à moins qu'ils ne fussent distraits au point de se croire dans une auberge. Ils avaient encore le soin de ne pas tourner les épaules en parlant, de

façon à mettre leur dos et tout ce qui s'ensuit à la portée du nez de leur amphytrion. Ils causaient d'autres choses que d'une éternelle politique sur laquelle personne n'est jamais d'accord et qui leur donne mille occasions de dire des sottises stupides, ce qui en vérité n'est pas nécessaire pour beaucoup d'entre eux. Il résulte de ces sottes disputes politiques que la désunion se met dans des familles, que de longues amitiés se délient, que des haines même prennent naissance dans de pareilles luttes. L'expérience aurait cependant été assez utile, en ce sens qu'elle dit à ceux qui discutent et surtout à ceux qui *disputent*, que jamais on ne ramène à son opinion, et qu'on n'est jamais ramené à celle d'autrui, lorsque toutes deux sont diamétralement opposées. Un homme de beaucoup d'esprit (1) disait dernièrement qu'on ne pouvait disputer que lorsqu'on était de même opinion, et il a raison.

Aujourd'hui le monde m'ennuie et me fatigue. Ce n'est pas que j'aie la prétention de valoir mieux que lui, mais retirée depuis quinze ans dans une solitude que j'ai embellie et que quelques vrais amis m'ont rendue chère, j'aime ce repos, ce calme et n'en veux pas sortir. C'est donc sans prévention que je juge, du port où je suis retirée, de l'effet produit sur les mœurs en général par cette révolution dans les habitudes de la vie. Je la crois plus grave qu'on ne le pense d'abord. Les impressions effacées sont remplacées par d'autres, dit-on ; voilà tout. Les nouvelles ont-elles l'avantage ? Je ne le pense pas. La morale elle-même n'en est que plus relâchée. Les

(1) M. Ballanche.

caractères en reçoivent une atteinte profonde, et ceux qui sont attaqués ne savent d'où leur vient le mal. Ils s'ennuient, rôdent dans les coulisses des théâtres des boulevards, ou bien font la belle conversation avec une marchande de gants ou de bretelles qui aura de belle joues blanches et roses, de gros doigts écarlates. Ils lui donneront une bague d'écaille noire en disant une grosse balourdise. De tout cela résulte une désunion de société, une manière qui, chaque jour, devient plus grossière, pour dire le mot textuellement; et pour le bien, il est nul et de toute nullité.

Je sais bien qu'il est encore quelques jeunes gens qui demanderont avec dédain quelle est la classe que j'ai voulu peindre. Il y en a encore un assez grand nombre qui font faire un habit par mois, qui changent de chapeau deux fois par semaine, qui mettent deux paires de gants par jour, qui ne fument que le matin en prenant leur thé, et qui ont renoncé à fumer leur cigare au milieu de la rue, comme je l'ai vu faire de mes yeux à M. de Béhague, dans la rue Blanche, il y a quatre ans. Mais la conclusion de mes jugements n'en est pas moins la même. Je n'ai pas la prétention ridicule de tout renfermer dans le cercle de mon époque de jeunesse. Mais enfin les hommes qui composaient notre société, il y a trente ans, étaient les fils d'une révolution entièrement destructive de ces manières aimables qui donnent un charme indicible aux relations de la vie habituelle. Et pourtant ces mêmes hommes qui ne s'absentaient de nos salons que pour aller coucher sur la dure, dans un bivouac, bravant tous les éléments, toutes les fatigues, revenaient parmi nous pour faire voir le caractère français d'alors, ce caractère qui s'altère chaque

jour, dans toute la plénitude de sa grâce vraiment chevaleresque. Encore convalescents de blessures graves et même douloureuses, les jeunes généraux, les colonels, les officiers, toute cette belle et vaillante troupe dorée qui entourait l'empereur et ses principaux officiers, venait danser, causer et rire pendant les trois ou quatre mois de repos que leur donnait leur chef, avec cette gaieté franche, cette urbanité qui avaient toutes deux survécu à nos désastres révolutionnaires. Sans doute, il y avait des hommes grossiers dans cette foule. J'en ai même cité quelques-uns, comme le maréchal A... Mais, je n'en persiste pas moins à dire qu'à cette époque il existait une véritable politesse. Un homme mal appris était remarqué, et bientôt l'espèce de *parianisme* dans lequel il tombait devenait son véritable précepteur. « Mais à quoi bon? » me demandera d'un air doctoral un homme qui se trouvera blessé de mon jugement.

A beaucoup plus de choses en bien que vous ne pouvez le croire et, j'ajouterai, à beaucoup plus de bien réel pour le pays même en matière politique. Rien n'est plus fort dans des temps d'orage que l'union et l'accord parfait fondés sur de l'amitié et de la confiance, sur ces longues habitudes appelées avec raison une seconde nature. C'est là que se trouve le dévouement, qualité ou plutôt vertu qui devient chaque jour plus rare parmi nous. Ce n'est pas en femme que je vois ce que je présente. Depuis longtemps mes illusions sont détruites en partie et remplacées par des choses positives, n'ayant pas de rapport avec cette question. Je n'y mets donc aucune couleur romanesque, mais j'y place toute mon expérience. C'est un guide et un fanal qui trompent rarement.

Je pourrais ajouter aussi que rien n'est plus opposé au propre bonheur de ceux qui ont repoussé loin d'eux cette vie sociale dont l'image n'est plus qu'un souvenir effacé. Il faut savoir combien il est doux, amusant même pour un jeune homme, en rentrant chez lui après avoir été à l'Opéra, aux Bouffes, au Vaudeville ou à tel autre spectacle, de trouver dans le salon de sa mère des jeunes femmes, des jeunes filles, riant, causant, faisant de la musique; d'autres dessinant autour d'une table, tandis que des jeunes gens de bonne humeur, gais sans mauvais ton, parce que la chose est possible, racontent de bonnes histoires, jouent des proverbes, dansent une contredanse. Et tout cela n'empêche pas de jouer au billard, de boire du punch, de s'amuser. Et on mène cette joyeuse vie jusqu'à deux, trois heures du matin. Cette manière de vivre quotidienne, générale, ne vaut-elle pas mieux que l'isolement glacial que l'on trouve dans ces mêmes maisons qui pourraient être si agréables? De ce rapprochement journalier résultent des liaisons durables, des amitiés profondes; de cette union, il naît obligatoirement une confraternité qui se retrouve avec fruit au jour du péril. Les souvenirs sur lesquels elle repose sont plus forts et plus difficiles à repousser que ceux qui ne présentent qu'une salle enfumée par la vapeur de trente cigares, fût-elle la salle de billard ou le salon de l'homme le plus riche de Paris, si cette salle n'est habitée que par des têtes masculines parlant haut, disputant et s'enrouant à force de crier pour accabler une cause que la veille encore ils défendaient.

Si la morale recevait un grand bien de cette innovation, il faudrait s'y conformer et la subir. Mais où

est-elle la morale elle-même? j'avoue que je la cherche, et que non seulement je la cherche en vain, mais que je trouve en sa place du vice enlaidi de sa nudité. Il n'a rien d'aimable, le vice par lui-même, et, en vérité, il faut avoir une grande vocation d'aller à sa recherche, pour le prendre ainsi dégagé de tout charme. On me dira peut-être que c'est *là* que gît la morale et que le vice ainsi pratiqué doit finir par inspirer du dégoût. A la bonne heure, cela se peut. Depuis que les saint-simoniens se mêlent de prêcher la morale, elle se présente sous tant d'aspects qu'il est possible que celui-là en soit un. Nous verrons. Car, en effet, *tout vient à point à qui peut attendre.*

Cette vagabonde d'imagination qui fait toujours du chemin plus que sa conductrice ne veut lui en laisser faire, vient encore de promener sa folie par delà ses limites. A propos de Fleury, je parle des gens mal appris, et pourtant il n'y a guère de rapport; c'est par le contraste. Mais puisque je suis revenue à Fleury, il faut que je consacre ici quelques lignes au souvenir de son charmant talent.

Fleury, ainsi que peuvent se le rappeler ceux qui ont eu la bonne fortune de le voir jouer, n'avait pas une jolie figure. Elle n'avait même, je crois, jamais été mieux que je ne l'ai connue, à ce que j'ai entendu dire à M. le comte de Périgord, qui avait pour Fleury une estime et une amitié qui faisaient l'éloge de l'homme de talent et du grand seigneur. Il n'était pas très grand, mais sa taille était bien prise et d'une proportion d'ailleurs parfaitement propre à la scène, où l'on sait qu'une trop haute taille est désavantageuse. Il était d'une grande recherche dans sa mise. Il avait un soin extrême de sa personne, de sa coif-

fure, de sa chaussure. Les souliers de maroquin noir à talons rouges, à boucles de diamants, les habits d'un grand prix, les dentelles les plus belles, des bijoux précieux, tout cela était strictement de la toilette de Fleury. Lorsqu'il paraissait en robe de chambre, comme cela arrivait dans l'*Homme à bonnes fortunes* ou dans le rôle de don Juan, cette robe de chambre était d'une étoffe précieuse. Tout en lui retraçait avec une grande vérité l'homme de cour de 1784 à 1789, et même des années antérieures. Comme il jouait dans l'*École des bourgeois!* Quel admirable talent! Eh bien, voilà des pièces charmantes, remplies de traits aussi malins que spirituels, qu'il est impossible de jouer. Il n'est pas aisé de trouver un acteur qui se moque de M^me^ Abraham, et qui puisse s'en moquer.

Mais un des triomphes de Fleury, c'était le rôle de Frédéric dans *les deux Pages*. On sait à quel point le prince Henri fut saisi en voyant arriver sur la scène un homme qui n'était pas son frère et qui pourtant parlait, marchait, se mouchait, agissait en tous points comme son frère! Des personnes qui ont vu Fleury à cette époque, jouant le rôle du roi de Prusse dans *les deux Pages,* et qui avaient vu le grand Frédéric peu de temps auparavant, m'ont assuré que Fleury jouait ce rôle dans une perfection que Garrick lui-même ne pouvait surpasser. Et ce masque dont il couvrait pour ainsi dire ses traits, lui était fourni par un jeu de muscles tout à fait son ouvrage, et nullement le résultat de rides ajoutées avec un pinceau ou toute autre manœuvre usitée au théâtre. Et voici comment je l'ai su. M. le comte de Périgord, dont je viens de parler, fut mis en prison pendant la Terreur, ainsi que je l'ai dit dans les premiers volumes de ces Mémoires. A

cette époque, le talent subissait aussi non seulement l'ostracisme, mais la prison et la mort. Tout ce qui composait la Comédie-Française fut jeté dans des cachots et dévoué au supplice, comme l'était alors toute aristocratie, c'est-à-dire toute personne au-dessus d'une autre, quelle que fût sa supériorité. Lorsqu'il y avait de l'argent, cela n'était que mieux, mais la chose n'allait pas moins si elle s'en trouvait dépourvue. Ainsi, le jour de l'exécution, je crois, de M. le duc d'Orléans, il eut pour compagnon, dans cette heure terrible, un serrurier qui avait été dénoncé, condamné, parce que le président de sa section était aussi un serrurier et qu'il posait moins de sonnettes que lui. Oh ! le beau temps que celui-là !

Quoiqu'il en soit, la Comédie-Française était sous les verroux. M^lle^ Contat-Armand, M^lle^ Dazincourt, M^lle^ Mézeray, toute la Comédie-Française enfin avait été décrétée d'accusation et, lorsque M. de Périgord entra dans sa prison, il fut douloureusement surpris en retrouvant, dans ses compagnons de malheurs, ceux qui avaient si souvent provoqué sa gaieté. Mais on sait que les Français la retrouvent même à côté de la mort, et ce n'était pas l'ami, le compagnon du maréchal de Saxe qui devait manquer à la coutume. Toutes les fois que le vieux comte rencontrait Fleury dans les sombres corridors de leur triste demeure, il s'arrêtait devant lui en disant : « Comment se porte Votre Majesté. »

— Et à l'instant même, nous disait M. de Périgord, j'avais devant moi le roi de Prusse, tel que nous l'avons revu dans *les deux Pages*, tel qu'il était à Potsdam deux ans avant sa mort, le dos voûté, et cependant l'aspect imposant, le même jeu de visage, le

même aspect. Et tout cela s'était opéré en quelques secondes, dans le coin humide d'un cachot, à la lueur du peu de jour que donnait une lucarne grillée, et lorsqu'un guichetier pouvait vous interrompre en vous disant : « Allons, citoyen ! marche au tribunal révolutionnaire », c'est-à-dire à la mort.

Il y a sans doute un grand talent de l'artiste dans cette présence toujours active du jeu de ses traits et du changement de toute sa personne. Mais je crois que l'homme avec la fermeté d'âme qui lui permet de jouir de ces mêmes facultés au milieu du danger est plus à admirer encore que l'acteur.

Ceux qui ont connu Fleury savent aussi combien il était bon père, estimable ami et excellent camarade. Mais quoiqu'il honorât son métier, il n'a jamais voulu que ses enfants suivissent la même carrière que lui.

— Je l'ai parcourue par des routes bien riantes et toujours bordées de fleurs, me disait-il un jour ; mais les épines que ces fleurs-là cachent au public sont bien aiguës dans leurs piqûres. Je dois en éviter la douleur à mes enfants.

Son fils, comme on le sait, est un de nos officiers de marine les plus distingués. Sa fille, qui a été parfaitement élevée, a épousé M. Boireau, médecin des eaux de Néris.

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME

CHAPITRE PREMIER

Le bal et les fleurs. — La première contredanse. — Mlle de Beauharnais, Mlle de Périgord, Mlle de Cazeaux et moi. — Le menuet de la reine et la gavotte. — Gardel et les beaux danseurs. — Mme Leclerc et la toilette de Mme Bonaparte. — Bruit de chevaux et arrivée du premier consul. — La danse interrompue. — La redingote grise du premier consul. — Long entretien du premier consul avec M. de Talleyrand. — M. Lafitte et le chapeau à trois cornes. — M. de Trénis et la grande révérence du menuet. — Le premier consul écoutant une leçon de danse. — Les ridicules du temps. — Conversation intéressante entre Bonaparte et ma mère. — Jérôme, les dettes, la barbe et le nécessaire superflu 1

CHAPITRE II

Les tribuns et les longs discours. — La cour du premier consul et le *forum* romain. — M. Andrieux. — Lucien et souvenir du 18 fructidor. — L'auteur du 18 brumaire. — Tristesse de Lucien et visite remarquable. — Épanchements en petit comité et regrets d'un vrai républicain. — Mme Bonaparte et ses beaux-frères. — Embarras du premier consul. — Lucien annonçant son départ. —

Le chemin du trône. — Les enfants de Lucien. — Dessous de cartes de famille. — M. Micault de Courbeton. — Le petit mendiant. — Trait de bonté de Lucien. — La famille Fléchelle et injustice réparée..... 20

CHAPITRE III

La cour consulaire. — L'appartement de Mme Bonaparte. — Fonctions de M. Benezech et les républicains. — Les aides de camp chambellans. — Les grands dîners des Tuileries. — Amélioration des mœurs. — Les femmes de l'émigration. — Installation aux Tuileries. — Les deux cortèges. — Le bouillon du général Lannes. — Les quintidis et les parades. — Causeries du premier consul avec ses soldats. — Mon châle de cachemire et la montre de mon beau-père. — Le ministre de Suède et le mouchoir de batiste. — Bonaparte, un tambour et le sabre d'honneur. — Le baron d'Ernswarth. — Les chevaux du roi d'Espagne. — Le corps diplomatique en 1800. — M. de Lucchesini et la harangue italienne..... 33

CHAPITRE IV

Renaissance de la prospérité publique. — Destruction des bandes de brigands. — M. Dubois, préfet de police. — L'exposition de 1800. — David et le tableau des Sabines. — Girodet et vengeance d'un artiste. — Le tableau satirique et la Danaé. — Gérard, Bélisaire et le portrait du général Moreau. — Mme Murat à l'atelier de Gérard et le colonel Beaumont. — Les pistolets du roi d'Espagne donnés au général Moreau. — Paroles remarquables de Napoléon..... 54

CHAPITRE V

La souveraine de l'Orient à la Comédie-Française. — Nouvelle preuve d'une erreur déjà relevée. — M. Daure et M. de Bourrienne. — Pauline et son portrait. — La jeune ouvrière de M. de Sales. — Chansons, mariage de

convenance et l'armée d'Égypte. — Calvacade à ânes. — Diner chez le général Dupuy et la femme sans le mari. — La tasse de café et l'orange. — Bonaparte, Berthier et le mari en ambassade. — Un tour anglais. — *Galanterie* de Kléber. — Bonté de Des Genettes. — Retour en France et le divorce. — Crainte du scandale et la femme à deux maris. — Sainte-Hélène et conduite admirable.. 63

CHAPITRE VI

Réveil et sortie nocturne de Junot. — L'adjudant Laborde. — La machine de Chevalier. — Les complices et le délateur. — Tentatives contre la vie du premier consul. — Arrestation difficile. — Les enragés. — Confidences à Caffarelli. — Le cordonnier Lavoisier. — Pauvreté mauvaise conseillère. — La règle et les exceptions. — Morale du premier consul. — Sa famille militaire..... 78

CHAPITRE VII

Garat, le ridicule et les grosses cravates. — L'oratorio d'Haydn. — Brillante réunion à l'Opéra. — Influence de la toilette sur l'esprit des femmes. — Diner de Junot chez Berthier, le 3 nivôse. — Sécurité générale et bruit extraordinaire. — Le premier consul à l'Opéra et Duroc à la porte de ma loge. — La machine infernale. — M. Diestrich, aide de camp de Vandamme. — Sortie de l'Opéra. — Ma présence aux Tuileries le soir du 3 nivôse. — Scènes remarquables. — Fouché d'accord avec Junot. — Dangers de M^me^ Bonaparte. — Larmes involontaires. — Détails exacts sur la machine infernale. — Exagération du nombre des victimes. — Le cocher de Junot et danger évité. — Cauchemar de Junot, réveil terrible et ma vie en danger..... 89

CHAPITRE VIII

Mes visites aux Tuileries après le 3 nivôse. — Conversation avec le premier consul. — Inutilité d'une victime de

plus. — Opinion de Bonaparte sur le salon de ma mère. — Son jugement sur les émigrés. — M. Roger de Damas, terme de comparaison de bravoure. — Le cheval et le manteau. — Mme Murat à l'hôtel de Brionne. — Promenade à Villiers. — M. Baudeloque et Mme Frangeau. — *Nous ne sommes pas riches !...* — Opinion du premier consul sur les auteurs de la machine infernale. — Les républicains et les enragés. — Scène remarquable à la Malmaison. — Discussion animée entre Bonaparte et Fouché. — Énumération de crimes contemporains. — Mme Bonaparte et la conciliatrice éconduite. — Suite et fin d'une longue discussion entre Fouché et le premier consul. — *Le Turc et le militaire français.* — Metge et son arrestation. — Le tribun Duveyrier. — Tribunaux spéciaux. — Portalis à la Malmaison et le discours préliminaire du Code civil. — Les papiers de Junot..... 111

CHAPITRE IX

Lions nés à Paris le jour anniversaire du 18 brumaire. — Les déjeuners de femmes aux Tuileries. — Mme de Vaines. — La lionne en couche, et visite à la ménagerie avec Mme Bonaparte. — Le premier consul venant nous rejoindre au Jardin des Plantes. — Marengo, l'ainé des lions. — Bonaparte et le cornac Félix. — Le menteur pris sur le fait et les crocodiles du Bosphore. — Souvenirs d'Égypte, racontés par le premier consul. — Les psylles et les serpents..... 133

CHAPITRE X

Etude d'hommes nouveaux. — Mes diners. — Conseils du premier consul et rapprochements dans la société. — Les jours des consuls. — La maison de Cambacérès. — M. d'Aigrefeuille et M. Monvel. — Un dîner chez Cambacérès et les merles corses. — Les gastronomes dans l'exercice de leurs fonctions. — Les solliciteurs chez le second consul. — Mlle de Mont-Ferrier et M. Bastarrèche. — La *Belle et la Bête.* — Mot de Bonaparte. — *La cour*

du second consul et promenade au Palais-Royal. — Le futur et la dinde aux truffes. — M. de Souza et sa perruque. — Le diplomate en enfant de chœur. — Scène de comédie chez Cambacérès. — Le général Mortier et sa famille. — Les deux frères de Berthier..... 145

CHAPITRE XI

Le quintidi et la parade aux Tuileries. — Le jeune homme et la pétition. — Le premier consul et le sang du jeune homme. — Le gouverneur de la Bastille et la pension. — M. de Latude et quarante ans de cachot. — M. de Sartines et les ricochets. — Vincennes, la Bastille et Bicêtre. — Santerre. — Le dynamomètre. — La jeune fille et le village brûlé. — M. de La Rochejaquelein et M. de Massuire. — Rossignol et Ronsin. — L'armée révolutionnaire et les colonnes infernales. — Le vieillard et la jeune fille. — Le général Charbonnier et l'aide de camp. — Es-tu bon patriote ? — *Pomper les huiles*. — Le général Vandamme et le coup de sabre. — La grande route sur l'Escaut et le village *Ultérieur*..... 179

CHAPITRE XII

M. Charles et les réputations par reflet. — Antécédents indispensables. — Mme Bonaparte au palais Serbelloni. — Mme Leclerc observatrice. — Les yeux de Bonaparte et la police de la salle du trône. — Arrestation de M. Charles à Milan. — Conversation avec Pauline Bonaparte. — La Compagnie Bodin. — Afflictions et consolations réciproques. — Les premiers temps de Mme Bonaparte à la Malmaison. — Mme la générale. — Sœur Rosalie et l'aumônier de l'armée d'Égypte. — Le maître en l'absence du maître. — Conseil de divorce de Gohier à Mme Bonaparte. — Retour de l'armée d'Égypte et l'éloignement de M. Charles. — Bonaparte et Duroc sur le boulevard et rencontre inopinée. — Amitié de Junot et de M. Charles. — M. Collot. — Les vrais amis de Junot..... 203

CHAPITRE XIII

Les détracteurs de Napoléon. — Sœur Rosalie et l'Antechrist. — Les hommes supérieurs, appréciateurs de Bonaparte. — Beurnonville et mot de Kléber sur le général Bonaparte. — Lettres de Kléber. — Les yeux de Bonaparte tournés vers l'Orient. — Projets d'un grand homme. — Désir de conserver l'Égypte. — Explication du retour d'Égypte de Bonaparte. — L'armée de Druses. — Les successeurs de Kléber. — Le général Menou. — Junot, Lanusse et les suites d'un duel. — Inimitié de Bonaparte envers Tallien..... 214

CHAPITRE XIV

Ambassade de Lucien à Madrid. — Ordres de Bonaparte relativement à l'Égypte. — Mission de mon beau-frère. — Lettre de Lucien au général Menou. — La plus intéressante de nos colonies. — Le plus fidèle ami de la république. — Reddition de l'Égypte et mission tardive. — Mon beau-frère à Malte. — La Sicile. — Naples et M. Alquier. — M^me^ Lagrena-Désirabode. — Cruautés napolitaines. — La sœur de la reine des Français. — Mesdames de France au palais de Caserte. — M. Goubaud, peintre romain, les princesses et la cravate tricolore. — Le peintre du cabinet de l'empereur et du roi de Rome. — Tableau remarquable..... 228

CHAPITRE XV

Triomphe de Fouché. — Saint-Réjant et le petit François. Adresse de Fouché et le *mouton* sans le savoir. — Saint-Réjant sa propre victime. — Crime hors de comparaison. — Indignation des départements. — Habileté de Dubois. — Finesse sans fausseté. — Voyage en Bourgogne et unanimité de sentiments pour le premier consul. — Adresses remarquables et spontanées. — L'esprit républicain. — État prospère de la France. — Rétablissement des sœurs de charité. — Les Enfants-Trouvés et

les hospices. — La bataille de Hohenlinden et jugement du premier consul. — Le général d'Hautpoul et le général *Poule-d'Eau* 253

CHAPITRE XVI

Achat de la Malmaison. — Mme Lecoulteux. — L'ancien parc. — Projet de Bonaparte et Mlle Julien. — La montagne et la rivière. — Embellissements et simplicité. — L'appartement de Mlle Hortense. — Vie de château à la Malmaison. — Les déjeuners de femmes et le premier consul. — La tente, amour de l'air et le feu en été. — Facilité de Mme Bonaparte à accorder sa protection. — Mme Savary et Mme Lannes. — Histoire d'une parure de turquoises. — Les dames de l'ancien régime chez Mme Bonaparte. — Mme d'Houdetot et M. de Céré. — Faveur inattendue, mission, retard et disgrâce. — Le mémoire et la pétition. — Bonaparte recommandant la simplicité, et les toilettes de Mme Bonaparte..... 266

CHAPITRE XVII

Les mercredis de la Malmaison. — La troupe comique de la Malmaison. — Cambacérès Montauciel. — Bonaparte *traité en petit garçon*. — Dîners dans le parc. — Parties de barres et le premier consul l'habit bas. — Deux curieux et frayeur de Mme Bonaparte. Rapp, Eugène et un vieux militaire. — Soldat reconnu par le premier consul. — Engagement volontaire. — Scène curieuse et touchante. — La mère et le fils. — Terreur panique à la Malmaison et les habitants en chemise..... 283

CHAPITRE XVIII

Influence du temps sur le premier consul. — Le seigneur du château. — Exigences impérieuses du premier consul. — Le ravin et la calèche. — Larmes inutiles de Mme Bonaparte. — Concession du premier consul en ma faveur. — Humeur et vivacité de Bonaparte. — Voyage de Mme Bonaparte à Plombières. — Mme Louis Bonaparte

remplaçant sa mère à la Malmaison. — Mme Bessières. — Le reversis et les *cœurs*. — *Les bêtes*. — Le Petit-Bièvres et galanterie de Junot. — La cour et la cage. — Le premier consul lit ses dépêches dans ma chambre. — Cinq heures du matin. — Paroles admirables sur les devoirs d'un chef d'État. — *Tout voir par soi-même* et la pétition d'une veuve. — Jolie écriture et déclaration. — Les rendez-vous d'amour envoyés au ministre de la police. — Six heures du matin. — Visite du lendemain. — Une gazette, Mlle Abel et le prince de Würtemberg. — Le prince Charles. — Un compliment de Bonaparte. — Déjeuner au Butard. — Nuit de tristesse. — Enlèvement de clef et la porte fermée à double tour. — Nouvelle visite du premier consul. — Le passe-partout. — Position embarrassante et cruelle perplexité. — Arrivée de Junot à la Malmaison. — Monge et gaieté du premier consul. — La partie d'échecs avec Bonaparte. — Confidence impossible et faux soupçon de Junot. — Situation impossible à décrire. — Junot endormi et le premier consul à ma porte. — Scène incroyable. — Bonaparte et moi en calèche. — Démenti formel et sans conséquence. — Explication. — Lettre de ma mère montrée au premier consul. — Fin d'une scène pénible et mon départ pour Paris. — Retour de Mme Bonaparte et visite à la Malmaison. — L'anniversaire et mémoire singulière du premier consul..... 295

CHAPITRE XIX

Nouvelle époque. — Manifeste du duc de Brunswick. — Erreurs accréditées sur le maréchal Brune. — Le prote et le général en chef. — Le roi Barras. — Exploits de Brune en Hollande et en Italie. — La convention de Montfaucon. — Le général Mathieu-Dumas, et justice rendue à chacun. — La bataille de Pozzolo. — L'autriche achetée par l'Angleterre. — Lettre d'un républicain au premier consul. — Affaires d'Italie et triomphes. — Brune à Paris. — Le roi de Suède et les deux Gustave. — Le roi dénonciateur. — Causes des préventions de l'empereur contre Brune. — Brune en Provence. — Anti-

cipations inévitables, et mort tragique de Brune. — Les assassins et le couplet prophétique. — Avignon et le marquis d'Aulan. — Dévouement sublime et fureurs populaires..... 337

CHAPITRE XX

Paris en 1801. — Les théâtres. — Mes loges. — M. Carrion de Nisas et *la Mort de Montmorency*. — Vanhove et la tabatière de Louis XIII. — Les trois questions espagnoles. — Première représentation de *Pinto*. — Prédilection pour le théâtre Feydeau. — Vogue d'Elleviou et la meilleure troupe de Paris. — La première troupe italienne et Raffanelli. — Cimarosa. — Le duc de Mouchy et le duo du *Matrimonio*. — L'Opéra et le théâtre Montansier. — Brunet et Tiercelin. — Le carnaval de 1801 et le bal masqué. — Scène comique. — Retour du printemps et la comédie à la Malmaison..... 367

CHAPITRE XXI

Le théâtre de société de la Malmaison. — *Esther* chez Mme Campan. — Représentation du *Barbier de Séville*. — Mme Louis Bonaparte dans le rôle de Rosine. — Eugène de Beauharnais et M. Didelot. — M. de Bourrienne excellent comédien. — La troupe de Neuilly en rivalité avec la troupe de la Malmaison. — Lucien-Zamore et Élisa-Alzire. — Mme Murat. — *Les Folies amoureuses*. — Mon désespoir et les bottes étroites. — L'officier en souliers de satin blanc. — Le sabre de comédie et blessure réelle. — Le premier consul directeur de spectacle. — M. Fox et les trois physionomies de Bonaparte. — Répertoire comique de Cambacérès. — Isabey et le *Cheval-Fondu*. — Le général Lallemand. — Aventure tragi-comique arrivée à Michau pendant la révolution..... 385

CHAPITRE XXII

Le fruit de nos triomphes et la paix avec l'Autriche. — Fêtes brillantes à Paris. — Résurrection du commerce.

— Le luxe et l'élégance. — Les jolies danseuses de la Malmaison. — Souvenir antérieur. — Discours du général Bonaparte et le *Moniteur* rectifié. — Bonaparte *insatiable du bonheur de la France* et M. de Talleyrand prophète. — Rectification d'erreurs graves de M. de Bourrienne. — Justification de Junot. — Les partis et nécessité d'une surveillance active. 401

CHAPITRE XXIII

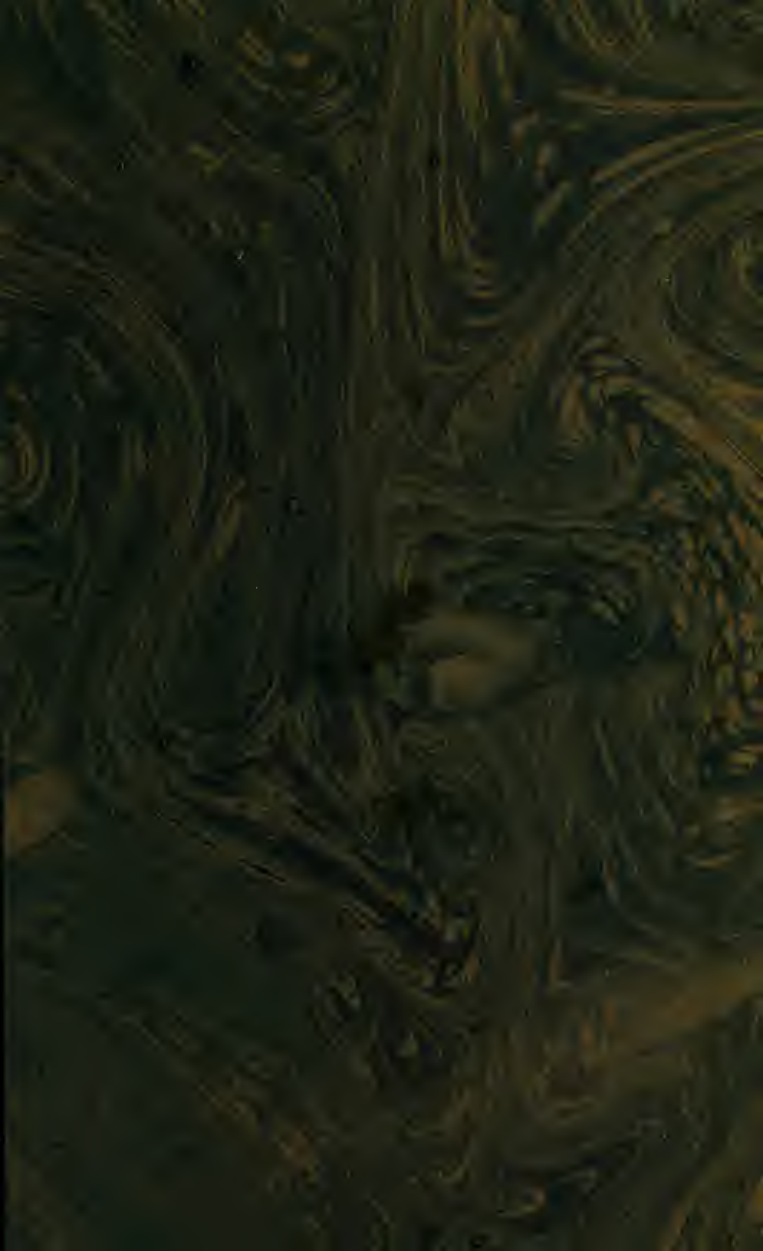
Encore M. de Bourrienne. — Un mot sur la prétendue police de Junot. — Mme de Montesson et le jeune lieutenant de hussards. — Conduite de Junot et approbation du premier consul. — Bonaparte voulant tout savoir. — Faussetés avancées par M. de Bourrienne. — Junot à la Malmaison. — L'hôtel de la rue de Varennes et la place du Palais-Bourbon. — Mme d'Avaux et le vicomte de Ségur. — Les ennemis généreux et le proverbe italien. — Anecdote sur la femme de Louis XVIII. — Intime amitié de Junot et de Collot. — Deux lettres de M. Collot. — M. Lageard de Cherval calomnié. — Préventions du premier consul. — M. de Talleyrand et les amitiés du séminaire oubliées. — Mme Murat, M. de Bourrienne et un banquier de Vienne..... 414

CHAPITRE XXIV

Le comte Louis de Cobentzel. — Goût pour les spectacles et les frivolités. — Le comte *en polisson*. — Anecdotes sur l'ambassade du comte de Cobentzel à la cour de Catherine. — Le théâtre de Tsarkoë-Sélo. - L'ambassadeur en comtesse d'Escarbagnas. — Le courrier novice et les dépêches. — Singulier changement de costume. — Victoires de Bonaparte en Italie et la diplomatie dans les coulisses. — Lord Withworth. — Le comte Philippe de Cobentzel. — Le traité de Naples et l'île d'Elbe cédée à la France.. 431

CHAPITRE XXV

L'ambassadeur au théâtre Montansier. — Les petits théâtres de Paris sous le consulat. — Le vaudeville dégénéré. — La gaieté française effacée. — Jadis et aujourd'hui. — L'ancien répertoire du Vaudeville. — L'Opéra-Comique en 1802. — Dozainville et Elleviou. — M. Henri Monnier et digression involontaire. — La Comédie-Française. — Talma et Mlle Raucourt. — *Cinna*, Monvel et Molé. — Fleury. — Mme Vestris et Mlle Fleury. — Les débuts. — Mlle Volney et Mlle Bourgoin. — Mlle Duchesnois et Mlle Georges. — Le monde actuel. — Les hommes du consulat. — La vie d'autrefois. — Les comédiens en prison. — Toutes les supériorités à l'index. — Fleury roi de Prusse et le comte de Périgord en prison. — Un serrurier et la charrette du duc d'Orléans. — Mme Boireau, Fleury et le capitaine de vaisseau..... 440

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi. (Cl.). 118.9.08